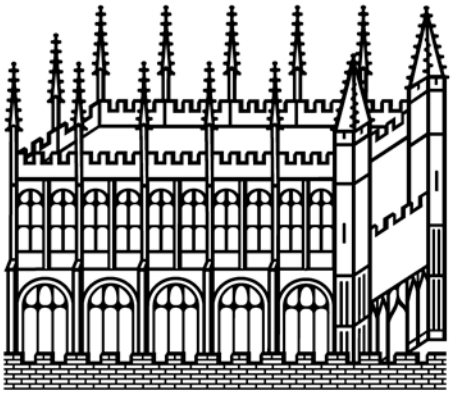


Bodleian Libraries

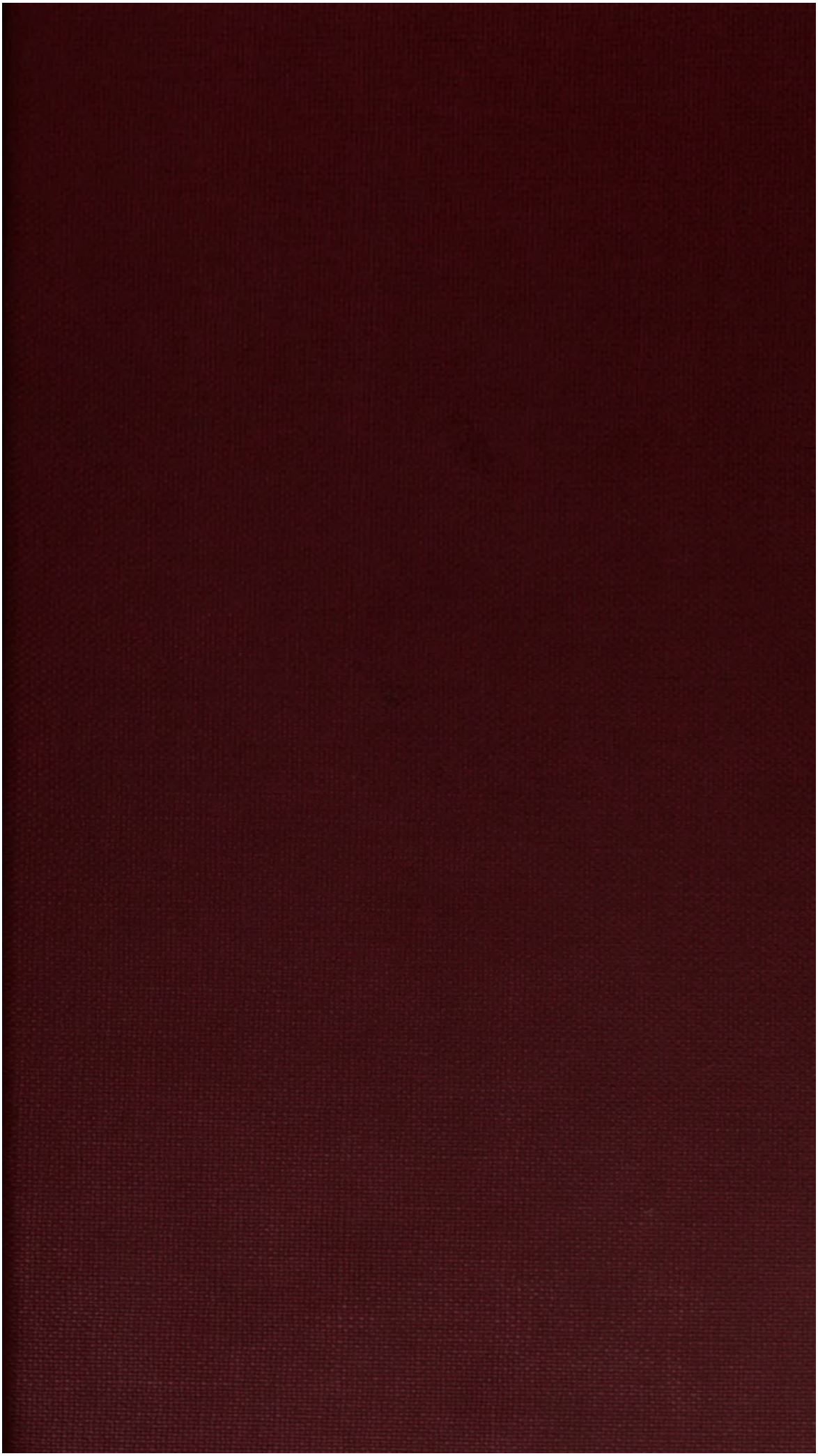
UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



Vet. Fr. III B. 3245

ŒUVRES
CHOISIES
DE LE SAGE.

TOME ONZIÈME.

Vet. Fr. III B. 3245

Se trouve

CHEZ { GARNERY, Libraire, rue de Seine, N.° 6;
NICOLLE, Libraire, rue de Seine, N.° 12;
LEBLANC, Imprimeur-Libraire, Abbaye Saint-Germain-des-Prés.

560

la Valise trouvée.

Macret Sculp.

ŒUVRES
CHOISIES
DE LE SAGE.

Avec Figures.

TOME ONZIÈME.

PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE LEBLANC.

1810.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
5 FEB 1974
OF OXFORD
LIBRARY

LA VALISE
TROUVÉE.

LA VALISE TROUVÉE.

PREMIERE PARTIE.

Un jeune marquis de Normandie, marié depuis peu de temps à une des plus riches et des plus aimables personnes de cette province, sortit un matin de son château pour aller à la chasse avec un chevalier de ses amis, tous deux archi-petits-maîtres, et montés sur de bons chevaux, de même que quelques valets qu'ils avoient à leur suite. Après avoir fait environ une lieue, ils entrèrent dans une forêt, où bientôt ils aperçurent trois loups qui dévoroient une proie dont ils étoient saisis, et qui prirent la fuite à leur approche. Nos chasseurs, dans le moment s'étant avancés au galop de ce côté-là, trouvèrent que c'étoit les restes d'un cadavre que des bêtes carnacières avoient déterré, et qu'elles achevoient de manger.

Ce misérable corps, dit le marquis, est apparemment celui de quelque voyageur que des brigands ont assassiné et enterré dans cette forêt. Mais, que vois-je, ajouta-t-il, en considérant une

fosse d'où le cadavre paroissoit avoir été tiré par les loups. Voilà, ce me semble, une valise. Oui, vraiment, dit le chevalier, c'en est une qui aura sans doute été mise en terre avec le malheureux mortel à qui elle appartenoit : examinons-la bien attentivement. Aussitôt les valets descendirent de cheval, et déterrèrent entièrement la valise, qui parut enflée et fermée d'un petit cadenas. Parbleu ! s'écria le marquis, voici à-peu-près l'aventure de don Quichotte et de Sancho dans la montagne Noire. Voyons un peu si cette valise renferme autant d'écus que celle de Cardenio. Comme ils n'avoient pas la clef du cadenas, ils firent avec un couteau de chasse une large ouverture à la valise, qui se trouva remplie de papiers pliés en forme de lettres et bien cachetés.

Oh ! oh ! dit le chevalier, c'est une malle de courrier ! Le pauvre diable, en faisant sa route, aura près d'ici rencontré des voleurs qui lui auront pris son argent, et creusé un tombeau dans cette forêt, pour mieux cacher la connoissance de leur crime.

Quoi qu'il en soit, reprit le marquis, après avoir regardé une des lettres de la valise, et reconnu la marque du bureau de Paris, sais-tu bien quel usage je suis d'avis que nous fassions de ces paperasses ? Faisons porter cette malle au château, nous passerons cette après-dînée à lire une partie des

lettres qu'elle contient; ce passe-temps divertira nos dames : qu'en dis-tu ? J'approuve ton idée, répondit le chevalier; je t'avouerai même que je serai ravi d'entendre cette lecture; je suis assuré qu'elle nous réjouira. Je n'en doute point, répliqua le marquis; la diversité des styles et des matières nous promet un plaisir certain. Il est vrai, ajouta-t-il, que dans une si grande quantité de lettres, il est impossible qu'il n'y en ait pas beaucoup de plates et de mal écrites. Tant-mieux, répartit le chevalier, celles-là nous divertiront plus que les autres; plus elles seront ridicules, plus elles me feront de plaisir : enfin, je m'attends à un pot-pourri des plus plaisants.

Des personnes moins vives que ces deux jeunes seigneurs, auroient pu se faire un scrupule d'ouvrir ces lettres; mais, pour eux, s'étourdissant sur les conséquences, ils s'en firent un jeu. Ils abandonnèrent aux loups les restes du courrier infortuné; après quoi, renonçant à la chasse pour ce jour-là, ils retournèrent au château avec la valise.

Ils y trouvèrent bonne compagnie. Il y avoit avec la marquise une comtesse et une autre dame du voisinage, un vieux baron et le curé du village, tous gens d'esprit et de belle humeur. Le marquis conta l'aventure de la valise trouvée, et son récit causa d'abord quelque terreur; mais, comme on

n'aime point à s'entretenir long-temps de choses tristes, et que d'ailleurs on ne s'intéressoit guère pour le courrier, on se contenta de le plaindre un moment. On ne parla plus que de la valise, dont chacun parut curieux de voir les lettres. Les dames sur-tout en témoignèrent une si vive impatience, qu'il fallut, pour les satisfaire, en commencer la lecture immédiatement après le dîné. En vain le curé, homme sage et prudent, voulut se mettre en frais de remontrances, et représenter à la compagnie qu'il y avoit quelque chose de répréhensible à sa curiosité, qu'elle ne pouvoit contenter sans s'exposer indiscrettement à découvrir le secret des familles, qui devoit être inviolable et sacré. Mais, quoique ce bon prêtre parlât fort sensément, on lui coupa la parole; on se moqua de ses représentations, et même on exigea de lui qu'il servît de lecteur : ce qu'il fut obligé de faire malgré la répugnance qu'il y avoit, le marquis étant un de ces seigneurs de village qui ne veulent essuyer aucune contradiction.

Le pasteur y consentit donc par pure complaisance, à condition que, lorsqu'il seroit las de lire, un autre prendroit sa place. Cela étant ainsi réglé, tout le monde prêta une oreille attentive au curé, qui mit la main dans la malle comme dans une roue de loterie, et en tira une lettre au hazard. Il la décacheta; et, après l'avoir parcourue un

moment des yeux, il en fit la lecture à-peu-près du même ton dont il avoit coutume de débiter ses prônes.

LETTRE PREMIÈRE.

D'un auteur dramatique, qui a donné une pièce nouvelle au théâtre François, et qui se plaint à son ami du mauvais succès qu'elle a eu.

MON CHER AMI,

DANS la fureur qui me possède, je ne sais par où commencer. Le croiriez-vous? Ma comédie, qui, sans vanité, est bien écrite, et dans le goût de nos meilleures pièces, en un mot, cette même comédie qui vous plut tant, s'il vous en souvient, lorsque je vous en fis la lecture avant votre départ de Paris, et dans laquelle vous trouvâtes ce qu'on appelle *vis comica*, fut hier représentée sur le redoutable théâtre du faubourg Saint-Germain, et sifflée à double carillon; cela n'est pas concevable! Le parterre, qui, comme vous savez, n'est pas composé de gens triés, se déchaîna contre elle sans l'écouter, ainsi que cela lui arrive quelquefois, et fit un horrible tapage. Je crois encore entendre le bruit des sifflets et des huées :

l'effroyable symphonie pour les oreilles d'un auteur ! M. Dacier a bien raison de dire qu'il s'étonne qu'il y ait des poëtes et des prosateurs assez téméraires pour braver l'ignorance de la multitude. Ceux qui le sont ne méritent pas qu'on les plaigne, quand ils éprouvent le malheur qui m'est arrivé. Mais c'en est fait, j'abandonne pour jamais la scène françoise; je ne veux plus être le jouet du public. O malheureux auteurs comiques! vous qui, nourris de la lecture des Plaute et des Terence, vous flattez de faire revivre ces grands maîtres en les imitant, vous êtes dans l'erreur. C'est vainement que Molière, leur disciple et leur rival, vous offre ses leçons; vous ne réussirez point. Le goût est corrompu ; il n'y a plus de comique dans les comédies; tout y est sérieux. Les auteurs nouveaux ont banni les ris pour y admettre les pleurs; et cela, pour se conformer au génie des femmes; elles ne se contentent pas de larmoyer aux tragédies, elles veulent aussi que les pièces comiques produisent le même effet ; elles demandent partout du tendre et du pathétique; ce qui fait souvent naître des monstres, dont on ne découvre toute la laideur qu'après l'impression; car sur la scène on peut s'y méprendre ; le son touchant de la voix d'une actrice, ou sa figure séduisante, jettent de la poudre aux yeux des spectateurs, qui se laissent aller au plaisir de s'attendrir et de

pleurer, sans songer qu'ils ne sont venus à la comédie que pour rire.

Mais, Monsieur le partisan des vieilles pièces, me dira quelqu'esprit gâté, ces comédies à la mode, contre lesquelles vous déclamez tant, quoiqu'elles ne vous paroissent pas comme à moi une *nouvelle lumière propre à nous éclairer*, plaisent fort aujourd'hui; on y court en foule quand on les représente : que n'en faites-vous de pareilles? Est-ce que cela vous paroît trop difficile? Non, parbleu, lui répondrai-je; un verbiage d'amour, des tirades de morale, des portraits *ab hoc* et *ab hac*, et de faux brillants qu'on applaudit parce qu'on ne les entend point; tout cela coûte beaucoup moins que vous ne pensez. Ce n'est donc pas la difficulté du travail qui m'empêche de disputer aux novateurs l'honneur de faire pleurer les dames; c'est le respect que j'ai pour le vrai bon; et pour tout dire, en deux mots, j'aime mieux être sifflé, en marchant sur les pas de nos grands modèles, que d'être applaudi en dépit du bon sens. Au reste, mon cher ami, quelque mauvais succès qu'ait eu ma comédie, j'en serai bientôt consolé, en faisant réflexion que c'est le sort de tous les auteurs dramatiques, sans exception, de faire le naufrage dont je suis encore tout humide. Les admirables auteurs, même des Cinna et des Tar-

tuffe, ont quelquefois entendu succéder des sifflets à leurs applaudissements.

Adieu, mon cher ami; estimé ou méprisé du parterre, je suis et serai toujours votre, etc.

Voilà un auteur bien piqué, s'écria la marquise; selon toutes les apparences le Théâtre François va le perdre. Oh! que non, Madame, dit le chevalier; connoissez mieux les auteurs dramatiques : ils ressemblent aux matelots qui, dégoûtés de la mer après un naufrage, jurent de ne plus s'embarquer; ou bien, si vous voulez, aux femmes qui, après avoir été trompées, font serment de ne plus aimer. Il faut convenir, dit la comtesse en riant, que monsieur le chevalier est riche en comparaisons. Il alloit répliquer à la dame; mais le curé le fit taire en lisant la lettre suivante :

LETTRE II.

D'une fille des chœurs de l'Opéra de Paris, à sa mère qui demeure en province.

Je vous demande mille pardons, ma chère maman, de ne vous avoir point écrit depuis que je vous mandai ma réception dans les chœurs de l'Opéra. Je vous dirai, pour m'excuser, que j'ai

voulu vous épargner le chagrin d'apprendre que j'étois fort mal dans mes affaires. Je connois votre bon cœur et vos petites facultés; vous auriez partagé mes peines sans pouvoir les soulager. Quel sujet d'affliction pour une tendre mère, de voir sa fille tirer le diable par la queue! Effectivement j'étois réduite à vivre de mes gages de théâtre, extrémité fâcheuse pour un serin de l'Académie royale de Musique; mais, grace au ciel, depuis deux mois ma fortune a bien changé de face. J'ai suivi l'exemple de mes compagnes; je me suis fait des amis, et je me trouve à-présent fort à mon aise; j'occupe un grand appartement meublé tout au mieux; j'ai un buffet rempli de belle et bonne argenterie, avec un contrat de rente dont m'a fait présent un riche et généreux seigneur du cercle de Franconie. Je roule, pour ainsi dire, sur l'or et sur l'argent. Je vous donne cet avis, ma chère mère, afin que vous en profitiez. Vendez incessamment vos effets, et venez me joindre à Paris par le coche; vous m'y serez d'une grande utilité, en m'aidant de vos bons conseils dans les conjonctures embarrassantes où nous nous trouvons nous autres quelquefois. J'aurois, par exemple, aujourd'hui besoin de votre prudence dans le cas où je suis : mon Allemand est sur-le-point de s'en retourner dans son pays, et il s'agit de prononcer entre deux concurrents qui se disputent sa survi-

vance; l'un est un gros prieur bien renté; et l'autre un enfant de famille qui commence à dévorer une riche succession qu'un père avare vient de lui laisser. Mandez-moi, je vous prie, ce que vous feriez à ma place; mais pesez bien auparavant tous les avantages qui peuvent me revenir des deux côtés. J'attends votre réponse pour me déterminer. En attendant, ma chère maman, je vous embrasse mille fois. Votre tendre fille,

CATIN.

Le gros prieur l'emportera, s'écria le baron, grand railleur de son naturel. Je n'en sais rien, dit le chevalier : mademoiselle Catin pourra bien lui préférer le jeune homme qui est en train de se ruiner. Paix, Messieurs, interrompit le curé, après avoir décacheté une nouvelle lettre, écoutez celle-ci; elle est, si je ne me trompe, d'un procureur à un de ses clients. A-la-bonne-heure, dit alors la marquise; j'en suis bien aise : car j'aime à la folie le style épistolaire de ces messieurs-là.

LETTRE III.

D'un procureur à un de ses clients.

MONSIEUR,

J'AI reçu votre missive, en date du dixième du courant; et, pour réponse, j'aurai l'honneur de vous dire, premièrement, que la bonne veuve dont vous m'avez procuré la pratique ne m'a pas encore envoyé une obole; aussi son procès va-t-il comme il plaît à Dieu. A l'égard du vôtre, Monsieur, qui est bon, tant dans la forme que dans le fond, le succès n'en est pas incertain, j'oserois vous en répondre; et c'est aussi le sentiment du savant avocat qui a fait vos causes et moyens d'appel. Je m'en fie bien à lui; il a plus employé de latin dans votre procédure, qu'il n'y en a dans vingt autres.

Quant à ce qui concerne mon petit ministère, je m'en acquitte avec une ardeur incroyable. J'ai mis vos pièces au greffe; et outre plus, j'ai composé un inventaire de production, lequel, sans vanité, peut passer pour un chef-d'œuvre. Ce n'est pas tout : il faut avec cela que je fasse un mémoire

que nous fournirons pour contredit; car on ne sauroit trop bien défendre une cause, pour bonne qu'elle puisse être. J'en chargerai mon fils Nicaise, l'avocat, qui se fait tous les jours joli garçon; j'espère, Dieu aidant, qu'il fera bientôt du bruit au Palais. Il plaida la semaine passée une cause qu'il perdit à-la-vérité, mais qui lui fit bien de l'honneur : tout le monde fut très-content de son plaidoyer. Enfin, Monsieur, je vais pousser votre affaire avec toute la vigueur possible. De votre côté, pour seconder mon activité, envoyez-moi incessamment deux cents écus, tant pour payer ledit avocat, que pour satisfaire à mes frais, salaires et déboursés journaliers, sauf à répéter en définitif.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

RAPIN,
Procureur au Parlement.

J'aurois été bien étonné, dit le vieux baron, si monsieur Rapin n'eût pas parlé d'argent dans sa lettre; car ces animaux-là n'écrivent à leurs clients que pour leur en demander; ils ressemblent aux fiacres, ils ne sont jamais contents. Messieurs, s'écria le pasteur en tirant de la malle une petite lettre sans enveloppe, faut-il lire celle-ci? Elle a tout l'air de ne contenir que des choses peu dignes

de votre attention. Lisez, lisez-la toujours à bon compte, répondit le chevalier; elle nous réjouira peut-être. Allons, reprit le curé, je vais vous satisfaire.

LETTRE IV.

D'une fille normande qui sert à Paris, à son oncle auprès de Falaise.

MON BON ONCLE,

CES lignes sont pour savoir l'état de votre santé; Dieu veuille qu'elle ne soit pas plus mauvaise que la mienne, car je me porte comme un charme. Quant à ma condition, je vous dirai qu'il y a bien du changement. Je ne sers plus chez monsieur Droguet, le marchand de drap; j'en suis sortie rapport à ses deux grands garçons de boutique qui me faisoient endêver toute la journée, tantôt celui-ci, tantôt celui-là. Oh dame! je n'aime point qu'on s'émancipe avec moi. J'ai quitté cette maison, et, grace au Seigneur, j'en ai trouvé une autre où je suis comme le poisson dans l'eau. Je demeure actuellement dans la rue de la Harpe, chez monsieur Bontour, procureur au Châtelet; il n'a qu'un clerc, qui est bien le meilleur enfant

qu'on puisse voir : c'est un garçon sage, doux et si honnête, que, lorsque je lui rends le moindre service, il me fait cent politesses.

Le lecteur, à ces paroles, fut obligé de s'arrêter pour laisser rire la compagnie à son aise de l'ingénuité de cette servante. Pour monsieur le baron, il n'auroit pas été content s'il n'eût pas un peu glosé là-dessus. Voilà, s'écria-t-il, ce qui s'appelle tomber de fièvre en chaud mal : la pauvre fille ne connoît point encore les clercs. Qu'en savez-vous, lui dit le chevalier? Depuis le jour que cette lettre a été écrite, l'honnête clerc de monsieur Bontour ne peut-il pas avoir dégourdi l'innocente? Doucement, Messieurs, dit la marquise; halte là, s'il vous plaît; gardez pour de meilleures occasions vos commentaires sur le texte. Monsieur le curé, ajouta-t-elle, remettez promptement la main dans la valise, et passons à une autre lettre : puisse-t-elle fournir à ces rieurs des réflexions plus sérieuses! Le pasteur se hâta d'obéir à la marquise.

LETTRE V.

D'un militaire qui mande à une dame de ses amies comment une maîtresse infidèle s'est raccommodée avec son amant, qui ne vouloit plus la voir.

MADAME,

QUAND j'ai l'honneur de vous écrire, je suis charmé d'avoir à vous mander des choses que je crois propres à vous divertir; et l'aventure que contient cette lettre m'en paroît une à devoir vous réjouir, vous qui êtes une rieuse disposée à vous moquer impitoyablement des hommes à qui l'amour fait faire des extravagances. Le héros de cette aventure est un commandeur sexagénaire, ce qui ne lui fera point trouver grace auprès de vous. Il est, depuis dix-huit mois, épris de Cidalise, jeune veuve, belle et prude; il va la voir tous les jours, et l'accable de présents. La bonne dame, de son côté, pour resserrer encore davantage les nœuds qui l'attachent à elle, mène une vie retirée, et semble se borner à lui plaire. On admire une si belle union; mais peu s'en est fallu qu'elle n'ait été détruite ces jours passés par un incident bien

malheureux. Le commandeur alla chez Cidalise à une heure où il n'étoit point attendu ; il trouva la mignonne qui faisoit la méridienne avec la Violette son laquais, grand garçon fort bien fait ; et il fut tellement étourdi de ce spectacle, qu'il se retira chez lui sans avoir la force de faire des reproches à son infidèle, qu'il résolut de ne revoir jamais.

D'une autre part, Cidalise au désespoir de ce contre-temps, et jugeant qu'elle alloit perdre un seigneur dont le commerce lui étoit fort utile, s'affligea d'abord sans modération ; néanmoins, connoissant le commandeur pour un bon-homme, elle espéra qu'il le seroit assez pour lui passer cette petite éclipse de fidélité. Dans cette espérance, elle lui écrivit ce billet :

Je ne suis point assez hardie pour entreprendre de me justifier. Je suis coupable, je l'avoue, puisque je vous ai donné lieu de soupçonner ma fidélité ; aussi, loin d'implorer votre clémence, je vous écris pour vous animer contre moi, si, par un reste d'amour, vous vouliez me pardonner. N'écoutez ni la pitié, ni votre bonté naturelle ; abandonnez Cidalise à ses remords ; ils vous vengeront bien. Je ne veux plus paroître dans le monde ; je vais m'enfermer dans une retraite, pour y pleurer, le reste de

mes jours, la trahison que je vous ai faite. Ne vous imaginez pas, au-moins, que ce soit une façon de parler. Non, commandeur, je veux me punir moi-même; et, pour vous faire voir que mon repentir est sincère, j'ai fait couper mes cheveux, dont vous savez que j'étois idolâtre, et je vous les envoye; vous verrez, par ce sacrifice, que je reconnois ma faute.

Cidalise, après avoir écrit cette lettre, fit effectivement couper ses cheveux, et les envoya au vieux commandeur, dont la colère ne fut point à l'épreuve d'un billet où on témoignoit tant de regret de l'avoir offensé. Sa fureur s'évanouit; et, n'écoutant que son amour, il se rendit sur-le-champ chez la dame, qu'il trouva dans un négligé convenable à une femme plongée dans la tristesse, et qui pourtant ne faisoit aucun tort à sa beauté; car ce cher intérêt ne peut s'oublier. Comme elle se doutoit bien qu'il seroit assez foible pour revenir à elle, l'artificieuse s'étoit préparée à le recevoir; elle avoit étudié jusqu'à la manière dont elle devoit pleurer devant lui. Elle s'attendoit à essuyer des reproches; mais ce bon seigneur, au-lieu de lui en faire, l'aborda d'un air attendri, ou plutôt la larme à l'œil; et faisant éclater toute sa foiblesse : Ah! Cidalise, lui dit-il, qu'avez-vous fait? Vous ne deviez pas couper vos beaux che-

veux. Puisque vous vous repentez de votre faute, hélas! je vous l'aurois pardonnée. Ah! falloit-il couper vos cheveux?

Vous jugez bien, madame, que la jeune veuve, à ces paroles, connoissant à qui elle avoit affaire, ne joua pas mal son personnage. Elle répandit des pleurs abondamment, en témoignant au vieillard une vive douleur de l'avoir si mal trompé, et en lui faisant mille protestations d'une plus exacte fidélité. Ils se raccommodèrent enfin tous deux, et ils vivent actuellement dans une parfaite intelligence. La catastrophe est tombée tout entière sur le pauvre la Violette, qui a été mis à la porte; et Cidalise a un nouveau laquais de la main du commandeur.

Le curé n'eut pas achevé ces derniers mots, que le chevalier, apostrophant dans ces termes le vieillard amoureux de Cidalise: Ah! commandeur de mon ame, s'écria-t-il avec vivacité, que vous êtes doucereux! Vous méritez bien, ma foi, d'être la dupe d'une *segnora* pour votre argent. A votre place, j'aurois rossé Cidalise, et l'aurois plantée là. Vous êtes trop chaud et trop bouillant, dit la marquise au chevalier; le commandeur est plus posé que vous. Il est vrai qu'il n'est plus dans un âge à devoir exiger d'une maîtresse une fidélité scrupuleuse; il a raison d'être indulgent. Qu'en dit

monsieur le baron? Madame, répondit celui-ci, je suis de votre sentiment : tout galant suranné doit souffrir sans murmure un substitut. Tandis que les interlocuteurs s'égayoient de cette sorte, le lecteur se préparoit à leur lire une lettre dont voici la teneur :

LETTRE VI.

D'un bourgeois de Paris à un de ses amis en province.

MONSIEUR,

NOTRE ancienne amitié ne me permet pas de vous faire un mystère d'un événement arrivé dans ma famille depuis que vous êtes absent. Il est assez singulier : J'avois dessein de marier mon fils, et j'avois jeté les yeux sur une fille majeure, belle, riche et de très-bonnes mœurs : ajoutez à cela qu'elle a beaucoup d'esprit. Elle étoit, je ne vous dirai pas pourquoi, si prévenue contre le mariage, qu'elle rejetoit indifféremment tous les partis qu'on lui proposoit, en disant qu'elle vouloit toujours conserver sa liberté. Cependant mon fils, après lui avoir fait l'amour assez longtemps, eut le bonheur de vaincre sa prévention.

Vous le connoissez; c'est un gaillard bien découplé; il n'a qu'un défaut; il est vif et badin jusqu'à l'étourderie. Vous me direz qu'il y a des femmes qui ne haïssent pas les jeunes gens qui sont de ce caractère; aussi plut-il à la fille en question; elle reçut sa foi en lui donnant la sienne. Voilà donc un mariage arrêté; on en fait les préparatifs, et l'on en fixe la journée. Ce jour venu, mon fils va, d'un air galant et empressé, prendre la future pour la conduire à l'autel, où déjà le prêtre les attendoit tous deux, pour les attacher au joug du mariage; mais mon malheureux fils, chemin faisant, s'avisa, pour ses péchés, de lui dire en plaisantant : *Sangaride, ce jour est un grand jour pour moi. Je vous mène à l'église en amant soumis et respectueux, et je vous en ramenerai en maître.*

Ces derniers mots, quoiqu'échappés pour divertir la future, produisirent un effet contraire; elle les prit de travers; elle crut qu'ils lui promettoient un infaillible esclavage; et dès ce moment, ne voyant plus qu'un tyran dans mon fils, elle feignit de se trouver mal. Elle se fit remener chez elle; et là, s'adressant à son prétendu : *Monsieur,* lui dit-elle, *allez chercher ailleurs une esclave; je ne veux point de maître.* Il eut beau protester qu'il n'avoit point parlé sérieusement, il ne put lui faire entendre raison. Ce mariage a donc été rompu de cette manière; mais, Dieu merci, la

ville est bonne ; je ne manquerai pas de brus. Je vous dirai même que j'en ai déjà une en vue : c'est une maîtresse fille que celle-là ; si mon fils l'épouse, il trouvera à qui parler ; il pourra bien n'être pas tout-à-fait le maître chez lui.

Je suis, monsieur, votre, etc.

Belle leçon ! s'écria la comtesse, belle leçon pour les jeunes gens qui ont une intempérance de langue ! Le fils de ce bourgeois, par son babil indiscret, a perdu l'occasion de s'établir avantageusement. Fi donc ! madame, dit le chevalier ; vous moquez-vous ? Loin de le plaindre, je le trouve heureux de n'avoir pas épousé une folle. Madame la comtesse a toujours raison de le blâmer, dit le baron, d'avoir hazardé une plaisanterie si déplacée. Silence ! Messieurs ; silence ! interrompit le curé ; voici la lettre d'un académicien : écoutez-la de toutes vos oreilles.

LETTRE VII.

D'un académicien de Paris, à une dame de Valogne.

Je ne puis, madame, me lasser d'admirer l'élégance et la pureté de votre style ; s'il a beaucoup de douceur, il n'a pas moins de force ; et vos pen-

sées les plus communes sont exprimées si noblement, qu'on peut dire que votre prose est supérieure même à nos morceaux les plus *soignés* : c'est une vérité dont les esprits *déprévenus* conviendront unanimement. J'ai lu dans une de nos conférences la dernière lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et tous mes confrères en ont été charmés; quelques-uns même, pour enchérir sur les louanges des autres, l'ont fort spirituellement comparée au menuet parfaitement dansé; ce qui fait bien l'éloge de votre prose : car vous savez que le menuet est la plus belle de toutes les danses. La comparaison, madame, est bien flatteuse; permettez-moi de partager avec vous le plaisir qu'elle doit vous faire. Vous n'ignorez pas que personne ne s'intéresse plus que moi à votre gloire; si vous en doutiez, j'en serois *inconsolablement affligé*.

J'ai l'honneur d'être, etc.

La comparaison de la prose au menuet réjouit infiniment la compagnie, qui, peut-être, l'auroit trouvée un peu ridicule si elle n'eût pas été enfantée par un académicien; mais cette considération tint tout le monde en respect, à l'exception du chevalier, qui, ne pouvant laisser échapper aucune occasion de polissonner, dit au curé : Monsieur le pasteur, je crois que tous vos prônes

sont autant de menuets bien dansés. L'ecclésiastique, au-lieu de répondre à cette mauvaise plaisanterie, se mit à lire sur nouveaux frais.

LETTRE VIII.

D'un vieil auditeur des comptes, à un sénéchal de province, son ancien ami.

Vous avez exigé de moi, monsieur, que j'eusse l'œil sur la conduite de votre fils, et c'est un soin dont je me suis chargé volontiers, à cause de notre ancienne amitié, outre que le sujet mérite par lui-même qu'on s'intéresse pour lui. Ce garçon promet infiniment; mais comme vous le destinez à remplir votre charge de sénéchal après vous, je souhaiterois qu'il fît son droit avec plus d'exactitude. Vous l'entretenez très-proprement; vous lui donnez maître à danser, maître à chanter; je ne trouve point à redire à cela, quoiqu'une pareille éducation ait son bon et son mauvais côté; car enfin, si la danse et la musique contribuent à former un joli homme, elles sont aussi capables de le déranger, en lui inspirant du goût pour les plaisirs. Je ne vous parle pas ainsi sans raison. Votre fils, qui a la voix fort agréable, et qui danse parfaitement, ne laisse pas, je vous assure, ces

deux talents inutiles. Pour les cultiver, il va régulièrement toutes les semaines chez un procureur ; oui, chez un procureur qui est une façon de petit-maître, et dont la maison retentit sans cesse du son de quelque instrument de musique ; où il y a concert et quelquefois bal, et où s'assemble une brillante jeunesse de l'un et de l'autre sexes ; ce qui peut donner lieu à de tendres et dangereux engagements.

Mais il faut bien, me direz-vous, que les jeunes gens se divertissent. N'avons-nous pas aussi employé nos beaux jours à courtiser les dames ? Vous avez raison ; chaque chose doit avoir son temps. Je me souviens que, dans notre jeunesse, nous étions, vous et moi, deux compères. En un mot, nous avons bien fait des nôtres autrefois, et nous n'en sommes pas aujourd'hui moins honnêtes gens. Espérons qu'il en sera de même de votre cher fils. Je vous dirai même que depuis quinze jours qu'il s'est mis en pension chez une veuve, avec laquelle il a fait depuis peu connoissance, il paroît disposé à changer de conduite. Il devient plus rangé qu'il n'étoit ; il est plus exact à se trouver aux heures du dîné et du soupé ; il y a plus de huit jours qu'il n'a été aux concerts du procureur.

Je suis, monsieur, votre, etc.

Ce changement, dit le baron d'un ton gogue-

nard, est sans doute l'ouvrage de la bonne veuve. Le fils de monsieur le sénéchal lui aura bien de l'obligation ; c'est pour lui une espèce de mère que cette hôtesse-là. Il y a comme cela de maîtresses femmes qui savent redresser la jeunesse quand elle prend un mauvais pli. Monsieur le baron, s'écria la comtesse, de quel air malin vous dites les choses ! Vous ne vous déferez jamais de la vicieuse habitude que vous avez d'empoisonner tout ce que vous entendez dire. Oh ! pour le coup, madame, lui répondit-il, j'en atteste la compagnie ; vous avez tort de me faire une semblable *inculpation*. Inculpation ! interrompit la marquise en faisant un éclat de rire ; monsieur le baron, à ce que je vois, veut enrichir aussi notre langue ! C'est ce qui vous trompe, madame, dit le chevalier ; il y a déjà long-temps qu'elle est enrichie de ce terme-là ; vous n'en douteriez pas si vous aviez lu certaines observations sur certaines remarques grammaticales. Je suis curieux, moi, de lire les grands écrivains qui, persuadés qu'ils ont assez d'autorité pour faire passer tous les mots qu'ils inventent, rendent de jour en jour la langue française plus riche et plus abondante. Louanges éternelles, par exemple, soient données au fameux historien qui, pour dire bassesse d'ame, vient d'imaginer si heureusement le terme de *servilité*.

Cette saillie du chevalier renouvela les ris de

l'assemblée, et fit tomber la conversation sur les néologiens, qui n'eurent pas beau jeu avec ces interlocuteurs, qui, n'aimant que les façons de parler les plus naturelles, se moquèrent, à l'envi, des prosateurs qui avoient un style précieux et recherché. Le lecteur de la compagnie s'étant saisi, dans cet endroit, d'une grosse dépêche, dit aux dames : Je ne sais si je suis prévenu d'un faux pressentiment, mais je m'imagine qu'il y a là-dedans quelque chose digne de votre attention.

LETTRE IX.

D'un homme de lettres de Paris, à un académicien de Caen.

Vous me demandez conseil, monsieur, sur ce que vous devez faire du Livre de Morale que vous avez composé. Vous voudriez, je le vois bien, le faire imprimer; mais une chose vous retient : vous vous défiez des libraires de Paris. Vous les croyez capables de vous tromper; rendez-leur plus de justice, ce sont aujourd'hui des gens de bonne foi. Il est vrai que jadis ils ne se piquoient pas d'une probité scrupuleuse. Ce qui se passa il y a quarante ans entre un auteur et un fameux libraire

du Palais, que je ne veux pas nommer par charité pour sa mémoire, en est une preuve démonstrative. Vous n'avez jamais sans doute entendu parler de cette aventure; vous serez bien aise de la savoir. La voici :

Un auteur, c'étoit un abbé, ayant composé un livre intitulé : *Voyage des Terres australes*, en alla proposer l'impression à un libraire du palais. Ce livre étoit un amas de fictions extraordinaires et prodigieuses. Le libraire, qui n'imprimoit que des romans, jugeant que la marchandise seroit de défaite dans sa boutique, demanda à l'auteur combien il vouloit vendre son manuscrit. Cinquante pistoles! lui répondit l'abbé; je ne crois pas que je surfasse. Non, vraiment, monsieur, répliqua le marchand, en faisant l'homme de bien; quoique je n'aye pas lu votre copie, j'en conçois sur le seul titre une si bonne opinion, qu'en vous prenant au mot je croirois être un fripon; car, en conscience, il me semble que votre livre vaut davantage. Un autre à ma place ne vous parleroit pas ainsi à cœur ouvert; mais c'est ma façon d'agir à moi. Bien loin de vouloir, comme la plupart de mes confrères, avoir les copies pour rien, je suis ravi que mes auteurs fassent leurs petites affaires avec moi. Voulez-vous m'en croire, poursuivit-il? Laissez-moi me charger de tout. J'obtiendrai le privilége. Je ferai toute la dépense de l'impres-

sion, d'une manière digne de l'ouvrage; et les frais prélevés, nous partagerons tous deux le reste fraternellement.

Cette espèce de franchise et de sincérité gagna notre auteur, qui lâcha son manuscrit sans défiance. Le libraire aussitôt le mit sous la presse; et quand l'édition fut achevée, il en commença la vente : mais, quoiqu'il en débitât chaque jour un assez grand nombre d'exemplaires, il disoit à M. l'abbé qu'il n'en vendoit point. Ce pauvre diable d'auteur avoit beau trouver son livre dans toutes les maisons particulières où il alloit; lorsqu'il retournoit au palais, on lui tenoit toujours le même langage, en faisant semblant de le plaindre : Monsieur, lui disoit le libraire d'un air affectueux, il faut que vous ayez bien du malheur; enfin votre *Voyage des Terres australes* est charmant; je ne puis me lasser de le lire, et quelques personnes d'esprit m'ont dit qu'il n'y avoit point de livre plus amusant. Donnons-nous patience, continuoit-il, le public est capricieux. Il y a comme cela d'excellents ouvrages qu'il est lent à saisir; mais ce qui doit vous consoler, c'est que tôt ou tard il rend justice aux bons livres.

Quoique le débit du *Voyage des Terres australes* démentît le libraire, l'auteur, avec tout son esprit, en fut long-temps la dupe sans s'en apercevoir. Il ouvrit enfin les yeux et résolut de s'en

venger, ce qu'il fit d'une manière supérieure aux tours les plus ingénieux de *Guzman d'Alfarache*. Vous allez en convenir : notre abbé croqua un roman, qu'il intitula *Siroës et Mirame*, histoire persanne. Il se contenta d'en bien écrire les huit ou dix premières pages; il négligea tout le reste, ou, pour mieux dire, il affecta d'en faire un ouvrage détestable : ce qu'il n'eut pas de peine à exécuter. Quand sa copie fut mise au net, il communiqua son projet de vengeance à deux ou trois de ses amis, tous auteurs comme lui, et par conséquent disposés à flatter son ressentiment. Ils firent plus : ils s'offrirent à lui prêter la main. Il accepta leur offre, et vous allez voir de quelle façon ils conduisirent leur entreprise.

Il parut d'abord dans la boutique de notre libraire, un laquais qui portoit la livrée de la maison de Bouillon, et qui, s'adressant au marchand, lui dit : Monsieur, madame la duchesse de Bouillon est en peine de savoir si vous imprimez *Siroës et Mirame*, histoire persane? C'est un livre, dit-on, qui fait un grand bruit à la cour. Mon enfant, lui répondit le libraire, je n'ai point encore entendu parler de ce roman-là; je ne sais ce que c'est.

Le laquais fut à-peine sorti de la boutique, qu'il y entra une espèce de valet-de-chambre qui demanda si l'histoire de *Siroës et Mirame* s'imprimoit, disant que madame la princesse de Conti

lui avoit donné ordre de s'en informer de lui, comme étant le libraire à la mode, et celui qui vraisemblablement devoit l'imprimer. Monsieur, lui dit le marchand, je n'ai aucune connoissance de cet ouvrage. En nomme-t-on l'auteur? Non, répondit le valet-de-chambre; et tout ce que je puis vous dire, c'est que ce livre est dans une haute estime à l'hôtel de Conti.

Une heure après la retraite du valet-de-chambre, il arriva un homme fort proprement vêtu, et qui, se donnant pour un officier de madame la duchesse d'Orléans, dit au libraire : Son altesse royale m'envoye ici pour vous demander dans quel temps à-peu-près paroîtra l'histoire de *Siroës et Mirame*. Monsieur, répondit le marchand, je ne connois point cette histoire; et si elle est sous la presse, ce n'est pas dans mon imprimerie. J'en suis fâché pour vous, répliqua l'officier, car c'est, à ce qu'on dit, un roman très-délicat, et qu'on met au-dessus de *la princesse de Clèves*. Aussi l'attribue-t-on à une dame de la cour, dont le nom, à ce qu'on assure, fait l'éloge du livre.

L'officier, par ce discours, agita terriblement l'esprit de notre libraire : Quel est donc, dit-il en lui-même, ce livre qui met toute la cour en mouvement? Il faut que ce soit l'ouvrage de quelque dame connue dans le monde pour une personne dont l'esprit égale la naissance. Un pareil manu-

scrit doit être regardé comme une fortune pour son imprimeur. N'épargnons donc rien pour l'avoir. En effet, il parcourut tout le palais, en demandant de boutique en boutique, à ses confrères, si quelqu'un par hazard n'étoit pas venu leur présenter *Siroës et Mirame*, histoire persane. Non, lui répondoient-ils tous; qu'est-ce que c'est que ce *Siroës ?* Ce n'est rien, ce n'est rien, leur disoit-il, sans s'arrêter, et comme s'il eût craint en s'expliquant de perdre le manuscrit après lequel il couroit.

Il passa vingt-quatre heures dans la plus cruelle inquiétude, tantôt s'imaginant qu'un confrère alloit lui souffler la précieuse copie qu'il désiroit, et tantôt craignant que la dame, qu'il en croyoit l'auteur, ne s'avisât de ne vouloir plus la rendre publique. Au bout de ce temps-là, il se présenta devant lui un homme, qui avoit sur le nez un manteau qui lui cachoit la moitié du visage, et qui, s'approchant d'un air mystérieux, lui dit tout bas : Je voudrois bien vous parler en particulier, et vous montrer un manuscrit que vous ne serez pas fâché de voir.

A ce mot de manuscrit, notre libraire se flattant que c'étoit celui qu'il avoit tant d'envie d'avoir, en fit promptement monter le porteur dans une chambre, où ce dernier, se débarrassant de son manteau, tira de sa poche la copie en question.

Notre libraire la prit avec transport; et voyant sur la première page les mots chéris de *Siroës et Mirame*, peu s'en fallut qu'il ne s'évanouît de joie: Monsieur, s'écria-t-il tout hors de lui, combien veut-on vendre ce manuscrit? Il n'est point à vendre, lui répondit le porteur. La dame qui l'a composé ne travaille point pour de l'argent, elle veut vous le donner en pur don; elle exige seulement de vous que vous fassiez un petit présent de quatre cents écus à ses filles-de-chambre pour leurs épingles. Notre marchand, à ces dernières paroles, ne put s'empêcher de faire la grimace. Ce que le porteur de *Siroës et Mirame*, ayant remarqué, lui dit froidement: Monsieur, consultez-vous bien. Si ce que je vous propose ne vous convient pas, il n'y a rien de fait encore. On n'est point en peine de trouver des imprimeurs, et l'on ne vouloit vous préférer aux autres que pour vous faire plaisir.

Le libraire, qui, malgré les épingles, n'étoit pas homme à laisser échapper une si précieuse copie, dit au porteur en souriant: Monsieur, vous êtes bien vif. Je ne refuse point de vous donner pour votre manuscrit les douze cents livres que vous demandez; mais je vous dirai confidemment que je ne suis pas en état à l'heure qu'il est de vous compter toute la somme. Je ne puis vous en livrer que la moitié, et vous faire de l'autre un billet à ordre, payable dans quinze jours. Cela

vous convient-il? Parfaitement, répondit le porteur. Oh! vous n'avez pas affaire à des Juifs, et l'on ne prétend pas que vous vous incommodiez. D'ailleurs, on vous connoît; on sait bien que vos billets sont de l'or en barre. Le marché fut donc conclu. Le libraire demeura maître de *Siroës et Mirame*, et le porteur emporta l'argent du libraire, avec un billet dudit sieur de deux cents écus.

Dès que notre marchand se vit seul, il se mit à compter les feuillets du manuscrit; et jugeant qu'il y auroit assez de copie pour deux volumes *in*-12, il s'applaudit d'avoir fait une si bonne affaire. Je vais, disoit-il, faisant le compte du Pot au lait, faire tirer hardiment deux mille exemplaires de ce livre, qui ne sera pas si tôt en vente, qu'il faudra que je le fasse réimprimer. Sept ou huit mois après, tout au plus, je serai obligé de recommencer; car quand une fois la délicatesse de l'ouvrage sera connue, on ne manquera pas d'y courir comme au feu. Heureux ceux de mes confrères entre les mains de qui tombent de pareils chefs-d'œuvre! c'est le moyen d'être bientôt propriétaire d'une belle maison de campagne. En se repaissant ainsi de la plus avide espérance, il lisoit avec volupté le manuscrit, en s'écriant de temps en temps : Que cela est beau! Quoique je ne sois pas le plus grand génie du monde, je ne laisse pas de sentir que ce style est divin. On voit bien que

ce n'est pas un auteur de profession qui a composé ce roman. Ma foi, il faut convenir que les gens de qualité écrivent bien noblement.

Tandis qu'il étoit si satisfait de son emplette, il arriva un bel-esprit de ses amis, qu'il consultoit ordinairement sur les ouvrages qu'il vouloit imprimer; car un libraire a toujours quelque homme de lettres pour sur-intendant de ses manuscrits. Ah! monsieur, lui dit notre marchand, vous venez ici fort à-propos pour me féliciter sur l'acquisition de cette copie, qui est, à ce qu'on m'a dit, de la composition d'une femme de la cour : ce que je n'ai pas de peine à croire, tant j'en trouve le style coulant. Voyons, lui répondit le bel-esprit en voyant le roman, voyons si vous avez raison d'être si prévenu en faveur de ce manuscrit. Il en lut le commencement, lequel étant bien travaillé, ainsi que je l'ai dit, ne manqua pas de lui plaire. Il en fut même si content, qu'il ne put s'empêcher de dire : Voilà une belle et bonne prose; si la matière répond au style, vous n'avez point fait un mauvais marché. Le début m'a intéressé, et je suis curieux de lire tout l'ouvrage. Hé bien, lui dit le libraire, emportez-le avec vous, et vous me le rapporterez, s'il vous plaît, demain.

Le jour suivant, notre libraire attendoit dans sa boutique impatiemment son bel-esprit, qui parut, et qui, lui remettant sa copie, lui dit : Je suis

très-mortifié d'avoir une fort mauvaise nouvelle à vous apprendre ; mais il faut bien que vous la sachiez. On vous a trompé, notre ami. Votre Histoire Persanne est détestable, ou plutôt c'est un tour que quelqu'un vous a joué ; il a d'abord affecté d'écrire avec élégance. Les premières pages sont charmantes ; mais tombant bientôt dans la dernière platitude, il continue sur ce ton-là jusqu'à la fin. Je vous dirai, de plus que les événements ne sont que des échos de *Pharamond* et de *Cléopâtre*. En un mot, c'est l'ouvrage du ressentiment de quelque auteur qui croit avoir sujet de se plaindre de vous. Examinez-vous bien : n'auriez-vous point, par hazard, mécontenté quelqu'un de ces messieurs? C'est une question qu'on vous peut faire à vous autres. Non, répondit le marchand, je ne crois pas avoir lieu de soupçonner aucun auteur de m'avoir fait cette pièce, à-moins que ce ne soit certain petit abbé boîteux, dont j'ai imprimé un livre à mes frais et dépens, et qui, devant partager avec moi le profit, s'imagine que je ne lui tiens pas un compte fidèle des exemplaires que je débite.

Voilà justement l'enclouure, s'écria le bel-esprit. Ne cherchez point ailleurs l'auteur de *Siroës et Mirame*. Mais pourquoi avez-vous acheté ce manuscrit sans me l'avoir fait lire auparavant? Il falloit en demander la communication, du-moins

pour quelques heures : vous n'auriez pas été trompé. J'ai tort, il est vrai, j'ai tort, lui répondit notre libraire. J'avoue qu'on peut me taxer d'imprudence et d'étourderie. On m'a fait accroire que cet ouvrage étoit d'une dame de qualité. J'ai donné là-dedans comme un sot. Cependant, poursuivit-il, puisque la faute en est faite, n'en parlons plus. Gardez-moi le secret; car si mes confrères apprenoient cette aventure, ils seroient les premiers à me tourner en ridicule. Je payerai mon billet sans dire mot, et je mettrai incessamment sous presse *Siroës et Mirame :* ce ne sera pas le premier mauvais livre que j'aurai fait imprimer, ni, s'il plaît à Dieu, le dernier; et j'en retirerai pour le moins ce qu'il m'a coûté, puisque les ouvrages les plus pitoyables trouvent des sots qui les achètent.

L'histoire que je viens de vous conter, monsieur, est peut-être plus propre à vous rendre la bonne-foi des libraires suspecte, qu'à vous prévenir en leur faveur; mais ces messieurs, comme je vous l'ai déjà dit, sont aujourd'hui d'honnêtes gens qui n'ont en vue que le bien des auteurs.

Je suis, monsieur, en attendant de vos nouvelles, votre, etc.

Un libraire et un auteur, dit le baron, sont deux espèces de filoux qui ne peuvent l'un sans l'autre

attraper l'argent du public. Aussi s'associent-ils ensemble pour cet effet; mais, dans cette société, l'auteur n'a pour sa part que le sou pour livre. Je crois, dit la marquise, que monsieur le baron ne se laisse guère filouter par ces gens-là? Ma foi non, madame, répondit-il; je n'ai de ma vie acheté que le *Cuisinier François* et quelques livres de pratique : c'est tout ce que j'ai dans ma bibliothèque. Je n'aime point à lire; la lecture m'ennuie. A-peine le baron eut-il achevé ces mots, que le curé commença la lecture d'une dépêche nouvelle qui étoit conçue dans ces termes :

LETTRE X.

D'un Provincial qui est à Paris pour procès, à un de ses parents, à Saint-Lo.

Vous me demandez, cousin, comment je vis à Paris, depuis que j'y poursuis le procès qui m'y retient. Pour contenter votre curiosité, je vous dirai que j'y passe le temps fort agréablement. J'employe toute la matinée à faire ma cour à mon procureur et à ses clercs. Ensuite je reviens dîner à mon auberge avec deux vieux plaideurs manseaux, dont l'entretien est très-instructif pour un jeune Normand qui s'affectionne à la procédure.

Après un repas de la dernière frugalité, je vais au café, qui est un lieu fort convenable à tout provincial qui n'a point de connoissance à Paris. Vous qui n'êtes jamais sorti de l'enceinte de Saint-Lo, vous ne sauriez avoir une idée juste de ces sortes d'endroits. Je vais vous faire une peinture fidèle de deux célèbres cafés que je fréquente, vous pourrez juger par-là des autres.

Dans l'un, vous voyez dans une vaste salle ornée de lustres et de glaces, une vingtaine de graves personnages, qui jouent aux dames ou aux échecs sur des tables de marbre, et qui sont entourés de spectateurs attentifs à les voir jouer. Les uns et les autres gardent un si profond silence, qu'on n'entend dans la salle aucun bruit que celui que font les joueurs en remuant leurs pièces. Il me semble qu'on pourroit justement appeler un pareil café, le café d'Harpocrate. Véritablement c'est un endroit où l'on peut dire qu'on est comme dans une solitude, quoique l'on soit avec soixante personnes.

Il y a tout au contraire un autre café où l'on entend plus de bruit que dans la grand'salle du palais. C'est un flux et reflux de gens de toutes conditions. Ce sont des nobles et des roturiers, des adolescents bien faits et des figures plates, de beaux esprits et des sots, pêle-mêle, qui s'entretiennent ensemble, chacun à proportion de son

intelligence. La première fois que j'entrai dans ce dernier café, je fus extrêmement étonné de voir ce que j'y vis et des discours qui frappèrent mes oreilles.

Je m'approchai d'abord d'une table, autour de laquelle trois ou quatre hommes parloient avec beaucoup de vivacité. C'étoient des philosophes qui commençoient à disputer, et qui avoient déjà l'air furieux. Hé, monsieur l'abbé, disoit un d'entre eux à un petit abbé bossu, qui étoit du nombre des interlocuteurs, avec votre permission, je soutiens qu'il y a des propositions dont l'évidence est telle qu'on ne peut s'y méprendre. Celle-ci, par exemple : *le tout est plus grand que sa partie.* Qui peut douter de cette vérité ? Moi, répondit le petit bossu. Pour affirmer que le tout est plus grand que sa partie, il faudroit que vous eussiez l'idée du tout, et que vous fussiez sûr que le tout a des parties. Or je suis prêt, poursuivit-il, à vous démontrer que vous n'avez point l'idée d'un tout, et que le tout n'a point de parties. Là-dessus, comme si l'abbé eût dit une impertinence, son antagoniste lui rit au nez, en disant d'un air ironique à la compagnie : Messieurs, il faut avouer que monsieur l'abbé a plus d'esprit qu'il n'est gros. A ces paroles, notre petit bossu, qui étoit un mortel des plus pétulants, le traita de bourique ; et les disputeurs se prirent au collet.

Tandis que des personnes plus charitables que moi, s'empressoient à les décharpir, j'allai loin de là m'asseoir à une table où plusieurs nouvellistes s'entretenoient avec gravité. Il y en avoit un principalement qui parloit plus haut que les autres, et que chacun écoutoit comme un oracle, quoiqu'il sût assez mal la carte, et l'intérêt des princes. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que cet original vouloit paroître n'ignorer aucune nouvelle, et s'il en entendoit débiter une qu'il n'eût point encore apprise, il interrompoit incivilement la personne qui l'annonçoit, et la faisoit taire, en lui disant: Vous n'en avez pas les gants; j'ai dit cela ici ce matin. Ou bien, si quelqu'un devant lui s'avisoit de tirer de sa poche une lettre, dans laquelle il fût fait mention d'une victoire, par exemple, remportée en Hongrie sur les Turcs, il s'écrioit aussitôt à pleine tête: la date? et si on lui répondoit; du quatorze de ce mois, il ne manquoit pas de répliquer: Cela est vieux; nous avons des nouvelles du vingt qui assurent le contraire.

J'admirois l'air imposant de ce nouvelliste, et j'en riois en moi-même, lorsqu'il arriva deux poètes dramatiques; car on diroit qu'il en pleut aujourd'hui dans tous les cafés de Paris. Les voilà qui commencent à parler d'une tragédie nouvelle. L'un avance qu'elle est excellente, et l'autre soutient qu'elle est détestable. Chacun dit ses

raisons. Des raisons ils passent aux injures les plus grossières, suivant l'usage établi depuis peu par les gens de lettres; et des injures enfin ils en viennent aux voies de fait. Ils voulurent mettre l'épée à la main, et firent d'autant plus les mauvais garçons, qu'ils étoient assurés qu'on les sépareroit.

Telles sont les scènes qui se passent ordinairement dans les cafés; mais il faut tout dire, s'il vient dans ces lieux-là beaucoup d'originaux, en récompense on y trouve quelquefois des personnes de mérite avec qui l'on fait connoissance, et dont on gagne l'amitié. Ce qui pourtant est fort rare; puisqu'on peut dire des amis de café, ce qu'on dit des moines et des comédiens, que le hazard les assemble, qu'ils se voyent sans s'aimer, et se quittent sans regret. Au reste, les cafés sont propres à déniaiser la jeunesse, qui peut se corriger de ses défauts, en remarquant ceux d'autrui. Adieu, cousin, comme vous devez bientôt venir à Paris, vous pourrez juger par vous-même du bon et du mauvais de ces endroits-là.

Après cette dernière lettre, qui parut avoir fait quelque plaisir à la compagnie, on en tira tout de suite cinq ou six autres, dont on fut fort mal affecté. Le chevalier même, dégoûté de leur platitude, et de leur ridicule, bien qu'il s'en fût fait fête, convenoit que le marquis et lui avoient pro-

curé aux dames un assez mauvais divertissement. En effet, dit la marquise, il n'y a pas moyen de continuer cette lecture, et je suis d'avis que nous fassions une chose : jouons au quadrille, et pendant ce temps-là monsieur le curé prendra la peine de lire des lettres, et d'en mettre à part celles qu'il jugera dignes de nous être lues. On suivit le sentiment de la marquise ; et tandis que le jeu dura, le pasteur ne cessa d'ouvrir des lettres, et de les parcourir des yeux. Il en rebuta un grand nombre, comme trop triviales. Il n'en conserva qu'une vingtaine, parmi lesquelles il se trouva un paquet qui contenoit une nouvelle espagnole. Ce que les dames n'eurent pas si tôt appris, qu'elles en témoignèrent beaucoup de joie, disant qu'elles aimoient à la folie ces sortes de nouvelles. La marquise et la comtesse auroient volontiers sur-le-champ quitté le jeu pour les entendre lire ; mais comme il étoit heure de souper, on remit la lecture de la nouvelle et des lettres, à l'après-dînée du jour suivant.

Le lendemain donc, la même compagnie s'étant rassemblée au château, dîna très-joyeusement. Après quoi, le lecteur se disposant à faire son office, dit : Je crois que ce seroit mal répondre à l'impatience de ces dames, que de ne pas commencer par la Nouvelle Espagnole. En même-temps il prit un paquet qui contenoit

environ cent pages nouvellement imprimées, avec une petite lettre qui leur servoit d'avant-propos.

LETTRE XI.

D'un libraire de Paris à une dame de Caen, avec laquelle il est en commerce de lettres.

MADAME,

ME faisant un devoir de vous envoyer toutes les nouveautés littéraires, dès qu'on les met au jour, j'ai l'honneur de vous adresser une Nouvelle Espagnole qui sort de dessous la presse, et qui est de la composition de don Alonso de Castillo-Solorzano, célèbre auteur Castillan. Je ne sais point encore le nom du prosateur qui l'a traduite en françois, car il se cache; mais il se découvrira; et d'abord que je le saurai, je ne manquerai pas, madame, de vous en informer. En attendant, je suis avec un profond respect,

Votre, etc.

LA VENGEANCE
TROMPÉE PAR L'AMOUR.
NOUVELLE.

AVANT la réunion de la Castille et de l'Arragon, il s'éleva une dispute entre les Castillans et les Arragonois, à l'occasion de leurs limites. Ces deux peuples ne s'accordant pas là-dessus, commençoient à s'échauffer, et déjà même il se commettoit de part et d'autre des hostilités qui sembloient présager une guerre inévitable. Pour la prévenir, le roi de Castille, monarque débonnaire, et ami de la paix, résolut d'envoyer à Sarragosse un ambassadeur; mais il honora de cette commission le seigneur de sa cour le moins propre à s'en bien acquitter; c'étoit le comte de Lara. Ce Castillan, bien loin de ressembler au grand Scipion, qui dans ses négociations ne perdoit jamais son sang-froid, quelques contradictions qu'il eût à essuyer, étoit d'un caractère tout opposé; il n'avoit pas besoin d'être contredit pour se laisser enflammer de colère; son humeur altière et violente se déclaroit même dans le temps qu'il s'ef-

forçoit de montrer de la politesse et de la douceur.

Le roi d'Arragon ne fut pas plus tôt averti de l'arrivée de cet ambassadeur à Sarragosse, qu'il lui donna audience à la tête des grands de sa cour. Parmi les seigneurs qui formoient cette auguste assemblée, brilloit l'illustre don Henrique, comte de Ribagore, le chevalier le mieux fait et le plus accompli de son temps. Quoiqu'il n'eût pas encore vingt-six ans, il avoit déjà cueilli des lauriers dans les champs de Mars, et il n'étoit pas moins aimé du peuple que des grands.

Notre ambassadeur Castillan, au-lieu d'exposer le sujet de sa mission, d'une manière qui fût propre à gagner les esprits, ne fit que les irriter, en parlant avec hauteur, et dans des termes si peu mesurés, qu'il sembloit plutôt faire des menaces, que proposer un accommodement : enfin, il révolta contre lui toute l'assemblée, et principalement le jeune don Henrique de Ribagore, qui, ne pouvant souffrir plus long-temps ses insolents discours, lui demanda s'il venoit pour déclarer la guerre aux Arragonois, ou pour convenir avec eux des moyens de terminer à l'amiable le différend qu'ils avoient avec les Castillans ; car, ajouta-t-il, on diroit, à vous entendre, que vous n'êtes venu ici que pour nous insulter : mais, quelque dessein qui vous amène, vous oubliez le respect qui est dû à la présence du roi, et vous ne

songez pas que vous abusez de la considération que sa majesté a pour votre caractère.

Ces paroles ne rendirent pas l'ambassadeur plus retenu. Il continua de parler fort librement; il apostropha même le comte de Ribagore, qui lui répondit de façon, que le roi, pour empêcher les choses d'aller plus loin, fut obligé d'interposer son autorité. Il leur imposa silence à l'un et à l'autre; et remettant à un autre jour la décision de l'affaire des limites, il sortit de l'assemblée; après quoi les seigneurs se retirèrent chez eux; et le Castillan, plein de fureur, regagna son hôtel.

A-peine ce seigneur s'y fut-il rendu, que s'imaginant ne pouvoir, sans passer pour un lâche, se dispenser de faire un appel au jeune Ribagore, il lui écrivit ce billet :

Comte, je ne mériterois pas d'être du nombre des seigneurs de Castille, dont je puis me vanter de n'être pas des derniers, si je ne faisois voir aux téméraires qui m'osent parler fièrement, que je sais rabaisser leur fierté. Ainsi, me dépouillant de la qualité d'ambassadeur, j'irai vous attendre cette nuit sur les bords de l'Ebre avec un seul valet et mon épée; je vous crois trop rigide observateur des règles de l'honneur, pour vous trouver avec d'autres armes au rendez-vous.

LE COMTE DE LARA.

Ce ne fut pas sans une extrême mortification, que don Henrique lut ce cartel, qui le mit dans un grand embarras. Il se représenta que s'il acceptoit le défi, il perdroit infailliblement la confiance et les bonnes graces du roi, dont il étoit le favori, étant persuadé que ce monarque, dont il connoissoit la sévérité, ne lui pardonneroit jamais d'avoir eu l'audace d'en venir aux voies de fait avec un ambassadeur, quoiqu'il eût en main de quoi prouver qu'il avoit été appelé en duel par ce ministre. Il ne savoit à quoi se résoudre. Il eut d'abord envie d'aller montrer le billet à sa majesté; mais faisant réflexion que le Castillan pourroit de là prendre occasion de l'accuser de lâcheté, il changea de pensée; et jugeant qu'il ne pouvoit, sans se déshonorer, éviter le combat, il aima mieux courir risque de déplaire à son maître, que d'exposer sa réputation à recevoir une atteinte.

Il se détermina donc à répondre au comte de Lara, et à lui faire savoir qu'il ne manqueroit pas d'être sur le bord de l'Èbre à minuit, accompagné, comme lui d'un valet, et armé de sa seule épée. Cette réponse de don Henrique irrita l'impatience qu'avoit le superbe Castillan, de se voir aux prises avec lui; et l'Arragonois, de son côté, n'étoit pas dans une autre disposition. Celui-ci arriva le premier au rendez-vous; et l'ambassadeur ne se fit pas long-temps attendre.

Ils s'abordent tous deux fort civilement, tels que des amis qui se rencontrent par hazard : Seigneur cavalier, dit le comte de Lara, vous n'avez pas dû être étonné de l'appel que je vous ai fait. Vous auriez bien mauvaise opinion de mon courage, si je ne vous demandois pas raison de l'offense que vous m'avez faite en m'interrompant. Cette impolitesse vous convenoit encore moins qu'aux vieux seigneurs de l'assemblée, que leur âge même n'eût pas rendus excusables, s'ils l'avoient commise. Et vous convenoit-il mieux à vous, répondit don Henrique, de tenir les discours audacieux que vous avez tenus devant le roi et les grands ? Je vois bien, répliqua le Castillan, que nous ne sommes pas venus ici pour excuser nos fautes, et que nous croyons tous deux avoir raison. Ne consumons donc point le temps en raisonnements frivoles.

En parlant de cette sorte, il tira son épée, et Ribagore en fit autant. Ils fondirent l'un sur l'autre avec impétuosité. Pendant qu'ils se battoient avec une égale fureur, il parut sur le rivage plusieurs hommes à cheval, qui portoient des flambeaux, et s'avançoient au galop vers les combattants. C'étoit le capitaine des gardes du roi, qui venoit avec trente ou quarante cavaliers se saisir de la personne de don Henrique, sa majesté ayant été informée que ce seigneur devoit se battre

cette nuit sur les bords de l'Èbre, avec l'ambassadeur de Castille. Mais quand les gardes arrivèrent, le combat étoit fini ; car ils trouvèrent le comte de Lara étendu par terre, et dangereusement blessé. Pour Ribagore, il n'avoit reçu qu'une légère blessure.

Le capitaine s'adressant à ce dernier : Comte, lui dit-il, je suis trop votre ami, pour n'être pas fort mortifié de vous voir dans l'embarras où vous vous êtes imprudemment jeté. Le roi est dans une furieuse colère contre vous ; et vous lui paroissez plus coupable qu'un autre, d'avoir violé le droit des gens, et osé attaquer une vie qui devoit être sacrée pour vous. Je me sens vivement touché de ce malheur, et plus encore de l'ordre dont je suis chargé. Le roi veut que je vous arrête, et vous enferme dans une tour. Il ordonne que vous y soyez gardé à vue, et servi par un seul de vos domestiques. Donnez-moi votre épée, ajouta-t-il, et pardonnez, si, dévoué aux volontés de mon maître, je contribue à vous punir. Vous pouvez voir par cet appel, répondit don Henrique, en lui donnant le billet du Castillan, que c'est l'ambassadeur qui m'a défié lui-même ; et j'ai cru, je vous l'avouerai, que l'intérêt de ma réputation me mettoit dans la nécessité d'accepter le défi. Mais, coupable ou non coupable, je n'entreprends point de me

justifier. Faites votre devoir. Voilà mon épée: rendez compte au roi de mon obéissance. Le capitaine conduisit Ribagore à une tour, et son lieutenant fit porter l'ambassadeur à son hôtel, où le roi envoya ses chirurgiens dès qu'il eut appris ce qui venoit de se passer. Ils visitèrent la blessure du seigneur castillan, et la trouvèrent très-dangereuse. Ce qu'ils n'eurent pas si tôt rapporté au monarque, qu'il se mit en colère contre le comte de Ribagore, à un point que, sans écouter l'amitié qu'il avoit pour lui, il jura de le faire mourir, quand même l'ambassadeur ne perdroit pas la vie. Tous les grands qui étoient alors avec le roi, le voyant si irrité, n'osèrent intercéder pour le prisonnier, quoiqu'ils fussent tous de ses amis. Ils jugèrent qu'il falloit, avant que de parler pour lui, que ce prince eût l'esprit dans un état moins violent; ce qui arriva dès le lendemain, quand les chirurgiens eurent décidé que la blessure de l'ambassadeur n'étoit pas mortelle. Ils le déclarèrent encore le jour suivant, et assurèrent qu'il n'y avoit rien à craindre, s'il ne survenoit aucun accident. Sur cette assurance, le roi alla voir le blessé, qui parut très-sensible à cet honneur, et qui fut assez généreux pour excuser don Henrique, en avouant que c'étoit lui qui avoit appelé ce seigneur en combat singulier. Cet aveu modéra la colère du monarque, qui conserva

pourtant toujours un visage irrité, mais qui se contenta de laisser en prison son favori jusqu'à nouvel ordre.

Il y avoit déjà quinze jours que ce malheureux courtisan vivoit dans sa tour, sans avoir la liberté de voir ses parents, ni ses amis, lorsque don Pedre de Villasan, ancien guerrier de réputation, vint à Sarragosse. Après avoir rendu de grands services à l'état, il s'étoit retiré dans un château qu'il avoit sur les frontières de Castille; et là, il s'étoit donné tout entier à l'éducation de dona Helena, sa fille unique. La voyant parvenue à l'âge de dix-huit ans, il l'amenoit à la cour, dans le dessein de la faire recevoir parmi les dames de la princesse Léonor, fille unique du roi. Don Pedre espéroit qu'il n'auroit pas le chagrin d'avoir infructueusement formé ce projet. Il ne se flatta point en effet d'une vaine espérance; si tôt que Hélène de Villasan parut devant le roi et les seigneurs de sa cour, elle éblouit et charma tous les yeux. Le roi lui-même admira sa beauté; et lorsqu'elle s'avança pour lui baiser la main, ce prince lui dit des choses flatteuses, et l'honora d'un accueil tout gracieux. La princesse d'Arragon, aussi surprise que le roi son père, de voir une personne si ravissante, lui fit mille caresses, et la prit en affection. La fille de don Pedre, de son côté, remarquant qu'elle avoit le bonheur

d'être agréable à cette princesse, en fut si transportée de joie, qu'elle la pria de trouver bon qu'elle eût l'honneur de grossir le nombre des dames de sa suite, et sa demande lui fut accordée sur-le-champ.

Voilà donc dona Helena bien établie à la cour, et fort chérie de la princesse Léonor, qui, sentant de jour en jour augmenter son amitié pour elle, lui donna bientôt toute sa confiance; ce qui fit bien des jalouses. On aura, je crois, peu de peine à croire que plusieurs seigneurs arragonois ne virent pas long-temps la belle Hélène de Villasan, sans en devenir amoureux, et véritablement il n'étoit guère possible de s'en défendre. Par tout où elle portoit ses pas, on la suivoit pour l'admirer; et tous les peintres, tant François que Flamands et Italiens, qui étoient alors à Sarragosse, s'empressoient à la peindre; de sorte qu'il se répandit bientôt dans la ville une infinité de copies de ce charmant original. Il se trouvoit des gens qui par pure curiosité les achetoient, étant bien aises d'avoir chez eux l'image d'une si ravissante personne.

Un ami du comte de Ribagore, voulant que ce prisonnier eût du-moins le plaisir d'avoir le portrait d'une beauté si rare, puisqu'il ne pouvoit la voir elle-même, trouva moyen de lui en faire tenir un. Don Henrique, après avoir contemplé

cette miniature assez long-temps, jugea que c'étoit plutôt l'ouvrage d'un peintre flatteur, que la fidèle image d'une dame. Non, disoit-il, non, il n'est pas possible qu'il y ait un visage si piquant et si beau. Cependant, s'il en faut croire l'ami qui m'envoye ce portrait, l'original a des graces que le pinceau ne peut rendre parfaitement. Si cela est, la fille de don Pedre de Villasan est donc un prodige. Mais qu'elle ait ou qu'elle n'ait pas ces agréments qu'on prétend que le peintre n'a pû attraper, ce portrait, tel qu'il est, m'enchante. Ah ! divine Hélène, pourquoi ne suis-je pas libre en ce moment ? J'irois vous disputer aux seigneurs qui sont déjà dans vos fers, et qui se flattent de la gloire de vous plaire. Quoique je n'aye pas, comme eux, joui du plaisir de voir votre beauté céleste, je sens que je suis leur rival. En parlant de cette façon, il dévoroit des yeux cette peinture, qui faisoit sur lui la même impression qu'eût pu faire l'objet qu'elle représentoit. Il ne pouvoit enfin se lasser de la considérer, et ce nouveau Pygmalion lui adressoit vingt fois le jour des discours tendres et passionnés.

Peu de temps après l'arrivée de la belle Hélène à la cour, don Gaspard de Peralte y parut tout-à-coup, comme un homme envoyé par l'Amour. Il revenoit en Arragon avec une suite très-nombreuse, et un magnifique équipage, après avoir

parcouru tous les royaumes d'Espagne. Il fut reçu d'autant plus gracieusement du roi, qu'il étoit fils d'un père qui avoit été favori de ce monarque. Au reste, c'étoit un seigneur à-peu-près de l'âge de don Henrique, et d'une figure comparable à la sienne. Peralte, après avoir baisé la main de sa majesté, alla présenter ses respects à la princesse, chez qui, pour la première fois, dona Helena s'offrit à ses yeux. Il éprouva le sort de ceux qui la regardoient, il s'en laissa charmer ; et dès ce jour-là même, prenant la résolution de s'attacher à elle, il s'en déclara le chevalier. Ce que le comte de Ribagore ne tarda guère à savoir; car le même ami qui lui avoit envoyé le portrait d'Hélène, l'informoit tous les jours par des lettres de ce qui se passoit à la cour. Cette nouvelle l'affligea. Comme il connoissoit don Gaspard pour un seigneur des plus aimables, il se sentit agiter de mille mouvements jaloux. Que je suis malheureux, disoit-il, de ne pouvoir sortir de cette tour! Encore me consolerois-je s'il m'étoit permis d'opposer mes soins à ceux d'un rival si redoutable. J'aurois peut-être le bonheur d'obtenir sur lui la préférence. Que le roi me fait cruellement expier ma faute, en me retenant prisonnier dans cette conjoncture !

C'est ainsi que dona Helena troubloit le repos de don Henrique. Ce seigneur étoit au désespoir

de n'avoir pas la liberté de lui faire l'aveu d'une passion qu'il n'avoit encore déclarée qu'à son image. Pour surcroît de chagrin, il apprit que le roi venoit de le juger ; que ce monarque avoit accordé sa vie aux sollicitations de ses amis, et aux fortes instances du comte de Lara, qui, depuis qu'il étoit guéri de sa blessure, n'avoit pas manqué un seul jour de lui parler en sa faveur ; mais qu'on n'avoit pu obtenir son élargissement ; que sa majesté le condamnoit encore à trois mois de prison, et à se retirer ensuite pour deux ans à sa terre de la Tortuera, avec défense de s'en écarter de plus d'une lieue. Le roi voulant, par cet arrêt rigoureux, faire connoître à ses sujets que sa justice n'épargnoit pas même ceux qu'il chérissoit le plus, quand ils méritoient d'être punis.

Cette excessive sévérité mortifia extrêmement don Henrique ; mais ce qui faisoit sa plus grande peine, c'étoit de se voir, par cet arrêt, obligé de renoncer à dona Helena, en laissant le champ libre à don Gaspard. Il ne doutoit pas que cette dame, si elle n'étoit pas encore sensible aux soupirs d'un concurrent si dangereux, ne le fût infailliblement bientôt ; et cette pensée lui causoit de mortelles alarmes. Il n'avoit pas tort d'en concevoir : Peralte plut, et avança si bien ses affaires, qu'en moins d'un mois il devint l'heureux époux de la belle Hélène de Villasan. Ce mariage fut

célébré par des fêtes magnifiques, après lesquelles, avec l'agrément du roi et de la princesse d'Arragon, don Gaspard emmena sa jeune épouse à son château de Belchite, éloigné de Sarragosse de sept petites lieues.

Revenons à l'infortuné Ribagore. S'il eut la force de résister au regret d'avoir perdu son Hélène, il en fut redevable à ses amis; car, comme il ne lui étoit plus alors défendu de recevoir leurs visites, il y en avoit toujours quelques-uns qui l'alloient voir dans sa prison pour le consoler. Ils l'exhortoient à prendre patience, en lui représentant qu'il étoit peut-être sur-le-point de voir finir ses peines, et de rentrer dans les bonnes graces du roi. Ils ne lui parloient point d'autre chose; ils ignoroient son amour pour la femme de don Gaspard; le prisonnier s'étant bien gardé de leur faire confidence d'une passion chimérique. Loin de l'avouer, quand leur conversation venoit à tomber sur dona Helena, il affectoit de paroître entendre d'un air froid et indifférent l'éloge qu'on faisoit de sa beauté. Mais s'il se trahissoit jusque-là avec ses amis, il laissoit, en récompense, éclater son amoureuse ardeur lorsqu'il étoit seul avec Melchior, son valet-de-chambre, et l'unique dépositaire de ses pensées. Il regardoit sans cesse le portrait d'Hélène en soupirant, et il s'attendrissoit jusqu'à répandre des pleurs. Monsieur, lui di-

soit quelquefois Melchior, se peut-il que, malgré le bon esprit que vous avez, une peinture ait sur vous tant d'empire? De grace, rappelez votre raison égarée, pour perdre le souvenir d'un objet qui ne peut être à vous; ne regardez plus son portrait, qui ne sert qu'à nourrir un malheureux amour. Mon ami, lui répondoit son maître, je sais bien qu'il y a du ridicule et de la folie même dans mes sentiments; mais songe qu'ils ne sont pas volontaires. Je suis dominé par une puissance supérieure qui ne me permet pas d'écouter la raison.

Cependant le temps s'écouloit, et le jour que le prisonnier devoit être remis en liberté arriva. On s'imaginoit que le roi, satisfait de trois mois de prison, lui feroit grace du reste, et le rappelleroit à la cour; mais on se trompoit. Sa majesté, persistant à vouloir qu'il subît toute la rigueur de l'arrêt prononcé, lui défendit de paroître à Sarragosse, et lui ordonna de se rendre incessamment au lieu de son exil. Il fallut obéir, et le comte de Ribagore fut bientôt, avec son fidèle Melchior, au château de la Tortuera.

Ce n'est pas un endroit fort agréable; il est environné de montagnes, et ne présente à la vue qu'un affreux désert: aussi le monarque l'avoit-il relégué là pour le priver du plaisir qu'il auroit pu avoir dans un séjour plus gracieux. Néanmoins ce jeune seigneur, entièrement soumis aux volontés

de son souverain, dévoroit, sans murmurer, toutes les mortifications qu'on vouloit lui donner. Malgré les désagréments de sa solitude, il s'y accoutuma peu-à-peu.

Il alloit presque tous les jours à la chasse avec les *hidalgos* de Molina, de Hombrado, et des autres villages voisins. Il les régaloit au retour, et s'amusoit avec eux, comme s'il eût pris plaisir à leur entretien. Sa politesse leur cachoit l'ennui que leur compagnie lui causoit quelquefois. Ce qui ravissoit Melchior, ce serviteur affectionné, c'étoit de voir de jour en jour, à ce qu'il lui sembloit, don Henrique moins occupé de dona Helena. Ce seigneur, en effet, commençoit à ne lui plus parler d'elle que rarement; et s'il regardoit encore son portrait de temps en temps, c'étoit sans l'apostropher, comme il avoit coutume de faire auparavant. Ce zélé domestique avoit donc sujet de croire que son maître se détachoit à vue d'œil de la femme de Peralte; mais il reconnut bientôt son erreur; et voici de quelle manière :

Un gentilhomme de Molina vint un jour dîner au château de don Henrique, et dit pendant le repas à la compagnie : Messieurs, ces jours passés, en revenant de Sarragosse, où quelques affaires m'avoient appelé, je m'arrêtai à Belchite pour y voir une fête de village très-divertissante. A ce mot de Belchite, le comte de Ribagore fut un peu

ému, et demanda au cavalier qui venoit de le prononcer ce que c'étoit que cette fête. Seigneur, lui répondit l'*hidalgo*, ayant fait à un habitant de Belchite la même question que vous me faites, j'appris de lui que les jeunes villageois de l'un et de l'autre sexes s'assembloient tous les dimanches devant le château, où ils formoient des danses pour divertir le seigneur et la dame de leur village. La curiosité de voir la fête retint mes pas. Je m'attachai à regarder les danseurs et les danseuses; mais quoiqu'ils dansassent à merveille, ils n'attirèrent pas pour long-temps mon attention. Je la donnai tout entière à une dame qui parut tout-à-coup à une fenêtre du château, avec un cavalier de très-bonne mine. Je demandai qui étoit cette dame et ce seigneur, et l'on me répondit : C'est dona Helena et don Gaspard de Peralte, son époux. Ce sont les maîtres de ce château. Lorsque je sus que c'étoit cette Hélène de Villasan, dont j'avois tant entendu parler, je l'envisageai avec des yeux critiques, ne pouvant m'imaginer qu'elle fût aussi belle que je l'avois ouï dire; mais plus je la contemplois, plus je la trouvois charmante. Je ne m'étonne plus, disois-je en moi-même, que cette beauté ait fait tant de bruit à Sarragosse. Dans quel endroit du monde où il y a des hommes ne seroit-elle point admirée? Véritablement je n'ai jamais rien vu de si ravissant que cette dame.

Aussi j'eus toujours les yeux sur elle pendant qu'elle fut à la fenêtre; et, vous le dirai-je, messieurs? ajouta-t-il, la friponne, en se retirant, emporta mon cœur avec elle.

Le gentilhomme qui parla de cette sorte ne borna point là l'éloge de la femme de don Gaspard; il se répandit en discours qui achevèrent de faire connoître qu'il étoit enchanté de cette dame. Tous les *hidalgos* qui étoient à table ne purent s'empêcher de rire de ce qu'ils venoient d'entendre. Don Henrique seul garda son sérieux, ou plutôt il tomba dans une profonde rêverie : ce qui fit juger à Melchior que le récit du gentilhomme venoit de rallumer dans ce moment l'amour de son maître. La conjecture de ce confident n'étoit que trop vraie. Melchior, lui dit ce seigneur après la retraite des convives, as-tu bien entendu ce que cet *hidalgo* nous a dit de dona Helena? Je te l'avouerai, il a fait renaître en moi le désir curieux que j'avois dans ma tour de voir cette dangereuse beauté; et c'est une envie que je veux contenter. Tant pis, seigneur, répondit Melchior : la vue de cette dame ne manquera pas d'irriter vos feux. Vous me faites trembler. Rassure-toi, mon ami, reprit le comte de Ribagore, je ne suis plus si foible que je l'étois. Je te dirai même que dona Helena, depuis qu'elle est devenue femme, a perdu le droit de me charmer. Quand je me la repré-

sente au pouvoir d'un époux, cette idée révolte ma délicatesse ; et cela doit te répondre de ma fermeté. Ne t'oppose donc point au voyage que j'ai dessein de faire à Belchite. Nous nous déguiserons tous deux en paysans, et, nous mêlant un dimanche parmi les villageois de ce canton-là, nous verrons à notre aise l'épouse de Peralte. Je vois bien, mon cher maître, dit le confident, que je combattrois en vain votre résolution ; il faut vouloir tout ce que vous voulez. Partons ; je suis prêt à vous suivre.

Dès le jour suivant, don Henrique et Melchior se préparèrent à se mettre en chemin. Ils se déguisèrent en paysans ; montés sur des mules, ils passèrent les montagnes qui masquent la Tortuera du côté de la petite rivière de Xiloa ; et tirant toujours vers l'Èbre, ils arrivèrent, sur la fin de la seconde journée, à Romana, gros village à une lieue du château de Belchite. Ils couchèrent à l'hôtellerie ; et le lendemain, qui étoit un dimanche, ils se rendirent à pied, l'après-dînée, auprès du château de don Gaspard. Ils se mêlèrent parmi les villageois qui étoient déjà devant, et dont le nombre grossissoit de moment en moment. Bientôt les tambours de basque se firent entendre, et la fête commença. Don Henrique, peu curieux de voir les danses des paysans, n'avoit des yeux que pour le balcon où la dame du

château devoit venir se placer. Elle ne tarda guère à se montrer, et elle parut aussi brillante que l'astre du jour.

Melchior, qui observoit son maître, remarquant qu'il se troubloit, lui dit tout bas : Hé bien ! seigneur, que pensez-vous de l'original ? dément-il la copie ? Pour en bien juger, lui répondit don Henrique, il faudroit que je visse de plus près dona Helena; mais, quoique je me fusse préparé à soutenir sa vue impunément, je te dirai de bonne foi que j'en suis vivement frappé. Je n'en doute pas, reprit le confident; et si j'étois à votre place, j'en demeurerois là. Je reprendrois tout-à-l'heure le chemin de mon château, où je ferois tous mes efforts pour oublier une femme dont, selon toute apparence, don Gaspard possède le cœur. Mon enfant, dit le comte, je prétends bien ne rien épargner pour la bannir de ma mémoire, et j'espère en venir à-bout, quand j'aurai satisfait l'envie que j'ai de la contempler de près. Il faut pour cela, continua-t-il, que tu parles à son jardinier, et que tu l'engages par un présent à nous cacher chez lui, et à nous procurer l'occasion de voir sa maîtresse, sans qu'elle nous aperçoive. Don Henrique, remarquant que cette proposition n'étoit pas du goût de Melchior, lui dit : Mon ami, de grace, ne me fais aucune représentation si tu veux me plaire. J'abuse peut-être de ton amitié; mais

je me flatte que tu voudras bien encore avoir pour moi cette complaisance. Le confident aimoit trop son maître pour refuser de lui obéir, quoiqu'il n'approuvât pas son dessein, et qu'il en conçût même un présage funeste : Seigneur, lui répondit-il, je vous ai voué une obéissance aveugle. Je vais m'informer de la demeure du jardinier. J'aurai une conversation avec lui, et je viendrai vous retrouver ici.

Melchior disparut donc à l'instant, et laissa don Henrique devant le château. Le plaisir que ce seigneur prenoit à considérer son Hélène, n'étoit pas sans amertume. Il avoit des observations à faire assez désagréables pour lui. Il voyoit auprès de cette dame l'heureux Peralte, qui s'entretenoit avec elle d'un air tendre; et ces deux époux lui paroissoient charmés l'un de l'autre : ce spectacle lui perçoit le cœur. Il fut plus d'une fois tenté de se retirer, mais il n'en eut pas la force, et il demeura là jusqu'à la fin de la fête, à repaître ses yeux des marques de tendresse prodiguées à son rival.

Tous les villageois s'en étoient déjà retournés chez eux ; et il n'y avoit plus devant le château que le comte, qui fut encore obligé d'attendre longtemps Melchior qui vint enfin le rejoindre : Quelles nouvelles m'apportes-tu, lui dit don Henrique ? De très-favorables, lui répondit le confident. J'ai

gagné le jardinier, qui, pour deux cents pistoles, m'a promis de nous recevoir et de nous tenir cachés dans sa maison, jusqu'à ce qu'il ait trouvé l'occasion de satisfaire la curiosité que je lui ai dit que nous avions de voir de près sa maîtresse à notre aise. Cela étant, dit le comte, je me flatte que je pourrai bientôt contenter mes désirs; après quoi je te promets de nouveau que nous retournerons à la Tortuera.

Nos deux faux villageois ne tardèrent pas à se rendre chez le jardinier, qui d'abord les introduisit dans les jardins. Il les mena dans un cabinet de myrtes, où il y avoit tout autour des lits de gazon en dedans; et là, il leur dit : Seigneurs cavaliers, madame a coutume de venir tous les jours dans cet endroit à l'issue de son dîné, faire la sieste avec Rosaura, sa suivante favorite, qui joue du luth et chante à ravir. Elles y passent ordinairement deux ou trois heures à s'entretenir. Vous pourrez non-seulement les voir, mais même les entendre en vous cachant derrière le cabinet : ce qui parut effectivement au comte et à Melchior une chose très-facile. Comme la nuit approchoit, le jardinier les reconduisit à sa maison, et les mit dans une petite chambre, où il les laissa reposer après les avoir fait souper fort frugalement.

Le lendemain matin il vint les réveiller, en leur disant : Bonnes nouvelles, mes chers seigneurs,

vous aurez dès aujourd'hui la satisfaction que vous désirez. Le seigneur don Gaspard, notre maître, vient de partir tout-à-l'heure pour aller à la chasse, et l'on dit qu'il ne doit revenir que dans trois jours. Don Henrique et Melchior apprirent cette nouvelle avec joie, s'imaginant qu'il y auroit pour eux moins à risquer ; et ils allèrent sans crainte se poster derrière le cabinet de myrtes, dès que le jardinier leur eut dit qu'il en étoit temps. Ils n'avoient point d'épées, leur déguisement ne leur permettant pas d'en porter; mais ils s'étoient à tout événement armés chacun d'un pistolet, qu'ils cachoient sous leurs habits de paysans.

Tout sembloit concourir à rendre le comte de Ribagore content : sa belle Hélène ce jour-là descendit dans les jardins de meilleure heure qu'à l'ordinaire, accompagnée de Rosaura qui tenoit un luth. Elles entrèrent toutes deux dans le cabinet, et s'assirent sur un lit de gazon ; de manière que nos spectateurs pouvoient les voir facilement. Aussi don Henrique, profitant de cette facilité, considéra la femme de don Gaspard à loisir. Qu'il la trouva charmante ! Non, dit-il en lui-même, dona Helena n'a été peinte qu'au rabais de ses charmes ! Que dis-je ? son portrait n'est qu'une ébauche de sa beauté. Rien n'est comparable aux appas qui s'offrent à ma vue en ce moment. Il se sentit si transporté d'amour qu'il fut tenté de se

montrer; mais il n'osa faire une action si hardie, jugeant bien qu'un soudain châtiment puniroit sa témérité. Comme la voix de la dame frappa son oreille, il écouta, et entendit ces paroles : Non, ma chère Rosaura, je ne puis t'exprimer la peine que me cause le départ de mon époux. J'ai beau me représenter que trois jours seront bientôt écoulés; qu'ils paroîtront longs à l'impatience que j'ai de le revoir ! Je n'ai presque point dormi cette nuit; et si quelquefois le sommeil a pu assoupir mes sens, des songes funestes m'ont aussitôt réveillée. Que te dirai-je enfin? Je suis plongée dans une mélancolie que tes talents seuls peuvent dissiper. Chante et accompagne de ton luth quelque chanson qui puisse me distraire des pensées affligeantes qui viennent sans cesse assiéger mon esprit.

Madame, répondit Rosaura, voulez-vous que je vous chante des couplets que je ne vous ai point encore chantés, quoique je les sache depuis longtemps, et que vous en ayez fourni la matière sans le vouloir. Je vais m'expliquer plus clairement. Vous n'ignorez pas que vous avez été peinte par plusieurs peintres. Un de vos portraits tomba, je ne sais par quel hazard, entre les mains du comte de Ribagore, dans le temps que ce seigneur étoit enfermé dans une tour par ordre du roi. Et, quoique cette peinture ne rendît pas toutes les graces que la nature vous a données, elle fit une si vive

impression sur lui, qu'il en devint amoureux. On dit qu'il parloit à votre image comme il vous auroit parlé à vous-même. Une passion si singulière est venue à la connoissance d'un poëte qui s'est égayé aux dépens du prisonnier. Si ce que tu me racontes est véritable, dit en souriant l'épouse de Peralte, il faut avouer que rien n'est plus extraordinaire. Mais à-propos du comte de Ribagore, ajouta-t-elle, je le trouve bien malheureux. Le roi, ce me semble, l'a traité un peu trop rigoureusement. Ce seigneur auroit dû en être quitte pour un mois de prison. Quoique je ne l'aye jamais vu, je l'ai plaint. J'ai ouï dire tant de bien de lui chez la princesse d'Arragon, que je n'ai pu m'empêcher de prendre part à son infortune.

La belle Hélène ayant ainsi parlé, prêta silence à sa confidente, qui joua du luth, et chanta; mais à-peine eut-elle achevé le premier couplet de sa chanson, qu'elle fut interrompue par un grand bruit qui se fit entendre. Ce bruit étoit causé par le retour inopiné de don Gaspard, qui, venant d'entrer dans les jardins par la porte du parc, arriva dans le cabinet de myrtes, où il jugeoit bien qu'il trouveroit son épouse avec Rosaura : Quoi! seigneur, s'écria cette dame avec émotion, dès qu'elle l'apperçut, c'est vous! Qui vous a si tôt fait quitter la chasse? Un avis que j'ai reçu, répondit-il. J'ai rencontré en chemin

un exprès que mon oncle don Thomas de Medianos m'a dépêché, pour m'avertir qu'il doit ce soir se rendre ici. C'est ce qui m'a fait revenir si promptement. Je suis bien aise de vous aider à recevoir un oncle que j'aime tendrement. Et moi, reprit dona Helena, je suis ravie que vous me surpreniez si agréablement, car votre absence m'avoit déjà jetée dans une tristesse que le luth et la voix de Rosaura ne pouvoient dissiper. Peralte s'assit auprès de sa chère Hélène, et ces deux tendres époux commencèrent à s'entretenir sur le ton de deux amants, dont l'hymen n'avoit pas encore eu le temps de rallentir l'ardeur.

Au milieu de leur conversation, Peralte crut entendre derrière lui quelque bruit. Il tourna la tête aussitôt, et regardant au travers des branches de myrtes, il crut apercevoir deux figures d'hommes qui s'efforçoient de se cacher sous un épais feuillage qui les couvroit. A cette vue il devient furieux. Il sort brusquement du cabinet pour aller fondre sur eux l'épée à la main, persuadé que ce sont des gens qui ne peuvent avoir que de mauvaises intentions : Que faites-vous ici, traîtres, leur dit-il? Qui peut vous avoir introduits dans un lieu dont l'entrée est interdite à tout étranger? En achevant ces mots, il s'approcha du comte, qui, lui présentant son pistolet, lui répondit : Arrête, don Gaspard, et reconnois don Henrique

de Ribagore. Curieux de voir ton épouse, et de juger par mes yeux si sa beauté est telle qu'on l'assure, je suis venu à Belchite ; j'ai gagné ton jardinier, qui m'a caché dans cet endroit pour satisfaire ma curiosité. Si je me suis travesti en paysan, poursuivit-il, c'est que le temps de mon exil dure encore, et que je ne puis trop prendre de précautions pour n'être pas reconnu. Je n'ai donc pas eu d'autre dessein que de contempler les charmes de dona Helena. Je te le jure, foi de cavalier noble, et j'atteste le ciel que je te dis la vérité.

Un homme moins violent et moins emporté que don Gaspard, auroit écouté la raison, et, sur la foi du serment que don Henrique venoit de lui faire, l'auroit laissé sortir sans éclat, ou du-moins eût demandé un plus ample éclaircissement; mais l'impétueux Peralte, possédé d'une fureur jalouse, et ne pouvant croire qu'il se fût caché là, sans avoir formé quelque entreprise contre son honneur, s'avança sur lui pour le percer. Le comte le menaça de lui casser la tête d'un coup de pistolet; et voyant que, malgré cette menace, cet époux furieux alloit lui passer son épée au travers du corps, il fit feu sur lui à bout portant, et l'étendit roide mort à ses pieds. Au bruit du coup, dona Helena éperdue tomba évanouie entre les bras de sa confidente, qui poussa de grands cris,

auxquels plusieurs domestiques accoururent. Tandis que Rosaura les informoit du malheur qui venoit d'arriver, don Henrique et Melchior regagnèrent la maison du jardinier, d'où ils se rendirent le plus tôt qu'il leur fut possible à l'hôtellerie de Romana; et là, sans perdre un moment, ils remontèrent sur leurs mules; puis ils reprirent avec précipitation la route de la Tortuera, laissant régner au château de Belchite une consternation générale.

On porta dona Helena évanouie dans son appartement, où elle ne reprit ses esprits qu'après qu'on eut employé quatre heures entières à la secourir. Qu'on s'imagine, s'il se peut, la douleur dont elle fut saisie lorsqu'elle apprit que son époux ne vivoit plus, car c'est ce qu'on ne sauroit exprimer qu'imparfaitement. Elle fit retentir le château de plaintes et de lamentations. Puis tantôt adressant la parole à son mari, elle lui tenoit des discours qui faisoient trembler pour sa raison; et tantôt s'abandonnant à l'excès de son affliction, elle faisoit craindre pour sa vie. Enfin cette dame étoit dans un état si digne de pitié, que tous les habitants de Belchite n'en étoient pas moins touchés, que de la fin tragique de leur seigneur.

Lorsque la nouvelle de la mort de Peralte se répandit dans Sarragosse, on en parla diversement. Ses amis disoient qu'il avoit été tué lâche-

ment, et les partisans de Ribagore, qui étoient en plus grand nombre, soutenoient le contraire. Le roi, qui n'avoit pas encore entièrement oublié l'affaire du comte de Lara, sentit rallumer sa colère contre don Henrique, jusqu'au point de le faire chercher par-tout, et de mettre même sa tête à prix. Il est constant que s'il eût eu alors ce seigneur en son pouvoir, il l'auroit indubitablement fait mourir; mais le comte avoit déjà pourvu à sa sûreté. A son retour au château de la Tortuera, il ne s'y étoit arrêté qu'autant de temps qu'il lui en avoit fallu pour se charger d'or et de pierreries; et suivi de son fidèle Melchior, il s'étoit hâté de gagner Tolède, où le roi de Castille tenoit alors sa cour. Ce monarque, auquel il s'étoit présenté, l'avoit fort bien reçu; mais il avoit exigé de lui qu'il se retirât dans quelque monastère, pendant qu'il feroit ce qu'il pourroit pour apaiser en sa faveur le roi d'Arragon. Don Henrique se tenoit donc caché dans le couvent des pères de Saint-Dominique, tandis que, par ordre de son maître, on le cherchoit pour le livrer à la rigueur des loix.

Si sa majesté arragonnoise songeoit à venger la mort de don Gaspard, elle n'étoit pas moins occupée du soin de consoler sa veuve. Il chargea un seigneur de sa cour d'aller à Belchite faire des compliments de condoléance à dona Helena, tant de sa part que de celle de la princesse Léonor,

avec ordre de lui proposer en même-temps de revenir, si elle vouloit, à Sarragosse reprendre la place qu'elle y avoit occupée auparavant. La veuve de Peralte témoigna qu'elle étoit très-sensible aux bontés du monarque, et de la princesse sa fille; mais loin d'accepter la proposition, elle dit qu'elle avoit résolu de finir ses jours à Belchite, et de mêler sa cendre avec celle de son époux. Le courtisan chargé de la commission, eut beau lui représenter qu'au-lieu de vouloir à son âge se soustraire aux regards de la cour, elle devoit plutôt se hâter d'y reparoître pour jouir du rare privilége que le ciel lui avoit donné, de charmer tous les yeux. Il eut beau épuiser son éloquence pour lui faire changer de sentiment, il ne put en venir à-bout, et il fut obligé de l'abandonner à sa douleur.

Don Henrique de son côté n'étoit guère moins à plaindre que dona Helena. Le souvenir de sa faveur passée, et le chagrin de se voir banni de son pays, et de vivre éloigné de ses amis, le mortifioient extrêmement. Néanmoins, les bontés que le roi de Castille avoit pour lui, ne laissoient pas de le consoler un peu. Ce monarque lui permit de sortir de sa retraite, et de lui faire sa cour. Ce que Ribagore fit, de façon qu'en peu de temps il se rendit agréable à ce prince, et gagna l'amitié des grands de Castille. Le roi d'Arragon n'igno-

roit pas ce qui se passoit à Tolède; mais il feignoit de ne le pas savoir, soit qu'étant mieux instruit des circonstances de la mort de Peralte, il fût moins en colère contre don Henrique, soit qu'il fût convenu avec le roi de Castille d'en user de cette sorte.

Quoi qu'il en puisse être, il y avoit déjà près de deux ans que le comte de Ribagore étoit à Tolède, lorsque sa majesté castillane résolut d'envoyer un ambassadeur à Sarragosse, pour traiter du mariage du prince de Castille avec la princesse d'Arragon. Il prit envie à don Henrique de profiter de cette occasion pour aller revoir son pays *incognito*; ou, pour mieux dire, ne pouvant résister à la force de son étoile qui l'entraînoit, il demanda permission d'accompagner l'ambassadeur, en promettant de revenir au plus tôt à Tolède; ce qui lui fut accordé à cette condition.

Il partit donc avec l'ambassadeur, et ils allèrent ensemble jusqu'à la ville de Daroca, où ils se séparèrent. Le ministre poursuivit son chemin vers Sarragosse, et le comte passa la petite rivière de la Guerva pour se rendre à Ixar. Là, il dit à son confident: Mon ami, nous ne sommes pas ici loin de Belchite; prends tout-à-l'heure la route de ce village, et va t'informer de dona Helena. Seigneur, lui répondit Melchior, que vous importe de savoir de ses nouvelles? O ciel! quelle étoit mon erreur.

Je m'imaginois que vous aviez oublié cette dame. Je le croyois moi-même, répliqua don Henrique; mais mon sort est de l'adorer toute ma vie, malgré la haîne qu'elle doit avoir pour moi. Cependant ne pense pas que j'aye dessein d'aller offrir à sa vue un visage odieux. Je veux seulement apprendre quelle est sa situation présente. Après cela je prétends m'éloigner pour jamais de ce séjour, retourner à Tolède, et consacrer le reste de mes jours au service de sa majesté castillane. Va donc à Belchite, et quand tu seras instruit de ce que je veux savoir, tu reviendras ici me joindre. Faisons mieux, reprit Melchior, approchons-nous du château de Belchite. Allons coucher à Romana, dans la même hôtellerie où nous logeâmes il y a deux ans. Peut-être nous dira-t-on dans cet endroit des nouvelles positives de dona Helena. Tu as raison, dit le comte; mais je crains que l'hôte ne nous reconnoisse. Il ne nous reconnoîtra point, répondit le confident, il ne nous a vus qu'un moment sous des habits de villageois; et d'ailleurs, quand il nous remettroit, qu'en peut-il arriver? dès demain nous disparoîtrons. Ribagore se laissa persuader; de sorte que Melchior et lui poussèrent jusqu'à l'hôtellerie de Romana, où ils arrivèrent avec la nuit.

L'hôte ne les eut pas si tôt envisagés, qu'il fut frappé de leurs traits, et débrouillant peu-à-peu

l'idée confuse qu'il avoit de les avoir vus quelque part, il se les remit enfin ; mais il ne fit pas semblant de les reconnoître. Pendant qu'il leur apprêtoit à souper, ils lui firent des questions. Le comte lui demanda si la veuve de don Gaspard de Peralte étoit remariée. Non, lui répondit l'hôte, la bonne dame aimoit tant son mari, qu'elle ne peut se consoler de sa perte. Elle est toujours enfermée dans son château, où elle passe les jours et les nuits à pleurer. Elle ne veut voir personne que ses filles de chambre ; et elle paroît aussi affligée que si elle n'étoit veuve que d'hier. On n'a jamais vu une pareille femme.

Le maître et le valet, après avoir bien interrogé l'hôte, se mirent à table pour souper ; et pendant le repas, Melchior demanda au comte si ce que l'hôte venoit de leur dire de dona Helena ne suffisoit pas pour le déterminer à reprendre le chemin de Tolède. Pardonnez-moi, répondit don Henrique, il ne m'en faut pas davantage. C'en est fait, cher Melchior, tu ne me reprocheras plus un amour insensé. Je vais m'éloigner d'Hélène et de la cour d'Arragon. Quelque peine que cela puisse me faire, je te réponds de ma fermeté. Le confident fut ravi d'entendre parler ainsi le comte : Seigneur, s'écria-t-il, je vous reconnois à cette résolution virile. Je me doutois bien que tôt ou tard votre bon esprit triompheroit d'une passion

extravagante. Je suis charmé que vous ayez pris ce dessein, et je voudrois déjà être à demain pour vous en voir commencer l'exécution. Là-dessus, ayant besoin de repos, ils achevèrent de souper, et se retirèrent ensuite dans de petites chambres séparées, sans avoir le moindre soupçon du péril qui les menaçoit dans cette hôtellerie.

A-peine furent-ils couchés, que l'hôte qui, comme il a été dit, les avoit reconnus, dit en lui-même : il y a ici un beau coup à faire; il faut que j'aille promptement à Belchite avertir la dame du village, que les meurtriers de son mari sont venus loger chez moi, et qu'ils y sont actuellement; je suis sûr qu'elle voudra se venger, et qu'elle me donnera une grosse récompense pour lui avoir livré ses ennemis. Je serois un grand sot de ne pas profiter d'une si belle occasion. Il la saisit effectivement, et partit sur-le-champ pour Belchite, monté sur le cheval même de don Henrique, et s'applaudissant de la mauvaise action qu'il commettoit. Il arrive au château, frappe à la porte, et demande à parler à la maîtresse; on lui répond qu'elle dort. Qu'on la réveille, s'écrie-t-il. Quand elle saura ce que j'ai à lui apprendre, elle ne trouvera pas mauvais qu'on ait troublé son repos. Les suivantes de dona Helena jugeant qu'en effet il falloit qu'il eût quelque chose de la dernière importance à lui communiquer, pour vouloir au

milieu de la nuit interrompre son sommeil, se déterminèrent à réveiller leur maîtresse, et lui présentant l'hôte: Madame, lui dit Rosaura, voici le maître de l'hôtellerie d'un village voisin, qu'une affaire de conséquence amène ici, et dont il faut, dit-il, qu'il vous informe tout-à-l'heure. Hé, qu'est-ce que c'est que cette affaire, mon ami? s'écria la veuve de Peralte avec quelque émotion. Madame, lui dit l'hôte, je viens vous avertir que deux cavaliers sont venus loger ce soir dans ma maison. Je les ai reconnus pour deux hommes qui vinrent coucher chez moi il y a deux ans, et qui assassinèrent le seigneur don Gaspard votre époux. Que dites-vous? reprit la dame avec précipitation. Dois-je ajouter foi à votre rapport? Le comte de Ribagore seroit actuellement chez vous? Oui, madame, répartit l'hôte; il y est, aussi-bien que le cavalier qui l'accompagnoit dans ce temps-là, et qui étoit déguisé comme lui, en villageois.

Cette nouvelle agita terriblement les esprits de dona Helena. Grace au ciel, dit-elle, le plus doux de mes vœux est donc exaucé! Je souhaitois avec ardeur d'avoir en ma puissance l'assassin de don Gaspard, et le voilà qui vient s'offrir à ma vengeance. Attends, cher époux, poursuivit-elle en apostrophant Peralte, je vais t'immoler l'ennemi qui t'a traîtreusement ôté la vie. Qu'on fasse vîte lever tous mes domestiques. Qu'ils s'arment

d'épées et de pistolets! qu'ils épousent ma fureur et s'apprêtent à la seconder. Vous, mon ami, continua-t-elle en adressant la parole à l'hôte, conduisez-nous à votre hôtellerie, et nous livrez le comte de Ribagore. Quand son sang répandu aura contenté mon ressentiment, soyez sûr que vous serez bien récompensé. En parlant de cette sorte, elle se leva brusquement, et tandis que deux de ses femmes s'occupoient à l'habiller à la hâte, les autres allèrent réveiller tous les valets et les officiers du château. Ils furent bientôt sur pied, et lorsqu'ils surent qu'il s'agissoit de venger la mort de leur maître, chacun d'eux témoigna un extrême désir de porter le premier coup.

Comme cette expédition demandoit de la diligence, la veuve de Peralte ne perdit pas un instant. Elle fit seller et brider tous les chevaux et les mules qu'il y avoit dans ses écuries; et se mettant à la tête de ses domestiques armés, elle prit le chemin de Romana, en faisant des réflexions plus propres à nourrir sa fureur qu'à la modérer. Ribagore, disoit-elle, est assez hardi pour oser passer si près de mon château, il faut qu'il se soucie bien peu de mon ressentiment, puisqu'il me brave jusque-là.

Ils arrivèrent en peu de temps à la porte de l'hôtellerie; mais avant que d'entrer, la dame assembla tout son monde autour d'elle, et parla dans ces

termes : « Mes amis, vous savez que nous venons » ici pour punir le meurtrier de don Gaspard, » votre maître ; mais apprenez de quelle manière » je prétends que se fasse cette punition. C'est à » mon bras qu'elle est réservée. Je veux avoir » toute seule le plaisir d'ôter la vie au traître qui » a donné la mort à mon époux. Je me suis armée » de ce fer, ajouta-t-elle en tirant un poignard de » dessous sa robe, pour exécuter moi-même ce » dessein. Qu'on me conduise jusqu'à la chambre » où le comte repose. J'y entrerai sans bruit, et » à la sombre clarté d'une lanterne sourde, dont » je me suis munie, je percerai le cœur de cet » ennemi. Vous vous tiendrez vous autres à la » porte avec vos armes ; et si j'ai besoin de votre » secours, je vous appellerai. Telle est ma volonté. » Que personne de vous ne me contredise, sous » peine de me déplaire ».

Tous les domestiques furent étonnés de la vigoureuse résolution de leur maîtresse. Ils ne pouvoient la concilier avec la douceur naturelle et la beauté de cette dame. Néanmoins ils se disposèrent à lui obéir. L'hôte la conduisit à la chambre où don Henrique étoit couché ; il en ouvrit doucement la porte, et se retira, non sans avoir quelques remords d'être la cause du tragique événement qui se préparoit dans sa maison. La vindicative Hélène s'introduisit donc dans la chambre, tenant

sa lanterne d'une main, et son poignard de l'autre. Comme elle ne connoissoit pas Ribagore particulièrement, et que la haîne lui en avoit fait former une affreuse idée, elle s'attendoit, ainsi que Psyché, à voir une espèce de monstre; et elle fut fort surprise, lorsqu'à la faveur de sa lanterne, elle aperçut un jeune cavalier de très-bonne mine, qui, les cheveux épars sur sa poitrine découverte, dormoit d'un profond sommeil. Au-lieu de se jeter promptement sur lui, et de plonger son poignard dans son sein, elle ne put se défendre d'arrêter ses regards sur ce jeune seigneur; et plus elle le considéroit, plus elle sentoit chanceler sa fermeté. Enfin l'amour trahit sa vengeance, et tel fut le pouvoir de l'objet qu'elle contemploit, que perdant tout-à-coup l'envie de se venger, elle oublia la mort de son époux. Elle devint l'esclave de son meurtrier, sans s'embarrasser de ce qu'en pourroient dire ses domestiques, qui attendoient à la porte une catastrophe sanglante, après le courage qu'elle avoit fait éclater. Elle parcourut des yeux assez long-temps don Henrique, qui se réveilla par hazard, et qui, voyant de la lumière si près de lui sans apercevoir la personne qui la portoit, craignit quelque trahison. Il voulut prendre son épée, qu'il avoit mise en se couchant au chevet de son lit; mais la dame s'en étant brusquement saisie, appela ses domes-

tiques, leur ordonna d'arrêter le comte, et de le mener au château de Belchite, avec ordre de le renfermer dans une tour. Ce qui fut aussitôt exécuté avec beaucoup de violence; et l'on fit le même traitement à Melchior, qui ne s'étoit pas plus que son maître attendu à un réveil si désagréable.

La veuve de don Gaspard s'étant de cette sorte assurée de l'un et de l'autre, les fit charger de fers, leur donna des gardes, et les laissa vivre à bon compte, quoiqu'elle feignît de ne respirer que leur mort. Si l'intérêt de son nouvel amour l'excitoit secrettement à faire grâce à don Henrique, le soin de sa réputation demandoit du-moins qu'elle cachât sa foiblesse, après avoir témoigné un désir extrême de sacrifier ce comte aux mânes de son époux. Elle ne parloit devant ses gens que du châtiment qu'elle prétendoit lui faire souffrir, et dans le fond elle ne songeoit qu'aux moyens de le sauver, sans faire tort à son honneur.

Il y avoit déjà huit jours que Ribagore, prêt à subir le sort qu'on lui préparoit, attendoit dans sa prison qu'on lui vînt annoncer son arrêt, quand il apprit de l'un de ses gardes, que le roi chassoit aux environs de Belchite, avec la princesse Léonor, et qu'ils devoient ce jour-là venir souper au château. Ce qui leur arrivoit toutes les fois qu'ils prenoient, dans ce canton, le divertissement de la chasse. Don Henrique n'apprit point cette nou-

velle avec joie ; au contraire, il en conçut un mauvais présage : Si le roi, disoit-il en lui-même, est informé de mon retour clandestin dans ses états, il m'en fera un crime, qu'il me pardonnera moins encore que la mort de Peralte. Dona Helena ne manquera point de l'en instruire, et de lui demander justice. C'est sans doute ce qu'elle a dessein de faire, puisqu'elle a jusqu'à ce jour suspendu mon supplice.

D'une autre part, cette dame n'étoit pas moins embarrassée. Elle ne savoit si elle devoit faire un mystère au roi de l'emprisonnement de Ribagore. Connoissant l'humeur violente du monarque, elle craignoit que dans son premier mouvement il ne fît trancher la tête à ce seigneur, dès qu'il apprendroit qu'il étoit au château ; au-lieu qu'en le retenant prisonnier, elle pourroit le laisser échapper quand elle jugeroit à-propos de le faire ; car elle vouloit absolument lui conserver la vie, en paroissant son ennemie mortelle.

Cependant le roi et la princesse sa fille, étant arrivés le soir au château, donnèrent mille marques d'amitié à la veuve de don Gaspard, laquelle de son côté n'épargna rien pour leur témoigner combien elle étoit sensible à l'honneur de les posséder chez elle. Le roi et la princesse Léonor, pour faire connoître l'affection particulière qu'ils avoient pour leur hôtesse, résolurent de demeurer

le jour suivant à Belchite, et de ne retourner à Sarragosse que le sur-lendemain. Pendant ce temps-là, Ribagore, incertain de ce qu'il deviendroit, ou plutôt n'attendant qu'une funeste fin, gémissoit dans sa prison; et vraisemblablement sa majesté n'auroit point entendu parler de lui, sans un incident qui arriva, et que je vais détailler.

Le connétable d'Arragon, qui accompagnoit le roi, étant le lendemain au lever de ce monarque, lui dit: Sire, un des domestiques de dona Helena vient de révéler à un des miens, qui est son ami, un secret important. Le comte de Ribagore est prisonnier dans ce château. Le roi surpris de cette nouvelle, en voulut savoir toutes les circonstances. Ce que le connétable lui apprit en homme qui étoit ami de don Henrique, c'est-à-dire, en excusant ce seigneur, et en donnant tout le tort à Peralte. Heureusement pour le prisonnier, le roi n'étoit plus alors si fort irrité contre lui. Sa majesté avoit pris pour lui des sentiments plus doux, grace au soin que le connétable avoit toujours eu de saisir l'occasion de le justifier.

Lorsque le monarque fut parfaitement informé de tout ce qui s'étoit passé, il voulut avoir un entretien particulier avec dona Helena: Madame, lui dit-il, dois-je ajouter foi au rapport qu'on m'a fait? On assure que le comte de Ribagore est prisonnier dans votre château. Que prétendez-vous

faire de ce malheureux jouet de la fortune? Je sais bien qu'il doit vous paroître coupable ; mais son crime n'est pas indigne de pardon.

Peralte, en fondant sur lui l'épée à la main, le mit dans la nécessité de faire ce qu'il fit pour conserver sa vie. La belle veuve, au fond de son cœur, ravie d'entendre le roi parler dans ces termes, jugea qu'elle pouvoit jouer le rôle de Chimène, et demander la tête de don Henrique, bien assurée qu'elle ne l'obtiendroit pas. Ce qu'elle fit en répandant des pleurs de commande, et avec tant d'art, qu'on eût dit qu'elle désiroit véritablement la mort de ce seigneur. Mais sa majesté, quoique touchée des larmes de la dame, ordonna qu'on remît en liberté le prisonnier, et qu'on le lui amenât. Ce qui fut exécuté dans le moment.

Le comte, bien qu'averti du changement de son maître à son égard, ne se présenta devant lui qu'en tremblant: Rassurez-vous, don Henrique, lui dit le monarque, votre roi n'est plus en colère contre vous. Il veut bien oublier le passé. Je vous rends, avec ma confiance et mon amitié, la place que vous occupiez près de moi.

Ribagore, enchanté d'une réception à laquelle il ne se seroit jamais attendu, se jeta aux pieds du roi pour lui marquer sa reconnoissance ; mais ce prince lui commanda de se relever; et s'adressant à la veuve de Peralte : Dona Helena, lui dit-il,

imitez-moi. J'étois irrité contre le comte, et je viens de lui pardonner. Ne regardez plus la mort de don Gaspard que comme un malheur qui ne doit être imputé qu'à lui-même. Faites plus : pour achever de triompher de votre ressentiment, consentez que Ribagore devienne votre heureux époux. A ces mots, la jeune veuve faisant semblant de se révolter contre cette proposition : Comment, sire, s'écria-t-elle, pouvez-vous me proposer la main du meurtrier de mon mari! O ciel! que diroient de moi les parents du défunt? Madame, reprit le monarque en souriant, je prends sur moi les reproches qu'ils pourront vous faire. La princesse Léonor, qui arriva sur ces entrefaites, acheva de la déterminer à ce mariage, qui se fit au château sans éclat. Après quoi, sa majesté retourna le lendemain à Sarragosse avec les nouveaux mariés, qui reprirent à la cour le rang qu'ils y avoient tenu auparavant. Ainsi finit la nouvelle de *la Vengeance trahie par l'Amour.*

Le curé ayant fait cette lecture, s'arrêta pour laisser aux dames le loisir de faire leurs réflexions sur ce qu'elles venoient d'entendre. Elles en parurent assez contentes; mais le baron et le chevalier, qui n'aimoient pas les nouvelles, demandèrent des lettres. Le pasteur, pour les satisfaire, leur lut celle-ci :

LETTRE XII.

D'un avocat au conseil, à une dame de Lisieux de ses parentes.

MA COUSINE,

IL faut que je vous fasse part d'une histoire assez singulière dont on me fit hier le récit, et que vous n'apprendrez pas sans plaisir. La voici :

Un vieux marchand de la rue Saint-Denis, homme qui a été du monde dans sa jeunesse, s'est jeté depuis peu dans la dévotion. Se voyant au bout de sa carrière, le souvenir de ses plaisirs passés commençoit à troubler son repos. Il alla voir l'autre jour son directeur, qui est un bon religieux de l'ordre des Carmes-Déchaussés. Mon révérend père, lui dit-il, j'ai dans le cœur un ver qui le ronge sans relâche. Mon cher frère, lui répondit affectueusement le moine, apprenez-moi ce qui vous fait de la peine; peut-être trouverai-je moyen de vous tranquilliser l'esprit. Je vais vous en instruire, lui dit le marchand, et vous exposer l'état de ma conscience. Vous connoissez ma famille. Je suis veuf depuis vingt ans, et j'ai pour enfants deux filles avec trois garçons. De ces

cinq enfants, il y en a deux qui ne sont pas légitimes. Je les ai eus autrefois d'une fille dont je prenois soin secrettement; et, dans leur enfance, j'ai si bien fait, que je les ai confondus avec les autres; de sorte qu'ils vivent tous ensemble sans avoir la moindre connoissance de ce mélange criminel. Comme ils sont les uns et les autres, poursuivit-il, en âge d'être établis, et que j'ai deux cent cinquante mille francs de bien à leur laisser, je voudrois qu'ils les partageassent entre eux également.

Cela ne se peut faire, interrompit vivement le directeur. Il n'est pas juste que les bâtards soyent traités comme les légitimes, et vous n'avez qu'un parti à prendre. Déclarez les deux enfants du crime, et leur donnez à chacun une légère somme pour s'établir: c'est tout ce qu'il vous est permis de faire en leur faveur. Là finit la conversation du carme et du bourgeois. Ce dernier s'en retournant au logis, peu satisfait de son entretien avec sa révérence, se mit à rêver lui-même aux moyens d'apaiser le trouble de sa conscience; et il eut le bonheur d'en imaginer un qui lui parut victorieux; il résolut de s'en servir. Si tôt qu'il fut rendu chez lui, il assembla ses garçons et ses filles, et leur tint ce discours :

Mes chers enfants, j'ai un secret très-important pour vous et pour moi à vous révéler. Ecoutez-

moi avec toute l'attention qu'il mérite. Il y a deux bâtards parmi vous : si je les fais connoître, je fais deux malheureux ; car, outre la tache de bâtardise, ils ne partageront point avec les autres. Consultez-vous bien. Vous êtes dans un âge assez avancé pour connoître ce qui vous est le plus convenable. Voulez-vous qu'en nommant les trois enfants légitimes, je les rende plus riches ? ou bien aimez-vous mieux, en ignorant toujours quels sont les bâtards, vous contenter chacun d'un cinquième de mes biens ? Le fils aîné prit la parole, et répondit : Mon père, je crois que nous sommes tous cinq du même sentiment. Nous souhaitons que notre sort soit commun, parce que chacun de nous craint de n'être pas légitime. Laissez-nous dans notre ignorance, et soyez là-dessus aussi discret que les mères qui, sachant qu'il y a des bâtards dans leurs ménages, laissent croire qu'ils sont légitimes. Les deux autres garçons, de même que les filles, furent de l'avis de l'aîné ; de sorte que, depuis ce temps-là, le père a l'esprit en repos.

Je suis, ma chère cousine, etc.

Les enfants de ce bourgeois, dit la comtesse, ont pris le bon parti dans cette affaire. Assurément, s'écria le baron, et ce seroit une chose bien scandaleuse si, dans les familles où il y a plusieurs

enfants, les mères faisoient connoître ceux qui sont de contrebande. Quel dérangement dans les maisons! Courage! interrompit la marquise, monsieur le baron est dans son élément! Qu'il est aise quand il s'épanouit la rate aux dépens de notre sexe! Allons, monsieur le curé, ajouta-t-elle, faites taire ce railleur : ce que fit promptement le pasteur, en lisant une autre dépêche.

LETTRE XIII.

D'un cadet gascon, à son père, à Pezenas.

MONSIEUR MON PÈRE,

IL y a six mois et plus que je m'attends à recevoir de vous une lettre-de-change qui ne vient point. Vous m'abandonnez trop à mon savoir-faire. J'aurois bien besoin de quelques espèces pour faire prendre patience à mon aubergiste, qui commence à s'impatienter. Au-reste, si je suis mal avec la Fortune, je vous dirai que je suis bien avec l'Amour. Je couche en joue une vieille veuve qui a bien des écus. Il est vrai que j'ai pour rival un Bas-Normand des plus patelins; mais, cadédis, les Gascons ne sont pas plus sots que les Normands. D'ailleurs, j'ai sur lui l'avantage de la figure. Vous

connoissez les femmes ; vous savez que c'est la représentation qui les détermine : aussi la mignonne est-elle éprise de mon mérite, et nous sommes déjà si bien ensemble, que je prétends lui faire un de ces matins une ouverture de cœur sur l'état présent de mes affaires. Sandis ! je veux être un fat, si je ne suis bientôt avec elle en communauté de biens. Adieu, notre cher papa. Une petite lettre-de-change, et comptez qu'au premier jour vous aurez un fils dans le grand monde.

J'admire la confiance de ce cadet, s'écria la marquise ; voilà les Gascons. Il compte qu'il aura la préférence sur son rival. Oui ; mais il compte peut-être sans son hôte, dit le chevalier : un Normand patelin vaut bien un Gascon. Tout-au-moins, dit le marquis. Je me souviens d'avoir vu à Paris, aux trousses d'une riche douairière, un chevalier de la Garonne des plus bruyants, et un gentilhomme de Vire. Le Normand l'emporta.

LETTRE XIV.

D'un homme de lettre de Paris, à un de ses confrères en province.

J'AI l'honneur de vous écrire, monsieur, pour vous apprendre une triste nouvelle. Monsieur l'abbé M...., mon ami et le vôtre, n'est plus. Une fluxion de poitrine, et les remèdes de quatre Hippocrates l'ont emporté. Nous devons le regretter : c'étoit un homme d'un grand mérite. Mais ce qui m'afflige plus que la perte de sa machine, c'est qu'il est mort tout entier. Croiriez-vous bien qu'il n'a laissé après lui aucun ouvrage qui assure sa mémoire. Il y a un mois que je le rencontrai aux Tuileries, où j'eus avec lui un entretien dont je crois devoir vous rendre compte. Hé bien, monsieur, lui dis-je, quand donnerez-vous enfin au public votre Histoire de la Poésie, ce bel ouvrage que vous avez commencé il y a plus de vingt ans, et que vous retouchez encore tous les jours? Monsieur, me répondit-il, le public ne le verra jamais. Pourquoi cela? lui répliquai-je, étonné de sa réponse. Quelle raison vous oblige à vouloir le priver d'une si belle production? Méprisez-vous l'honneur qu'un bon livre

fait à son auteur? Au contraire, me répartit-il, j'y suis trop sensible. Un écrivain qui aspire à l'estime de nos neveux, ne peut assez corriger ses écrits, ou, pour mieux dire, il doit travailler tous les jours de sa vie, et employer le dernier à brûler tout ce qu'il a fait.

Quel sentiment! m'écriai-je à ces paroles; croyez-vous, en parlant ainsi, passer pour modeste? Non, répondit-il, je vous avouerai de bonne-foi que je suis aussi vain qu'un autre, et peut-être davantage. Savez-vous bien, poursuivit-il, ce qui m'est arrivé depuis trois semaines? Après avoir bien revu mon Histoire de la Poésie, je m'étois enfin déterminé à la mettre sous la presse; mais un de mes amis me conseilla de la montrer auparavant à *un érudit* qu'il me nomma, et qui véritablement est connu dans le monde littéraire pour un fort bon critique. Je suis son conseil; je la confie à cet Aristarque, qui vient chez moi huit jours après, suivi d'un crocheteur chargé de cinq ou six volumes *in-folio*. Monsieur, me dit-il, j'ai fait quelques remarques critiques; vous les trouverez dans ces livres: j'ai mis des signets qui vous les indiqueront. Je remerciai ce savant; et, lorsqu'il fut hors de chez moi, j'examinai avec attention les endroits qu'il avoit marqués. Je l'avoue à ma honte, ils me firent connoître que je n'avois pas, à beaucoup près, fait un livre qu'on

ne pouvoit critiquer. J'en eus tant de dépit, que je jetai mon Histoire de la Poésie au feu; et tandis que j'étois en train de brûler, j'abandonnai aux flammes tous mes papiers, en faisant serment de ne plus écrire. Au-lieu d'applaudir à sa mauvaise humeur, je le blâmai. Comment, lui dis-je, mon cher ami, savez-vous bien qu'il y a dans cette action un orgueil insupportable? Quoi donc, prétendez-vous faire des ouvrages parfaits? L'homme en est-il capable? Apprenez que ceux où il y a le moins de fautes sont les meilleurs que son esprit puisse produire.

Depuis cette conversation je n'ai point revu monsieur M.... J'ai appris sa mort et l'embrâsement de ses écrits, dont quelques-uns, sans contredit, méritoient de passer à la postérité. Quelle perte pour la littérature!

Je suis, monsieur, etc.

LETTRE XV.

D'un garçon barbier à son père, laboureur auprès de Domfront.

MON PÈRE,

IL y a bien des nouvelles. Mon cousin Nicolas, après avoir été pendant près de vingt ans valet de M. de la Fosse, fameux docteur en médecine, vient de faire fortune tout-d'un-coup. Son maître, qui étoit bien vieux, est mort, et lui a laissé par testament tout son bien, au préjudice de ses parents, qu'il ne vouloit pas voir; de sorte que le cousin a hérité de dix mille écus pour le moins. Dès que j'ai sçu que le drôle étoit devenu riche, j'ai été lui faire salamalec, suivant la coutume de Normandie. Je lui ai conseillé d'acheter une terre, et de s'y retirer, pour y mener une vie de seigneur; mais il m'a dit qu'il avoit en tête un autre dessein, et qu'il se disposoit à se faire passer pour docteur en médecine. Bon! cousin, lui ai-je dit, vous ne parlez pas sérieusement. Est-ce qu'en servant un médecin, vous auriez appris la médecine? Hé pardi, oui, ce m'a-t-il fait. M. de la Fosse, pendant soixante ans qu'il a exercé sa profession,

n'a fait que deux choses à ses malades ; il leur a fait tirer du sang, et boire de l'eau chaude ; c'étoit là toute sa science. Est-ce que je n'en puis pas faire autant? Nous allons donc, mon père, avoir, s'il plaît à Dieu, un médecin dans notre famille. Contez tout ça de bout-en-bout à nos parents, pour à celle fin qu'ils s'en réjouissent. Jarnicoton ! si mon oncle le maréchal vivoit encore, qu'il seroit aise de voir son fils docteur en médecine ! Adieu, cher père, autre chose ne vous puis mander, sinon que M. Lesquipot, mon maître, est bien content de moi ; je commence à raser fort joliment.

C'est une chose assez plaisante, s'écria la marquise, qu'un médecin fasse de son valet son légataire universel. Et ce qui ne me paroît pas moins plaisant, dit le baron, c'est de voir le fils d'un maréchal devenir un membre de la faculté.

LETTRE XVI.

D'un abbé à un académicien de Caen.

MONSIEUR,

PUISQUE vous faites un recueil d'historiettes, vous voulez bien que je vous en envoye une pour le grossir; c'est une aventure arrivée le lundi-gras dernier, une espiéglerie de laquais, un tour de carnaval.

Un grand joueur, nommé Clitandre, dit un matin à son laquais : Romarin, va chez la comtesse de Sept-et-le-va ; elle m'a dit que je pouvois t'envoyer chez elle chercher cent pistoles que je lui gagnai sur sa parole hier au soir au Pharaon. C'est de l'argent comptant. En effet, le laquais étant allé chez la comtesse, toucha sur-le-champ la somme en beaux louis d'or. Mais à-peine les eut-il entre les mains, qu'il se mit à les regarder amoureusement ; ensuite il se dit à lui-même : Ah ! Romarin, mon ami, considère attentivement ces belles pièces. N'en es-tu pas charmé ? Que je te trouverois heureux si elles t'apparte-

noient ! Ne pourrois-tu point par quelque tour subtil t'en rendre le maître ? C'est à quoi je te conseille de rêver. Il n'y manqua pas ; et le diable toujours prêt à inspirer les fripons, lui suggéra une ruse qu'il résolut de mettre en œuvre. Il ne porta point à Clitandre l'argent de la comtesse ; il le garda toute la journée, et le soir s'étant masqué, il entra dans une maison où l'on jouoit gros jeu, et dans laquelle il savoit que son maître étoit ; et s'adressant à lui un cornet à la main : Cent pistoles que je passe dix, lui dit-il. Cent pistoles que vous ne les passez pas, s'écria Clitandre, en tirant de sa poche une bourse où étoit cette somme. Romarin mit en même-temps la sienne sur table, secoua le cornet, et tira son coup ; mais il n'amena que six. Vous avez perdu, masque, lui dit son maître, cette bourse est à moi. Oh ! pour cela, oui, monsieur, s'écria le laquais en ôtant son masque, elle est bien à vous assurément, puisque vous l'avez gagnée deux fois. Ah ! pendard, dit Clitandre, tu voulois m'escamoter cent pistoles. Fi donc, monsieur, répondit Romarin, rendez-moi plus de justice. Je suis un garçon plein d'intégrité ; je n'ai fait ce tour-là que pour vous divertir dans ces jours de réjouissances ; et j'enrage de n'avoir pas gagné ; car je perds par-là l'occasion de vous faire connoître ma pro-

bité. L'honnête homme, reprit en souriant Clitandre; si j'eusse perdu, tu aurois à-bon-compte emporté mes cent pistoles. Non, monsieur, je vous le proteste, je me serois démasqué dans le moment, et je vous aurois remis les deux bourses comme un bien qu'en conscience je n'eusse pu retenir.

Voilà, monsieur, l'aventure dont je voulois vous faire part. Vous en ferez l'usage qu'il vous plaira.

Je suis, etc.

LETTRE XVII.

D'un quartenier de la ville de Paris, à un gentilhomme de province de ses amis.

MONSIEUR,

VOUS savez que naître roturier et mourir noble, ce n'est pas une chose fort extraordinaire. Moi-même, par exemple, quoique fils d'un père qui, comme celui de monsieur Jourdain, donnoit du drap à ses amis pour de l'argent, je compte bien sur l'honneur d'être un jour agrégé à la noblesse.

Mais monsieur Dorimon, un de nos plus riches financiers, vient d'être ennobli d'une façon très-singulière. C'est ce que je vais vous détailler.

Monsieur Dorimon, quoique millionnaire, n'étoit pas content. Le souvenir de son origine, qui n'est pas plus illustre que la mienne, offroit sans cesse à son esprit des images humiliantes. Il auroit voulu être noble; et ne l'étant pas, il ne pouvoit vivre heureux malgré ses richesses. Il n'ignoroit pas qu'il pouvoit facilement le devenir à la faveur d'une charge; mais il ne vouloit pas se servir de ce moyen-là pour se contenter. Il a mieux aimé profiter de l'occasion qu'il a trouvée, d'entrer dans une maison qui a trois cents ans de noblesse. Voici comment il s'y est fourré.

Ayant découvert qu'il y avoit un lieutenant d'infanterie qui logeoit dans un hôtel garni, et qui s'appeloit comme lui Dorimon; il s'en informa particulièrement. Il apprit que c'étoit un gentilhomme noble comme le roi; mais que son bien ne répondoit pas à sa naissance. Le financier, ravi de cette découverte, monte un beau matin en carrosse, et va chercher le lieutenant à son auberge. Il le demande; l'officier se présente, ils se saluent fort poliment, et le financier adresse ces paroles au lieutenant: Monsieur, j'aurois quelque chose d'important pour vous et pour moi

à vous communiquer, mais ce n'est point ici que je veux vous parler de cette affaire ; mon carrosse est à la porte : voulez-vous bien que je vous mène chez moi ? L'officier y consent, le financier le conduit à son hôtel, et le fait monter à son appartement. M. Dorimon le lieutenant, traversa trois ou quatre pièces de plain-pied très-proprement meublées, et monsieur Dorimon le financier ouvrit un grand cabinet où il le fit entrer. Ce cabinet avoit une tapisserie assez rare ; car elle étoit composée de sacs d'or et d'argent entassés les uns sur les autres, et qui, s'élevant superbement jusqu'au plafond, présentoient à la vue un tableau préférable à ceux de Michel-Ange et de Raphaël.

Que dites-vous de cette tapisserie, monsieur, dit le financier ? seroit-elle de votre goût ? Tout-à-fait, répondit le lieutenant ; je l'aimerois mieux que les plus belles des Gobelins. Je suis ravi qu'elle vous plaise, reprit le maître du logis ; et il ne tiendra qu'à vous d'en avoir cinq ou six aunes. Je suis prêt à vous faire ce présent, si vous voulez m'en faire un autre. Vous badinez, monsieur, dit l'officier. Hé! quel présent un homme comme moi peut-il faire qui puisse égaler..... Connoissez vous mieux, interrompit le financier, vous êtes plus riche que vous ne pensez. Faisons

le troc que j'ai à vous proposer. Écoutez-moi : nous portons tous deux le même nom, mais nos familles sont différentes. Vous avez de la naissance, et fort peu de bien ; moi j'ai du bien, et point de naissance. Faisons-nous part mutuellement de ce que nous avons de bon. Étant l'aîné de votre maison, vous devez avoir vos titres de noblesse ; communiquez-les moi, et nous ferons travailler là-dessus un généalogiste. De mon côté, je vous donnerai cent mille francs pour acheter une terre, et encore autant pour vous mettre en équipage, et vous y aller établir. Hé bien, est-ce un marché fait? L'officier demeura quelques moments incertain du parti qu'il devoit prendre ; mais la vue de la tapisserie le détermina. Il communiqua ses titres ; le généalogiste y mit la main ; et depuis ce temps-là les deux Dorimon sont parents en dépit de la nature.

J'approuve assez ce troc, dit la marquise; une maison qui tombe en ruine a besoin d'être étayée. Je savois cette histoire, s'écria le baron. Il y a quatre jours qu'un père capucin, qui vint en passant me demander un gîte, me la conta ; et il y ajouta une chose fort plaisante : Dorimon l'officier, me dit-il, a un frère cadet dans le service. Un jour que ce cadet dînoit à Paris dans une maison de

qualité, la maîtresse lui demanda s'il étoit parent de M. Dorimon le financier. Non, madame, lui répondit-il, je n'ai pas cet honneur-là, c'est mon frère.

LETTRE XVIII.

D'un Parisien à un jeune homme de ses amis en province.

J'AI trop d'impatience, cher ami, de vous conter une petite aventure qui arriva hier au soir à la Comédie-Italienne, pour différer plus long-temps à vous la mander. Un abbé, qui avoit l'air d'un honnête homme, étoit sur le théâtre pêle-mêle avec des militaires et des gens de robe. Il écoutoit tranquillement la pièce qu'on représentoit, quand tout-à-coup le parterre capricieux s'avisa de trouver mauvais qu'il fût là. On entend aussitôt siffler et crier : *A bas, monsieur l'abbé, à bas!* M. l'abbé ne fit pas semblant de s'apercevoir que c'étoit à lui qu'on en vouloit, et il eut la patience d'essuyer les huées des badauds, sans perdre son sang-froid. Il ne fit par-là que redoubler les sifflets et les risées, qui durèrent pendant le premier acte,

après lequel notre abbé se leva comme pour s'en aller. Le parterre alors renouvela ses ris insolents, dans la pensée que l'ecclésiastique n'y pouvant plus tenir, cédoit enfin à l'orage, et se disposoit à sortir : mais il avoit bien une autre intention ; car, au-lieu de se retirer, il s'avança gravement sur le bord du théâtre, et adressa ces paroles aux perturbateurs du spectacle : *Messieurs, ne trouvez point mauvais que je sois sur le théâtre : depuis qu'on m'a volé une montre d'or en votre compagnie, j'aime mieux qu'il m'en coûte quatre francs, que d'être avec vous.* A ces mots, les huées se changèrent en applaudissements, la salle retentit de battements de mains. L'abbé alla reprendre sa place, et le parterre se trouva sot.

Cette lettre fit bien rire les dames et les cavaliers, qui jugèrent que l'abbé qui avoit parlé de cette sorte au parterre, devoit être un homme d'esprit. Messieurs, dit alors le lecteur, en prenant un fort gros paquet qu'il avoit mis à part, voici un manuscrit qui sera, je crois, pour vous du fruit nouveau. Qu'est-ce que c'est donc que ce manuscrit, dit le marquis? Ce sont, répondit le curé, des Lettres grecques et galantes, qui ont été nouvellement traduites en françois. Si vous souhaitez d'en savoir davantage, ajouta-t-il, je n'ai qu'à vous

lire une lettre qui est à la tête du manuscrit; elle vous instruira parfaitement de ce qu'il contient. Lisez, lisez, s'écria la comtesse: voyons cette lettre.

LETTRE XIX.

D'un vieil auteur de Paris à une dame d'Evreux de ses amies.

Vous savez, madame, que j'ai toujours fait gloire de vous consulter sur mes ouvrages avant que de les mettre au jour, et j'en fais un aveu public; vous m'avez souvent donné des conseils dont je me suis fort bien trouvé, ce qui ne doit surprendre personne. Vous avez beaucoup de délicatesse, d'esprit et de goût, et votre approbation est ordinairement suivie de celle du public. J'espère que vous voudrez bien encore avoir la bonté de me mander votre sentiment sur le manuscrit que je prends la liberté de vous envoyer. C'est une traduction que j'ai faite; et je n'attends pour la livrer à mon imprimeur, que votre réponse, c'est-à-dire, une critique de l'ouvrage : ce sont les Lettres d'Aristenète. Peut-être, madame, n'avez-vous jamais entendu parler de cet auteur? Pour vous le faire

connoître, j'aurai l'honneur de vous dire que c'est un prosateur grec, qui vivoit dans le cinquième siècle. Il a composé des Lettres galantes, dont, à-la-vérité, quelques-unes le sont un peu trop. Vous jugez bien que j'ai supprimé celles-là; et ce ne sera pas vous assurément qui me saurez mauvais gré de cette suppression. Mais, au reste, j'ai conservé celles qui ont un fond de galanterie qui ne blesse point la pureté des mœurs : voilà les Lettres que j'ai traduites. J'ose me flatter qu'elles vous paroîtront simples, naïves et marquées au coin de l'antiquité. Elles pourront n'être pas du goût des amateurs du langage nouveau, qui n'estiment que les ouvrages où l'on court après l'esprit, où l'on risque des façons de parler téméraires, et qui, traitant de plat un style simple et naturel, disent d'un air décisif, que ce n'est que d'aujourd'hui que le monde commence à avoir de l'esprit. N'en déplaise à ces messieurs, vous verrez, madame, par ces Lettres, que dès le cinquième siècle on ne savoit point mal encenser les autels de l'Amour.

Je suis avec un profond respect, votre, etc.

Allons, comtesse, s'écria la marquise, pour l'amour du grec, embrassons Aristenète. Oui, dit la comtesse sur le même ton; prêtons une oreille attentive à ses Lettres. Sachons un peu

comme on faisoit l'amour de son temps. On s'en acquittoit aussi-bien qu'à présent, dit le curé; vous en pourrez juger par la première lettre de cet auteur, qui écrit à un de ses amis, et lui fait le portrait de sa maîtresse.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

LETTRES D'ARISTENETE.

LETTRE PREMIERE.

Aristenète à Philocalus.

La nature, mon cher Philocalus, a pris plaisir à former ma maîtresse. Laïs pourroit paroître sans honte parmi les Graces ; ses yeux portent d'inévitables coups, et il n'y a point de cœur qui ne se rende à ses premiers regards. Quand les peintres veulent représenter Hélène ou Psyché, ils empruntent les traits de ma Laïs. Je défierois Momus de lui trouver le moindre défaut. Eh ! en a-t-elle, grands Dieux ? non, c'est la vivante image de Vénus. O Vénus ! adorable déesse, vous qui m'avez donné une maîtresse si parfaite, par quelle action ai-je donc mérité que vous me fissiez cet honneur ? Ce n'est point moi qui vous ai préférée à Junon et à Pallas. Comment pourrai-je reconnoître un si grand bienfait ? Tous ceux qui voyent Laïs, l'admirent ; et je supplie les Dieux de vouloir empêcher que l'envie des autres femmes, et la malice de ses ennemis ne lui soient funestes. Les vieillards même, malgré la glace de leur

âge, en sont touchés, et ils se ressouviennent en la regardant, des folies agréables que l'amour autrefois leur a fait faire. O ciel! disent-ils en la considérant, pourquoi ne voyoit-on pas dans notre temps des personnes aussi belles ? Ou pourquoi ne sommes-nous pas encore dans la saison ? Enfin il ne faut pas s'étonner si tous les Grecs parlent avantageusement de ma Laïs, puisque les muets même la montrent au doigt, et font voir par leurs gestes qu'ils en sont enchantés. Ah! Laïs! divine Lais! tout ce que je puis dire de votre mérite ne sauroit que foiblement l'exprimer. J'ai peut-être trop souvent répété votre nom; mais l'amour que j'ai pour vous, fait que je prends plaisir à le prononcer.

Les dames furent si bien affectées de cette lettre, qu'elles témoignèrent un désir extrême d'entendre lire les autres, ne doutant pas, disoient-elles, qu'il n'y en eût de fort jolies. Continuez, monsieur le curé, dit la marquise au lecteur; Aristenète me paroît un auteur galant et poli; et le cœur me dit que ses lettres vont nous faire plaisir. Le pasteur aussitôt en poursuivit la lecture.

LETTRE II.

Philoplatanus à Anthocome.

Vous attendez de moi, j'en suis sûr, un détail de la partie que je fis l'autre jour avec la belle Limona. Je vais remplir votre attente. Nous allâmes tous deux nous promener dans un jardin qu'on peut appeler *le séjour des plaisirs*. La nature y fait briller tout ce qu'elle a de plus admirable. On y voit au milieu un plane dont le feuillage épais fait une ombre fort agréable, et il y souffle un petit vent qui donne un air frais en été. Après nous être promenés quelque temps, nous nous assîmes sur le gazon, dans un endroit où nous étions environnés d'arbres fruitiers et de fleurs qui répandoient de toutes parts une odeur délicieuse. Il s'élevoit près de nous un cyprès, qu'un long rameau de vigne tenoit étroitement embrassé. Nous aperçûmes des muscats, dont le jaune ambré nous invitoit à les cueillir. Nous remarquâmes des grappes qui commençoient d'entrer en maturité, et d'autres qui étoient encore vertes. Outre que les zéphirs nous faisoient respirer un air des plus doux, et emportoient une partie des odeurs des arbres et des fleurs, le chant des cigales et des rossignols, et le ramage de mille autres oiseaux attiroient notre attention, et sembloient nous inviter à demeurer toujours dans ce jardin. Je crois voir encore ces petits oiseaux, les uns se rouler sur la fougère, les autres se baigner dans un ruisseau qui

rouloit autour de nous ses eaux transparentes sur un gazon émaillé de toutes sortes de fleurs. Celui-ci secoue une aile qu'il vient de mouiller ; celui-là cherche au bord de l'eau quelque chose qu'il puisse emporter. Imaginez-vous que, charmés l'un et l'autre, Limona et moi, nous n'osions parler de peur de les effaroucher, et de troubler un spectacle si amusant. Je ne sais si vous concevez le plaisir que nous prenions ; mais je n'ai pas tout dit : Je fis une couronne de fleurs pour Limona, et j'eus avec cette charmante personne un entretien que je n'oublierai jamais. Je vous exhorte, mon cher, à suivre mon exemple ; allez vous promener dans ce beau jardin, avec votre bonne amie Myrtala ; vous y goûterez mille innocents plaisirs.

La promenade de Philoplatanus, dit le baron, ressemble beaucoup à nos parties de guinguette. Il est vrai, s'écria le chevalier ; mais lorsqu'un amant françois est à la guinguette avec sa maîtresse, ils ne s'amusent guère tous deux à prêter l'oreille au chant des cigales. Oh ! s'il vous plaît, messieurs, interrompit la comtesse, taisez-vous l'un et l'autre, vous n'êtes que des libertins.

LETTRE III.

Parthenis à Harpedona.

Ah ! ma chère Harpedona, j'aime ; ma passion m'entraîne, et rien n'en sauroit rallentir l'ardeur. Mon amant a tout ce qui peut donner du prix à un jeune homme : quand il chante, on est charmé de sa voix, et il touche le luth avec une délicatesse surprenante. Achille n'avoit pas plus de mérite qu'il en a ; et ce fameux concurrent de Chiron n'a jamais mieux joué que lui de toutes sortes d'instruments. Peut-on le voir et ne l'aimer pas ? cela me paroît impossible. Il ne sait point encore les favorables sentiments que j'ai pour lui, parce qu'il ne m'a point encore entretenue. Je me trouble quand je le vois, je crains, je soupire, et sa vue me cause du plaisir et de la douleur. Hélas ! je ne sais comment cela se fait ; quelquefois j'éprouve de mortels ennuis ; malgré moi je verse des larmes, et j'ai mille inquiétudes. Je sens que c'est l'amour qui m'enflamme, et que rien n'en peut diminuer la violence. Amour ! faut-il que tous les cœurs te rendent un tribut ; et personne n'est-il excepté de cette loi commune ? Que ne te contentes-tu des soupirs de ceux qui te consacrent toute leur vie ? Pourquoi viens-tu tyranniser un jeune cœur qui n'a pas la liberté de s'abandonner au doux penchant que tu lui donnes ? En effet, ma chère amie, je suis comme une captive, je ne sors

jamais sans être accompagnée de quelque Argus, qui a toujours l'œil sur moi, et je ne fais pas une démarche qui ne soit observée. Heureuse la fille qui peut vivre sans amour, et dont l'esprit n'est occupé que des ouvrages innocents à quoi ses mains sont employées ! J'ai honte de me voir dans l'état où je me trouve. Je renferme en mon sein une malheureuse flamme que je n'ose découvrir à personne ; je me défie de mes filles ; je ne sais à quoi me résoudre, je ne vois rien qui puisse me soulager.

Mon amant, d'un autre côté, m'assiège, et continue de me donner toutes les marques d'une passion violente. Les airs qu'il chante, et les paroles de ses chansons, expriment si bien, et d'une manière si touchante, le désespoir où il est de ne me pouvoir parler, que je ne sais ce que je dois faire pour me tirer de cet embarras. Je n'ai jamais aimé, et j'ignore les ruses dont une fille expérimentée se serviroit à ma place. Incommode vertu, qu'il m'en coûte cher pour vous suivre ! Je sens que la nature me porte à vous trahir, et que son penchant est plus fort que vos loix. Si je vois toujours dans mon amant des sentiments si tendres ; s'il ne cesse pas de se plaindre, et de gémir du respect qui me tient soumise à l'autorité de ma mère ; hélas ! je ne pourrai jamais me résoudre à l'oublier. Voilà, ma chère, ce que je mourois d'envie de vous apprendre. Il n'y a que vous qui puissiez me servir. Prenez quelque prétexte pour venir au logis, et nous aviserons ensemble aux moyens de pouvoir quelquefois entretenir mon amant. Adieu ; mais au nom de l'Amour, qui vient de me faire prendre cette résolution, je vous conjure de garder le secret.

Une bonne amie, s'écria le baron, a toujours été d'un grand secours pour les filles gênées. Ce vieux railleur alloit en dire davantage, et tirer sur les tendrons qui ont du tempérament, s'il n'eût pas été interrompu par le curé, qui lut, sans s'arrêter, la lettre qui suit.

LETTRE IV.

Dionysiodore à l'inconstante Ampelides.

Aux dépens de votre gloire, au mépris de tous les soins que je vous ai rendus, éblouie par de fausses apparences, ah ! volage, vous m'avez donc abandonné ! Mais, hélas ! qu'avez-vous fait ? Savez-vous les malheurs que vous assemblez sur vous ? Je crains que les Dieux, ennemis du parjure, ne vous punissent d'avoir violé vos serments. Je tremble pour vous, ingrate. Oui, quoique vous n'ayez plus pour moi que de l'indifférence, mon cœur s'intéresse encore pour vous ; et je souhaite que le ciel ne veuille pas me venger. Si je n'ai pu vous rendre fidèle, je ne m'en prends qu'à mon malheureux sort ; et, malgré votre injustice, je ne cesserai point de prier les immortels de vous pardonner les maux que vous me faites souffrir. Quelques ennuis que votre perte me cause, je demande aux dieux qu'ils vous préservent des malheurs attachés au parjure. O Jupiter ! quel amant mérita moins que moi une destinée si rigoureuse !

Ah ! quel Jocrisse ! s'écria le chevalier ; quel animal que ce Dionysiodore ! Je le trouve encore plus fade que le vieux commandeur qui aimoit la maîtresse de la Violette. Je pense tout autrement que monsieur le chevalier, dit la marquise. Je suis charmée du caractère de cet amant grec. C'est de cette manière qu'un cavalier amoureux, que sa maîtresse abandonne, doit se plaindre d'elle. Madame la comtesse n'est-elle pas de mon sentiment? Pardonnez-moi, répondit cette dame, il faut toujours qu'un amant se montre soumis et respectueux. Cela produit souvent un bon effet. La belle, touchée d'une plainte tendre, rentre en elle-même, et se raccommode avec lui.

LETTRE V.

Philopinax à *Chromation.*

Vous aurez de la peine à croire ce que je vais vous dire, et cependant rien n'est plus véritable. Après m'être formé l'idée d'une belle fille, j'ai travaillé sur cette idée avec toute l'habileté dont je suis capable; et le portrait que j'en ai fait m'a paru si charmant, que j'en suis devenu amoureux. Oui, mon ami, c'est un fait constant. Cette peinture a excité dans mon ame les mêmes mouvements qu'auroit pu produire une beauté animée. Ce n'est point Vénus qui a causé le

désordre où je me trouve, c'est l'ouvrage de mon art, c'est ma propre main qui m'a percé le cœur. Hélas! pour mon malheur, je ne suis que trop habile! Si j'eusse fait un tableau moins ravissant, il n'auroit pas fait sur moi de si étranges impressions. On admira le portrait en me plaignant dans mon infortune. Mais n'a-t-on jamais vu de passion aussi bizarre que la mienne? Narcisse, en se regardant dans une fontaine, ne fut-il pas enchanté de sa propre image? Je suis plus heureux que lui, car il ne se voyoit plus quand il troubloit l'eau; et moi, je vois toujours l'objet de mon amour. Je puis le toucher sans qu'il disparoisse. Je vois une belle fille qui me sourit agréablement, et qui semble me vouloir parler. J'ai souvent été assez fou pour imaginer qu'elle répondoit aux discours que je lui adressois. Combien de fois l'ai-je entretenue de la violence de mes feux! Mais j'avois beau l'approcher de mon sein, au-lieu de me soulager, je sentois qu'elle redoubloit ma flamme. Elle a la plus belle bouche du monde; quel dommage qu'elle ne rende pas les baisers qu'on lui donne! Elle est toujours muette. Si je pleure, elle voit couler mes larmes d'une visage riant. Toujours insensible à ma douleur comme à ma joie, elle me fait pousser de vains soupirs. Petits Amours, c'est à vous que je m'adresse; vous devriez l'animer, pour achever mon ouvrage, pour satisfaire ma passion, et pour la gloire de votre empire.

Qu'un homme, dit la marquise, devienne amoureux d'une belle femme en voyant son portrait, la chose me semble fort possible; mais je ne comprends pas qu'il puisse concevoir un fol

amour pour son portrait même, pour de la toile et des couleurs. Madame, s'écria le chevalier, vous ne faites pas réflexion que le seigneur Philopinax est un peintre, et par conséquent un homme qui a l'imagination assez forte pour s'entêter follement d'une fille de son pinceau. Le chevalier a raison, dit le marquis, un peintre peut être capable d'une pareille extravagance.

LETTRE VI.

Eratoclea à Dionysidus.

Je ne sais si vous avez entendu parler de Cydipe, dont la beauté fut l'admiration de son siècle. Ses traits étoient si piquants, qu'on ne voyoit, en la regardant, que des amours et des graces, et Vénus ne lui refusa que sa ceinture. Vous jugez bien qu'une fille de ce mérite ne manqua pas d'amants ; mais parmi ceux qui se disputoient son cœur, brilloit principalement un jeune homme appelé Acontius, que le ciel sembloit avoir fait pour elle. Toutes les belles qualités qui sont dispersées dans les hommes, paroissoient rassemblées dans celui-là. Quand il alloit à ses exercices, tout le monde prenoit plaisir à le voir. Il étoit naturellement si timide, qu'il n'osoit déclarer sa passion à Cydipe, de peur de lui déplaire, en précipitant un aveu qui devoit décider de son bonheur ou de son malheur. L'Amour, qui avoit entrepris de le rendre heureux,

lui inspira un dessein assez bizarre : Acontius alla cueillir dans le jardin de Vénus, le plus beau citron qu'il put trouver, et autour duquel il écrivit les paroles que je vous dirai dans la suite. Après quoi il courut au temple de Diane où étoit sa maîtresse. Il s'approcha d'elle, et roula le citron fort adroitement jusqu'à ses pieds. Une des filles de Cydipe l'ayant aperçu, le prit, dans la pensée que quelqu'une de ses compagnes l'avoit laissé tomber par hazard. Ce fruit, dit-elle en le ramassant, ne seroit-il pas mystérieux? Que veulent dire ces lettres? Voilà, madame, poursuivit-elle en le présentant à Cydipe, le plus beau citron que j'aye vu de ma vie. Cydipe admira la beauté de ce fruit fatal, et lut à haute voix ces mots qui étoient écrits autour : *Je jure par Diane que je me marierai à Acontius.* Elle se troubla en achevant ces paroles; et il parut sur ses joues un incarnat qui charma tout le monde. Cette chaste fille eut honte d'avoir, sans y penser, fait un serment, et prononcé le mot de *mariage*, qui fait ordinairement rougir les filles vertueuses. Elle se plaignit à Diane en désavouant le serment qui venoit de lui échapper, et en implorant son assistance. La déesse l'écouta, et promit de la sauver des poursuites d'Acontius.

Que devint cet amant, lorsqu'il vit que Diane s'opposoit à son bonheur? Il est aussi difficile d'exprimer le désespoir d'un homme amoureux, que de décrire la violence d'une tempête. Qu'il passa de tristes nuits! Son teint perdit sa couleur, et il tomba dans une mélancolie qui avoit quelque chose de funeste. Il évitoit son père, de peur d'être obligé de lui découvrir un mal qu'il croyoit sans remède, et il étoit pres-

que toujours à la campagne. Ce qui fit croire aux femmes qu'il n'aimoit que l'agriculture ; mais les plaisirs champêtres n'avoient aucuns charmes pour lui. Les hêtres et les pins l'arrêtoient pourtant quelquefois, et sous leur feuillage il pleuroit ses ennuis. Un jour, s'adressant à ces arbres, il leur parla de cette sorte : Plût au ciel que vous fussiez sensibles, et que vous eussiez l'usage de la parole, je vous conjurerois de répéter à tous moments, que ma Cydipe est la personne du monde la plus parfaite. Ah ! que ne puis-je graver sur vos écorces, qu'il me sera permis de lui dire un jour : Ma chère Cydipe, vous n'êtes pas moins fidèle à vos promesses, que vous êtes belle. Vous n'avez point violé vos serments. Que Diane, moins contraire à mon amour, ne vous punisse pas de m'avoir rendu heureux ! Mais que fais-je, misérable ? au-lieu de vous faire craindre la colère de cette déesse, je dois plutôt vous dire qu'elle est la vengeresse des serments violés. Au-reste, s'il faut punir quelqu'un, ce n'est point vous ; c'est le malheureux qui vous a fait faire un parjure. O vous, chers arbres ! qui donnez un sûr asile aux oiseaux amoureux, n'y a-t-il que vous dans la nature qui ne sentiez point le penchant de l'amour ? Ce cyprès aime peut-être ce pin ; cet arbre peut en aimer un autre ; mais, non, je jure par Jupiter, que je ne le crois pas ; car enfin, ne perdriez-vous que vos feuilles, vous n'en seriez pas quittes pour cela. L'Amour ne se contenteroit pas de vous les ôter, il pénétreroit jusqu'à votre tronc et vos racines, et vous ressentiriez d'une manière plus rigoureuse son tyrannique pouvoir. C'étoient là les discours ordinaires d'Acontius, qui, souffrant comme une ame condamnée par Minos à

d'éternels supplices, attendoit la mort avec une patience que le ciel, sans doute, lui inspiroit.

D'un autre côté, on préparoit les noces de Cydipe, avec un autre qu'Acontius; et devant la porte de la maison nuptiale, on voyoit une troupe de jeunes filles assemblées pour chanter le bonheur de cet amant. Mais à-peine eut-on commencé à se réjouir, qu'on se trouva réduit à verser des larmes. Cydipe, tout-à-coup, se sent saisir d'un mal violent, dont on ignore la cause; elle perd l'usage de la voix, et son pouls sans mouvement fait craindre pour sa vie. On croit qu'on va changer l'appareil des noces en celui des funérailles. Cydipe, toutefois, revient de sa foiblesse, et reprend ses forces aussi promptement qu'elle les avoit perdues. On veut recommencer les réjouissances, elle retombe dans le même état. Son père explique ces accidents, comme un ordre secret des dieux qui s'opposent à cet hymen. Il envoye consulter Apollon, qui révèle tout le mystère; l'amour d'Acontius, le citron, le serment de Cydipe, et la colère de Diane; ajoutant qu'il falloit que le serment fût gardé. D'ailleurs, dit Apollon, quand vous unirez Acontius et Cydipe, vous ne mêlerez pas le plomb avec l'or, mais l'or avec l'or.

Cet oracle fut exactement suivi. Acontius se présenta devant Cydipe, qui, après l'avoir attentivement considéré, ne fut point fâchée d'être obligée d'accomplir sa promesse. Et sans différer on procéda à la célébration du mariage, qui ne fut pas menacé de la colère des dieux. La mariée n'eut point de vapeurs apoplectiques, et se porta le mieux du monde. Les filles recommencèrent à chanter, et leurs concerts ne furent plus troublés. Les deux époux étoient si satis-

faits, qu'ils n'auroient pas voulu changer de destinée pour tout l'or de Midas. Les réjouissances de ce mariage furent magnifiques; on alluma une infinité de torches, et l'on brûla beaucoup d'encens. Jamais union ne fut plus parfaite, que celle de Cydipe et d'Acontius.

La marquise et la comtesse applaudirent à cette lettre. Elles y trouvoient un caractère de galanterie, qui leur plaisoit fort, et qui ne leur donnoit pas peu d'envie d'entendre les autres lettres d'Aristenète.

LETTRE VII.

Philostrate à Evagora.

Une femme aimoit éperdûment un jeune homme, et n'avoit pas de plus grand plaisir que celui de le voir ou d'en entendre parler. Que penses-tu de mon amant, disoit-elle un jour à sa suivante? Pour moi, je te l'avouerai, je le trouve incomparable; mais l'amour que j'ai pour lui m'aveugle peut-être, et m'empêche de remarquer ses défauts. Parle-moi franchement. Quand les femmes le voyent passer, comment en sont-elles affectées? ne disent-elles pas qu'il est bien fait? leur paroit-il enfin tel qu'il me paroit à moi? La suivante qui ne vouloit pas déplaire à sa maîtresse, et qui naturellement étoit fort flatteuse, lui répondit: Madame, j'atteste ici Diane, que j'ai entendu parler de

lui à mille femmes ; elles en sont aussi folles que vous. Regardez, disent-elles, ce jeune homme, qu'il est beau ! qu'il se met bien, et qu'il a bon air ! C'est comme lui, et non comme Alcibiade, qu'on auroit dû peindre Mercure. Quels yeux ! quelle taille ! Cette aimable fierté, et ce port majestueux m'enchante. Il n'a point encore de barbe. Qu'une femme seroit heureuse de pouvoir s'attacher un pareil amant ! Que vous dirai-je, madame, ajouta la soubrette, toutes les femmes vous le voyent avec envie ; mais vous le valez bien ; et si vous entendiez l'éloge que les hommes font de votre mérite, vous verriez qu'ils n'envient pas moins le sort de votre amant, que les femmes envient le vôtre. Jugez du plaisir que ces paroles firent à la dame amoureuse. Elle changea plus d'une fois de couleur. Elle se crut aimée du plus aimable des galants, et elle s'en estima davantage ; car la vanité est si naturelle aux femmes, qu'il suffit de leur dire, par politesse, qu'elles sont charmantes, pour le leur persuader pour toujours.

LETTRE VIII.

Euticobulus à Acestodorus.

Un vieillard nommé Policlès élevoit chez lui une jeune fille, dans le dessein de l'épouser. Charicles son fils unique, quoiqu'à-peine parvenu à sa quinzième année, conçut pour cette fille une passion violente, et s'y abandonna ; mais par respect pour son père, il

condamna son amour à un éternel silence. La contrainte qu'il s'imposoit, le changea de façon que Policlès, ignorant la cause de ce changement, souffroit à le voir dans cet état. Il fit venir Panucius, le plus fameux médecin qui fût alors, et lui dit : Docteur, je n'ai qu'un fils, que j'aime avec la dernière tendresse. Il est atteint d'un mal qui le consume à vue d'œil. Faut-il donc que je le perde dans le printemps de son âge ? Employez, de grace, tout le pouvoir de votre art, pour prévenir ce malheur. Vous qui voyez le corps d'un malade, comme dans un miroir, apprenez-moi ce qu'il a, et n'épargnez rien pour le tirer de la situation languissante où il est depuis quelque temps. Là-dessus Panucius tâta le pouls de Charicles, observa le mouvement de ses yeux, et n'y découvrant point la cause du mal, il ne savoit que penser. Il alloit dire, sans doute, quelque impertinence, lorsque la fortune le secourut. La maîtresse de Policlès passa dans ce moment devant le malade, qui se troubla dès qu'il la vit. L'émotion où cette vue mit son pouls, et ses yeux, par leur désordre, firent soupçonner au médecin que l'amour pouvoit avoir part à la maladie de ce jeune homme. Le docteur, ravi de cette découverte, qu'il devoit plutôt au hazard qu'aux lumières de son art, ne fit pas semblant d'avoir fait cette observation ; et, pour s'assurer parfaitement de la vérité, il fit passer, comme en revue, devant le malade, plusieurs filles ; et tandis qu'elles passoient, il avoit les yeux attachés sur Charicles, qui ne lui parut se troubler qu'à la vue de la maîtresse du vieillard. Notre médecin ne doutant plus qu'il ne fût au fait, sortit, sous prétexte d'aller préparer les remèdes convenables, pro-

mettant de revenir le lendemain, et de guérir radicalement le malade.

On attendoit tout d'un si habile homme, qui revint le jour suivant. Le père le reçut le plus gracieusement du monde, en l'appelant le libérateur de son fils; mais Panucius, au-lieu de répondre à ses politesses, fit toutes les démonstrations d'un homme en colère, et déclara brusquement que la maladie de Chariclès étoit incurable. Policlès étonné, le pria de lui dire pourquoi il désespéroit de la guérison de son fils. Comment! répondit le docteur d'un air irrité, votre fils a un mal contre lequel la médecine n'a point de remède. Il a vu par hazard ma femme, qui est jeune et jolie, et il en est devenu amoureux. Le père ne consulta que la tendresse qu'il avoit pour Chariclès, embrassa le médecin, se jeta même à ses pieds, et le conjura d'avoir pitié de l'appui de sa vieillesse, en lui disant, la larme à l'œil, qu'il n'y avoit rien qu'il ne fût capable de faire pour un fils qu'il aimoit : que s'il vouloit permettre que sa femme.... Je suis votre serviteur, interrompit Panucius, feignant d'être offensé de la proposition qu'on alloit lui faire; pouvez-vous demander à un homme de ma profession, à un homme d'honneur, qu'il trafique avec vous de la vertu de son épouse? D'ailleurs, quand ce ne seroit pas une chose honteuse pour moi, je ne pourrois jamais me résoudre à partager avec un autre, une femme que j'aime passionnément. Parlons de bonne-foi, poursuivit-il, quelque amitié qu'on ait pour un homme, peut-on être capable d'un pareil partage? Mettez-vous à ma place : si Chariclès aimoit votre maîtresse, et qu'il n'y eût pas d'autre moyen de le sauver, qu'en

la lui cédant ; feriez-vous ce grand sacrifice? Je le ferois de tout mon cœur, s'écria le vieillard. Plût aux immortels que cela fût. Hé bien! reprit le médécin, cessez donc de craindre pour votre fils. Il aime votre maîtresse, et c'est là tout son mal. S'il vous sembloit raisonnable que je partageasse ma femme avec lui pour le guérir, je crois qu'il est bien plus juste de lui céder votre maîtresse. Policlès, après avoir balancé quelque temps, se rendit aux raisons du docteur.

LETTRE IX.

Xenopitès à Demarchus.

Daphné est la plus cruelle personne qui fût jamais. Son humeur est insupportable. De toutes les belles que j'ai servies, il n'y en a point dont j'aye sujet de me plaindre comme de Daphné. Je me suis piqué de constance, tant que je n'ai eu que de la fierté à combattre ; mais enfin les caprices de Daphné ont fatigué mon amour. Que Zenopithès l'adore, je laisse un champ libre à ses soupirs ; qu'il essaye d'attendrir l'inhumaine ; qu'il souffre sans se plaindre toutes ses bizarreries, encore une fois, je ne puis comprendre l'humeur de Daphné. Elle recevra bien un homme qui lui plaira, et lui fera même des avances ; mais si cet homme en devient amoureux, elle change de conduite, et n'a plus que du mépris pour lui. Les soins assidus, les paroles flatteuses ne gagnent rien sur son cœur.

Il est insensible aux plaintes et aux soupirs. C'est un esprit que la raison ne gouverne point. Si elle rit, ce n'est jamais de bon cœur. Je ne pus m'empêcher de lui dire l'autre jour : Pourquoi, madame, vous rider le front, puisque vous êtes belle ? Pourquoi faites-vous des grimaces ? Quand vous prenez un visage terrible, croyez-vous en être plus jolie ? Remontrances inutiles ! Tout ce que je lui dis ne fait aucune impression sur elle. C'en est trop, tout m'exhorte à rompre un engagement incompatible avec mon repos. Cependant, si cette capricieuse pouvoit se corriger, je sens que j'oublierois facilement les maux qu'elle m'a fait souffrir. Quoi qu'il en soit, allons jusqu'au bout ; ma gloire est intéressée à m'en faire aimer. Opposons à sa cruauté une constance inébranlable, l'eau perce insensiblement le rocher le plus dur. Poussons donc des soupirs sur nouveaux frais, et redoublons nos soins. Ah ! si je puis une fois la rendre attentive à mes discours, peut-être aurai-je l'avantage de pouvoir lui reprocher quelques mouvements tendres, que j'aurai excités dans son ame. Quoique cette entreprise soit difficile à exécuter, ma persévérance peut en venir à-bout. L'amour se plaît à rencontrer des obstacles. Il veut quelquefois qu'on attaque long-temps un cœur, avant que l'on puisse le surprendre. Plus la possession en a coûté de peines, plus elle est charmante. Troyes ne fut prise par les Grecs, qu'après un long siège. Unissons-nous ensemble, mon cher ami, lions nos intérêts, et tâchons de la rendre traitable, cette cruelle qui nous méprise tous deux. Vous l'aimez, comme je l'aime. Etant l'un et l'autre sur le même vaisseau, nous courons le même risque.

LETTRE X.

Callicoeta à Miraciophita.

Vous êtes admirable, la belle. J'avois cru jusqu'ici que toutes les femmes de votre profession aimoient l'argent plus que toutes choses, et que ce n'étoit qu'à nos présents que nous devions vos complaisances. Mais, à ce que je vois, vous avez des sentiments qui vous distinguent de ces ames basses et vénales. Quoique vous soyez de la même condition, vous tenez une conduite infiniment plus louable. Vous êtes naturellement portée au plaisir, mais vous êtes désintéressée. Ce que vous refusez aux richesses des vieillards, vous l'accordez au mérite des jeunes gens. Le plus honnête homme, s'il est sexagénaire, eût-il tous les trésors de Tantale, seroit pour vous un objet de mépris et d'horreur; et un jeune galant, beau et bien fait, ne sauroit vous déplaire. La jeunesse enfin est accompagnée d'un je ne sais quoi qui vous charme. Vous honorez de votre estime tous les adolescents qui vont chez vous : vous donnez à leurs défauts des noms favorables. Ce petit homme, dites-vous, est d'une taille commune, mais bien prise. Ce noir, est un brunet qui vous paroit avoir une beauté mâle. Les blondins, vous les appelez les fils des dieux; et ceux de vos soupirants, qui sont pâles et défaits, vous dites qu'ils sont les plus amoureux. En un mot, pourvu que vos amants soient jeunes, vous ne manquez point de raisons pour les conserver.

Tels sont, à-peu-près, les ivrognes; quelque vin que vous leur donniez, ils s'en accommoderont, parce que c'est du vin.

J'ai connu une coquette de ce caractère-là, dit la comtesse : tout jouvenceau qui lui présentoit ses hommages, étoit sûr d'être mis sur la liste de ses adorateurs, quelque mal fait qu'il pût être; au-lieu qu'inaccessible aux galants surannés, elle rejetoit leurs vœux et leurs présents.

LETTRE XI.

Aphrodisius à Lysimachus.

On a raison de dire que tout est possible à l'Amour; il n'y a point d'entreprise dont il ne puisse venir à-bout. On l'a vu, à la tête des armées, montrer un courage intrépide, et remporter des victoires, désarmer de fiers conquérants, réconcilier de mortels ennemis. Combien a-t-il rendu de héros infidèles à leur gloire! Qu'il a confondu de vastes projets! Mars a cédé à sa puissance. Enfin l'Amour est le plus puissant et le plus redoutable des dieux. C'est ce que je vais vous prouver par un bel exemple :

Il y avoit long-temps que Milète et Myus étoient en guerre ensemble; tout commerce étoit interdit entre ces deux villes. Il y avoit pourtant entre elles une suspension d'armes qui duroit un certain temps, pendant

lequel les peuples de Myus pouvoient librement aller à Milète, pour y célébrer la fête de Diane. Vénus eut pitié de l'état déplorable où la guerre réduisoit ces deux peuples, et résolut de les remettre en bonne intelligence. Pour y parvenir, voici le moyen que cette déesse employa : Une jeune fille d'une beauté extraordinaire, appelée Pierria, vint à Milète avec ceux de Myus. Le seigneur de Milète ne l'eut pas plus tôt aperçue parmi les femmes qui étoient au temple avec elle, qu'il en fut épris. Il voulut, par curiosité, l'entretenir; et comme elle avoit, outre ces traits qui frappent dans une belle personne, un esprit engageant et des manières modestes, il en fut charmé. Il ne pouvoit se lasser de la regarder et de l'entendre; et quoiqu'elle fît ou voulût dire, c'étoient des graces par-tout, et toujours un nouveau je ne sais quoi qui la faisoit trouver tout aimable. De son côté, le seigneur de Milète étoit un homme de bonne mine, et qui faisoit toutes choses de bonne grace. Il s'attacha, tant que dura la fête, à se rendre agréable à la belle Pierria, qui ne fut point insensible aux marques d'amour qu'il lui donna. Car enfin Vénus, pour ne pas faire les choses imparfaitement, rendit le cœur de cette fille aussi tendre que celui de son amant. Il s'en aperçut, et cette remarque l'enchanta. Il crut que rien n'approchoit de son bonheur : Charmante Pierria, dit-il un jour dans un entretien qu'il eut avec elle, est-il possible que vous répondiez aux sentiments que vous m'avez inspirés? Que puis-je faire pour reconnoître une si précieuse faveur? Parlez, au nom des dieux, demandez-moi ce que vous voudrez, et soyez assurée de l'obtenir. Pierria, le croiriez-vous, au-lieu de lui demander qu'il l'associât à son rang, au-lieu de

se servir du pouvoir que l'amour lui donnoit sur sa conquête, pour se faire un établissement considérable ; méprisant les richesses, les grandeurs, et tout ce qui flatte le plus l'ambition et la vanité des femmes, ne songea qu'au bien de sa patrie : Ah! seigneur, répondit-elle d'un air modeste, puis-je vous demander qu'il soit permis à toute ma famille et à moi de venir librement dans cette ville quand il nous plaira. Le seigneur comprit par là qu'elle désiroit que la paix se fit entre Milète et Myus. Il jura qu'elle se feroit ; et ce serment, heureux ouvrage de l'amour, fut plus inviolable que s'il eût été fait aux pieds des autels, à la face des dieux. Cette paix, dont Pierria eut tout l'honneur, prouve que deux beaux yeux savent mieux persuader que toute l'éloquence de Nestor. Les plus habiles orateurs de l'une et l'autre villes s'étoient souvent assemblés infructueusement pour conclure la paix. La gloire en étoit réservée à la seule Pierria. De là vient que les femmes ioniennes disent ordinairement : Plaise au ciel que mon époux ait autant de considération pour moi, que le seigneur de Milète en eut pour la belle Pierria.

LETTRE XII.

Euphronie à Thelxinoë.

Junon vient de regarder Melissaria favorablement. Ce n'est plus cette coquette qui vivoit dans le libertinage ; la vertu règle à-présent ses mœurs, et sa conduite est très-régulière. Sa mère, se voyant sans bien,

négligea son éducation ; ce qui fut cause que Melissaria, dès sa plus tendre jeunesse, prit le parti de monter sur le théâtre, où l'exemple de quelques comédiennes ne contribua pas peu à l'écarter de la sagesse. Des traits réguliers, une taille fine, une action aisée, un teint délicat, une bouche admirable, avec une déclamation qui enchantoit ; tout cela, joint ensemble, formoit une personne dont il étoit doux de se faire aimer. Elle eut une foule d'amants qui s'empressèrent à lui plaire ; et vous-même, Thelxinoë, vous avez soupiré pour elle. Quoiqu'il en soit, mon cher, un jeune homme aussi riche que bien fait, et nommé Charicles, en est devenu amoureux. Après avoir fait pour elle tout ce qu'un galant, véritablement touché, est capable de faire, il a eu le bonheur de voir ses soins approuvés. Melissaria et lui, unis des plus doux nœuds, vivent dans une intelligence dont rien ne trouble la douceur. Ils ont un enfant qui est la vivante image du père, et qu'ils regardent comme un gage dont les dieux ont honoré leur engagement, et qui fait voir qu'ils l'ont avoué. Jamais enfant n'a, je crois, été aimé avec plus de tendresse. Sa mère l'idolâtre, et son père croiroit commettre un crime, s'il pensoit qu'une coquette l'a mis au monde. La joie qu'on a de la naissance d'un fils, qui fait la félicité de ses parents, est cause que les douleurs de l'enfantement n'ont fait aucun tort à la beauté de la mère. J'allai chez elle ces jours passés ; je m'attendois à trouver une coquette disposée à me faire passer agréablement deux ou trois heures. Jugez de ma surprise, quand elle m'apprit tout ce qui lui étoit arrivé, et que je sus la vie douce et commode qu'elle menoit. Je m'approchai de son enfant, qui étoit au berceau, et je le baisai

avec beaucoup de délicatesse. O dieux ! disois-je en moi-même, est-ce là cette Melissaria qui se donnoit aux Grecs, et prodiguoit ses charmes ? Quel changement ! quelle métamorphose ! J'admirois sa contenance modeste et la retenue qu'il y avoit dans ses discours. Quand elle sort, tout le monde est charmé de sa démarche, tant elle a l'air d'une personne vertueuse. On diroit à la voir, que de si sages manières seroient les fruits d'une heureuse éducation. Allez chez elle, mon cher Thelxinoë; je suis bien aise que vous soyez témoin vous-même du prodigieux changement qui s'est fait en elle ; mais je vous avertis d'une chose, prenez garde de l'appeler Melissaria ; elle se nomme présentement Pytiade. Je pensai faire cette faute, et je l'aurois faite si Glicera ne m'eût pas donné l'avis que je vous donne. Vous savez qu'une femme qui se repent de sa conduite passée, n'est que trop punie par ses remords ; il lui reste toujours des ressouvenirs qui nuisent à son repos.

J'ai vu, dit le baron, arriver la même aventure à Paris, dans le temps du système. Un riche agioteur tira du désordre une fort belle personne qu'il aimoit; et d'une fille libertine, il en fit une honnête femme.

LETTRE XIII.

Philacides à Phrurion.

Les plus grands bienfaits ne balancent point l'amour dans un cœur. Un jour on surprit un jeune homme avec une femme mariée ; on le chargea de chaînes, et on me l'amena. Il me fut ordonné de lui faire garder une étroite prison, et de le traiter même avec beaucoup de rigueur. Cependant, tout concierge que je suis, j'eus pitié du misérable ; je lui fis ôter ses fers, et le laissai jouir de toute la liberté qu'on peut avoir dans une prison. Il alloit donc par-tout où il vouloit, sans que je me misse en peine de l'observer, tant j'étois éloigné de le croire capable de m'offenser ; néanmoins vous allez voir de quelle façon il s'avisa de reconnoître les égards que j'avois pour lui. Il trouva mon épouse jolie ; il lui fit des mines, et le drôle s'y prit de manière qu'il lui plut ; de sorte qu'ils oublièrent tous deux, l'un la reconnoissance, et l'autre la fidélité qu'ils me devoient. Cet horrible attentat passe tout ce qu'a jamais fait Eurybate, cet insigne voleur, lequel ayant été mis en prison pour vol, se fit aimer des guichetiers ; et un jour, sous prétexte de leur montrer avec quelle adresse il avoit coutume de dérober, il se fit apporter une échelle ; et, en leur présence même, il monta sur la muraille, et s'échappa. Il en courut un bruit à leur honte. On se moqua de leur simplicité. Mais moi, plus dupe qu'eux ; moi, geolier depuis si long-temps, vieux renard, je me

suis rendu la fable et la risée du peuple, avec d'autant plus de raison, que j'ai mis moi-même mon prisonnier en état de payer mes bontés d'une si noire ingratitude

LETTRE XIV.

Aristomènes à Myronides.

Je vais vous apprendre une nouvelle façon d'aimer qui vous surprendra. On voit des femmes sévères perdre insensiblement leur sévérité, et tomber dans le dérèglement ; mais on n'en voit guère qui, s'étant une fois rendues aux empressements qu'on a pour elles, sacrifient les plaisirs, auxquels il semble qu'elles doivent s'abandonner, à la crainte de se repentir un jour de les avoir pris. Architelès aimoit la tendre Télesippe, qui, se sentant pour lui de l'inclination, le lui avoua franchement : Je vous aime, Architelès, lui dit-elle, je ne vous le cèle point. Mon cœur est à vous, et je prendrai plaisir à vous le dire à tout moment. Faites, si vous pouvez, votre bonheur des sentiments les plus tendres, et des légères faveurs dont je veux bien que votre amour se repaisse ; mais contentez-vous de ces innocents témoignages de mon affection. N'espérez pas que j'en vienne jamais aux extrémités où vous voulez peut-être me porter. Ne vous flattez point d'obtenir une chose que je ne vous accorderai pas, de peur de perdre votre cœur. Adorable Télesippe, répondit Architelès, je n'ai point d'autre volonté que la vôtre. Les dieux me gardent de penser à ce qui peut vous déplaire. Trop heureux si

vous daignez seulement souffrir que je vous aime ! Mais dites-moi, de grace, poursuivit-il, pourquoi vous voulez me priver du précieux bien que vous me refusez ? Laissez-moi du-moins croire que ce n'est point à mon peu de mérite que je m'en dois prendre. Non, mon cher Architelès, répartit Télesippe ; persuadez-vous que je suis bornée à vous plaire, et que si je pouvois vaincre les scrupules que j'ai là-dessus, je le ferois pour l'amour de vous ; mais la légèreté des hommes m'épouvante. Ils se font une douce idée de n'avoir plus rien à désirer ; et d'abord qu'ils sont satisfaits, ce qui leur faisoit auparavant tant d'envie, ne les touche plus guère. Le malheureux Architelès, sans chercher à lever ces scrupules, se soumit à tout ce qu'elle voulut.

Parbleu ! s'écria le chevalier, il y a eu de tout temps des nigauds. Convenez, mesdames, qu'en vous-mêmes, vous blâmez Architelès de n'avoir pas plus tôt redoublé de vivacité, pour emporter une place qui ne demandoit qu'à se rendre. Non, chevalier, dit la comtesse, bien-loin de désapprouver l'aveugle soumission de ce Grec, sachez que nous en sommes charmées. Voilà ce qui s'appelle filer l'amour parfait.

LETTRE XV.

Lucianus à Alciphion.

Vous connoissez Charisius, c'est un homme composé d'apparences, et plein d'une gloire présomptueuse; mais il est bien fait, ses manières sont agréables et polies; et à le bien examiner, ce n'est pas un mortel haïssable. La belle Glicera, comme vous savez, l'aime, et l'a rendu si soumis et si complaisant, que cela n'est pas concevable. Qu'a-t-elle fait, me direz-vous, pour le corriger de sa sotte fierté? C'est ce que vous allez apprendre. Doris, suivante de Glicera, voyant que sa maîtresse se plaignoit de la présomption de Charisius, résolut de se servir d'un moyen qui lui vint dans l'esprit, pour détruire les sentiments d'orgueil qui déplaisoient à sa maîtresse, dans son amant. Un jour qu'elle le rencontra dans la rue, elle prit un air triste. Ce jeune homme lui demanda ce qu'elle avoit. Une fort mauvaise nouvelle à vous annoncer, lui répondit-elle, ma maîtresse aime Polemon. O dieux! cela seroit-il possible! s'écria Charisius fort surpris, et changeant de visage. Cela n'est que trop véritable, répartit Doris. Comme elle n'ignore pas que je suis dans vos intérêts, elle m'a défendu, sous peine de lui déplaire, de lui parler jamais de vous, et même de m'entretenir avec vous. Elle se plaint de vos manières. Que ne devenez-vous aussi plus complaisant? Pensez-vous qu'une femme trouve bon qu'un homme

soit plus fier qu'elle ? Charisius fit alors éclater un vif désespoir, et Doris remarqua, plutôt dans ses transports, le caractère d'un amant tendre et passionné, que la vanité d'un jeune homme qui s'imagine qu'il est aimé. Il jura qu'il alloit changer de conduite. Un amant fier des assurances qu'on lui donne de l'aimer toujours, devient tranquille, et n'a point ce vif empressement que donne un rival. Il se dépouilla de son orgueil, et s'abandonna à sa douleur : Malheureux! s'écria-t-il, par quelle imprudence ai-je pu perdre le cœur de Glicera ? Conduis-moi, Doris, à ta maîtresse. Je veux la conjurer par tout ce que l'amour a de plus puissant, de me pardonner une fierté qu'on doit uniquement attribuer à mon naturel, et non aux sentiments que m'inspire un mérite qui n'a rien qui soit digne de l'adorable Glicera. Ainsi parla Charisius, qui sur-le-champ courut chez cette dame. Il se jette à ses pieds; il est beau, bien fait, éloquent, amoureux et soumis. Glicera l'aime, elle le relève; il lui baise la main, et la paix se fait; car elle ne jugea point à-propos de le faire souffrir plus long-temps. Tandis que cela se passoit, Doris s'applaudissoit d'avoir imaginé un expédient si heureux.

LETTRE XVI.

Musarie à son cher Lysias.

Si vous m'aimez autant que je vous aime, mon cher Lysias, vous serez bien aise d'apprendre la victoire que vous remportâtes hier sur vos rivaux. Les plus

considérables d'entre eux, s'étant assemblés chez moi, me pressèrent de déclarer lequel de mes amants m'étoit le plus cher. Ils croyoient profiter de votre absence ; mais je répondis, sans hésiter, que Lysias avoit toute ma tendresse ; et puisqu'ils m'obligeoient enfin à prononcer entre eux et vous, qu'ils devoient se résoudre à souffrir votre bonheur, et à ne s'en prendre qu'à l'amour qui me forçoit de vous préférer à eux. Madame, me dit alors le plus hardi, vous ne songez pas que votre attachement est contraire à votre fortune. C'est pourtant à quoi une personne de votre condition doit penser. Regardez les autres comédiennes ; ce n'est point l'amour qui règle leurs tendresses, c'est l'intéret. Ouvrez les yeux, poursuivit-il, Lysias est jeune, mais voilà tout son mérite. Combien avez-vous de soupirants mieux faits que lui ? Nous aurions moins de chagrin et de dépit, si vous eussiez fait un meilleur choix. Hé bien, messieurs, interrompis-je assez brusquement, vous avez tous plus de mérite que Lysias ; j'en conviendrai, si vous voulez ; mais j'ai plus de goût pour lui que pour vous. C'est lui seul que je veux aimer. Voilà mot pour mot ce que j'ai dit à vos concurrents. Venez me remercier de l'avantage que je vous ai donné sur eux, et vous en réjouir avec moi. Vénus m'inspiroit, sans doute, quand je leur ai parlé de cette sorte. Hâtez donc votre retour, mon cher Lysias ; je commence à trouver votre absence insupportable. Je regarde tous les hommes comme des satyres. Le seul Lysias est agréable à mes yeux.

LETTRE XVII.

Philenis à Petala.

PAMPHILE m'invita hier à souper chez lui. J'y allai, j'y menai imprudemment ma jeune sœur Thelxinoa, sans penser au larcin que ses naissants appas m'alloient faire. Je devois bien me défier du soin qu'elle prenoit de se parer et de s'ajuster ; le miroir qu'elle consultoit à tous moments ; cette affectation de choisir l'habit le plus propre à faire briller sa jeunesse ; cet embarras de se mettre d'une façon qui pût satisfaire son goût coquet ; tout cela ne devoit-il pas me faire soupçonner son perfide dessein ? Mais, non, mon amitié trahie regardoit bonnement ces soins comme un effet de l'inclination naturelle que les jeunes filles ont pour la parure. Je ne m'en alarmai point. Nous nous rendîmes donc chez Pamphile, qui, pour nous mieux recevoir, avoit fait des préparatifs extraordinaires. Je ne m'aperçus que trop tard de la malice de ma sœur. La friponne se mit entre Pamphile et moi, et fit agir sur lui tous ses charmes. Je remarquai bientôt qu'il la trouvoit aimable, et je vis dans leurs yeux quelque chose de fatal pour moi. Au commencement du repas, ils ne firent que se lancer, de part et d'autre, de tendres œillades ; mais perdant peu-à-peu toute retenue, Pamphile voulut dérober quelques baisers à Thelxinoa, qui le repoussa si mollement, que j'en pensai mourir de jalousie. Pour comble de tourments, le perfide, le

traître mordit dans une pomme, et la jeta ensuite dans le sein de ma sœur, qui, loin de s'en fâcher, prenoit plaisir à ce badinage. Dans quelle horrible situation se trouva mon cœur dans ce cruel instant! Je voyois ma rivale triompher à mes yeux, et jouir insolemment de ma honte. Ma sœur, une fille à qui j'ai servi de mère, et dont j'ai si soigneusement élevé l'enfance! Voilà de quelle façon elle reconnoît mes bontés. Enfin, ma chère Petala, vous le dirai-je, elle m'a enlevé mon amant. O rage! ô désespoir! J'atteste ici Vénus que je m'en vengerai. Oui, je veux lui rendre la pareille. Elle a des adorateurs bien faits, que je pourrai lui ôter, quoique je n'aye pas sa jeunesse.

Cela n'est pas sûr, s'écria le baron après la lecture de cette lettre; et il me paroît que les sœurs aînées qui vont souper en ville avec leurs galants, n'y doivent pas mener leurs cadettes.

LETTRE XVIII.

Glicera à Philinna.

Ah! ma chère Philinna, je suis bien malheureuse de m'être mariée! Je m'applaudissois de sortir du célibat, pour m'associer à un homme, sur la seule foi du penchant que j'y avois. Bons dieux! que d'idées trompeuses on se forme là-dessus! Que de faux biens les filles se repaissent! Pour moi, je n'ai trouvé dans le mariage que de véritables supplices. Je souhaite, si

mon exemple n'a pas le pouvoir de vous rendre sage, que vous soyez plus heureuse que moi; mais surtout n'épousez point un avocat, car c'est un homme de ce caractère qui m'oblige aujourd'hui à me plaindre. Mes parents m'ont donc mariée à un avocat, avec lequel je croyois devoir vivre contente. J'étois dans l'erreur. Quand on ne regarde que le dehors des hommes, on en juge souvent fort mal. Je suis condamnée à passer toute ma vie, peut-être, avec un époux qui n'a point de complaisance pour moi, et qui s'imagine qu'il ne faut vivre que pour examiner des procès. Il consume la nuit entière à préparer ses causes. Quoi donc! ne suis-je sa femme que pour être témoin de l'application qu'il apporte à étudier les loix? Est-ce pour m'enseigner la jurisprudence qu'il m'a prise pour sa compagne? Il semble que le lit nuptial soit un barreau; il ne m'y entretient que de choses qui concernent sa profession. La triste vie pour une jeune femme qui n'est ni laide, ni mal faite! Ah! ma chère, quelque beaux sentiments que mon devoir me fasse former, ce n'est pas sans peine, je vous l'avoue, que je fais de nécessité vertu.

Que pense de cette lettre monsieur le baron, dit le chevalier? Ne prouve-t-elle pas bien que les femmes les plus raisonnables veulent que leurs maris fassent leur devoir. Oui, vraiment, répondit le vieux railleur; et elle nous apprend aussi que dès le temps même d'Aristenète, messieurs les avocats ne passoient pas pour de rudes champions.

LETTRE XIX.

Elianus à Calica.

CHARMANTE Calica, je me suis engagé à vous demander une grace; je ne sais si vous voudrez bien me l'accorder : je conjure votre amie Suada de se joindre à moi pour l'obtenir de vous. Le jeune Charidème, qui m'est cher, vous a fait une offense que je vous prie de lui pardonner. Si ce que je vais vous dire en sa faveur, n'est pas capable de vous toucher, je ne doute pas que son désespoir ne lui fasse prendre quelque funeste dessein. Un amant de dix-sept ans est-il indigne de pardon ? D'ailleurs, le crime dont vous l'accusez n'approche point de celui que vous commettrez, en le faisant mourir. Quels reproches ne vous feriez-vous pas si ce malheur arrivoit ? De grace, épargnez-vous d'inutiles regrets, en faisant succéder la tendresse à la colère. Le chagrin qu'il a de vous avoir déplu, le punit assez. Il vous adore ; est-ce que vous en pouvez douter ? Présente, il vous montre les plus vifs mouvements d'un cœur amoureux : absente, il languit, il meurt d'ennui. Je sais bien qu'il est de la politique d'une maîtresse d'affecter quelquefois de la colère, et de faire craindre à un amant les sentiments que le dépit peut inspirer ; cela réveille sa vivacité, et le rend plus attentif à ses devoirs ; mais lorsqu'elle outre cette conduite, et qu'elle affecte une rigueur que rien ne sauroit fléchir, songez qu'elle le fatigue,

et le rebute. C'est ce qui fait tant d'infidèles, et ce qui finit tant d'attachements. Si l'amour entre aisément dans le cœur de l'homme, il en sort de même; pendant qu'on le flatte de quelque espérance, il aime; voit-il qu'on méprise ses soins, et qu'on l'abandonne..... croyez-moi, de quelques feux qu'il se sente brûlé, il devient tranquille après de légères peines. Ainsi, belle Calica, quoiqu'il vous idolâtre, ne vous y fiez point. Il ne faut pas, dit le proverbe, trop bander la corde, de peur de la rompre. Prenez garde que votre prudence ne dégénère en obstination. Vous n'ignorez pas que l'Amour hait la fierté, et qu'il faut cueillir les fruits avant qu'ils se gâtent. Vous deviendrez vieille un jour, et les galants alors vous fuiront, au-lieu de vous obséder. Considérez cette prairie; le printemps la couvre de fleurs qui la rendent agréable; mais quand les frimats l'en auront dépouillée, elle sera hideuse. Une femme, tandis qu'elle est dans sa jeunesse, a une grosse cour, et dès qu'elle a perdu l'éclat qu'elle avoit dans ses beaux jours, tous ses adorateurs disparoissent. L'enfance et la vieillesse sont deux âges qui ne plaisent guère à l'Amour; la jeunesse seule lui convient. Profitez donc de ce que je viens de vous dire, et que les plaisirs d'un prompt raccommodement, vous dédommagent de ceux que votre fierté vous a fait perdre. Ça, permettez que je conduise votre jeune amant à vos genoux, pour y recevoir le pardon que je sollicite pour lui. Ce que je demande pour toute récompense de ma peine, c'est de vous voir tous deux contents, vous allez revoir l'heureux Charideme. Vous le voulez bien, n'est-ce pas? L'Amour en secret vous presse d'y consentir.

Je ne sais, dit la marquise à la compagnie, si ces lettres sont de votre goût ; pour moi, j'aime Aristenète; je trouve dans ses lettres un caractère de naïveté qui me plaît infiniment. En avons-nous encore beaucoup à lire ? Non, madame, répondit le pasteur ; il ne nous en reste plus que cinq ou six. J'en suis fâchée, s'écria la comtesse ; le cœur parle dans ces lettres ; et je ne me lasserois jamais de les entendre, si les femmes y paroissoient un peu moins galantes. C'est ce qui m'en plaît à moi, interrompit le chevalier, et je sais mauvais gré au traducteur d'avoir passé l'éponge sur les mœurs du temps de son original. Je vous reconnois à ce sentiment, reprit la marquise. Mais achevons de lire les lettres de notre auteur grec.

LETTRE XX.

Euxitheus à Pythias.

Nous allons à nos temples pour prier les immortels de soulager nos maux ; et comme si les dieux se plaisoient à nous envoyer des malheurs, au-lieu des biens que nous leur demandons dans un lieu si saint, triste effet de mes soins religieux, l'Amour m'a fait sentir qu'on est par-tout exposé à ses surprises. Je vous ai vue là, belle Pythias, et j'ai formé, en vous voyant,

le dessein de vous aimer et de vous servir. J'ai soutenu les regards des plus piquantes beautés de la Grèce, sans m'en laisser charmer. L'Amour me réservoit à vos coups. Heureux si mes premiers soupirs pouvoient ne vous pas déplaire ! Mes yeux, par leur désordre, ont voulu vous informer de celui de mon cœur ; avez-vous entendu leur langage ? Lorsque vous vous êtes aperçue que je m'attachois à vous considérer, et que vous avez abaissé votre voile, pour me priver d'un plaisir si charmant, avez-vous pénétré ma passion naissante ? Hélas ! auriez-vous pris pour un mouvement curieux, une ardeur inquiette, qui cherchoit à se déclarer ? Ah ! Pythias, il n'y a qu'un moment que je vous aime : mais si vous me permettez d'espérer qu'un jour vous répondrez à ma tendresse, elle durera, je vous le promets, autant que ma vie. N'appréhendez pas que je cesse de vous aimer. Cette crainte offenseroit également votre mérite et mon amour. Jupiter a pris la forme d'un taureau, il a pris celle d'un cygne, et mille autres encore pour des mortelles qui ne vous valoient pas. Ah ! si je vous rendois sensible, rien n'approcheroit de mon bonheur. Au contraire, si mes sentiments m'attirent votre haine, abandonnez-moi à l'horreur de mon sort ; vous serez assez vengée de mon audace.

LETTRE XXI.

Cyrtion à Dictyus.

Je pêchois un jour sur le bord de la mer, et je commençois à faire une heureuse pêche, lorsque je vis venir à moi une jeune fille, qui me parut parfaitement belle, et qui plus est, galante. Elle étoit négligée, et dans l'appareil d'une personne qui va se baigner. Elle avoit un air libre et gracieux. Ce qui me fit dire en moi-même : Bon ! les heureuses aventures arrivent quand on y pense le moins : Voilà une nymphe que son étoile amène ici, peut-être pour me faire passer agréablement la journée : Pêcheur, me dit cette aimable fillette, en m'abordant d'un air riant, vous me paroissez un homme à faire plaisir aux dames ; voulez-vous bien garder mes habits pendant que je serai dans le bain? Très-volontiers, ma reine, lui répondis-je, et vous pouvez compter que c'est un soin dont je me charge avec joie. Pour dire la vérité, je ne me montrois si obligeant que par intérêt. Je me promettois bien de la voir déshabillée, et je ne fus pas tout-à-fait privé de ce plaisir ; mais elle se jeta dans la mer plus vîte que je ne souhaitois. L'écume qui flottoit sur les ondes, n'étoit pas plus blanche que son corps. Si je ne l'eusse pas vue auparavant, j'aurois cru voir une Néréide. Lorsqu'elle quitta le bain, elle ressembloit à Vénus, quand on représente cette déesse sortant de la mer. J'aurois dû me contenter de la vue d'une si jolie per-

sonne en cet état; mais l'homme est-il capable de se modérer lorsque ses passions s'allument? Je ne pus m'empêcher de vouloir m'approcher d'elle pour l'embrasser; mais aussitôt, me repoussant rudement : Arrêtez, insolent, me dit-elle, gardez-vous bien de porter sur moi vos mains hardies, de peur d'éprouver le châtiment que méritent les audacieux. J'eus beau lui demander pardon de ma hardiesse, au-lieu de l'apaiser, mes excuses ne servirent qu'à irriter sa colère; elle brisa mon hameçon, et le jeta dans la mer, avec la pêche que j'avois faite. Qu'elle me parut aimable dans ses emportements! Si je lui manquai de respect, je vous assure que j'en fus assez puni, car je ne suis point encore consolé d'avoir eu le malheur de lui déplaire.

LETTRE XXII.

Philostrate à Pamphile.

Enfin vous triomphez, et comme un conquérant qui vient de remporter une victoire, vous avez toute l'insolence d'un vainqueur. Vous me regardez comme un insecte qui rampe à vos pieds; et l'amour dont Cadmea brûle pour vous, enfle moins votre cœur, que la préférence qu'elle vous donne sur moi. Mais, parlez, rival orgueilleux; pourquoi vous imaginez-vous qu'on vous aime? Est-ce à cause de votre beauté? Hé bien, soit, je ne veux pas vous contredire. Elle trouve en vous un amant digne de son estime. Vantez-vous que votre mérite m'enlève un cœur que je voulois con-

server. Applaudissez-vous d'une si belle conquête. Insultez même, si vous voulez, à la douleur dont vous me croyez pénétré, d'avoir perdu une maîtresse; j'en connois trop le prix pour la regretter. Si elle étoit moins volage, je mêlerois peut-être des pleurs à votre triomphe; mais soyez assuré que je le vois d'un œil indifférent. La victoire est souvent plus fatale aux vainqueurs, qu'aux vaincus.

LETTRE XXIII.

Melita à Nichocarites.

La discorde sépareroit encore Nichocarites et Melita; nous vivrions tous deux dans la mésintelligence, si Vénus n'eût pas eu pitié de deux amants qu'elle a unis elle-même. L'Amour n'a pu souffrir plus long-temps un divorce, si préjudiciable à son autorité, et si contraire à ses intérêts. Ses nœuds rompus, et ses loix méprisées, ont intéressé sa gloire à remettre nos cœurs sous son obéissance. Que ceux à qui notre division a donné de la joie, s'affligent de notre raccommodement. Oui, mon cher Nichocarites, je jure par notre ardeur mutuelle, que nous allons avoir une parfaite liaison d'ames, et une fidèle correspondance de volontés. Hier je pleurai de joie en entrant chez vous: ne me trompé-je point, disois-je en moi-même? Ne seroit-ce pas un songe? Hé quoi! je revois un lieu où mon cher amant m'a tant de fois juré de m'aimer toujours! Mais je m'abandonne, peut-être

mal-à-propos, aux transports que m'inspire un si doux souvenir. Vous avez vu Melissaria. Elle est belle. L'avez-vous vue avec plaisir? Songiez-vous à moi quand vous étiez avec elle? Ne penserez-vous plus à elle quand je serai avec vous? J'aurois trop à souffrir, si je ne me flattois pas de l'espérance que vous serez tout à Melita. Adieu, cher amant, rendons grace à Vénus et à son fils, de nous avoir reconciliés. Il faut convenir que les plaisirs de l'amour ont quelque chose de plus vif et de plus piquant, lorsqu'ils ont été quelque temps interrompus.

LETTRE XXIV.

Apollogènes à Sosias.

Un cœur peut aimer deux objets en même-temps, c'est une vérité que j'éprouve malgré moi. Que les amants cessent de jurer à leurs maîtresses qu'ils n'aimeront jamais qu'elles, car ils pourroient faire de faux serments; qu'ils ne disent pas qu'une beauté qu'on adore, remplit le cœur, et le ferme à toute autre personne. Si nous devenons sensibles aux attraits d'une belle, pourquoi ne veut-on pas qu'une autre qui aura le même mérite, fasse sur nous la même impression? Avant que d'épouser Delphire, ma femme, vous savez, mon cher ami, que j'aimois une fort jolie fille; et quoique, pour plusieurs raisons, nous vissions l'un et l'autre que nous ne pouvions nous unir ensemble, nous ne laissâmes pas, sans savoir à quoi aboutiroit

notre passion, de nous promettre de nous aimer toujours. Cependant on me proposa Delphire; et comme je lui trouvai tout ce qu'on peut souhaiter dans une femme qu'on veut aimer toute sa vie, j'acceptai le parti, avec d'autant plus de joie, que je me persuadai qu'en me mariant, je me déferois d'une passion inutile. Mon mariage se fit donc; et mon épouse, par son bon caractère, sut m'attacher à elle si fortement, que je ne songeai plus qu'à lui plaire. Mais admirez le caprice de mon étoile: ma maîtresse est revenue dans ma pensée avec tous ses charmes, et l'amour que j'avois pour elle s'est reveillé. Ainsi, quand je suis avec ma femme, je soupire pour ma maîtresse; et lorsque je suis avec ma maîtresse, je rends justice à ma femme. Toujours content de ce que je possède, je me souviens avec plaisir de ce que je ne possède pas. Je suis comme un vaisseau poussé par deux vents contraires; je cède tantôt à l'un, et tantôt à l'autre. Les sentiments que j'ai pour Delphire, ne détruisent point ceux que j'ai pour ma maîtresse; et l'amour que je sens pour celle-ci, ne m'empêche pas de brûler toujours pour l'autre. Plût aux dieux que ces deux rivales pussent aussi-bien s'accorder ensemble, que j'accorde les sentiments que j'ai pour elles!

Le curé, dans cet endroit, ayant achevé de lire les lettres d'Aristenète, demanda si la compagnie souhaitoit qu'il reprît les dépêches de la Valise, et qu'il en continuât la lecture. Les dames lui répondirent qu'oui, mais qu'elles avoient peur que cela ne le fatiguât: Oh! que non, mesdames,

répliqua-t-il, perdez cette crainte ; j'ai Dieu merci, la poitrine bonne, et mes poulmons sont faits à la fatigue. En disant ces paroles, il se saisit d'une dépêche qui étoit conçue en ces termes :

LETTRE XX DE LA VALISE.

D'un vieux poëte à une dame qui aime la littérature, et dont l'esprit est très-cultivé.

Réjouissez-vous, madame, vous lirez bientôt la tragédie nouvelle, dont vous me demandez compte, et qui fait aujourd'hui tant de bruit à Paris. Elle est sous la presse, et vous pouvez être assurée que vous en aurez un des premiers exemplaires. Tous ceux qui ont vu représenter cette tragédie, en ont été charmés. Ils en ont, entr'autres choses, admiré la versification, qui leur a paru mâle et hardie. Puisse-t-elle éviter le malheureux sort qui semble être attaché à l'impression des pièces qui ont extraordinairement réussi dans la bouche des acteurs ! Que de poëmes dramatiques, après les plus brillants succès, sont depuis cinquante ans tombés dans l'oubli, et même dans le mépris. J'en pourrois citer un grand nombre ; mais je me contenterai de parler de la Judith

de M. Boyer. Elle a eu une si bizarre destinée, que je veux vous en conter l'histoire. Je crois qu'elle vous divertira.

La Judith de M. l'abbé Boyer fut représentée par de fameux acteurs, et occupa la scène pendant tout un carême. La cour et la ville y couroient en foule, et principalement les femmes, qui, la trouvant, je ne sais pas pourquoi, fort intéressante, y mirent la presse. C'étoit tous les jours une si grande affluence de femmes de toutes sortes de conditions, qu'on ne savoit où les placer. Les hommes furent obligés de leur céder le théâtre, et de se tenir debout dans les coulisses. Quelle fureur ! Imaginez-vous deux cents dames assises sur des banquettes, où l'on ne voit ordinairement que des hommes, et tenant des mouchoirs étalés sur leurs genoux, pour essuyer leurs yeux dans les endroits touchants. Je me souviens, sur-tout, qu'il y avoit au quatrième acte une scène où elles fondoient en pleurs, et qui, à cause de cela, fut appelée *la Scène des Mouchoirs*. Le parterre, où il y a toujours des rieurs, au-lieu de pleurer avec elles, s'égayoit à leurs dépens. Pour moi, je ne prenois plaisir qu'à observer l'auteur, auprès de qui je me trouvois quelquefois à l'amphithéâtre. Enivré du succès de sa Judith, il alloit là mandier des louanges, comme font tous les auteurs en pareil cas, et il n'avoit pas peu d'occu-

pation à répondre aux compliments qu'on lui faisoit : Monsieur l'abbé, lui disoit l'un, voilà ce qui s'appelle une pièce sublime et pathétique. Vous devez être bien content, lui disoit l'autre, d'avoir produit un si bel ouvrage ; aussi vous voyez tous les spectateurs dans l'admiration. Je leur en donnerai bien d'autres, répondoit modestement le Gascon, sur le ton de son pays. Je tiens le public, à-présent que je sais son goût. Boyer se donnoit ainsi les violons, et véritablement Paris n'abandonnoit point sa pièce. En un mot, le charme dura jusqu'à la clôture du théâtre. Alors notre auteur, un peu trop persuadé du mérite de sa tragédie, se hâta d'en faire gémir la presse ; si bien qu'elle fut imprimée dans la quinzaine de Pâques, et sifflée à la *Quasimodo*, c'est-à-dire, à la rentrée. Mademoiselle de Champmêlé, actrice digne d'une éternelle mémoire, faisoit le rôle de Judith. Etonnée d'entendre une pareille symphonie, elle, dont les oreilles étoient accoutumées aux applaudissements, apostropha le parterre dans ces termes : « Messieurs, nous » sommes assez surpris que vous receviez aujour- » d'hui si mal une pièce que vous avez applaudie » pendant le carême ». Dans ce moment on entendit une voix qui prononça ces paroles : *Les siffleurs étoient à Versailles, aux sermons de l'abbé Boileau.*

Ce que je vous rapporte, madame, est un fait constant, dont j'ai moi-même été témoin. Vous voyez par cet exemple, que le public se détrompe aussi facilement qu'il s'est laissé tromper; et que par conséquent un auteur qui vient de réussir sur la scène, au-lieu d'en avoir de l'orgueil, doit craindre qu'il n'ait fait un mauvais ouvrage. Il n'est encore assuré de rien. Je ris d'un téméraire qui croit être sûr d'attraper le goût du public. Rien n'est plus difficile. Je compare le goût du public à un petit oiseau qui voltige sans cesse de branche en branche; un chasseur qui veut le coucher en joue, a beau le suivre de l'œil, l'oiseau, par la vîtesse de son mouvement, lui fait souvent manquer son coup.

LETTRE XXI.

D'un neveu à sa tante.

J'Ai l'honneur de vous écrire aujourd'hui, ma très-chère et très-honorée tante, pour vous faire part d'une aventure assez sérieuse qui m'est arrivée la nuit dernière. Je me suis trouvé dans le plus grand danger où j'aye été de ma vie. Ne vous effrayez point. Le péril est passé. J'allai hier au

soir dans une maison où l'on joue ordinairement au Pharaon, et je pontai si heureusement, que je gagnai cent louis. Je les mis dans ma bourse en présence de plusieurs personnes, et suivi de l'Épine, mon laquais, je sortis de la salle du jeu entre onze heures et minuit. J'entrai dans ma chaise à porteur, qui m'attendoit à la porte, et je pris gaiment le chemin de mon auberge. Mais nous eûmes à-peine fait deux cents pas, que ma chaise fut arrêtée tout-à-coup par cinq ou six hommes, dont deux me présentèrent, l'un un poignard, et l'autre un pistolet, en me demandant la bourse. Je ne me la fis pas demander deux fois. Je la remis docilement à ces fripons, qui, satisfaits de me l'avoir enlevée, se retirèrent aussitôt, laissant à mes porteurs la liberté de me rendre chez moi.

Je n'en fais pas le fin, ma tante, je fus un peu étourdi de cet événement. Outre que j'étois sensible à la perte de mes louis, j'étois fort en peine de mon laquais, qui ne revenoit point. Qu'est-il devenu, disois-je, ce pauvre garçon? Peut-être aura-t-il voulu faire quelque résistance? Car il est plein de courage et de zèle, et il se sera fait tuer. Cela n'est pas impossible. Que je vais avoir d'inquiétude jusqu'à ce que je sois éclairci de son sort! Pendant que je m'affligeois de cette façon, admirez l'enchaînement des causes secondes, l'Epine arriva

tout essoufflé : Ah ! te voilà, lui dis-je avec émotion ! Hé ! pourquoi n'es-tu pas revenu plus tôt ? Que tu m'as causé d'alarmes ! Monsieur, me répondit-il, je viens les dissiper, en vous apprenant le coup d'état que j'ai fait. Dans le moment que vous avez lâché votre bourse à l'un des deux voleurs qui vous l'ont demandée, j'étois auprès de lui, et l'étourdi me prenant pour un de ses camarades, me l'a mise entre les mains. Alors, exerçant les bonnes jambes que le ciel m'a données, je me suis, par une course légère, éloigné de ces honnêtes gens. Et, par de longs détours que j'ai jugé à-propos de prendre, ajouta-t-il en montrant ma bourse, je me rends auprès de vous avec vos louis que j'ai sauvés de leurs griffes. Vous vous imaginez bien, ma tante, que je ne manquerai pas de récompenser l'Epine.

Il le mérite bien, s'écria la marquise. Un pareil domestique n'est pas commun : il est du-moins plus honnête homme que celui qui vouloit escamoter cent pistoles à son maître. Messieurs, dit le curé, j'ai mis à part une dépêche qui me paroît originale ; elle contient l'histoire d'un singe. Je ne sais si vous êtes curieux de l'entendre. Très-curieux, répondit le chevalier, et je vous assure que ces dames en seront ravies. Elles écoutent avec attention des histoires de chiens et de chats,

et vous doutez qu'elles prennent plaisir au récit des actions du singe, qui est de tous les animaux la machine la plus ingénieuse ? Vous n'y pensez pas. Lisez hardiment cette lettre. Le pasteur, aussi persuadé que le chevalier, qu'elle seroit du goût de la compagnie, en fit dans le moment la lecture.

LETTRE XXII.

D'un ami à son ami.

HISTOIRE DU SINGE DE CORDOUE.

Je ris hier de bon cœur, en entendant raconter l'aventure d'un singe; et, puisqu'elle ma diverti, j'ai cru que je pouvois vous en faire le récit. Elle est trop plaisante et trop singulière pour vous ennuyer. La voici telle qu'elle m'a été détaillée par un honnête homme, qui m'a protesté qu'elle étoit véritable. Il y avoit à Bordeaux un gentilhomme, qui étoit tellement adonné au jeu des échecs, qu'il fut surnommé par les rieurs de la ville, *le chevalier de l'Echiquier*. Il est vrai qu'il faisoit de ce jeu-là l'unique occupation de sa vie. De sorte qu'il devint le plus fort joueur de Gascogne.

Il n'y avoit personne qui osât jouer à but avec lui.

Dans le temps de sa plus grande réputation, il passa par Bordeaux un cavalier espagnol, qui voyageoit. Il s'arrêta quelques jours dans cette ville, et vit par hazard jouer dans un tripot le chevalier de l'Echiquier, dont tout le monde admiroit les coups. A chaque pièce qu'il touchoit, on entendoit un murmure applaudissant. A la fin d'une partie, l'Espagnol lui dit : En vérité, seigneur françois, je suis étonné de trouver en France un homme qui joue aux échecs aussi-bien que vous. Sans vous flatter, je vous dirai que vous me paroissez de la force de don Gabriel de Roquas, qui passe pour le plus fort joueur qu'il y ait en Espagne. Seigneur cavalier, lui répondit le Gascon, qu'est-ce que c'est que ce don Gabriel? Je n'en ai jamais ouï parler. C'est un gentilhomme cordouan, répliqua l'Espagnol; et il est actuellement à Cordoue, où tous les jours il arrive de tous les endroits de la monarchie d'Espagne, des joueurs qui, s'imaginant être des Calabrois, osent lui proposer de jouer une partie : mais aucun de ces téméraires ne le gagne; et ils s'en retournent tous chez eux, persuadés qu'aucun mortel n'est comparable à don Gabriel. Ils ont peut-être tort, reprit le chevalier de l'Echiquier, et jusqu'à ce que ce redoutable Cordouan m'ait vaincu, je ne le croirai point invincible. Au-lieu de me le faire

craindre en me le peignant si terrible, vous m'inspirez l'envie d'aller à Cordoue le provoquer au combat, et dussé-je grossir le nombre des audacieux, qui ont augmenté sa gloire par leur défaite, je pars dès demain pour l'Espagne. Je brûle d'impatience de me voir aux mains avec un ennemi digne de moi.

Vous croyez peut-être que ce Gascon ne parloit pas sérieusement. Pardonnez-moi. Dès le jour suivant, il partit de Bordeaux, sans s'embarrasser de ce qu'on pourroit dire d'un voyage si ridicule; et suivi d'un valet bien monté comme lui, il se mit en chemin pour Cordoue. Aussitôt qu'il fut arrivé dans cette ville, il s'informa de la demeure de don Gabriel de Roquas, et s'y étant rendu, il trouva ce gentilhomme qui jouoit aux échecs avec un petit singe, qui étoit assis à la façon de son espèce sur une table, un échiquier devant lui. Le seigneur don Gabriel se leva pour recevoir l'étranger, qui, l'abordant fort civilement, lui dit : Seigneur, vous voyez un gentilhomme françois, qui, sur le bruit de votre réputation, vient exprès de son pays pour vous prier d'avoir la complaisance de jouer avec lui une partie d'échecs. Vous aimez donc bien ce jeu là, lui répondit don Gabriel en souriant, puisque vous venez de si loin me faire une pareille proposition; et, selon toutes les apparences, vous jouez parfaitement? Assez bien, répliqua le Gascon; et,

pour vous couper court, je vous avouerai franchement que je suis le coryphée des joueurs d'échecs de Bordeaux. Je m'en réjouis, dit le seigneur de Roquas. Nous allons voir tout-à-l'heure ce que vous savez faire : voilà un échiquier préparé ; toutes les pièces sont posées. Asseyons-nous, et jouons. Là-dessus ils prennent leurs places et commencent la partie. Mais à-peine ont-ils joué cinq ou six coups, que don Gabriel se lève avec vivacité, en disant : Vous n'êtes pas de ma force : il est inutile de continuer ; vous ne pouvez, tout au plus, gagner que mon singe.

A ces derniers mots, le François le prenant pour un trait railleur, dit au Cordouan, de l'air d'un homme qui se croit insulté : Seigneur don Gabriel, je m'imagine, Dieu me damne, que vous vous moquez de votre serviteur. A votre avis, suis-je fait pour jouer avec un singe? Vous pouvez jouer avec le mien, répondit don Gabriel, car c'est un animal plein d'adresse et d'intelligence. Il entend tout ce que je lui dis, et je l'ai trouvé si disciplinable, que je lui ai montré à jouer aux échecs. Aux échecs ! s'écria le François avec une extrême surprise. Cela peut-il être? Il ne tiendra qu'à vous, reprit le Cordouan, d'en être témoin tout-à-l'heure ; et je vous assure qu'il s'en acquitte si bien, que je parierois plutôt pour lui que pour vous. Sandis ! dit le gascon, je crois que vous me

bernez. Un singe jouer aux échecs ! Il faut que je joue une partie avec lui par curiosité ; je veux avoir le cœur net sur cela.

Le gentilhomme de Cordoue, pour le satisfaire, appela son singe : Narcisse, lui dit-il, mets-toi à ma place, et achève la partie que j'ai commencée avec ce seigneur étranger. Alors le singe sauta sur la table, se plaça devant le Gascon, et en moins de dix coups, le fit échec et mat. Le chevalier de l'Échiquier, qui ne s'étoit point attendu à perdre si promptement la partie, au-lieu de rire de l'aventure, en fut si mortifié, que se laissant aller à la colère, il jeta Narcisse à six pas de lui d'un coup de poing. Le pauvre animal en poussa un cri perçant, et se retira en faisant d'horribles grimaces. Le seigneur de Roquas ne vit pas sans chagrin maltraiter son singe ; il en fit des reproches au Gascon. Vous êtes bien vifs, vous autres François, lui dit-il ; pourquoi avez-vous frappé mon singe ? Cela ne se fait point entre bons joueurs. Si vous avez perdu la partie, ce n'est qu'à vous seul que vous devez vous en prendre. Vous avez raison, seigneur don Gabriel, lui répondit le gentilhomme de Bordeaux, j'ai tort, je l'avoue ; nous autres Gascons nous avons le sang un peu chaud. Je vous demande pardon de mon injuste emportement ; et pour me réconcilier avec monsieur votre singe, je vous prie de l'engager à

me donner ma revanche. C'est ce que je n'oserois vous promettre, lui répartit l'Espagnol. Mon singe est effrayé. Je ne sais s'il voudra m'obéir; cependant je vais tâcher de le faire revenir. En même-temps il se mit à rappeler l'animal, employant tantôt la prière et tantôt la menace. Mais l'indocile Narcisse, au-lieu de se montrer, se tenoit caché dans un coin, craignant de s'exposer, s'il paroissoit, à recevoir un nouveau coup de poing. Son maître toutefois lui parla de façon qu'il le rassura; et l'ayant fait revenir auprès de lui: Allons, mon fils, lui dit-il en le caressant, donne à monsieur sa revanche, et ne crains rien. Il est fâché de t'avoir frappé. Cela ne lui arrivera plus. Le singe aussitôt se remit sur la table, devant l'échiquier, et commença une seconde partie en tremblant de tous ses membres, car la vue du François lui faisoit peur. Narcisse joua pendant un quart-d'heure sans faire le moindre mouvement qui pût laisser entrevoir le dessein qu'il méditoit; mais tout-à-coup sautant de dessus la table en bas, il prit la fuite avec épouvante, et disparut comme un éclair. Le Gascon, surpris de cette action du singe, demanda pourquoi il s'enfuyoit ainsi. N'en voyez-vous pas bien la raison, lui répondit don Gabriel? Vous n'avez plus que deux coups à jouer, après quoi il vous fera échec et mat. Et comme il n'a pas oublié de quelle manière

vous en usez avec les gens qui vous gagnent, il a pris, en singe prudent et sage, la précaution de s'éloigner de vous avant la fin de la partie.

Le chevalier de l'Échiquier, ne pouvant se consoler d'avoir été battu aux échecs par un joueur automate, reprit à l'heure même le chemin de Bordeaux, où ses amis ne manquèrent pas de lui demander à son retour, s'il avoit gagné don Gabriel de Roquas. Comment aurois-je pu le gagner, messieurs, leur répondit-il? je n'ai pu même gagner son singe.

Toute la compagnie applaudit à l'histoire du *Singe de Cordoue*. En vérité, messieurs, dit la marquise, il faut convenir qu'il y a des animaux qui font des choses bien surprenantes. Pour moi, dit le chevalier, cela ne m'étonne point du tout, puisque les bêtes, à ce qu'on dit, sont animées par autant de démons qui les font agir; ce que je n'ai pas de peine à croire à-présent; car pour jouer aux échecs aussi bien que Narcisse, il falloit que ce singe eût le diable au corps.

LETTRE XXIII.

D'un homme d'Affaires à une Dame d'Alençon.

Je demeure d'accord avec vous, madame, que M. B... n'étoit pas un homme fort estimé dans le monde. La bassesse de sa naissance et des premiers emplois qu'il a exercés, ne rend pas sa mémoire fort vénérable ; mais il n'est pas moins vrai aussi qu'il avoit l'ame noble et généreuse. Je l'ai connu assez particulièrement ; et si j'avois à écrire son histoire, j'ose dire que je pourrois citer mille traits de générosité qui ne sont sus que des personnes qui s'en sont ressenties ; car M. B.... ne faisoit point plaisir par ostentation. Permettez-moi de vous en rapporter un seulement.

M. B.... étant un jour à la Comédie-Italienne, se trouva dans une loge auprès d'un chevalier de Saint-Louis, homme d'esprit et de bonne mine. Ils lièrent ensemble conversation, et ils se plurent réciproquement. A la fin de la comédie, M. B.... dit au chevalier : Monsieur, sans façon, voulez-vous venir souper chez moi ? ma table n'est pas mauvaise, et j'ai toujours bonne compagnie. Le militaire accepta la proposition. Ils sortirent aussi-

tôt de l'hôtel de Bourgogne, et M. B.... ayant fait monter son convive dans son carrosse, qui étoit à la porte, il l'emmena chez lui. Ils y trouvèrent trois ou quatre hommes qui étoient venus là pour souper, qui paroissoient des personnes de condition, et qui l'étoient effectivement. Ils se mirent tous gaiement à table, et y demeurèrent jusqu'à une heure après minuit, en tenant de joyeux propos, et en buvant les meilleurs vins. Après le repas, les convives se retirèrent chacun chez soi; mais avant qu'ils se séparassent, M. B.... pria le chevalier de Saint-Louis de venir le plus souvent qu'il pourroit souper avec lui. Ce que le chevalier lui promit. Cependant, quoiqu'ils fussent très-contents l'un de l'autre, le militaire, loin de tenir sa promesse, et de cultiver l'amitié de M. B...., ne songea plus à lui.

Il y avoit déjà trois mois d'écoulés depuis le jour qu'ils avoient fait connoissance à la Comédie-Italienne, lorsque le chevalier, par le crédit d'une duchesse dont il avoit été écuyer, obtint un petit gouvernement qui ne valoit tout-au-plus que mille écus de rente, encore la protectrice exigeoit-elle de sa reconnoissance, un présent de quatre mille livres. Ce qui le mettoit dans le plus grand embarras du monde; car outre que M. le gouverneur étoit un cadet de la Garonne, et par conséquent très-mal en espèces, il n'avoit pas un ami

qui fût en état de lui prêter une pistole. Que faire dans une si fâcheuse situation ? Il se ressouvint alors de M. B...., et se repentant de l'avoir négligé : Qu'as-tu fait, malheureux, se disoit-il à lui-même avec amertume ? La fortune qui te préparoit la grace que tu as reçue de la cour, t'avoit procuré une connoissance qui te seroit peut-être aujourd'hui d'un grand secours, si tu l'avois ménagée. Tout hardi que tu es, tu n'auras pas le front de revoir M. B.... ; si tu avois cette effronterie, il t'en puniroit par un juste refus. Après ces réflexions, il en faisoit d'autres que la nécessité lui fournissoit, et il se résolut enfin à recourir à M. B.... , au hazard de s'exposer à une réception désagréable. Mais le poli M. B...., au-lieu de lui faire un mauvais accueil, le reçut fort gracieusement. Ah ! chevalier, lui dit-il d'un air riant, vous savez que j'ai sujet de me plaindre de vous. Vous m'avez manqué de parole ; je confesse ma faute, lui répondit le militaire, et je vous avouerai, à ma honte, que je suis encore plus coupable que vous ne pensez, puisque ma visite est un peu intéressée. En même-temps il lui détailla de quelle manière, et à quelle condition il avoit obtenu son gouvernement ; et il ne lui cacha point l'embarras où il étoit de trouver quatre mille francs pour son avare duchesse. Il crut qu'après ce détail, M. B.... pourroit lui offrir sa bourse ; mais le financier ne fit que rire

de sa situation : Allez, allez, monsieur le chevalier, lui dit-il, un galant homme comme vous ne doit pas être embarrassé pour si peu de chose. Vous vous tirerez de là sans peine. Voici des convives qui nous viennent ; il ne faut songer qu'à nous réjouir. Il arriva en effet dans ce moment plusieurs cavaliers qui avoient coutume de venir régulièrement tous les jours dîner chez M. B.... On se mit à table, et l'on fit très-bonne chère. Quoique notre gouverneur n'eut pas l'esprit dans une disposition gaie, il ne laissa pas de briller pendant le repas ; car il étoit tout-à-fait amusant. Il poussa encore quelques bottes au financier, touchant les quatre mille livres en question ; mais jugeant que c'étoit infructueusement, il ne lui en parla plus ; et perdant toute espérance de réussir de ce côté-là, il sortit dans le dessein d'aller ailleurs chercher quelqu'un qui voulût lui prêter cette somme. Le pauvre diable, sans le trouver, courut tout le reste de la journée, et se retira le soir fort chagrin dans l'hôtel garni où il étoit logé. Monsieur, lui dit son hôtesse, il y a là-haut un homme qui vous attend depuis trois heures pour le moins, à la porte de votre appartement, et qui est chargé d'une petite hotte, qui me paroît pleine d'espèces.

Ces paroles émurent terriblement notre chevalier, qui monta vîte à son appartement, et rencontra véritablement un homme couché par terre

à sa porte, la tête appuyée sur une hotte remplie de sacs d'argent : Mon ami, lui dit le militaire, à qui en voulez-vous ? Au chevalier de Mexignac, lui répondit le porteur de hotte; ne seroit-ce point vous, par aventure ? Oui, mon enfant, lui répartit le chevalier, d'un air doux et honnête; qu'est-ce qu'il y a ? Monsieur, reprit le porteur, ce sont dix sacs de mille francs chacun, que M. B... vous envoye. A ces mots, le chevalier de Mexignac, transporté de joie, donna une pistole au porteur, pour boire à sa santé ; et pénétré de la plus vive reconnoissance, il se rendit le lendemain matin au lever du financier : Monsieur, lui dit-il, en l'abordant avec toutes les marques d'un homme fort sensible au bienfait reçu, permettez que je vous témoigne tout le ressentiment que j'ai du plaisir que vous m'avez fait. Je n'oublierai jamais que je vous dois le bonheur de ma vie. Ne parlons point de cela, interrompit M. B... , je suis bien aise de vous voir content. Mexignac voulut lui faire un billet de dix mille francs, mais le financier s'y opposa : Non, chevalier, lui dit-il, je ne veux point de billet. Commencez par satisfaire votre duchesse, et employez le reste de votre argent à vous arranger dans votre petit château. Ne songez à payer vos dettes qu'après vous être enrichi dans votre gouvernement. C'est le terme que je vous prescris pour vous acquitter envers moi.

Voilà, madame, une action de M. B... Je la tiens d'un ami du chevalier de Mexignac, qui la lui a lui-même révélée, pour faire honneur à la mémoire de son bienfaiteur.

Que l'ame de ce financier, s'écria le baron, jouisse d'un repos éternel ! C'étoit un galant homme. Je crois bien que dans le cours de sa vie, il a fait plus d'un tour de son métier; mais je les lui pardonne, puisque ses exploits sont mêlés de traits généreux. Entre nous, dit la marquise, il me semble que le chevalier de Mexignac ne méritoit guère que M. B.... lui rendît service. Il est vrai, reprit le baron, que tout autre que ce financier auroit été plus vindicatif; mais il en est plus estimable.

LETTRE XXIV.

D'un Frère à sa Sœur.

HISTOIRE D'UN ENFANT GATÉ.

Vous faites bien, ma sœur, de ne pas trop aimer vos enfants; je veux dire, de ne leur pas montrer toute la tendresse que vous avez pour eux. Par

cette conduite prudente et sage, vous éviterez le chagrin qui dévore aujourd'hui madame Argante, veuve d'un trésorier de France. J'aurois tort de ne vous pas mander l'aventure qui vient d'arriver dans sa famille. Ce détail vous confirmera dans le dessein de continuer, comme vous avez commencé, à donner à mes neveux et à mes nièces, une éducation un peu sévère.

Madame Argante a une fille de seize à dix-huit ans, et un fils de dix-neuf. Cette mère folle, au-lieu de les aimer également tous deux, a peu d'affection pour sa fille, et idolâtre son fils. Ce sont pourtant deux sujets bien différents. Hortense est belle et vertueuse, et Saint-Fard a tous les vices de la jeunesse. Néanmoins, quoique la sœur ait toutes les bonnes qualités du cœur et de l'esprit, sa mère n'y fait aucune attention; quelques sottises que fasse le frère, madame Argante en est charmée. Elle aime ce qu'elle devroit haïr, et hait ce qu'elle devroit aimer. Tous ses parents, et principalement un célèbre avocat, qui est son frère, lui disent en vain tous les jours, que Saint-Fard est plongé dans toutes sortes de débauches; elle ne peut ajouter foi aux rapports qu'on lui fait contre un fils si chéri. Loin de se laisser prévenir contre lui, elle l'excuse, et prend sa défense avec vivacité : Allez, allez, leur dit-elle, vous êtes tous de faux délateurs. Vous lui en voulez, vous le

haïssez, parce que je l'aime; mais vous avez beau vous déchaîner contre ce pauvre garçon, plus vous m'en direz du mal, plus il me sera cher. Que répondre à cela? Comment faire entendre raison à une mère si entêtée? Il n'y avoit que Saint-Fard qui pût faire ce miracle. Lui seul pouvoit se détruire dans un esprit si prévenu en sa faveur; ce qui, grace au ciel, est arrivé de la façon que je vais vous le dire : Avant-hier, Saint-Fard ayant appris que sa mère avoit reçu un remboursement de vingt mille écus en or, trouva moyen de s'en rendre maître, à l'aide d'un valet dévoué à ses volontés, et prit la fuite avec cette somme; mais les parents aussitôt en ayant été avertis, firent leurs diligences; et du consentement de madame Argante, qui pour-le-coup ouvrit les yeux, Saint-Fard fut arrêté, et enfermé à Saint-Lazare, d'où il ne sortira de long-temps.

Le lecteur se disposoit à continuer, mais il s'arrêta, en disant à la compagnie : Voici une lettre qui me paroît un peu trop badine. Je suis tenté de la supprimer. Gardez-vous-en bien, s'écria le chevalier, ce sont celles que j'aime. Je n'en doute pas, reprit le pasteur; et je veux bien en faire la lecture, à condition que les dames, si elles n'en sont pas contentes, ne s'en prendront qu'à vous. Oui, volontiers, dirent-elles, vous n'avez qu'à lire, et

pour peu que la lettre blesse nos oreilles délicates, le chevalier aura affaire à nous.

LETTRE XXV.

D'un gentilhomme d'Anjou qui fait à Paris l'homme à bonnes fortunes, à un Chevalier de son pays.

PUISQUE vous voulez tenir registre de mes aventures, chevalier, j'en ai deux nouvelles à vous mander aujourd'hui, pour grossir le volume. Elles sont, il est vrai, fort différentes; mais l'histoire de ma vie en sera plus variée.

Je suis actuellement aux trousses de la veuve d'un avocat, pour laquelle les Parques ont déjà filé six lustres tout-au-moins. C'est une femme belle, bien faite, et digne d'occuper une place dans la galerie de mes maîtresses. Mais, entre nous, je ne sais si je dois me flatter d'en pouvoir faire la conquête; car c'est une dame qui me paroît fière et très-indifférente. Cependant je vais vous dire où j'en suis avec elle, et vous jugerez si j'ai tort ou raison de concevoir les plus douces espérances. Il y a huit jours que mon avocate, et deux de ses amies, acceptèrent une partie que je leur

proposai. Je les menai à Saint-Cloud, où nous passâmes l'après-dînée à nous promener, et nous y soupâmes. Vous vous imaginez bien que je fis l'agréable et le passionné auprès de ma veuve; mais halte là, s'il vous plaît : les plus innocentes libertés me furent interdites, et l'on ne me laissa de libre que la langue, que j'employai à débiter des lieux communs. Tel fut le sot personnage qu'il me fallut faire pendant le soupé.

Enfin, après le repas, nous remontâmes en carrosse pour nous en retourner à Paris. Par hazard, ou autrement, les deux amies de l'avocate se placèrent dans le fond, de sorte que je me trouvai sur le devant, à côté de ma princesse. J'en ressentis une douce émotion; et la nuit, qui étoit des plus obscures, m'inspirant une hardiesse que je n'aurois osé prendre le jour, je me saisis de la main de ma veuve pour la baiser à la dérobée; mais la dame la retira dans le moment avec tant de précipitation, que j'eus tout lieu de penser que mon action lui avoit déplu. Qu'as-tu fait, misérable, me dis-je alors à moi-même? tu perds par ta faute une bonne fortune : elle n'auroit pu t'échapper, si tu ne l'eusses pas brusquée. Je me repentois de ma vivacité; et je croyois que mon avocate ne me le pardonneroit jamais, lorsque je sentis revenir à moi sa main, qu'elle n'avoit retirée que pour ôter son gant.

Le baron, le marquis et le chevalier interrompirent en cet endroit de la lettre, le lecteur, par de grands éclats de rire ; et c'étoit une chose assez plaisante à voir, que la peine qu'avoient les dames à s'empêcher de suivre leur exemple. Voilà, s'écria le baron, comme on juge mal des femmes ; et si vous voulez entendre le reste de la lettre, dit le pasteur, vous verrez comme on juge mal des filles. Voyons cela, dit le marquis. Aussitôt le curé poursuivit ainsi la lecture de la dépêche commencée :

Il n'est pas besoin de vous en dire davantage. Venons présentement à une autre aventure qui m'arriva quatre jours après. De Senlis, où j'avois été pour affaire, je revenois à Paris par le coche. Il y avoit dedans une jeune personne qui s'attira mon attention, par une figure des plus piquantes. C'étoit une de ces petites grisettes qui ont une chemise blanche, et un air tout appétissant. Il faut observer qu'elle étoit placée sur le devant du carrosse, et moi à ses pieds, puisque j'étois à la portière de son côté. J'eus bientôt lié conversation avec elle ; et comme je me trouvois à portée de me faire entendre en parlant tout bas, je ne négligeai pas cette commodité. Je lui adressai d'abord quelques paroles flatteuses à demi-voix, en lui faisant les doux yeux, et jugeant par ses réponses naïves, que c'étoit une fille toute neuve,

une innocente qui n'avoit point encore été cajolée; la conquête m'en parut plus précieuse. Aussi employant pour la tenter, tout ce que j'avois d'art, je passai la journée à lui faire des mines, auxquelles il me sembla qu'elle prit quelque plaisir. La nuit, pendant ce temps-là, nous surprit, et son obscurité devint telle, que nous ne pouvions plus nous voir dans le carrosse. Alors, faisant réflexion que ma grisette et moi nous allions bientôt nous quitter pour jamais, je ne voulus point me séparer d'elle, sans avoir fait un peu le badin. J'eus l'audace, et je m'en repens bien, je vous assure, de porter la main sur un de ses pieds qui étoit auprès de moi. Je la passai et repassai en badinant sur la boucle de son soulier; et comme la belle ne fit aucun mouvement qui marquât que le jeu lui déplaisoit, je gagnai le gras de la jambe. On me laissa faire. Cela me rend plus insolent, et *d'encore en encore*, je parviens à la rotule du genou; mais ma témérité fut punie à l'instant, car je me sentis enfoncer dans la main une longue épingle, qui m'obligea bien vîte à lâcher prise.

Dans cet endroit les dames, interrompant à leur tour le curé, se mirent à rire, et elles applaudirent fort à l'action de la grisette. Pour une innocente, dit la comtesse, ne trouvez-vous pas, messieurs et mesdames, qu'elle s'est bien tirée d'em-

barras? Pardonnez-moi, madame, répondit le baron; bien des filles d'esprit à sa place, n'en auroient peut-être pas fait autant. Messieurs et mesdames, s'écria le pasteur, écoutez-moi, s'il vous plaît, voici une dépêche plus digne de votre attention que la dernière.

LETTRE XXVI.

D'un abbé de Paris à une dame d'Angers, qui lui avoit mandé son sentiment sur le goût.

Vous me demandez, madame, ce que c'est que le bon goût, quelles sont les personnes qui le possèdent et qui jugent sainement des ouvrages d'esprit? Je vous avouerai franchement que je n'en sais rien. Si vous faites cette question aux pédants hérissés de grec et de latin, ils vous diront d'un air orgueilleux, que c'est à leur école qu'il faut aller pour puiser dans les belles sources de l'antiquité, la connoissance du vrai bon. Faites la même demande aux personnes de qualité, elles vous répondront que c'est dans leur commerce seul que réside le bon goût. Adressez-vous enfin aux gens de lettres, et à ces hommes qui brillent dans les cafés, en mettant le taux aux

nouveautés littéraires ; ils ne manqueront pas d'être assez vains pour vous faire réponse, qu'il n'appartient qu'à eux de décider. On pourroit, ce me semble, conclure de là que le goût est arbitraire. Comment arbitraire ! s'écrieront avec emportement certains beaux esprits, qui veulent passer pour les oracles de la littérature. N'est-ce pas à nous qu'il faut s'en rapporter ? Quand nous approuvons ou condamnons une pièce de théâtre, par exemple, notre jugement ne doit-il pas faire loi ? Apprenez que notre censure et notre approbation sont des arrêts dont on ne peut appeler. Il est vrai, répondrai-je à ces génies décisifs, que votre réputation pourroit en imposer au public, si vous vous accordiez ensemble ; mais bien loin d'être d'un même sentiment sur un ouvrage, vous en parlez contradictoirement, et vous vous échauffez là-dessus, jusqu'à vous dire des injures grossières. Après cela, pensez-vous qu'on veuille s'en fier à vos décisions ? Non, messieurs, on n'est sûr de rien avec vous ; et pour vous prouver que le goût est arbitraire, je ne veux que vous demander pourquoi deux critiques qui paroissent avoir une égale mesure d'intelligence et d'esprit, ne sont pas du même sentiment sur un ouvrage ? Pourquoi l'un trouve-t-il mauvais ce que l'autre trouve bon ? c'est que chacun a sa façon de penser : donc le goût est arbitraire. Pour moi,

madame, je le crois ainsi, et je regarde comme des esprits superbes, et des fanatiques, tous ceux qui veulent qu'on ne pense pas autrement qu'eux.

Je suis du sentiment de cet abbé, dit le marquis; le goût me paroît arbitraire; et à moi aussi, s'écria le chevalier. Ne dit-on pas ordinairement: *tot capita, tot sensus?*

Il y a, j'en conviens, têtes et têtes; mais les meilleures ne s'accordent pas mieux entre elles, que les autres; je pense que le bon goût est un trésor imaginaire, que les esprits présomptueux croyent posséder réellement.

Oh ça! M. le chevalier, dit alors le lecteur, après s'être saisi d'une nouvelle lettre, voici une dépêche qui sera de votre goût, car elle contient des bagatelles que vous aimez.

LETTRE XXVII.

D'un gendarme de la garde, à un de ses camarades qui est en province.

Je me souviens, mon cher camarade, que j'ai promis de vous écrire les affaires d'honneur, et les événements de galanteries qui pourront arriver à Paris pendant votre absence.

Je vais, pour commencer à tenir ma promesse, vous apprendre un galant exploit de notre camarade Damis. Ces jours passés il sortit de chez lui sur les cinq heures du soir en chaise à porteurs, pour aller voir une dame, dont il étoit nouvellement devenu amoureux. Il avoit un habit riche et tout neuf, ce qu'il est bon de remarquer, avec des bas de soie à coins d'or, et tout le reste de l'ajustement d'un homme à bonnes fortunes. Enfin, poudré, musqué, adonisé, il arrive au port où tendoient ses désirs, c'est-à-dire, à la rue Montorgueil, car c'étoit là que sa princesse demeuroit. A deux cents pas de chez elle, il sort de sa chaise, renvoye ses porteurs, et pour faire les choses avec moins d'éclat, il continue son chemin à pied ; mais un démon jaloux de ses plaisirs, confondit sa discrétion. Il survint tout-à-coup un orage qui l'obligea de gagner une allée, pour s'y mettre à couvert d'une effroyable pluie, qui fit en moins d'un quart-d'heure, un fleuve de la rue Montorgueil.

Tandis que le ciel lâchoit ses écluses sur la ville de Paris, comme s'il eût voulu l'abîmer pour châtier ses habitants, Damis, en se morfondant, faisoit dans son allée des réflexions morales, à la manière des gendarmes, je veux dire, en maudissant ce temps affreux, et jurant comme un payen. Il y avoit déjà près de trois heures qu'il gardoit là

le mulet, lorsqu'il plut à Dieu que la pluie cessât. Mais notre galant n'en fut guère plus avancé, car il lui fallut attendre l'écoulement des eaux, ce qui le mena jusqu'à la nuit, qui ce soir-là devint très-sombre. Cependant avec de la patience on vient à-bout de tout. Damis sortit de son allée, et marchant le long du ruisseau, qui étoit fort large, il s'avança vers la maison de sa nymphe. Il se flattoit que l'amour lui alloit tenir compte de ce qu'il venoit de souffrir ; et, dans une si douce espérance, il chantoit d'un air gai entre ses dents, ces vers d'opéra :

Il est fâcheux de supporter des chaînes,
C'est un cruel tourment ;
Mais quand l'amour en veut payer les peines,
C'est un plaisir charmant.

Il faut remarquer que pour entrer chez la dame, il avoit le ruisseau à passer ; ce qu'il entreprit de faire : mais admirez le malheur qui le poursuivoit ce jour-là ; dans l'instant qu'il se disposoit à sauter le ruisseau, un homme de l'autre côté, pressé de la même envie, le sauta aussi au même instant ; de sorte que Damis et lui venant à se rencontrer, se heurtèrent si rudement, qu'ils tombèrent l'un et l'autre tout de leur long dans le ruisseau. Ils poussèrent aussitôt chacun un cri ; et ce qu'il y a de merveilleux dans cette aventure, c'est qu'ils se reconnurent à la voix : C'est Moncade ! dit Damis ;

C'est Damis! dit Moncade. En même-temps, s'étant relevés tous deux, ils ne purent s'empêcher de rire de cet événement, et de se voir dans l'état où ils se trouvoient : Camarade, dit Damis, soyons francs et sincères ; ne viendrois-tu point par hazard de chez une dame de ma connoissance? Cela pourroit bien être, lui répondit Moncade. Où demeure-t-elle, et comment l'appelle-t-on? Ne seroit-ce pas Belise? Justement, reprit Damis; c'est toi qui l'as nommée. Ah! l'infidèle! ah! la perfide! j'aurois juré qu'elle n'aimoit que moi. Désabusons-nous tous deux, mon ami, dit Moncade; j'ai aussi été la dupe de cette friponne. Abandonnons-la pour jamais; et rendons grace au ciel du malheur qui vient de nous arriver, puisqu'il est cause que nous sommes détrompés.

Les dames et les cavaliers s'égayèrent à l'envi aux dépens de Damis. Ce n'étoit pas la peine, dit le baron, de se faire faire un si bel habit neuf, et de se parer comme pour aller à la noce. Il est vrai, dit le marquis, qu'il a perdu bien désagréablement son étalage. Pour moi, interrompit la comtesse assez sérieusement, je le plains; car enfin en tombant, il s'est peut-être blessé. Oui, vraiment, s'écria la marquise d'un air moqueur; le pauvre petit poulet! ne craignez-vous pas qu'il en meure? Monsieur le curé, poursuivit-elle en adressant la

parole au pasteur, que nous allez-vous lire à-présent ? Une lettre tendre et passionnée, répondit-il, celle d'une amante embrâsée de mille feux, à son amant absent depuis trois mois. Fi donc, dit le chevalier, cela doit être fade. Faites-nous grace de celle-là. Le jargon des amours m'ennuie. Quand je prête l'oreille aux lamentations d'une dame que l'amour presse, il me semble que j'entends gémir une chatte amoureuse sur les gouttières. Encore une fois, monsieur l'abbé, passez celle-là. Qu'il s'en garde bien, dit la marquise. La comtesse et moi nous serons bien aises d'en entendre la lecture. Nous avons eu la complaisance de nous prêter à votre goût ; vous ne refuserez pas, chevalier, de vous accommoder un peu au nôtre. Le curé, sans hésiter, satisfit ainsi les dames.

LETTRE XXVIII.

D'une amante passionnée, à son amant absent.

Vous me faites, mon cher amant, une peinture assez vive des maux que l'absence vous fait souffrir ; et si elle n'est pas moins vraie qu'elle est tou-

chante, je suis très-contente de vous. Mais vous avez beau me vanter votre amour, il est impossible que vous m'aimiez autant que je vous aime. Je renonce à tous les devoirs de la société, pour m'occuper uniquement de ma tendresse. Je déteste tout ce qui peut un instant détourner de vous ma pensée. Je ne prends plaisir qu'à me souvenir des serments que vous m'avez faits de m'aimer toujours; et je me plais à m'imaginer que vous êtes incapable de les violer. Mais, dites-moi, songez-vous qu'il y a trois grands mois, trois siècles, que nous vivons séparés l'un de l'autre? Votre absence ne finira-t-elle jamais? Le ciel m'auroit-il réservée au malheur de ne vous plus revoir? Non, je ne le crois pas. Vous m'assurez que les affaires qui vous tiennent éloigné de votre Hortense, vont être incessamment terminées. Il n'y a que cette flatteuse assurance qui soutienne ma vie. Sans cela j'aurois déjà succombé sous le poids de votre éloignement. Qu'il vous vole de plaisirs, mon cher Dorante! Qu'il est fâcheux d'être écarté d'une maîtresse passionnée! Y faites-vous quelquefois réflexion? Je ne le crois pas. Si vous étiez sensible à ce que vous perdez, vous hâteriez votre retour.

Hé bien, chevalier, dit la marquise, trouvez-vous donc cette lettre si fade? Non, madame, répondit-il; mais ce qui m'en plaît davantage,

c'est qu'elle est courte. Je m'attendois à un long verbiage d'amour: elle m'a trompé agréablement.

LETTRE XXIX.

D'une jeune bourgeoise de Paris à une de ses amies établie à Saumur.

MA CHÈRE ET BONNE AMIE,

PUISQUE nous sommes dans l'habitude, depuis notre enfance, de nous faire mutuellement les confidences les plus délicates, je t'écris aujourd'hui pour t'apprendre un troc assez plaisant que nous avons fait Araminte et moi. Tu connois cette fille, et tu sais qu'il y a long-temps que nous vivons ensemble dans une étroite liaison. Tu sais bien encore que nous avions pour amants, elle, Clitandre; et moi, Damon; mais les choses sont changées, et le récit que j'ai à te faire de ce changement, va te divertir.

Il y a quinze jours que j'étois aux Tuileries avec Araminte : nous étions seules. Après quelques tours d'allées, nous allâmes nous asseoir sur le gazon; et là, pourras-tu bien croire qu'elle me tint ce discours? Ma chère Angélique, je m'aper-

çois chaque jour que Clitandre a l'art de te plaire, et que tu ne serois pas fâchée de t'en faire aimer à mes dépens. Ces paroles me troublèrent un peu; et je voulus interrompre Araminte pour l'assurer qu'elle se trompoit dans ses soupçons; mais elle me ferma la bouche, en me disant avec vivacité : Ne t'imagine pas, ma mignonne, que j'aye la moindre envie de te faire des reproches. Ne me regarde point comme une fâcheuse rivale, qui doit s'opposer à ton bonheur. Au contraire, je médite un dessein qui te fera plaisir à coup-sûr. J'ai du goût pour Damon, ainsi que tu en as pris pour Clitandre : car tu voudrois en vain me le celer. Je lis dans ton ame, de même que tu vois ce qui se passe dans la mienne. Que cela n'altère point notre amitié. Bien loin d'imiter les femmes qui se brouillent par jalousie, songeons de concert aux moyens de nous rendre toutes deux contentes. Il m'en est déjà venu dans l'esprit un, entr'autres, que tu approuveras; le voici : Tu n'as qu'à feindre d'être mal satisfaite de Damon ; fais-lui un crime de quelque faute d'attention qui lui sera échappée, ou d'un regard qu'il aura laissé tomber par hazard sur quelque jolie personne. Romps avec lui brusquement. Il voudra se justifier; ne l'écoute point, et le chasse de ta maison. Il ne manquera pas de venir à moi comme à ta meilleure amie, pour me prier de te parler en sa

faveur. Je le lui promettrai; mais au-lieu de lui tenir parole, je lui dirai que je ne te puis fléchir. Je te peindrai inexorable; et, pendant ce temps-là, faisant agir sur lui tous mes charmes, il y aura bien du malheur si je ne viens à-bout de t'enlever cet amant.

Tandis que tu employeras cette ruse pour te défaire de Damon, poursuivit Araminte, de mon côté, je la mettrai aussi en œuvre pour bannir de chez moi Clitandre, et te le livrer tout entier. Que dis-tu de ce stratagême? n'en es-tu pas contente? J'en suis charmée, lui répondis-je; et le succès ne m'en paroît pas incertain : car il faudroit que nous fussions bien mal-adroites si, avec de la jeunesse, un peu d'esprit et de beauté, nous rations les conquêtes que nous voulons entreprendre. Néanmoins, malgré toute ma confiance, je ne laisse pas de craindre une chose. Hé! quoi donc, me dit mon amie? La constance de Damon, lui répartis-je; c'est un homme qui a le défaut de trop s'attacher. J'ai peur qu'il ne s'obstine à me demeurer fidèle. Oh! que non, ma petite, répartit Araminte en souriant; va, j'y mettrai bon ordre. D'ailleurs, fais réflexion qu'il y a plus de six mois qu'il te rend des soins; son amour est à demi usé. Je m'en aperçois, mon enfant, sa passion pour toi commence à s'assoupir; il faut de nouveaux appas pour le remettre en goût d'aimer.

J'entrai de bonne grace dans les sentiments d'Araminte, et consentis au troc qu'elle venoit de me proposer, en lui disant avec une franchise égale à la sienne, que je ne demandois pas mieux que de lui céder Damon pour Clitandre, puisque les loix ne défendoient pas de changer d'amants comme de maris. Je ne doute pas, ma chère amie, que tu ne sois fort curieuse de savoir le reste. Je vais te le dire en peu de mots : Nous jouâmes, Araminte et moi, parfaitement nos rôles. Nous ne fîmes pas inutilement les avances; et soit dit à notre honte ou à notre gloire, nous n'eûmes pas beaucoup de peine à nous souffler réciproquement Clitandre et Damon.

Cette lettre ne fut pas celle qui plut le moins à la compagnie. Voilà, dit la marquise, un tour de coquette bien imaginé. Je vous en réponds, s'écria le baron, je le trouve ingénieux, et bien digne de deux Parisiennes. On en pourroit faire une comédie assez plaisante, et l'intituler : *le Troc à la mode*. Le marquis et le chevalier applaudirent à l'idée du baron. Messieurs, dit alors le curé, je suis au bout de mes pièces. Je n'ai plus que deux lettres à vous lire. Hé bien ! monsieur, dit la marquise, faites-nous-en la lecture. En même-temps le pasteur lut les deux lettres suivantes.

LETTRE XXX.

D'un aventurier joueur à un chevalier de ses amis, à Coutances.

Tu sais, cher ami, que je me plais à voyager, et que, pour ne pas loger dans des auberges ou des hôtels garnis que je n'aime point, j'ai coutume de me marier dans toutes les capitales où je fais quelque séjour, pour être toujours chez moi. J'ai, par exemple, une femme à Florence, une autre à Venise; et, comme je n'en avois point à Paris, j'épousai, il y a huit jours, la veuve d'un commandeur; c'est une grosse réjouie entre deux âges, et qui a l'esprit fort amusant. Nous avons tous les jours bonne compagnie; et la fortune qui m'est ordinairement favorable au jeu, prend soin d'entretenir l'abondance dans ma maison. Je me suis fait un devoir de t'apprendre cette nouvelle, qui ne te doit pas être indifférente. De grace, chevalier, si tôt que tu seras de retour à Paris, viens chez moi par curiosité, tu verras un petit ménage qui sent bien son homme rangé.

Je suis, etc.

Je suis bien trompée, dit la marquise, si le chevalier, qui n'aime point les longues lettres, n'a pas trouvé celle-ci un peu trop courte. Vous ne vous trompez point du tout, madame, je vous assure, lui répondit le chevalier. Le style de ce joueur me plaît assez. Je voudrois connoître ce vivant-là. Fi donc, monsieur le chevalier, s'écria la comtesse, vous ne pensez pas assurément à ce que vous dites. La connoissance d'un homme tel que celui-là, ne vous convient nullement. Madame, dit alors le baron, ne voyez-vous pas bien qu'il badine? Je vous le garantis trop délicat pour vouloir se faux-filer avec des veuves de commandeurs. Le curé, dans cet endroit, coupa la parole au baron, et lut enfin la dernière lettre, qui étoit conçue dans ces termes.

LETTRE XXXI ET DERNIÈRE,

Qu'un jeune poëte écrit à Bayeux à un de ses amis, et qui pourroit être intitulée, L'ÉCOLE DES AUTEURS.

MON CHER AMI,

LA lettre que je t'écris aujourd'hui te causera, sans doute, une extrême surprise. La ferme résolution où je suis de renoncer à l'eau de l'Hippocrène, te paroîtra aussi téméraire que celle qu'un ivrogne prendroit de renoncer au vin. Tu m'as vu possédé du démon de la poésie, ne parler, ne m'occuper que de vers, sans me soucier de passer pour un fou; car c'étoit ce qu'on devoit penser de moi, à mon air trop vif, et à la rage que j'avois de lire mes vers à tout le monde. Je rougis à-présent lorsque je me souviens de ma fureur poétique: Qu'as-tu donc fait, me diras-tu, pour te défaire si promptement d'une passion qui dure ordinairement toute la vie? Je vais te l'apprendre.

Un de mes amis me mena l'autre jour chez un homme de lettres, âgé de quatre-vingts ans pour le moins. Ce doyen des beaux-esprits a encore

tout le bon sens qu'il avoit dans sa virilité. Il aime, il est vrai, à discourir comme le bon-homme Nestor; mais ses discours aussi sensés que ceux de ce Grec, rendent son intempérance de langue respectable. Mon ami me présentant à ce vieillard, lui dit que j'étois un nourrisson des Muses; que je composois des vers en perfection, et que j'avois commencé une tragédie, que je me promettois de donner bientôt au public; en un mot, qu'on me regardoit comme un génie propre à consoler Paris de la perte du grand Corneille. Je suis persuadé, ajouta-t-il, que vous n'en douteriez pas si vous vouliez entendre seulement une tirade de vers de sa façon. Cela n'est pas nécessaire, lui répondit en souriant le bel-esprit octogénaire. Je crois monsieur votre ami fort-capable de produire des chefs-d'œuvre dramatiques; mais veut-il bien me permettre de lui faire une question? Tant qu'il vous plaira, monsieur, lui dis-je alors très-respectueusement. Hé bien, mon enfant, reprit-il, avez-vous du bien? Fort peu, lui répondis-je, pour ne pas dire point du tout. Cela étant, continua le vieillard, je me crois obligé en conscience, de vous donner un conseil dont vous me paroissez avoir besoin. Votre famille ne vous destine-t-elle pas à remplir quelque charge? Pardonnez-moi, lui dis-je, mon père a dessein de me faire procureur; et je suis actuellement dans une étude, à gratter le papier.

Mais je déteste cette profession; l'amour de la poésie m'en a dégoûté. Tant pis, répliqua-t-il. Quoique vous puissiez choisir un autre métier que celui de procureur, je vous conseille, mon fils, de vaincre votre aversion, et de vous conformer aux vues de vos parents. Si la vie des poëtes vous paroît plus agréable, songez qu'elle est moins solide, et qu'elle a ses désagréments. Vous vous faites une idée charmante de mettre au théâtre une tragédie qui vous couronne de lauriers, sans savoir que ces lauriers se flétrissent promptement. J'ai vu Rotrou, Tristan, la Chapelle, Boyer, et dix autres poëtes après eux, adorés du public dans leur temps; et je les vois aujourd'hui pour jamais écartés de la scène sur laquelle ils ont régné. Que les auteurs qui sont maintenant à la mode, ne s'attendent pas à un autre sort! Heureux même ceux qui jouissent toute leur vie de l'estime qu'ils se sont attirée par de brillans succès; car il y en a qui ont le malheur de survivre à une grande réputation, et qui ne laissent après eux qu'un nom qui n'arrache plus d'éloges quand on l'entend prononcer.

Désabusez-vous donc, jeune homme, poursuivit le vieillard, et prenez un meilleur parti que celui de vous consacrer à la poésie : employez mieux votre jeunesse. La guerre ouvre à votre courage une noble carrière. Si vous aimez les lauriers, allez en cueillir dans les champs de Mars;

ou bien allez dans le barreau protéger l'innocence; ou bien, enfin, vous attachant au commerce, partagez avec les négociants l'honneur de le faire fleurir dans l'état. Ces conditions sont préférables au stérile et pénible métier que vous avez envie de faire. Si vous étiez riche, ajouta-t-il, je vous dirois: Abandonnez-vous à votre penchant, faites des vers pour vous amuser; mais puisque vous ne l'êtes pas, occupez-vous plus utilement. Au-lieu de courir après la gloire théâtrale, qui dans le fond n'est qu'une pure chimère, embrassez quelque honnête profession; visez à quelque bon emploi; cela vaudra mieux que tous les vers du monde. Faites-y bien réflexion, mon fils, et mettez à profit ce que je viens de vous dire.

Je rendis grace à ce bon-homme des avis salutaires qu'il venoit de me donner, en l'assurant que je ne les négligerois point : Monsieur, lui dis-je, vous venez de me dessiller les yeux. Je reconnois mon erreur; je m'imaginois que la poésie conduisoit au palais de la fortune; et je vois bien à l'heure qu'il est, qu'elle mène plutôt à l'hôpital. Qu'il y a de jeunes gens dans la même erreur, qui ne sont point encore détrompés, et qui ne le seront peut-être que trop tard! Je suis ravi, me répondit-il, de vous avoir persuadé; c'est toujours un esclave que j'affranchis des liens de la poésie.

Tel fut l'entretien que j'eus avec ce sage et judicieux vieillard, dont les discours demeurent gravés dans ma mémoire. Je retournai chez moi, en me les rappelant ; et plus j'y pensois, plus je les trouvois solides. Enfin, mon cher ami, j'en ai si bien profité, que depuis ce jour-là je n'ai pas senti le moindre accès de poésie. Je suis radicalement guéri de ma métromanie. Il me semble que je te vois rire en ce moment, et que je t'entends crier *gare la rechute ;* mais ne crains rien, loin d'avoir la démangeaison de rimer, je ne m'occupe plus l'esprit que de mémoires, que de productions, que de contredits ; choses que je haïssois beaucoup auparavant, et qui commencent à me devenir moins désagréables de jour en jour ; tu vois par-là, mon cher, que je suis changé du blanc au noir, puisque je me dispose à grossir le nombre des procureurs qui n'est déjà que trop grand. Je veux contenter mon père, qui se fait un extrême plaisir de me voir sur le corps une robe noire. Dieu veuille qu'il ne m'arrive pas d'imiter certain mousquetaire qui quitta l'épée pour se faire conseiller. En se regardant dans une glace sous son nouvel habillement, il se mit d'abord à rire comme un fou, en disant qu'avec son rabat et sa perruque carrée, il ressembloit à une coquecigrue ; ensuite reprenant son sérieux et le style des mousquetaires, il se déshabilla en jurant, et

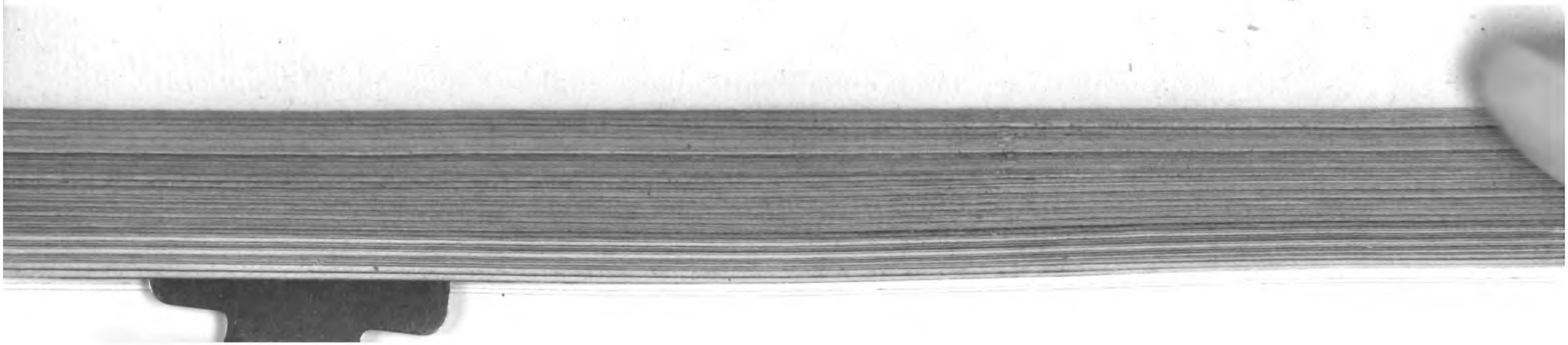
en protestant qu'il aimoit mieux renoncer à la magistrature, que d'en endosser la robe. Ce n'est pas tout, mon ami; mon père veut me marier; il m'a choisi lui-même une fille riche et jolie. Je me suis informé d'elle, sous main, et je te dirai confidemment qu'elle est coquette en diable. Je serai, s'il plaît à Dieu, un procureur accompli.

Cette lettre, dit le marquis, est une fort bonne leçon pour les clercs et pour les écoliers qui s'amusent à composer des poëmes dramatiques, au-lieu de remplir leurs devoirs : ce qui les dérange, et leur fait perdre leur temps.

Après la lecture de cette dernière lettre, la compagnie remercia le curé de sa complaisance.

FIN.

MELANGE
AMUSANT
DE SAILLIES D'ESPRIT
ET DE TRAITS HISTORIQUES
DES PLUS FRAPPANTS.



L'AUTEUR
AU LECTEUR.

LECTEUR, mon ami ou mon ennemi; car je ne sais pas trop bien lequel tu seras, quand tu auras lu cet ouvrage: je l'ai pourtant fait pour te divertir; mais souvent on t'ennuie en voulant t'amuser. Je me suis donné la peine de recueillir un assez grand nombre de réparties vives et de saillies brillantes, qui sont échappées dans des conversations où je me suis trouvé : j'ai entremêlé ces éclairs d'esprit de traits historiques des plus frappants, et j'ai cru que ce mélange pourroit être de ton goût. Si les traits d'histoire et de morale que j'ai choisis ne te paroissent pas insipides, ni les bonnes saillies noyées dans les mauvaises, tu dois être content de mon travail. Je n'ai plus qu'une chose à te dire : c'est que si, par hazard, tu trouves

dans ce recueil quelque bon mot que tu te souviennes d'avoir lu ailleurs, et qui soit échappé au soin que j'ai pris de l'éviter, que cela ne te révolte point contre l'ouvrage : songe que nous pouvons entendre avec plaisir un homme qui nous raconte une chose qui nous a déjà plu dans la bouche d'un autre.

MELANGE
AMUSANT
DE SAILLIES D'ESPRIT
ET DE TRAITS HISTORIQUES
DES PLUS FRAPPANTS.

Je crois que je ne puis mieux commencer cet ouvrage que par un trait historique qui auroit mérité d'avoir place dans l'histoire du héros du Nord, je veux dire du grand Charles XII, roi de Suède. Je tiens ce trait de feu M. le comte de Cronstron, son envoyé à la cour de France; et le voici tel que je le lui ai ouï raconter.

Dans le temps que Charles étoit en Pologne à la tête de son armée victorieuse, il reçut une dépêche de Stockholm, par laquelle la régence lui donnoit avis qu'un gentilhomme de ses sujets, atteint et convaincu d'avoir commis plusieurs crimes des plus noirs, avoit été emprisonné et condamné à mort; mais que l'arrêt n'avoit point encore été exécuté, parce qu'il étoit arrivé un incident qui avoit obligé les juges d'en surseoir

l'exécution; que le coupable, après avoir entendu la lecture de son arrêt, avoit déclaré qu'il possédoit un secret qui pouvoit devenir fort utile à la patrie; qu'il savoit changer le fer en argent, et que, si l'on vouloit lui laisser la vie, il s'occuperoit, dans une prison perpétuelle, à faire de l'argent pour le service de l'état; que les juges, pour savoir s'il disoit la vérité, l'avoient fait travailler, et que tous les orfèvres de Stockholm ayant été appelés pour examiner son argent, l'avoient jugé de bon aloi; que là-dessus la régence, trouvant la chose très-importante, avoit cru devoir en informer sa majesté, et lui demander ses ordres. Quoique Charles eût alors grand besoin d'argent pour fournir aux frais de la guerre, il n'hésita point à faire cette réponse à la régence : *Aussitôt ma dépêche reçue, purgez mes états d'un monstre indigne de vivre.*

Ce trait d'histoire, ce me semble, pouvoit être rapporté. Les lecteurs en auroient peut-être été mieux affectés que de celui dont nous fait part un historien suédois, lorsqu'il nous apprend que Charles XII avoit un chien qu'on appeloit Pompée, et qui mourut en Pologne de sa belle mort. Le roi, dit-il, ne se contenta pas de le regretter; il fit transporter son cadavre en Suède, pour lui faire recevoir les honneurs de la sépulture dans son pays natal. Cette marque de tendresse pour

un chien seroit plus pardonnable à une jolie dame qu'à un grand guerrier.

Une nuit, M. de Turenne faisant la ronde à son ordinaire, pour voir si les sentinelles étoient dans leur devoir, entendit parler assez haut sous une tente; il s'en approcha doucement, et prêta une oreille attentive aux voix qui s'y faisoient entendre. C'étoient deux soldats de la même compagnie qui parloient, en fumant, du prince de Condé et de M. de Turenne. Oui, disoit l'un, j'en demeure d'accord avec vous, M. de Turenne est assurément un grand général; il joint la prudence à la valeur; mais je ne sais s'il a toute l'intrépidité de M. le prince. Et moi, disoit l'autre soldat, je soutiens que M. de Turenne n'est pas moins intrépide que le prince de Condé.

Tandis que les deux grivois s'entretenoient de cette sorte, le général, qui les écoutoit, les observoit attentivement sans en être vu, et s'attachoit moins à considérer celui qui plaidoit sa cause que l'autre. Il remarqua bien ce dernier, et dès le lendemain l'ayant envoyé avec sa compagnie à la tranchée, il l'y suivit. Il fit plus, il se tint assez long-temps auprès de lui, s'exposant ainsi sans nécessité. Comme il faisoit fort chaud dans cet endroit, et que ce soldat paroissoit avoir peur, M. de Turenne lui dit : Comment donc, cama-

rade, tu as l'air effrayé, ce me semble? Il faut voir le péril sans pâlir. Considère-moi bien, aperçois-tu sur mon visage quelque impression de crainte? Monseigneur, lui répondit le soldat, tout le monde n'est pas un Turenne. *Oh! oh!* reprit le général, *je suis donc, à ton avis, plus intrépide qu'hier au soir. Va, mon ami, ajouta-t-il, je te permets de te retirer; sors de la tranchée; je me suis assez vengé de toi en t'y envoyant; mais ne te mêles plus de faire des parallèles entre tes généraux.*

Un avocat et un curé de village s'entretenoient ensemble. Le pasteur étoit un bon prêtre, homme simple, crédule, et passablement ignorant. De fil en aiguille leur conversation tomba sur les loups-garoux. Le curé assura qu'il en avoit vu un; ce qui fit faire un éclat de rire à l'avocat. Riez tant qu'il vous plaira, monsieur le jurisconsulte, lui dit l'ecclésiastique; rien n'est plus véritable. Je ne dis pas on dit; mais j'ai vu. Quoi! monsieur, reprit l'avocat, vous auriez effectivement vu un loup-garou? Comme je vous vois, répartit le curé. Pauvre homme que vous êtes, reprit le jurisconsulte, vous êtes dans l'erreur populaire; il faut que je vous désabuse. Apprenez que ce qu'on appelle communément loup-garou, sont certains hommes mélancoliques qui courent la nuit, et

qui, par des cris affreux, épouvantent le peuple qui les voit passer. Je vous demande pardon, dit le bon curé; il y a des loups-garoux qui ne sont pas des hommes, mais des fantômes. Sur ce pied-là, répliqua l'avocat, vous jureriez donc que vous avez vu réellement un loup-garou? Sans doute, répondit le prêtre, j'en jurerois. Une nuit, au clair de la lune, il en passa un près de moi : à telles enseignes qu'il me causa une frayeur horrible. Et sous quelle forme, dit le jurisconsulte, vous apparut-il? Sous la forme d'un âne, répartit le pasteur. *Allez, allez, monsieur le curé, lui dit l'avocat en faisant un éclat de rire, vous avez eu peur de votre ombre.*

Un abbé auvergnat, âgé de soixante-dix ans pour le moins, se faisoit soigneusement raser tous les jours, et, tout au contraire, un de ses amis qui n'en avoit pas encore trente-cinq, laissoit croître sa barbe par paresse, et sa barbe commençoit à blanchir déjà. Un jour, le vieil abbé passant la main sous le menton du jeune homme, lui dit d'un air badin : Ho! ho! mon ami, tu grisonnes. *Il est vrai*, lui répondit le jeune homme, *je grisonne à la fleur de mon âge; mais savez-vous bien la différence que le monde trouve entre nous deux? Vous vous faites, dit-on, raser tous les jours pour tromper les femmes, et moi*

je laisse croître ma barbe grise pour tromper les maris.

Un fameux guerrier se voyant entouré de médecins et de prêtres, et sur-le-point de mourir, disoit douloureusement : Hélas! pourquoi faut-il que la mort, qui ne m'a jamais fait peur dans les combats, me fasse trembler aujourd'hui dans mon lit? Il faut, en effet, que la mort perde dans un combat le droit d'épouvanter, puisqu'à la journée de Parme, un soldat françois, étendu sur le champ de bataille parmi les morts et les mourants, entendant ceux de son parti crier : *Vive le roi*, fit *chorus* avec eux en expirant.

Un gentilhomme de Dijon, homme d'esprit, ayant envie d'avoir une charge dans la maison d'une princesse, se rendit à Paris pour en traiter avec un officier de cette princesse, lequel en étoit pourvu, et qui cherchoit à s'en défaire. Ils s'abouchent tous deux, conviennent de prix, et prennent un jour pour consommer l'affaire. La veille de ce jour, le Bourguignon pria l'officier de le mener chez la princesse, et de lui procurer le plaisir de la voir souper. L'officier lui donna cette satisfaction. Pendant le repas, le gentilhomme de Bourgogne s'attacha sur-tout à observer la princesse, qui lui parut manger avec un peu trop

d'appétit. Il fit ses réflexions là-dessus en s'en retournant à son auberge; et, dès le lendemain matin, il reprit le chemin de son pays, après avoir chargé son hôte de faire tenir de sa part, à l'officier de la princesse, un billet qui ne contenoit que ces mots : *Ne vous étonnez pas, monsieur, si je vous manque de parole : j'ai vu souper la princesse.*

Une vieille coquette qui faisoit l'agréable, quoiqu'elle fût effroyablement laide, disoit devant sa nièce, qui étoit une fille de douze ans, et fort avancée pour son âge : Si le roi vouloit me faire enfermer dans un couvent, et qu'il m'en laissât le choix, je dirois qu'on me mène aux C***. *Non, ma bonne*, lui dit sa nièce, *je crois que vous feriez mieux de vous mettre aux Quinze-Vingts.*

Deux jeunes gens, dont le plus spirituel n'étoit qu'une bête, dînoient avec une dame d'esprit qui, les connoissant l'un et l'autre pour ce qu'ils étoient, rioit à leurs dépens, en les entendant disputer avec chaleur sur une façon de parler. Je soutiens, dit l'un, qu'il faut dire : Donnez-moi à boire. Non, non, disoit l'autre; je parie tout ce qu'on voudra qu'on dit plus élégamment : Apportez-moi à boire. La dame, à-la-fin, fatiguée d'une si sotte

dispute, fit taire les disputeurs, en leur disant fort plaisamment : *Messieurs, vous vous trompez tous deux ; vous devez dire : Menez-moi boire.*

Il y avoit à la table d'un intendant de province, un père jésuite accompagné d'un frère de sa société. Le frère, mal instruit des usages du grand monde, trouvant un ragoût excellent, y trempa son pain. A cette action rustique, le père voulut lui donner, par-dessous la table, un coup de pied pour l'avertir de ne pas continuer ; mais, par malheur, sa révérence s'y prit si mal-adroitement, qu'au-lieu de frapper la jambe de son compagnon, elle attrapa celle de l'intendant, qui lui dit avec précipitation : *Hé ! mon père, prenez garde à ce que vous faites ; ce n'est pas moi qui sauce.*

Un jeune seigneur, petit-maître en diable, se plaignoit, devant des courtisans, d'un malheur qu'il assuroit lui être arrivé. J'ai, leur dit-il, été arrêté et volé cette nuit sur le Pont-Royal par cinq ou six voleurs qui m'ont mis le pistolet sur la gorge. Ce qui me fâche le plus, c'est qu'avec ma bourse ils m'ont pris des papiers parmi lesquels il y avoit un billet de femme ; cela n'est-il pas bien affligeant ? Un courtisan qui connoissoit ce jeune seigneur pour un jeune homme qui fréquentoit volontiers toutes sortes de dames, lui dit là-des-

sus : *Oui, marquis, vous avez raison d'être mortifié de la perte de ce billet; car ces marauds pourront bien en reconnoître l'écriture.*

M. de Santeuil, ce fameux poëte latin, a dit mille choses qui ne sont point dans le *Santoliana*, et qui pourtant mériteroient d'y être. Un jour j'allai voir ce chanoine avec un de mes amis. Nous le trouvâmes qui se promenoit seul, en gesticulant, dans le jardin de Saint-Victor, où il faisoit apparemment des vers; car il en composoit sans cesse. Nous l'abordâmes, et lui adressant la parole : Monsieur, lui dit mon ami, qui vivoit avec lui très-familièrement, nous venons, ce gentilhomme et moi, vous prier de nous faire part de la nouvelle hymne que vous avez composée, et qu'on nous a extraordinairement vantée. Voulez-vous bien nous accorder cette satisfaction? Ce monsieur que je vous présente, ajouta-t-il, se connoît parfaitement en poésie latine; et pour preuve de cela, c'est qu'il est admirateur de vos ouvrages. *Je le veux bien, messieurs*, répondit Santeuil. *Vous allez entendre la plus belle chose du monde. Je ne crois pas avoir rien fait de meilleur en ma vie.*

La modestie, comme on le peut voir par ce début, n'étoit pas la vertu favorite de ce poëte, lequel, à l'exemple d'Horace, se louoit sans façon

lui-même à tout propos, et disoit ordinairement ce vers, dans l'ivresse d'un ouvrage qu'il venoit d'enfanter :

Sublimi ferio sydera vertice.

Il nous récita donc l'hymne avec sa vivacité ordinaire. Nous applaudîmes à sa versification, ou, pour mieux dire, nous lui en parûmes charmés. Nos louanges échauffèrent le poëte, qui tout-à-coup, entrant en enthousiasme, s'écria du ton d'un énergumène, qui étoit son ton naturel : Voilà ce qui s'appelle des vers ! Virgile et Horace s'imaginoient que personne, après eux, n'oseroit composer des vers dans leur langue. Il est certain que ces deux princes de la poésie latine, après avoir coupé, pour ainsi-dire, l'orange en deux, et l'avoir pressée, l'ont jetée ; mais moi j'ai couru après l'orange, en criant à haute voix : *Attendez, poëte de Mantoue, et vous, favori de Mecenas, attendez, j'en veux faire des zestes.*

Un seigneur de la cour, grand railleur de son naturel, avoit coutume de faire des questions embarrassantes et burlesques aux personnes qu'il abordoit; mais il rencontroit quelquefois des gens dont la répartie étoit prompte. Un jour, entr'autres, il s'avisa d'arrêter, dans le parc de Versailles, un vieux courtisan qui s'y promenoit, et

de lui demander ce que signifioient ces trois mots : *Faribole*, *obole* et *parabole*. Le courtisan qu'il agaçoit, et qui avoit bec et ongles, lui répondit sans hésiter : *Faribole*, c'est ce que vous dites ; *obole*, c'est ce que vous valez ; et *parabole*, c'est ce que nous n'entendons ni vous ni moi.

Je viens de dire que le poëte Santeuil avoit bonne opinion de ses ouvrages ; en voulez-vous encore une preuve démonstrative ? Je vais vous la donner. Je dînois un jour avec lui dans sa chambre. Sur la fin du repas, il entra un chanoine de Saint-Victor chargé de deux lapins qu'il présenta à M. de Santeuil, en lui disant : Mon cher confrère, je reviens de mon prieuré d'où je vous apporte deux lapins de ma garenne. Je vous prie de les accepter d'aussi bon cœur que je vous les présente. *Ah ! mon ami*, répondit vivement Santeuil, *je reçois votre présent avec plaisir, et je vous en remercie. Je vous le payerai au centuple ; je vous donnerai un exemplaire de mes ouvrages.*

Je tiens de la propre bouche de ce poëte un autre trait de sa vie que j'aurois tort d'oublier. M. de Santeuil alla dîner un jour chez M. le maréchal de la Feuillade, à la place des Victoires. Comme il entroit dans la cour, il vit le maréchal

qui s'entretenoit à une fenêtre avec M. l'évêque de Meaux. Ces deux seigneurs l'aperçurent aussi et furent bien aises de le voir : Bon, s'écria le prélat, voici Santeuil, nous allons nous réjouir; mais si nous en voulons tirer bon parti, il faut que nous le mettions en colère ; vous savez qu'il n'est agréable que lorsqu'on le contredit et qu'il se fâche. Il est vrai, dit M. de la Feuillade, que sans cela ce n'est pas un homme fort réjouissant; mais il n'est pas difficile de le mettre en mauvaise humeur. C'est un soin dont je me charge, reprit l'évêque ; je n'ai qu'à critiquer un de ses ouvrages, pour le rendre furieux comme un possédé. D'accord, répliqua le maréchal ; tout ce que je crains, vous connoissez sa pétulence; prenez-y garde, il est sujet à ruer. Je veux bien, répartit le prélat, m'exposer à ses ruades; s'il m'en donne quelqu'une, je l'aurai méritée, puisque je me la serai moi-même attirée de gaieté de cœur.

Enfin, l'on se mit à table, et sur la fin du repas M. de Meaux fit tomber la conversation sur la poésie latine : il affecta même d'élever jusqu'aux nues les premières inscriptions de M. de Santeuil, et finit en disant que c'étoit dommage que les dernières n'y répondissent point. Le poëte pâlit à ces paroles; puis tout-à-coup s'enflammant: Quoi ! monseigneur, dit-il au prélat, vous trouvez mes dernières inscriptions au-dessous des

premières ? Fort au-dessous, lui répondit l'évêque. A cette réponse Santeuil perdant toute retenue, se leva de table en lui disant brusquement : *Hé bien, monseigneur, mes dernières inscriptions sont donc mon apocalypse.*

Un matin j'entrai dans un café où il alloit ordinairement de beaux esprits. Quelques-uns de ces messieurs rioient encore d'une aventure qu'on venoit de leur conter. Je les priai de m'en faire part ; nous parlons du poëte Damon, me dit un géomètre de ma connoissance, et nous rions d'un petit accident qui lui est arrivé. Vous savez qu'il est galant. Il a été voir la belle Dorimène, qui lui a donné sujet de s'en repentir. Pour se venger d'elle, il dit par-tout qu'elle a eu des bontés pour lui, mais qu'il en a des remords cuisants. Il a tort, m'écriai-je en riant, il devroit dire seulement qu'elle l'a maltraité, sans se vanter d'avoir été bien avec elle, suivant cet axiôme d'opéra :

On dit les rigueurs
De sa bergère ;
Mais pour les faveurs
Il faut les taire.

Un Parisien et un Gascon jugeant différemment tous deux de la voix d'une actrice de l'Opéra, disputoient avec vivacité : La belle voix ! disoit

le Parisien; quelle douceur ! Hé quoi ! s'écria le Gascon, sa voix vous paroît douce ? Sandis ! je la trouve, moi, d'une aigreur qui m'écorche les oreilles. *Je crois que si cette fille crachoit de dessus le pont-neuf dans la rivière, elle feroit de l'oxycrat jusqu'à Saint-Cloud.*

Il est constant que les Gascons pensent et s'expriment singulièrement et d'une façon plaisante. Un jeune héritier de Gascogne se plaignant du peu de bien que son père lui avoit laissé, disoit : Comment veut-on que je sois riche ? mon père étoit un prodigue, un dissipateur qui auroit mangé les revenus du roi. *S'il ne fût jamais entré dans notre famille, j'aurois vingt mille écus que je n'ai pas.*

J'ai connu un autre Gascon qui étoit un vieux chirurgien. Il avoit un spécifique qui emportoit toutes sortes de fièvres en moins de trois jours, de sorte qu'il s'étoit par-là mis en vogue. Une veuve et riche bourgeoise de Paris l'ayant envoyé chercher, lui dit : Monsieur, vous voyez une femme bien mortifiée. J'ai un fils qui étudie au collège des révérends pères Jésuites; il devoit danser sur le théâtre dans un ballet qui sera représenté dans six jours; mais comme il a une fièvre continue, il n'y a pas d'apparence qu'il y puisse danser.

Pardonnez-moi, madame, lui répondit le chirurgien d'un air de confiance, je le ferai danser; deux jours après qu'il aura pris mon remède, adieu la fièvre; et puisque le ballet ne doit être exécuté que dans six jours, vous pouvez compter qu'il dansera. Il ne se contenta pas d'avoir assuré que l'écolier danseroit : Oui, madame, ajouta-t-il, comme si son spécifique eût eu aussi la vertu de faire danser parfaitement; *il dansera, vous dis-je, et encore mieux que les autres.*

Un maître de pension de chiens, je veux dire un de ces hommes qui prennent chez eux des chiens en pension pour leur apprendre des gentillesses, fut appelé chez une marquise, qui lui dit qu'elle avoit une chienne dont elle vouloit lui confier l'éducation. Vous êtes, à ce qu'on m'a dit, continua la dame, le premier maître de Paris pour faire de bonnes écolières, et c'est ce qu'il faut à Sylvie, car c'est une ignorante qui ne sait pas même encore apporter. Combien demandez-vous de temps pour l'endoctriner? Il faut, répondit-il, que je voye le sujet auparavant. La marquise, aussitôt appela sa chienne, et la mettant entre les mains du maître : Tenez, monsieur, lui dit-elle, voyez, examinez bien cette petite créature, et me dites si vous lui trouvez de la disposition à devenir savante. Le maître, après

avoir manié les pattes de Sylvie, assura qu'elle lui paroissoit disciplinable et propre à profiter de ses leçons. Je lui enseignerai, poursuivit-il, mille singeries amusantes, et je vous réponds que dans trois mois vous aurez une chienne accomplie. Et combien prenez-vous par mois pour une pensionnaire, lui dit la dame? Deux louis d'or, répondit-il; c'est un prix fait. Comment deux louis, s'écria la marquise étonnée! Je croyois qu'il ne m'en coûteroit tout-au-plus qu'une pistole. Fi donc! madame, répliqua-t-il, me prenez-vous pour un répétiteur de philosophie? Je prends deux louis d'or. *N'est-il pas juste que je sois payé comme les maîtres à danser, puisque ces messieurs et moi nous faisons le même métier.*

A-propos de chiens, Lucien rapporte qu'une dame romaine affectoit de faire porter un petit chien qu'elle aimoit, par un philosophe stoïcien, dont elle avoit coutume de se faire accompagner. Ce qui le fit appeler par les stoïciens, philosophe cynique. Les femmes font faire aux hommes aujourd'hui des actions bien plus basses; mais l'amour consacre toutes les bassesses.

En entrant un matin dans le cabinet d'un homme de lettres de mes amis, j'en vis sortir une façon d'auteur de ma connoissance, homme

extraordinairement laid. Nous nous saluâmes de part et d'autre ; ce que mon ami ayant remarqué : A ce que je vois, me dit-il, vous connoissez ce petit monstre-là ? Il y a long-temps, lui répondis-je ; et, tel qu'il vous paroît, croyez-vous bien qu'il ne laisse pas d'avoir pour femme une des plus aimables personnes de Paris : mais elle a la réputation de ne lui être pas scrupuleusement fidèle. *Oh !* répliqua mon ami, *je n'étois en peine que de savoir s'il étoit marié.*

Un cavalier galant et déjà sur la fin du bel âge, étoit aimé depuis dix ans d'une vieille et riche veuve. Elle tombe malade, elle se met entre les mains des médecins et meurt ; car cela va tout de suite le plus souvent. Par bonheur pour le galant, elle avoit fait avant sa mort un testament par lequel elle lui laissoit une belle terre. Les héritiers de la veuve voulurent lui contester son legs ; mais ils perdirent leur procès. Après l'audience, une nièce de la défunte, fille de dix-huit ans, et qui de plus est fort jolie, dit d'un air railleur au cavalier : Monsieur, monsieur, voilà une terre que vous avez eue à bon marché : *Mademoiselle*, lui répondit-il, *je vous la donnerai pour le même prix quand il vous plaira.*

L'empereur Auguste ne voulant pas être loué

par les méchants poëtes, ordonna aux préteurs de les empêcher d'avilir son nom par leurs écrits, et même de le prononcer dans leurs assemblées. Heureusement pour les mauvais poëtes d'aujourd'hui, les princes n'ont pas tous la délicatesse d'Auguste.

Lorsque j'entends parler de mauvais poëtes, je pense toujours à ce pauvre abbé Marolles de Villeloin, le traducteur banal des auteurs latins. Il avoit un talent tout particulier pour composer des vers ridicules sans les croire tels. Je le trouve sur-tout inimitable dans la traduction de ces deux vers de Virgile :

Malo me Galatea petit lasciva Puella :
Et fugit ad salices, et se cupit ante videri.

Il les a traduits en quatre vers françois très-propres à égayer le lecteur. Les voici :

Galatée cujouée et dans sa belle humeur,
Me frappe d'une pomme et me fait de l'honneur;
Et puis elle s'enfuit sous la verte saussaie,
Et fuyant, elle veut être vue étant gaie.

Nos poëtes tragiques, faute d'attention, tombent dans un défaut qui n'est pas moins condamnable que celui de faire des vers ridicules. Ils en mettent de comiques dans leurs tragédies, sans faire réflexion que les spectateurs, qui pren-

nent plutôt garde aux mauvais endroits d'une pièce qu'aux bons, sont prompts à saisir ce qui leur donne occasion de rire ; et par-là souvent, un ouvrage, quoique d'ailleurs plein de beautés, est mal reçu du parterre.

Quand Rome eut le bonheur de perdre l'empereur Caligula, on trouva dans le cabinet de ce prince deux papiers, sur l'un desquels étoit écrit le mot *épée*, et sur l'autre on lisoit, le mot *poignard*. Ces papiers funestes contenoient les noms de plusieurs malheureux citoyens que le tyran avoit dessein de faire périr par ces instruments. Se peut-il qu'un si méchant prince ait eu après sa mort autant d'imitateurs que l'histoire lui en donne ?

Il y a des commissions dont il est bien désagréable d'être chargé. Un roi de Perse irrité contre son fils unique, résolut de s'en défaire, et proposa dans sa colère, à un seigneur de sa cour, de tuer ce jeune prince, sous peine d'être exilé. Le courtisan, sans balancer, refusa de se charger de la commission, aimant mieux aller en exil, que de se couvrir d'un sang si précieux. Le sophi, dont la fureur ne s'apaisoit point, s'adressa à un autre seigneur qui fut plus obéissant et lui porta même la tête du prince, en s'applau-

dissant de son exécution sacrilège ; mais le sophi ne vit point la tête de son fils sans que la paternité s'émût ; et sa fureur changeant d'objet, il fit sur-le-champ mettre à mort l'assassin, dont il donna tous les biens au courtisan exilé, punissant ainsi la coupable obéissance de l'un, et récompensant la généreuse désobéissance de l'autre.

La naissance d'Apelles et celle d'Hippocrate rendoient célèbre l'île qui avoit vu naître ces grands hommes ; mais elle l'étoit encore davantage, à cause du temple d'Esculape qu'on y voyoit, et dans lequel tous les malades qui guérissoient étoient obligés d'aller faire enregistrer les remèdes auxquels ils devoient le rétablissement de leur santé. On dit qu'Hippocrate n'étoit devenu si habile qu'à force d'avoir lu ces mémoires inestimables. Si cela est, quel dommage que nos jeunes médecins ne les ayent pas ! ils leur seroient peut-être plus utiles que nos écoles de médecine.

Je n'oublierai jamais un trait que je me souviens d'avoir autrefois lu dans une vieille chronique turque. Le Grand-Seigneur voulant se faire saigner, fit venir son premier chirurgien, qui se mit aussitôt en devoir de lui ouvrir la veine ; mais par malheur en piquant le bras de sa hautesse, la pointe de la lancette se cassa et demeura dans

la plaie. Que fit le chirurgien dans un si grand embarras? Il eut recours à un expédient des plus singuliers; il donna un rude soufflet au Grand-Seigneur, qui l'ayant reçu se mit dans une fureur extrême, et cette fureur lui devint salutaire, puisqu'elle fit sortir de l'ouverture de la veine la pointe de la lancette. Ce que le chirurgien ne vit pas si tôt, qu'il s'écria d'un air de triomphe : Loué soit notre grand prophète, qui m'a si heureusement inspiré ! voilà ma faute réparée ! Ta hautesse à présent peut me faire mourir, si elle veut, pour me punir d'avoir commis le crime que je viens de commettre ; mais pour la tirer du péril où je l'avois mise, j'aurois risqué mille vies. *Va*, lui répondit le Grand-Seigneur, *je dois plutôt songer à te récompenser qu'à te punir.*

On dit que le père du fameux Michel-Ange, n'étant pas bien aise que son fils s'attachât à la peinture, avoit coutume de le gronder quand il le voyoit peindre ou dessiner. Un jour, entr'autres, en le reprenant, il se mit dans une colère horrible contre lui. Notre peintre, au-lieu de faire quelque attention aux reproches que son père lui faisoit, le considéra avec admiration ; et frappé d'un si beau modèle de vieillard irrité : *Ah !* s'écria-t-il en enthousiaste, *le beau père en colère à peindre !*

Plaisante réponse d'Aristote.

Ce philosophe eut un jour le malheur de rencontrer un homme qu'il connoissoit pour un importun, pour un babillard insupportable dans la société. Il auroit bien voulu l'éviter, mais cela ne lui fut pas possible; car son fâcheux l'aborda brusquement, et lui adressant la parole, sans lui donner le temps de se reconnoître : Grand philosophe, lui dit-il, vous qui savez tout, daignez m'apprendre s'il faut ajouter foi à ce qu'Appien rapporte dans son troisième livre de la chasse? Il assure que le heurlement des loups fait mourir les agneaux. Cela ne vous paroît-il pas bien étonnant? Non, lui répondit Aristote, en se débarrassant de lui avec précipitation. *Tout ce que je trouve d'étonnant, c'est qu'un homme qui a deux jambes et qui vous voit venir à lui, soit assez sot pour vous attendre.*

Alexandre alla voir travailler Apelles dans son attelier, et s'avisa de parler peinture. Comme il s'en acquittoit fort mal, le peintre lui dit tout bas en souriant : *Taisez-vous, seigneur, vous faites rire les garçons qui broyent mes couleurs.* Ce n'est pas un défaut d'ignorer un art; mais c'en est un d'en parler quand on l'ignore.

Un général d'armée remarquant parmi les officiers qui dînoient à sa table, un homme d'une figure assez plate, et qui n'avoit pas l'air opulent, lui demanda qui il étoit : Je ne suis encore que sous-lieutenant d'infanterie, lui répondit l'officier subalterne, qui étoit un jeune cadet de la Garonne, des plus éveillés. Le général, homme fier, à ce mot de sous-lieutenant sourit d'un air dédaigneux : Qu'est-ce que c'est qu'un sous-lieutenant ? Y a-t-il dans l'armée quelqu'un qui soit au-dessous d'un pareil officier ? Oui, monsieur, lui répartit le Gascon. Mais encore, reprit le général, quelle place peut être inférieure à la vôtre ? *Parbleu, lui répondit l'officier, c'est celle du capitaine de vos gardes.*

Un de nos poëtes connu pour un de ceux qui passent quelquefois par les baguettes, se plaignoit dans un café d'un homme qui n'étoit pas présent : Oui, disoit-il, avec emportement, il me le payera. Je lui donnerai cent coups de bâton, la première fois que je le rencontrerai. *Cent coups de bâton !* s'écria là-dessus un plaisant qui connoissoit notre poëte pour un homme qui n'étoit pas si méchant qu'il le paroissoit : *Cent coups de bâton ! C'est beaucoup. Mais*, ajouta-t-il, *il est vrai que vous êtes en fonds, vous pouvez les donner sans vous incommoder.*

Après la bataille d'Hochstet, on chanta le *Te Deum* à la cour du vieux duc de Zell, et l'on y fit bien des réjouissances. Un seul homme parut ne prendre aucune part à la joie publique; c'étoit un valet-de-chambre du duc, un François qui servoit son altesse depuis vingt-cinq ans. Le prince s'étant aperçu qu'il avoit un air triste, l'appela et lui dit tout bas en riant: Mon pauvre garçon, nature pâtit chez toi, n'est-ce pas? *Hélas! mon prince*, lui répondit le valet-de-chambre, *il y a si long-temps que j'ai l'honneur d'être à votre service, que je ne saurois m'affliger de ce qui réjouit votre altesse; mais je vous avoue en même-temps que je ne puis oublier que je suis François.*

Pèdre I, surnommé le Juste et le Cruel, huitième roi de Portugal, ayant appris qu'il y avoit dans les prisons de Lisbonne, un jeune bourgeois, pour avoir battu son père, en témoigna une extrême surprise. Il ne pouvoit croire qu'un fils fût capable de s'emporter jusqu'à frapper l'auteur de sa vie. Il voulut approfondir cette affaire. Il commanda qu'on fît venir la mère du prisonnier, et dans un entretien particulier qu'il eut avec elle, il lui fit adroitement avouer que l'enfant étoit fils d'un M***, par lequel autrefois elle avoit été séduite. Après que le roi eut arraché à la bour-

geoise un si horrible secret, il tourna toute sa colère contre le M*** qu'il fit étrangler.

C'est ce même roi de Portugal qui, pour prévenir la ruine de la veuve et de l'orphelin, bannit du barreau les avocats et les procureurs; ce qui, dit un historien, parut si judicieux à Marie reine de Hongrie, qu'elle mit les choses sur le même pied dans ses états. Elle faisoit à son exemple plaider les parties devant elle, et terminoit sur-le-champ leurs contestations. Il y a bien d'autres pays où l'on souhaiteroit que la justice fût administrée de cette façon.

Pèdre-le-Cruel, roi d'Arragon, étoit contemporain de celui de Portugal, et le surpassoit en cruauté. Le trait que je vais rapporter fera connoître son caractère. Ce prince n'avoit pas de plus grand plaisir que de se déguiser la nuit, et d'aller tout seul courir les rues de Sarragosse, pour attaquer les passants et férailler avec eux. Une nuit il rencontra un cavalier qui n'étoit accompagné de personne et qui portoit une guitare qu'il se proposoit apparemment de faire entendre sous le balcon de sa maîtresse. Le prince spadassin l'arrêta et l'obligea de mettre l'épée à la main. Ils se poussèrent de part et d'autre, et le roi, après

avoir tué son homme, regagna son palais fort satisfait de sa soirée.

Le lendemain matin, il demanda aux courtisans qui vinrent à son lever, ce qu'on disoit de nouveau dans la ville : Sire, lui répondit l'un d'entre eux, il est arrivé cette nuit un malheur. Don Joseph de Longarés a été tué d'un coup d'épée; et ce qu'il y a de plus triste, c'est que personne ne sait qui lui a ôté la vie; ce qui fait perdre à ses parents et à ses amis l'espoir de pouvoir le venger. Le corrégidor qui vint confirma cette nouvelle dont le roi affecta de paroître fort affligé : Il faut, s'écria-t-il, aussi vivement que s'il eût oublié qu'il étoit l'auteur de ce funeste accident, il faut remuer ciel et terre pour découvrir le coupable; j'en veux faire un exemple qui épouvante les méchants. Allez, continua-t-il en s'adressant au corrégidor, je vous ordonne de faire vos diligences, et de venir demain me rendre compte de vos recherches.

Le magistrat obéit; il fit tant de perquisitions qu'il fut enfin au fait : Hé bien, lui dit le prince le jour suivant, quel a été le fruit de vos soins? Avez-vous appris ce que je veux savoir? Sire, lui répondit le corrégidor d'un air embarrassé, le meurtrier, à ce qu'on m'a dit, est d'une qualité si distinguée, que nous ferons mieux, je crois, d'en demeurer là que de pousser les choses plus loin. Pourquoi cela, reprit le roi d'un ton de

voix élevé ? quel que soit cette homme-là, je prétends que vous lui fassiez son procès ; qu'il éprouve toute la rigueur des loix ; point de ménagement.

Le juge étonné de voir que le prince s'obstinoit à exiger de lui une semblable chose, sortit en l'assurant qu'il alloit promptement finir cette affaire ; effectivement le jour d'après il revint trouver le roi : Sire, lui dit-il, je viens de condamner à mort l'assassin ; mais ce n'est que par contumace, car il s'est évadé après avoir fait son coup. Au défaut de sa personne, j'ai pris un parti que V. M., je pense, ne désapprouvera pas : j'ai fait attacher à un poteau dans la place publique un écriteau qui contient ma sentence ; et comme je ne sais que le nom de baptême du meurtrier, j'ai fait mettre seulement ces paroles : *Un quidam nommé don Pedre*, etc... *Fort bien*, lui dit le prince, *vous avez fait votre devoir ; je suis content de vous.*

Il arriva dans le temps de la régence qu'un officier de la garnison de Valenciennes fut député pour aller à la cour solliciter le payement de ce qui étoit dû à son régiment. Cet officier étoit un homme chargé d'embonpoint et avoit un teint fleuri. Dès qu'il fut à Paris, il alla au Palais-Royal présenter un placet au régent, qui voyant que tous les besoins du régiment y étoient exposés, considéra

fort attentivement le député, et lui dit en souriant: *Il faut avouer que votre garnison ne pouvoit choisir un homme plus propre que vous à représenter sa misère; vous avez un visage de bisque nourri: Monseigneur*, lui répondit l'officier, *ne me reprochez pas, s'il vous plaît, mon visage; car je le dois à mon auberge.*

Deux comédiens du roi allèrent un matin souhaiter une heureuse campagne à monsieur le maréchal de*** la veille de son départ pour le Rhin. Sur la fin de leur conversation, un des comédiens qui étoit un acteur comique, prenant le ton d'un héros de théâtre, dit au général pour le faire rire en le quittant: Allez, seigneur, allez dans les champs de Mars cueillir de nouveaux lauriers; songez que vous devez tous les ans une victoire à la France; vous vous êtes jusqu'à-présent bien acquitté de cette dette, et je serois volontiers votre caution pour l'avenir. Le maréchal, à qui les plus brillantes reparties ne coûtoient rien, lui répondit: Vous me faites un compliment trop flatteur, M. Crispin; vous savez que le dieu des batailles est le maître des événements. Il est vrai qu'il a dit: Aide-toi et je t'aiderai. *Ainsi j'espère*, ajouta-t-il en souriant, *que Dieu et moi nous ferons quelque chose cette année.*

Ce grand général ne se flattoit pas d'une fausse

espérance, puisqu'il commença sa campagne par forcer les lignes des ennemis.

Le même acteur comique, qui étoit en possession de parler familièrement à M. le duc d'Orléans, se trouvant par hasard derrière lui dans la foule sur les degrés du palais, le jour que ce prince fut déclaré régent du royaume, il lui prit une boutade digne d'un homme de sa profession. Il tira doucement par la manche S. A. R. et lui dit à l'oreille : *Monseigneur, avouez que vous jouez aujourd'hui un beau rôle.* Le prince ne put s'empêcher de sourire de cette saillie comique, malgré les choses sérieuses dont il avoit l'esprit occupé.

Le soir d'une journée malheureuse pour nos armes, un vieux soldat retournoit au camp fort affligé du succès de la bataille et jurant contre le chef de l'armée. Il entra dans une boutique où l'on vendoit du tabac ; il en acheta, mais par inadvertance il sortit sans payer : Hola, ho ! grivois, lui dit la marchande, et où est l'argent ? Le soldat revenant tout-à-coup de sa distraction, satisfit la marchande et dit : *Sarpedié la tête me tourne ; je crois que je deviens général.*

Un autre vieux soldat ayant été surpris en maraude, alloit être branché pour un chou qu'il avoit

dérobé. Comme il ne croyoit pas avoir mérité un si rigoureux châtiment pour une faute si légère, il ne pouvoit se résoudre à se jeter aux pieds d'un religieux qui étoit là pour le confesser ; on avoit beau lui représenter que les loix de la guerre vouloient qu'on punît un maraudeur, sans qu'on eût égard à la valeur des choses qu'il avoit volées : Vous vous moquez de moi, monsieur, disoit-il au prévôt de l'armée ; quoi ! vous voulez faire pendre un soldat de soixante ans pour un chou ? Allons, allons, cela n'est pas juste. Point tant de raisonnement, mon ami, lui répondit le prévôt, confesse-toi vîte. Qu'on l'expédie. Enfin le soldat au-lieu de céder docilement aux efforts que les gens du prévôt faisoient pour se saisir de sa personne, les repoussoit de toute sa force.

Pendant qu'il luttoit contre eux vigoureusement, il passa par-là un prince qui eut pitié de ce vieux soldat, et qui pria le prevôt de suspendre l'exécution pour une heure, disant qu'il alloit demander sa grace au général. Véritablement ce prince lui parla pour le coupable, et bientôt le prevôt reçut ordre de le lâcher. Le soldat, transporté de joie de se voir hors de péril, dit à ses camarades : *Hé bien, mes amis, vous le voyez, si je me fusse confessé, ma foi j'étois pendu.*

Un grenadier, surnommé la Ramée, ayant été

condamné à passer par les armes pour avoir commis un crime militaire, fut conduit au lieu de son supplice. Là, quand il vit que ceux de ses camarades qui devoient décharger leurs fusils sur lui, alloient lui rendre ce triste service : Mes amis, leur dit-il, ne me tirez pas, je vous prie, au visage, je n'aime point cela. C'est une foiblesse que j'ai. Adressez, poursuivit-il, en leur montrant sa poitrine à nu, adressez là vos coups. En même-temps ils tirèrent sur lui tous ensemble ; et comme après cette décharge le grenadier se sentit encore en vie, il s'écria brusquement : *Il faut du canon pour tuer la Ramée.* Mais en achevant ces mots, il tomba roide mort.

Il faut convenir que s'il y a quelques mauvais moines, en récompense il en est beaucoup de bons, et qui font connoître par leur conduite qu'ils sont prédestinés à la gloire éternelle. Un capucin déjà dans un âge avancé étoit fort incommodé de la pierre. Il fut transporté par ordre de son supérieur, à la Charité, pour y être taillé. Les chirurgiens se disposent à lui faire l'opération, et le religieux se prépare courageusement à la souffrir avec fermeté. Il y avoit déjà trois minutes que ces ministres de Saint-Côme exerçoient sa constance, lorsque le patient, ne pouvant plus tenir contre la vivacité de ses douleurs, leur dit d'une

voix plaintive : Hé, messieurs, cela sera-t-il bientôt fait? Dans un moment, mon père, lui répondirent les chirurgiens. Encore un peu de patience. Ah! seigneur, reprit alors ce saint homme, en levant les yeux au ciel, pardonnez-moi mon impatience. Hélas! vous avez souffert pour moi bien davantage. Puis s'adressant aux chirurgiens : *Messieurs*, leur dit-il, *achevez l'opération à votre aise.*

Un médecin octogénaire jouissoit d'une santé inaltérable. Ses amis lui en faisoient compliment tous les jours : Monsieur le docteur, lui disoient-ils, vous êtes un homme admirable, vous n'avez jamais la moindre indisposition. Que faites-vous donc pour vous porter si bien? Je vais vous le dire, messieurs, leur répondoit-il; et je vous exhorte en même-temps à suivre mon exemple. *Je vis du produit de mes ordonnances, sans prendre aucun des remèdes que j'ordonne à mes malades.*

Un roi de Castille en se faisant attacher sa cuirasse et se préparant au combat, suoit à grosses gouttes. Comme il passoit pour un prince courageux, ses officiers en étoient surpris. Il y en avoit même qui n'expliquoient pas ses sueurs à son avantage. Il s'en aperçut, et leur dit d'un air fanfaron : *Vive Dieu! si mon corps savoit à quels périls*

affreux mon courage va l'exposer, il sueroit plutôt du sang que de l'eau.

M. de Turenne dînoit un jour chez M. le premier président de Lamoignon, qui lui demanda si nature ne pâtissoit point chez lui quand il se préparoit à combattre : Pardonnez-moi vraiment, lui répondit M. de Turenne, je suis dans une grande agitation. *Mais il y a quelques officiers subalternes et un grand nombre de soldats qui ne sentent point le danger.*

Il y avoit dans l'Amérique méridionale un petit prince indien qui tranchoit du souverain. Il appeloit le canton qu'il habitoit, son royaume, et se paroit fièrement du titre de roi. Il ne sortoit presque jamais de son palais, ou s'il en sortoit, il ne perdoit jamais de vue son territoire. Il passoit les jours à se faire encenser comme une divinité par ses sujets qui nourrissoient son orgueil par leurs flatteries. En un mot, renfermé dans sa grandeur imaginaire, son ignorance étoit telle qu'il ne savoit pas qu'il y eût sur la terre d'autres souverains que lui, supposé qu'il en fût un. Il n'en avoit du-moins qu'une idée très-confuse.

Deux missionnaires françois qui, par hazard, traversoient ses petits états, entendirent parler de lui, et furent curieux de le voir. Ils allèrent lui

présenter leurs respects dans son palais, qui n'étoit qu'une chaumière des plus misérables. Ils trouvèrent le monarque assis et fumant sur son trône de jonc. Il étoit entouré d'une foule de courtisans, tous hommes de petite taille de même que leur prince, qui avoit moins l'air d'un potentat que d'un marmouzet.

Ce roi ne reçut point mal les deux missionnaires, auxquels il demanda s'il y avoit un autre pays que celui qui étoit sous sa domination. Ces messieurs étonnés, comme vous pouvez le penser, d'une question si nouvelle, et qui leur faisoit juger qu'il n'avoit aucune connoissance des parties du monde terrestre, étalèrent à ses yeux une mappemonde qu'ils portoient avec eux; et l'un de ces missionnaires lui dit : Mon prince, considérez, s'il vous plaît, cette carte sur laquelle est tracée la figure du monde terrestre. Ensuite lui faisant observer les deux hémisphères l'un après l'autre : De ce côté, poursuivit-il, voilà l'Europe, l'Asie et l'Afrique; et de l'autre est l'Amérique, tant méridionale que septentrionale. Vous pouvez voir d'un coup-d'œil les nations différentes, les empires, les royaumes et les républiques qui composent la terre.

Eh! où sont mes états, interrompit avec précipitation le monarque indien? Voyons s'ils sont bien marqués sur cette carte : Sire, lui dit le missionnaire, vos états, pardonnez-moi ma franchise,

sont d'une trop petite étendue pour y être mis, et les géographes ne les connoissent pas. Le prince américain changea de couleur à ces paroles, et sentant son orgueil humilié, peu s'en fallut dans sa colère qu'il ne fît périr les deux apôtres. Cependant, quel que fût son dépit, il se contenta de les chasser de son palais, en leur ordonnant de sortir de ses états dans vingt-quatre heures, *sans songer qu'à-peine il leur en falloit une pour lui obéir.*

Les bains chauds de Baïes attiroient autrefois beaucoup de monde. Ils étoient environnés de myrtes qui parfumoient l'air de leur odeur. On n'alloit pas moins à ce lieu délicieux pour le plaisir que pour la guérison des maladies. Ne pourroit-on pas dire la même chose à-peu-près de nos eaux de Bourbon ? Elles n'ont pas été moins en vogue pendant plusieurs années. L'Amour y a souvent tenu sa cour, *et l'on dit qu'on y a plus gagné de gouttes qu'il n'y en a eu de guéries.*

Un rien peut faire la réputation d'un médecin, comme il faut très-peu de chose pour la détruire. Antonius Musa, médecin d'Auguste, étoit si entêté de ses bains froids qu'il les ordonnoit à tous ses malades, quelques maladies qu'ils pussent avoir. Il fut assez heureux pour guérir l'empereur, et il

n'en fallut pas davantage pour le faire regarder avec admiration. Les Romains lui élevèrent une statue auprès de celle d'Esculape, et Auguste lui donna le droit de porter l'anneau d'or. Enfin, Antonius Musa étoit plus estimé qu'Hippocrate; mais ses admirateurs furent bientôt détrompés, et ce médecin perdit son crédit en tuant par ses bains froids le jeune Marcellus. Alors, passant d'une extrémité à l'autre, il tomba dans le mépris : on abattit sa statue avec indignité. Il fut même obligé de se cacher pour éviter le sort funeste qui auroit pu devenir le prix de son ignorance.

Un procureur du châtelet, grand ami de la liqueur bachique, s'étoit fait une douce habitude d'aller souper tous les soirs au cabaret. Une nuit en s'en retournant chez lui, précédé d'un petit laquais qui portoit un flambeau, il rencontra trois jeunes gens qui venoient de souper ensemble. Ces gaillards, prêts à faire des espiégleries, remarquant à la lueur du flambeau que le procureur avoit sur ses épaules un manteau d'écarlate tout neuf, firent semblant pour se réjouir de vouloir le lui ôter. Pour cet effet, deux d'entre eux l'abordèrent; et le prenant au collet, chacun de son côté, ils lui demandèrent brusquement le chemin de la Grève. Le procureur, homme plaisant et

prompt à répartir, leur répondit : *Messieurs, prenez mon manteau, il vous y menera tout droit.*

On peut dire à la louange d'Auguste, qu'on ne savoit s'il aimoit plus ses sujets qu'il n'en étoit aimé, puisqu'on voyoit tous les jours à Rome des testateurs ordonner par testament à leurs héritiers d'aller au capitole offrir des victimes, pour remercier les dieux de ce que l'empereur leur survivoit. Voilà peut-être le trait historique qui fait le plus d'honneur à la mémoire d'Auguste.

Il y avoit à Rome deux sortes de parasites : les uns s'attachoient à une maison et y mangeoient assidûment comme des pensionnaires, et les autres alloient piquer les bonnes tables de tous côtés. *Il y a dans la ville de Paris bien des descendants de ces deux espèces de parasites.*

Avant la loi Julia, les maris avoient droit de tuer leurs femmes lorsqu'elles étoient surprises en adultère. Mais comme on s'aperçut que la colère et la jalousie aveugloient quelquefois les maris, et leur faisoient abuser de ce pouvoir, Auguste le leur ôta pour le donner aux pères de leurs épouses. Que gagnoient les dames romaines à ce changement ? Elles avoient du-moins, me répondrez-vous, des juges plus pitoyables dans leurs pères, qui ne

les condamnoient que lorsqu'elles méritoient bien de l'être : cela est vrai. Mais, ma foi, vive Paris pour ces sortes de dames : leur condition y est beaucoup plus douce. *Elles en sont quittes pour être envoyées à Sainte-Pélagie pour un temps.*

Il n'y a pas long-temps qu'en feuilletant l'Histoire universelle de Louis Coulon, j'y trouvai un trait que je ne pus lire sans horreur, et qui pourtant me fit rire malgré moi, tant il me parut cruel et ridicule en même-temps. Basile, empereur de Grèce, dit Coulon, après avoir vaincu les Bulgares, déshonora sa victoire par l'infâme traitement qu'il fit à quinze mille prisonniers que la fortune venoit de soumettre à ses armes. Il leur fit crever les yeux ; ensuite, se faisant un jeu d'une action si barbare, il divisa ces malheureux en compagnies de cent hommes chacune. Après quoi ce vainqueur extravagant les renvoya dans leur pays, chaque compagnie ayant un borgne pour la conduire.

Un vieux docteur en médecine, rencontrant dans la rue un jeune marchand de ses amis, lui demanda comment il se portoit : Pas trop bien, lui répondit le marchand, j'ai depuis hier un rhume effroyable. Il faut, reprit le médecin, vous

défaire promptement d'une si mauvaise compagnie, et rien n'est plus facile. Vous n'avez ce soir qu'à vous coucher sans souper. Ne prenez rien qu'un grand verre d'eau chaude en vous mettant au lit. Le marchand fut assez sot pour suivre exactement l'ordonnance du docteur. Il se coucha, et ne fit que tousser toute la nuit sans pouvoir dormir. Le lendemain, il entra par hazard dans sa boutique un chirurgien de sa connoissance, lequel l'entendant tousser, lui dit : Vous êtes bien enrhumé, ce me semble? Comme tous les diables, répondit le marchand; et ce qui me fâche, c'est que je ne sais que faire à cela. C'est un mal pourtant qui n'est pas sans remède, reprit le chirurgien; et si vous voulez, je vous guérirai en moins de vingt-quatre heures : Fort bien! s'écria le marchand en faisant un éclat de rire; ne seriez-vous pas homme à m'ordonner de ne point souper ce soir et d'avaler de l'eau chaude en me mettant au lit? Au contraire, lui répartit le chirurgien; je vous ordonnerai plutôt de bien souper, de manger; de manger même de la salade si vous l'aimez, et de boire avec cela une demi-bouteille de bon vin de Nuits, pur ou du-moins peu trempé : demain vous m'en direz des nouvelles. Le marchand, qui étoit un vivant de haut appétit, et qui avoit moins d'aversion pour le vin que pour l'eau chaude, suivit le conseil du chirurgien. Il soupa bien; puis s'étant

couché là-dessus, il s'endormit et se leva le lendemain en bonne santé.

Ce qui me reste à dire est le meilleur : Le marchand, trois jours après, rencontra dans son chemin le vieux docteur qui lui avoit fait passer une si mauvaise nuit : Hé bien ! lui dit ce médecin d'eau douce, comment va le rhume ? Bon, lui répondit le marchand, il y a long-temps que je ne l'ai plus. Oh ! vraiment, reprit le docteur d'un air triomphant, je savois bien qu'il ne tiendroit pas contre mon ordonnance. La bonne chienne d'ordonnance ! s'écria le marchand en éclatant de rire ; j'en ai pensé crever. Détrompez-vous, mon ami, poursuivit-il en prenant son sérieux ; ce n'est ni votre diette ni votre eau chaude qui m'ont tiré d'affaire. En même-temps il lui conta de quelle façon il avoit été guéri. Ce que le docteur écouta fort attentivement. Et après avoir fait ses réflexions là-dessus : *Oui-dà*, dit-il, *je le croirois bien. Les aliments se fondent et se mêlent avec les humeurs, de manière que souper ou ne pas souper, c'est la même chose.*

On louoit excessivement l'esprit d'un homme qui occupoit un poste important dans la société civile, et qui pourtant n'étoit pas un grand génie. Un railleur qui étoit présent, dit d'un air froid et malin : *Quand on est en place on a tout l'esprit*

du monde, parce qu'on a quelquefois du monde qui a de l'esprit.

Deux auteurs, l'un trop vif et l'autre trop flegmatique, étoient toujours appointés contraires, et dans leurs disputes il leur échappoit de part et d'autre des paroles piquantes. L'auteur impétueux, quoiqu'il fût beaucoup moins estimé que son confrère dans la république des lettres, ne laissoit pas d'être le plus présomptueux. Monsieur, dit-il un jour au flegmatique, apprenez qu'il ne vous convient pas de vous mesurer avec moi. Le public nous connoît bien tous deux, et me met fort au-dessus de vous. *Cela étant*, répartit l'autre auteur, en lui riant au nez, *il faut donc que je sois bien méprisé du public.*

Les grands ne peuvent être trop attentifs à ce qu'ils font, puisque l'on tient registre de toutes leurs actions, même les plus indifférentes. On sait, par exemple, qu'Auguste ne buvoit ordinairement que trois coups de vin dans un repas, et que lorsqu'il lui prenoit envie de faire la débauche, il buvoit jusqu'à trois demi-setiers. Nous sommes redevables à M. Dacier d'une remarque si curieuse.

La plus grande extravagance que l'amour ait peut-être jamais fait faire aux amants, c'est celle

d'un ancien roi de la Chine, qui avoit une favorite dont il étoit idolâtre et en même-temps l'idole. Ce foible prince, jouet éternel de sa passion, négligeoit jusqu'aux devoirs les plus essentiels du gouvernement pour être toujours avec sa mignonne qui, de son côté, détestoit tout ce qui pouvoit un moment la priver du plaisir de le voir. En un mot, ils n'étoient occupés que du soin de se rendre toujours agréables l'un à l'autre. C'étoit un fou, fou d'une folle; c'étoit une folle, folle d'un fou.

Un jour ces deux amants, après avoir épuisé dans leur entretien les plus tendres expressions que l'amour inspire aux cœurs qu'il enflamme, Chehcristani, c'étoit le nom de la favorite, laissa échapper un soupir qui parut au roi partir d'un secret ennui. Il n'en fallut pas davantage pour troubler le repos du monarque. Ah! divine Chehcristani, dit-il en tremblant, ce soupir m'inquiette. Il semble me reprocher qu'il manque quelque chose à votre bonheur. Ne me déguisez rien, je vous en conjure. Est-ce que vous n'êtes point parfaitement contente? Serois-je assez malheureux pour ne pouvoir pas combler vos désirs comme vous remplissez tous les miens? Seigneur, lui répondit la favorite, expliquez mieux le soupir que vous venez d'entendre. C'est l'effet d'un souhait ridicule que l'excès de ma tendresse m'a fait former, et que je n'oserois vous dire. Hé! pourquoi

ma reine, reprit-il? De grace, ne m'en faites point un mystère.

Hé bien, lui dit son amante, je vais donc, pour vous contenter, vous apprendre la folle idée qui m'est venue. Je souhaitois tout-à-l'heure d'être enfermée avec vous dans un souterrain où nous pussions nous voir sans cesse, et où nous suffisant à nous-mêmes, nous oubliassions le reste du monde. Mon imagination bâtissoit ce lieu ténébreux et en faisoit un palais magnifique. Mille et mille bougies parfumées en éclairoient tout le dedans, et je trouvois cette clarté préférable à celle du soleil.

Il me venoit là-dessus des pensées extravagantes qui me flattoient infiniment; mais faisant tout-à-coup réflexion que je me berçois de chimères, j'en ai soupiré de regret.

Que l'amour est admirable! il sait donner la face qu'il veut aux projets les plus insensés. Le monarque chinois, au-lieu de trouver cette idée ridicule, l'approuva. Madame, dit-il à sa favorite, je ne vois rien d'extravagant dans ce souhait enfanté par l'amour, et je prétends qu'il soit accompli. Je crois, comme vous, que ce souterrain sera un asile plus convenable que mon palais, à deux amants qui veulent que tous les instants de leur vie soient des moments de plaisir enchaînés l'un à l'autre. Ce prince, enivré des délices où il

étoit plongé, ne se contenta pas d'applaudir à l'imagination de Chehcristani, il envoya chercher le surintendant de ses bâtiments, et après l'avoir instruit de ses intentions, il le chargea de les exécuter le plus promptement qu'il pourroit. Les rois n'ont qu'à parler pour être obéis. Le surintendant employa tant d'ouvriers à la construction du souterrain qu'il fut bientôt fait. Le monarque admira cet ouvrage, et la favorite le trouva au-dessus de l'idée qu'elle s'en étoit formée. Enfin, quand toutes choses furent disposées à les y recevoir l'un et l'autre, ils y entrèrent tous deux avec autant d'émotion que s'ils eussent été dans l'attente d'un plaisir nouveau.

Les voilà donc ces amants, dans l'endroit et dans la situation où ils avoient souhaité d'être; mais comme le colao, c'est-à-dire, le chancelier, venoit tous les jours rendre compte au roi de ce qui se passoit dans l'état, et que cela ne se pouvoit faire sans distraire pour quelques moments le prince de la vue de sa favorite, il fut ordonné au colao de ne venir dans le souterrain qu'une fois le mois : Je vous confie, lui dit le monarque, le gouvernement de mon royaume. Vous avez de l'expérience et de la probité. Je me flatte que vous vous conduirez avec tant de prudence et tant de zèle pour mon service, que votre administration me fera beaucoup d'honneur.

On ne pouvoit charger ce ministre d'un soin qui fût plus de son goût; car c'étoit un hypocrite qui, sous le masque d'un ministre désintéressé, cachoit une ambition démesurée et une insatiable avarice. Il ne se vit pas plus tôt maître du gouvernement, qu'il commença d'exercer une cruelle tyrannie sur les Chinois, dépouillant les uns de leurs biens, traitant les autres avec insolence, et commettant injustices sur injustices, tandis que le roi, ignorant ce désordre, n'y pouvoit remédier. Enfin le colao en fit tant qu'il lassa la patience des Chinois, lesquels ayant su ce qui s'étoit passé, se soulevèrent tous, allèrent tumultueusement chez ce ministre qu'ils massacrèrent; ensuite, pour assouvir leur fureur, ils coururent au souterrain dont ils bouchèrent l'entrée après y avoir mis le feu. De sorte que ce souterrain devint le tombeau du roi et de sa favorite, après avoir été le théâtre de leurs plaisirs.

Un auteur dramatique fit une comédie qui eut le bonheur de plaire, quoiqu'elle ne fût pas des meilleures. Un de ses amis, qui n'étoit point flatteur, lui avoua franchement que, malgré l'heureux succès qu'elle avoit eu, il la trouvoit mauvaise. L'auteur, piqué de sa franchise, lui dit d'un air vain : Je m'en rapporte au parterre. Je m'en tiens au jugement qu'il en a porté. Vous faites fort

bien, répliqua l'ami ; continuez de travailler, je suis sûr que vous ne vous en rapporterez pas toujours à lui. Effectivement, notre auteur fit représenter peu de temps après une autre comédie nouvelle qui fut sifflée. Hé bien, lui dit alors son ami, vous en rapportez-vous encore au parterre ? Non, vraiment, répartit l'auteur d'un air chagrin. Ah ! le mauvais juge ! Il n'a pas le sens commun. Hé quoi ! s'écria l'ami, vous ne vous en apercevez que d'aujourd'hui ? *Pour moi, je m'en suis aperçu dès votre première pièce.*

Un jeune homme qui visoit à la réputation d'un esprit distingué, un cerveau brûlé qui tranchoit du grand poëte, quoiqu'il n'eût pas même assez de talent pour en être un médiocre, passoit son temps à composer de mauvais vers qu'il avoit la rage de vouloir lire à tout le monde. Il trouvoit quelquefois de petits aristarques qui lui disoient tout net : Cela ne vaut rien. Consultez les connoisseurs, ils vous le diront tous. Et où sont-ils ces connoisseurs ! leur répondoit-il. Chacun aujourd'hui se pique de l'être. *Sachez, messieurs, que je ne veux reconnoître pour vrais connoisseurs que les personnes qui seront de mon sentiment.*

J'ai connu un joaillier qui étoit un homme in-

comparable pour faire des réparties vives et piquantes : cela partoit comme un coup de pistolet. Ce redoutable personnage décidoit en deux mots dans les disputes qui s'élevoient en sa présence. Aussi fut-il surnommé le Président. Un jour qu'il étoit dans un café, lieu fertile en disputeurs, un poëte lut devant lui des vers que quelques-uns des auditeurs ne désapprouvèrent point. Mais notre joaillier en jugea tout autrement, et il en fut si peu satisfait qu'il ne put s'empêcher de dire avec sa gravité ordinaire : Ces vers-là sont pitoyables. Cela est bientôt dit, s'écria l'auteur. Aussitôt que pensé, lui répartit le président. A ces paroles, le poëte regarda de travers son censeur, et le prenant pour un maître écrivain à cause qu'il avoit un habit noir et une perruque carrée de la même couleur : Je crois, monsieur, lui dit-il dédaigneusement, que vous vous connoissez mieux en lettres rondes et batardes, qu'en lettres humaines. Non, répondit le joaillier ; je me connois parfaitement en toutes sortes de lettres, et je sais qu'il n'en faut que trois pour faire votre nom : Sandis, s'écria là-dessus un Gascon qui étoit dans le café et qui vouloit les animer l'un contre l'autre, cela veut dire ou fou, ou sot, ou fat. Je laisse à monsieur la préférence, dit le joaillier. A ces derniers mots, les parties en vinrent aux gourmades, fin ordinaire des querelles de café.

RÉPONSE LACONIQUE

D'un docteur en médecine à un de ses confrères, qui lui reprochoit d'avoir ordonné un remède qui venoit d'expédier un malade.

Mon ami, lui dit-il, entre nous, je ne suis pas surpris que vous ayez occis ce pauvre malade. Votre ordonnance ne pouvoit manquer de produire cet effet. *Que voulez-vous que j'y fasse, répondit l'autre docteur, la faute en est faite ; mais heureusement un peu de terre a bientôt couvert nos bévues.*

Dans la minorité de Louis-le-Grand, il y avoit dans une petite ville de Bretagne un gouverneur appelé Pomenard, qu'on soupçonnoit dans le pays de s'amuser dans ses heures de loisir à fabriquer des espèces et principalement des écus, sur lesquels il y avoit une marque distinctive qui les faisoit reconnoître ; si bien que lorsqu'on en voyoit quelqu'un, l'on disoit ordinairement : *Voilà un Pomenard.* Or ce gouverneur n'étant pas content d'un bourgeois de la ville, lui dit un jour en le menaçant : Mon ami, je vous apprendrai à parler. Je vois bien que vous ne connoissez pas encore les Pomenard : *Pardonnez-moi, monsieur,* lui répondit malicieusement le bourgeois, *je les connois à merveilles. J'en ai vu deux ce matin*

entre les mains d'un marchand de cette ville.

La cour étant à Fontainebleau, quatre comédiens du roi voulurent risquer au pharaon chacun dix pistoles dans les appartements. Ils jouèrent de malheur. Ils perdirent leurs quarante pistoles. Après quoi se regardant tous quatre, il leur prit une folle envie de rire à leurs propres dépens. Un seigneur de la cour choqué de leur ris déplacés, s'écria : Morbleu ! peut-on rire ainsi quand on perd son argent ? *Oui, monsieur,* lui répondit un des comédiens, *nous perdons nous autres notre argent comme nous le gagnons.*

Un petit bourgeois de Madrid alla se plaindre à un grand d'Espagne : Monseigneur, lui dit-il, un de vos valets-de-chambre, nommé M. la Rose, a séduit une de mes filles qui s'est rendue à ses sollicitations sur la foi d'une promesse de mariage. Le perfide aujourd'hui refuse de tenir sa parole. Je viens vous en demander justice : Mon ami, lui répondit ce seigneur, après l'avoir patiemment écouté jusqu'au bout, je suis fâché de cet accident ; mais je n'y saurois que faire. Le fripon dont vous vous plaignez, la Rose, est François de nation. Vous savez bien que ces messieurs-là sont sujets à tromper les filles qui se fient à leurs serments. *Il faut lui pardonner cela à cause que*

c'est le vice du terroir ; car s'il étoit Espagnol, Allemand ou Italien, je le ferois pendre.

Jean II, roi de Portugal, ayant été secrettement averti que le duc de Bragance avoit conçu le dessein de l'assassiner, fit venir adroitement ce prince dans son palais, et lui dit d'un air tranquille : Mon cousin, j'ai une question à vous faire et un conseil à vous demander. Quel traitement feriez-vous à un homme qui auroit envie de vous tuer ? Je me hâterois de le prévenir, répondit le duc ; *Hé bien*, lui répliqua le roi, *vous avez prononcé votre arrêt, et je vais moi-même l'exécuter.* En même-temps se jetant sur le duc de Bragance, il lui enfonça un poignard dans le sein ; et par cette action cruelle il déroba sa vie au péril qui la menaçoit.

On rapporte un trait assez curieux de don Emanuel, successeur de ce même roi. Un soir, dans le temps que ce monarque se disposoit à se coucher, on lui vint dire qu'une dame demandoit un moment d'audience. Il jugea qu'il falloit qu'elle eût quelque affaire importante à lui communiquer. Il ordonna qu'on la fît entrer. Il parut aussitôt une jeune femme parfaitement belle, et qui témoignant de l'assurance sur son visage comme dans ses paroles, lui dit : Sire, je viens demander

à votre majesté, ce qu'elle feroit si mon époux m'avoit surprise en adultère, et que dans sa fureur il m'eût ôté la vie. Le sauveriez-vous de la rigueur des loix? N'en doutez pas, lui répondit le roi, je lui accorderois sa grace. Je suis donc sûre d'obtenir la mienne, reprit la dame. J'ai trouvé mon mari dans les bras d'une de mes esclaves, et je les ai sacrifiés tous deux à ma vengeance : *Allez*, madame, lui dit don Emanuel, *ayez l'esprit tranquille. Votre crime est un sacrifice que vous deviez à votre beauté offensée. Je vous le pardonne.*

Il y a des traits historiques qui demeurent comme gravés dans la mémoire des lecteurs. En voici un de cette nature : Un avocat anglois, homme froid et dissimulé, avoit une belle femme qui paroissoit fort sage et qui pourtant ne l'étoit guère. Il savoit bien que la bonne dame avoit un tempérament qui l'écartoit quelquefois de son devoir; mais il ne faisoit pas semblant de s'en apercevoir; et même il avoit pour elle d'autant plus de politesse et d'honnêteté qu'il étoit moins content de sa conduite. Cette fausse Lucrèce tomba malade, et son mal augmentant de jour en jour, elle se vit bientôt réduite à l'extrémité. Alors elle appela son mari; et l'ayant fait asseoir au chevet de son lit : Cher époux, lui dit-elle, après avoir im-

ploré la miséricorde divine, je crois devoir en mourant vous supplier de me pardonner les fautes que j'ai commises à votre égard. Hélas ! je ne vous ai pas toujours été fidèle, je le confesse à ma honte ; et pour expier en quelque sorte mes infidélités, je veux exposer devant vous les remords qui déchirent mon cœur. Non, madame, lui dit l'avocat, cela est inutile. Je n'ignorois pas que vous me trahissiez, et j'en étois si persuadé, que c'est moi qui pour vous en punir vous ai mise dans l'état où vous êtes. *Je vous fais à mon tour cet aveu*, ajouta-t-il. *Pardonnez-moi, s'il vous plaît aussi, ce petit trait de vengeance, et séparons-nous à l'amiable.*

On devoit représenter pour la première fois une tragédie de la composition du poëte Pradon. Tout Paris, ami de la nouveauté, s'étoit assemblé pour la voir. On commença la pièce ; et les spectateurs à la fin du second acte, étonnés de n'avoir vu jusque là paroître que des hommes, se disoient les uns aux autres en riant : Voilà une vraie tragédie de collège ; il n'y a point de femmes. Il n'en parut effectivement aucune dans les deux premiers actes ; mais en récompense, au commencement du troisième, on vit sortir tout-à-la-fois du fond du théâtre, deux princesses et deux confidentes, et l'on entendit en même-temps dans la

salle une voix perçante et gascone qui prononça ces paroles : *Quatorze de dames est-il bon ?* ce qui excita un battement de mains général ; car les polissonneries du parterre sont toujours fort bien reçues.

Une vieille bourgeoise vive, et remariée depuis peu de temps pour la quatrième fois, étant en colère contre une de ses amies, lui disoit des paroles désobligeantes ; et son amie de son côté, quoique plus modérée qu'elle, ne laissoit pas de lui faire des réponses assez malignes : Du-moins, madame, disoit celle qui en étoit à son quatrième époux, du-moins vous ne pouvez me reprocher d'être une femme libertine. Oh ! pour cela, non, lui répartit son amie, *on ne peut vous accuser que d'avoir trop donné dans le légitime.*

Un archevêque, en passant par Montpellier, alla voir un vieux médecin de sa connoissance, et le trouva chez lui lisant un gros manuscrit qu'il ferma précipitamment dès qu'il aperçut le prélat, qui, remarquant son action, lui dit en riant : Monsieur le docteur, peut-on vous demander ce que c'est que ce gros volume que vous semblez vouloir dérober à ma curiosité ? Ne seroit-ce point par hazard un ouvrage cabalistique ? car vous autres, messieurs les médecins, vous avez la réputation

d'aimer ces sortes de livres : Monseigneur, lui répondit le docteur en médecine, je ne m'amuse point à lire de semblables ouvrages ; et si vous m'avez vu fermer avec précipitation ce manuscrit, c'est que je ne suis pas bien aise qu'on le feuillete. Je serois bien fâché que vous le parcourussiez. Et pourquoi donc, répliqua le prélat ? Est-ce que la lecture en est dangereuse ? Oui, monseigneur, répartit le médecin ; je craindrois fort qu'elle ne fît trop d'impression sur votre grandeur. Apprenez, continua-t-il, que ce volume, tout gros qu'il est, ne contient que les noms des maladies et des accidents qui peuvent causer la mort de l'homme. Si vous le lisiez, il vous feroit trembler, ou pour mieux dire, quoique vous soyez encore dans le printemps de vos jours, vous seriez étonné d'être en vie, tant il y a de choses qui peuvent devenir funestes à l'humanité. Le prélat ne put s'empêcher de rire en entendant parler ainsi le docteur ; et cependant sa grandeur n'osa feuilleter le manuscrit, *de peur apparemment d'y trouver des causes de mort dans son tempérament.*

Deux beaux esprits de profession, tous deux grands philosophes et disputeurs échauffés, dînoient chez un maréchal de France, qui, content d'être un bon guerrier, ne se piquoit point du-tout d'être savant. Au milieu du repas, voilà mes

philosophes aux prises; ils commencent à s'animer l'un contre l'autre, et à le prendre sur un ton qui sortoit des bornes d'une dissertation. Le maréchal, voyant que la dispute alloit dégénérer en querelle, imposa silence aux deux beaux esprits, en leur disant brusquement: *Morbleu! messieurs, allez vous promener avec vos disputes: voulez-vous me donner un ridicule dans le monde; on dira qu'on a parlé chez moi de philosophie.*

Un jeune abbé pétri d'esprit et de malice, se laissa conduire à une maison de campagne, où passoit ordinairement l'été une jolie dame, dont le moindre défaut étoit d'être trop entêtée de sa noblesse. Cette dame voulant avoir une conversation particulière avec lui: Monsieur l'abbé, lui dit-elle, vous me paroissez délicat sur les connoissances; je ne vous crois pas homme à vous encanailler. Quelle sorte de gens fréquentez-vous à Paris? Les honnêtes gens, lui répondit l'abbé. Mais encore, lui répliqua la dame, sont-ce des personnes de distinction? car enfin il n'y a que celles-là qui forment ce qui s'appelle la bonne compagnie. Tout ce qui n'est pas dans la sphère des grands noms ne mérite pas d'être vu. Quels sont donc vos amis? poursuivit-elle. Quel rang tiennent-ils à la cour? En un mot, comment les nommez-vous? Madame, répartit malignement notre

abbé, je suis lié avec des cavaliers d'une illustre naissance, et entr'autres avec le chevalier de***. Or, il est bon de savoir que ce chevalier de*** et la bonne dame avoient tout récemment soupiré à l'unisson. *A telles enseignes qu'ils avoient été surpris tous deux dans l'état où Vulcain fit voir Mars et Vénus aux divinités de l'Olympe.*

Une dame voyant entrer chez elle un financier qui venoit quelquefois prêter usurairement de l'argent à son mari, dit tout haut en le regardant d'un air dédaigneux: Qui est cet homme-là? Il me semble l'avoir vu quelque part. *Cela se pourroit bien, madame,* lui répondit l'usurier, *car j'y vais quelquefois.*

Les comédiens promettoient depuis long-temps une pièce nouvelle où la vertu étoit personnifiée. Le public, impatient de la voir, la demandoit tous les jours. Pourquoi donc ne la représentez-vous pas, dit une dame de qualité à un comédien? *Nous ne pouvons*, lui répondit-il, *la donner avant quinze jours, parce que la fille qui joue le rôle de la vertu, implore en ce moment à hauts cris le secours de Lucine.*

Louis XIV étant un jour avec quelques seigneurs de sa cour dans la galerie de Versailles,

aperçut de loin M. de la Feuillade, qui, d'une petite canne qu'il tenoit à la main, époussetoit les épaules d'un page du roi. Ce monarque, à qui cette action déplaisoit, s'écria d'un air irrité : La Feuillade ! la Feuillade ! Qu'est-ce donc que cela ? Le maréchal s'approcha de la personne de sa majesté d'un air riant, et lui dit : *Ce n'est rien, Sire, ce n'est rien ; ce sont deux de vos valets qui badinent.* Ces paroles firent rire les courtisans et apaisèrent la colère du roi.

Un artisan d'une petite ville ayant été mis à l'amende, alla supplier le juge de lui remettre son amende ; mais il se servit de si mauvaises raisons pour s'excuser, que le magistrat n'eut aucun égard à sa prière, et le traita même assez durement. Le suppliant, loin de se rebuter, continua ses supplications importunes, jusqu'à ce que le juge, fatigué de ses discours, se mit en colère et s'emporta de façon, qu'il lui prit sa perruque et la jeta par terre. Le bourgeois la ramassa en disant au magistrat, comme s'il eût voulu le menacer : Monsieur, monsieur, il y a vingt ans que vous ne m'en auriez pas fait autant, sur ma parole. Pourquoi donc, insolent, s'écria le juge ? qui m'en auroit pu empêcher ? pourquoi ne t'aurois-je pas traité dans ce temps-là comme aujourd'hui ? *Pourquoi*, lui répartit l'artisan ? *C'est qu'alors j'avois encore mes cheveux.*

Le magistrat, à ces derniers mots, perdit sa colère et sa gravité, et renvoya l'artisan content en lui remettant son amende.

Ce même juge fit venir un matin un artisan, et lui dit avec colère : Sais-tu bien, l'ami, pourquoi je t'ai demandé? c'est pour te faire enfermer pour le reste de tes jours. Comment, misérable, poursuivit-il, on dit que tu bats ta femme! quelle brutalité! Il faut que je t'envoye battre du ciment. Tu me parois mériter cette petite correction : Monseigneur, lui répondit l'ouvrier, qui n'entend qu'une partie, comme dit l'autre, n'entend rien. Je rosse ma femme par fois; ça est vrai. Mais vous allez juger que je n'ai pas tort. Écoutez-moi, s'il vous plaît. Je suis maçon de mon métier, je sors dès les quatre heures du matin avec une pièce de pain dans ma poche pour toute ma journée, et le soir, quand je suis de retour au logis et que je demande de la soupe, ma femme le plus souvent me répond: *mange de.... oh, dame, monseigneur, est-ce que vous en mangeriez?*

Je connois deux auteurs d'un grand mérite, mais d'un caractère bien différent. Les ouvrages de l'un sont parsemés de traits trop hardis, et l'autre dans ses écrits flatteurs vise toujours aux pensions de la cour. Sur quoi un bel esprit a dit d'eux :

L'un tourne sans cesse autour de la Bastille et l'autre autour du Trésor royal.

Un poëte soupçonné d'avoir fait des vers qui étoient impies, fut mis à la Bastille dans le temps de la régence, mais il n'y fit pas un long séjour. Au bout de quelques semaines, il trouva moyen de faire connoître son innocence au régent, qui, pour le consoler d'avoir subi une peine qu'il n'avoit peut-être pas méritée, lui dit ce vers de la tragédie de Mithridate :

Je vous crois innocent, puisque vous le voulez.

et j'aurai soin de votre fortune : Monseigneur, lui répondit le poëte, vous pouvez me faire tout le bien qu'il vous plaira, je le recevrai d'un grand prince tel que vous, avec autant de reconnoissance que de respect; *mais, de grace, ne vous mêlez plus de mon logement.*

Madame, dit un comédien à la mère d'une jeune et jolie actrice de sa compagnie, on assure que mademoiselle votre fille a fait la précieuse conquête du duc de***; vous voulez bien que je vous en fasse mon compliment. *Compliment prématuré*, lui répondit la dame. *Ce seigneur n'a fait encore à ma fille que des politesses du foyer.*

M. de Vendôme, comme on sait, étoit la meilleure pâte de prince qui fut jamais. Il faut que je rapporte un trait de sa bonté pour ses domestiques. Un jour voyant chez lui un jeune homme qu'il reconnut pour un garçon qui avoit porté sa livrée, et qu'il croyoit même encore à son service, il lui dit : Comment donc, la Roche, est-ce que tu n'es plus à moi? Hélas ! non, mon prince, lui répondit le laquais tristement. J'ai eu le malheur de déplaire à monsieur votre intendant, qui m'a donné mon congé. Hé ! pourquoi t'a-t-il chassé, répliqua le duc? Je n'en sais rien, répartit le garçon. Il m'a congédié sans m'en vouloir dire le sujet. Tu ne dis pas la vérité, s'écria le prince, et tu n'oses me la dire. Il faut bien que tu ayes commis quelque faute grave, puisqu'il t'a mis dehors. J'en suis fâché, mon enfant. Mais tiens, ajouta-t-il, en tirant de ses poches huit ou dix louis, voilà ce que je te donne pour t'aider à vivre jusqu'à ce que tu sois placé.

Quinze jours après, la Roche reparut devant le prince, qui lui demanda s'il n'avoit pas encore trouvé une nouvelle condition. Non, monseigneur, lui répondit le laquais la larme à l'œil. Et quel maître voulez-vous que je serve après vous? En est-il quelqu'un qui puisse me consoler de n'être plus au service de votre altesse? Ces paroles attendrirent M. de Vendôme, qui alloit encore donner de l'argent au laquais, lorsque l'inten-

dant arriva : Pourquoi, dit le prince à ce dernier, vous êtes-vous défait de ce garçon? quelle faute a-t-il commise? Là-dessus l'intendant prenant la parole, se mit à faire l'éloge de M. la Roche d'une manière qui ne justifioit que trop son expulsion ; mais le duc, plus touché de l'affliction que ce laquais faisoit paroître, qu'attentif au mal qu'on lui en disoit, interrompit son intendant : N'en parlons pas davantage. Je ne doute pas que vous n'ayiez eu raison de le chasser; cependant j'ai une chose à vous dire : *C'est que si vous ne le reprenez pas, je vous avertis qu'il me ruinera ; car toutes les fois qu'il viendra se présenter devant moi, je lui donnerai tout ce que j'aurai dans mes poches.*

On voit par ce trait de bonté, que M. de Vendôme ne ressembloit point à ce duc qui disoit : *Mes domestiques et moi nous sommes à billes pareilles. Ils me quitteroient tous pour un écu, et il n'y en a pas un que je ne misse volontiers à la porte pour une pièce de quatre sous.*

PENSÉES

De l'écuyer Marcos de Obregon sur l'indiscrétion.

Pourquoi, dit ce second Sénèque espagnol, voulez-vous apprendre le secret de vos amis? Si

c'est pour le garder, c'est un pesant fardeau dont vous vous chargerez de gaieté de cœur; et si c'est pour le révéler, quelle perfidie! Parler, ajoute-t-il, est le défaut de presque tous les hommes, et se taire est la vertu des seuls esprits discrets. Quand j'entends dire : Tel et tel ont été assassinés, sans qu'on sache pourquoi, je m'imagine toujours que c'est pour avoir trop parlé. *Les personnes qui révèlent un secret qu'il leur importoit de garder, ressemblent aux abeilles qui piquent et laissent dans la plaie leur aiguillon avec la vie.*

Deux poëtes tragiques, en passant devant le collège de Mazarin, s'arrêtèrent pour parcourir des yeux les livres qu'on étale en cet endroit pendant le jour. Savez-vous, dit un de ces messieurs à l'autre, comment il faudroit appeler ce lieu-ci? Le cimetière des auteurs. Vous avez raison, répondit son confrère, il devroit être ainsi nommé, puisque les génies des poëtes et des prosateurs du dernier siècle reposent ici pêle-mêle. Nos prédécesseurs Hardi, Maréchal, Rotrou, Tristan, Pradon, Boyer et tant d'autres, qui depuis ceux-là ont fait du bruit sur la scène françoise, et dont on ne parle déjà plus; car on diroit que le temps a détruit leur esprit avec leur corps. Le grand Corneille lui-même qui commence à faire rire dans la plupart de ses tragédies, aura bientôt le même sort. Tous

les auteurs, sans exception, sont condamnés par un arrêt des Parques, à venir après leur mort parer les rebords du Pont-Neuf. Nous y viendrons, mon ami, nous y viendrons à notre tour; tel sera le fruit de nos travaux. Heureux travaux ! belle récompense ! Horace a-t-il tort de donner un char de vent à la gloire qui vient du théâtre? Après cela, n'est-il pas étonnant qu'il y ait des poëtes assez fous pour croire que l'on jouera leurs pièces jusqu'au dernier jour du monde?

Un homme osoit effrontément se parer du titre honorable d'auteur, quoiqu'il bornât son génie et ses talents à composer de misérables petits ouvrages qu'il donnoit aux colporteurs à vendre dans les rues, à six deniers l'exemplaire; et ces agents lui tenoient compte de la vente de ses productions. Notre auteur, comme vous vous l'imaginez bien, vivoit fort frugalement de cet honnête trafic. Un jour rencontrant un de ses colporteurs qui lui devoit neuf francs, il l'arrêta pour les lui demander en lui disant : L'ami, quand me donneras-tu ce que tu me dois de notre dernier compte? Monsieur, lui répondit le colporteur, je vous aurois porté ce matin chez vous vos trois écus, sans le malheur qui m'arriva hier. Quel malheur t'est-il donc survenu, lui répliqua l'auteur? Le plus cruel du monde, répartit le colporteur ; on devoit

pendre l'après-dînée à la Grève un insigne voleur: il avoit été jugé le matin. Je comptois qu'il seroit indubitablement expédié dans la journée : sa sentence étoit déjà imprimée, et je m'attendois à la crier; mais j'appris à midi que le criminel venoit d'obtenir sa grace. Cela n'est-il pas bien chagrinant pour un pauvre diable tel que moi qui ne vis que d'exécutions patibulaires et d'autres événements que de bons auteurs comme vous font savoir au public. Cependant, ajouta-t-il, une chose me console un peu de ce contre-temps, c'est que mardi prochain on doit rouer un enfant de famille. *C'est de l'or en barre, à-moins que je ne sois encore assez malheureux pour qu'on lui fasse grace.*

Une femme assez laide, mais qui n'en étoit pas pour cela moins vaine de son mérite, ayant été informée de bonne part que certain petit-maître disoit indiscrettement dans le monde qu'il avoit été du dernier bien avec elle, étoit dans une colère horrible contre lui. Elle le chercha long-temps dans le dessein de le dévisager; et le rencontrant par hazard dans une compagnie, elle l'apostropha aussitôt avec emportement : Vous êtes bien hardi, monsieur, lui dit-elle, ou plutôt bien impertinent. Il m'est revenu que vous vous êtes vanté d'avoir eu part à mes faveurs. *Qui? moi, madame,* répondit

froidement le petit-maître, *je ne m'en suis point vanté : je m'en suis accusé.* A ces mots, qui redoublèrent la fureur de la dame, elle se jeta sur lui comme pour l'étrangler ; mais toute la compagnie se mettant entre eux deux, donna moyen au petit-maître de s'échapper des griffes de cette Alecton.

Dans une maison où il y avoit bonne compagnie, un jeune seigneur, des plus indiscrets et peut-être des plus menteurs du royaume, laissa tomber de sa poche un papier en tirant sa tabatière sans qu'il s'en aperçût. Il sortit un moment après. A-peine fut-il dehors qu'un cavalier, aussi étourdi que le jeune seigneur, ramassa ce papier qui étoit plié en forme de lettre et cacheté. Il en lut la suscription qu'il trouva conçue dans ces termes : *Liste de mes bonnes fortunes.* A ces mots, il ne put s'empêcher de faire un éclat de rire ; et, comme c'étoit un homme qui ne demandoit pas mieux que de réjouir l'assemblée aux dépens du jeune seigneur, il relut tout haut la suscription. Ce qui ne manqua pas d'inspirer à quelques dames de la compagnie une vive curiosité d'entendre nommer les personnes marquées sur la liste. Je dis à quelques dames, car il y en eut d'autres qui n'eurent point cette envie : j'en laisse la cause à deviner. Enfin, les plus curieuses pressèrent le lecteur de

les satisfaire : ce qu'il n'avoitgarde de leur refuser, se faisant un plaisir malin d'aller montrer ce papier à toute la terre. *Mais il fut bien sot*, quand il en voulut commencer la lecture, *de trouver le nom de sa femme à la tête de la liste.*

On vint annoncer la mort d'un grand seigneur espagnol dans une assemblée où il y avoit une comtesse qui étoit peut-être la femme d'Espagne la plus entêtée de noblesse. La belle ame devant Dieu ! s'écria sur cette nouvelle une autre dame de la compagnie. Un vieux pécheur qui, depuis cinquante ans, est plongé dans toutes sortes de plaisirs. Je crois qu'il en va bien faire pénitence dans l'autre monde : Doucement, madame, doucement, interrompit la comtesse; *quand il s'agit de condamner un grand de la première classe, je crois qu'on y regarde à deux fois.*

Belles paroles d'Euripide.

Quand Jupiter, dit ce poëte grec, laisse vivre en paix les méchans : il semble qu'il leur ait remis leurs forfaits, et que sa justice ne pense point à eux; *mais la vengeance qui marche à pas lents arrive enfin, et les surprend lorsque le temps de les punir est venu.*

Euripide a raison, comme je vais le prouver

par un petit trait d'histoire. Théodoric, roi d'Italie, grand protecteur des Arriens, après avoir fait mourir de langueur le pape Jean dans une prison perpétuelle, et commis cent autres mauvaises actions, vivoit tranquille dans le crime, ne songeant à rien moins qu'au châtiment que le ciel, las des désordres de sa vie, lui préparoit. On lui servit dans un repas la tête d'un poisson monstrueux. Il ne l'eut pas plus tôt aperçue qu'il se troubla. Il crut voir, dans cette tête, celle du pape Jean. Ce fut la première idée qu'il se forma de cet objet; et, soit que son imagination échauffée ne lui permît plus de faire usage de sa raison, soit que le ciel s'en mêlât, il s'imagina que le pontife lui lançoit des regards menaçants; *et ce prodige lui causa une telle frayeur, qu'il en mourut à l'heure même, en présence des officiers qui le servoient.*

La chaste Livie aperçut un jour, en passant sur les bords du Tibre, des hommes qui se baignoient. Le sénat en ayant été informé, voulut condamner ces baigneurs à des peines afflictives; mais l'impératrice, intercédant pour eux, envoya demander leur grace, disant *que des hommes nus n'étoient que des statues pour les yeux d'une honnête femme.*

Dans un chapitre de province, un jeune cha-

noine fut tenté de se déguiser un soir pour aller au bal, et fut assez foible pour succomber à la tentation. Cette démarche irrégulière ne demeura pas secrette. Tous les chanoines l'apprirent, et crurent devoir sévir contre le délinquant. Ils tinrent chapitre pour délibérer sur la peine qu'ils devoient lui infliger; mais ne pouvant s'accorder là-dessus, ils s'en remirent, après de longs débats, à la décision de leur doyen, lequel étoit un bon vieillard qui, se ressouvenant des folies qu'il avoit autrefois faites, ne trouvoit pas le coupable indigne de pardon. *Messieurs*, dit-il à ses confrères, *remettons-lui ces petites escapades; il s'en lassera comme nous.*

On diroit, à voir les différents usages des nations, que la pudeur ne seroit qu'une vertu locale. On faisoit dans l'île de Cos une gaze si fine et si transparente, qu'elle laissoit voir le corps à nu; et il faut observer qu'à Rome il n'y avoit que les courtisannes qui osassent porter des habits faits de cette gaze effrontée, au-lieu qu'en Orient il n'étoit permis, au contraire, qu'aux seules filles de qualité d'avoir un pareil vêtement.

Le poëte de Mantoue étoit extraordinairement timide. Loin de ressembler à la plupart de nos poëtes applaudis, qui, trop fiers d'une réputation

passagère, s'offrent orgueilleusement aux yeux du public, dont ils s'imaginent être regardés avec admiration, il sembloit avoir honte de paroître dans les rues. Quand il s'apercevoit qu'on le montroit au doigt comme un homme d'un mérite rare, il se sauvoit promptement dans la première boutique, pour se dérober au plaisir que l'on prenoit à le voir. Enfin, le fameux Virgile avoit une timidité qui l'empêchoit de briller dans la conversation. Il arrivoit même souvent qu'un esprit médiocre paroissoit supérieur au sien. Mais sur-tout il ne falloit point qu'il se trouvât avec des railleurs; car la moindre raillerie le déconcertoit à un point qu'il en perdoit toute contenance, et même la parole et l'esprit.

On sait qu'à Rome, autrefois, les sculpteurs et les peintres, lorsqu'ils avoient achevé une statue ou un tableau, faisoient publier dans la ville qu'ils l'exposeroient en public un tel jour. Ils en usoient ainsi pour voir quelle impression feroit une première vue sur l'esprit des spectateurs, et pour profiter des divers jugements que la multitude porteroit de leurs ouvrages. C'est un malheur pour les auteurs qui donnent aujourd'hui des tragédies ou des comédies à notre théâtre, de ne pouvoir sonder de même le goût du public. Les pauvres diables! *il faut que dès la première représenta-*

tion d'une pièce ils enlèvent tous les suffrages, ou qu'ils soient accablés de huées et de sifflets.

J'étois hier à la comédie, disoit une jeune dame. Je vis jouer l'*Amphitrion* de Molière. Ah! que cette pièce me fit de plaisir! Je le crois bien, lui dit une femme aussi vertueuse que spirituelle: cette comédie, sans doute, est fort divertissante; *c'est bien dommage qu'elle apprenne à pécher.*

Le savant Roscius, car c'est l'épithète dont Horace honore ce fameux comédien romain, savoit donner une grace admirable à tous ses gestes et à tous ses mouvements. Il avoit composé un livre dont les personnes de sa profession et les orateurs ne peuvent assez regretter la perte. Il comparoit, dans cet ouvrage, l'art du théâtre avec l'éloquence du barreau, et prouvoit que les orateurs ne pouvoient trouver plus d'expressions différentes, pour exprimer une même chose, que l'art du théâtre fournissoit de mouvements différents pour la bien faire sentir. M. Dacier, dont j'emprunte ce trait historique, nous apprend que Cicéron parloit souvent de ce livre merveilleux, et disoit que Roscius, en faveur de son habileté, auroit dû être exempt de mourir.

Nous devons encore à M. Dacier une autre

remarque assez curieuse. Il nous apprend qu'Auguste avoit le foible de composer des comédies ; mais que par bonheur il étoit assez prudent pour ne les point montrer. Outre qu'il n'ignoroit pas qu'il ne convient guère aux princes de s'amuser à faire des pièces dramatiques, il savoit bien que les siennes ne méritoient pas d'être lues devant le grand juge Spurius Metius Tarpa. Il ne put cependant se défendre un jour d'en lire une en secret à quelques-uns de ses courtisans, qui ne manquèrent pas de l'applaudir. Auguste en sourit, et pour leur faire connoître qu'il n'étoit pas la dupe de leurs fausses louanges, il leur dit, après leur en avoir fait la lecture : *Je suis persuadé qu'il n'y a que des flatteurs qui puissent louer mes comédies ; aussi ne vous ai-je lu celle-ci que pour vous éprouver. Je sais maintenant quelles gens vous êtes.*

Un de messieurs les *quarante* exhortoit un bon auteur de ses amis à briguer une place qui vaquoit à l'Académie Françoise. Pourquoi, lui disoit-il, ne vous mettez-vous pas sur les rangs ? Je sais ce que mes confrères pensent de votre façon d'écrire, et je me fais fort de vous ouvrir la porte de l'Académie quand il vous plaira. Il n'est pas besoin que je vous dise que, d'y être reçu, c'est le plus grand honneur auquel un homme de lettres puisse

prétendre. J'en conviens, répondit modestement l'auteur; et je vous avouerai de bonne-foi que ne me croyant pas digne d'une pareille place, je crois devoir prendre le parti d'y renoncer. Content de voir mes ouvrages en quelque estime dans le monde, je borne ma gloire à pouvoir conserver ma petite réputation. A ces paroles, l'académicien s'écria d'un air d'indignation : Quelle bassesse de sentiments ! Esprit pusillanime ! Quoi! vous vous refusez à la splendeur qu'on veut répandre sur vous? Allez, vous ne méritez pas le titre glorieux dont je voulois vous parer, et je vous laisse dans la foule où vous aimez mieux demeurer enseveli.

Un marchand de Paris, plein d'honneur et de probité, comme ils le sont pour la plupart, étant parvenu à l'échevinage, alloit tous les jours à l'Hôtel-de-Ville faire le rôle aisé d'un échevin. Un jour qu'il s'entretenoit dans une salle, avec dix ou douze autres officiers de la ville, il entra deux espèces de paysans qui demandèrent à lui parler. Me voici, bonnes gens, leur cria-t-il; qu'est-ce qu'il y a pour votre service? *Monseigneur*, lui répondit un des villageois, *comme je ne vous avons pas trouvé dans votre boutique, je venons vous charcher ici.*

Je laisse à penser si ces paroles, prononcées à

haute et intelligible voix, égayèrent tous ceux qui les entendirent. Ils en eurent pour un quart-d'heure à rire.

Un petit abbé, qui avoit plus d'esprit qu'il n'étoit gros, fut conduit par un de ses amis chez un évêque, au faubourg Saint-Germain, où l'on devoit lire une tragédie nouvelle que les comédiens se disposoient à représenter au premier jour. L'auteur, qu'on attendoit, ne fut pas plus tôt arrivé, qu'il tira sa pièce de sa poche pour en régaler la compagnie. Il commence. On l'écoute, et bientôt quelques battements de mains font retentir la salle, quoique ces applaudissements fussent très-déplacés. Le prélat les accompagna des siens de la meilleure foi du monde. Notre petit abbé, vrai connoisseur, voyant que l'évêque applaudissoit, et croyant que sa grandeur, en louant tout haut la pièce, rioit tout bas de l'auteur, prit le parti de la louer aussi. Il faut même observer que le petit scélérat faisoit des exclamations aux plus mauvais endroits, et paroissoit transporté d'admiration : ce qui achevoit de confirmer le prélat dans l'estime qu'il avoit pour l'ouvrage. Enfin quand l'auteur, comblé de louanges si peu méritées, fut sorti, l'évêque dit à l'abbé : Voilà une belle tragédie. Qu'en pensez-vous, monsieur l'abbé? N'êtes-vous pas de mon sentiment? Sans doute, lui

répondit en riant notre abbé : en vérité, monse
gneur, ajouta-t-il d'un air sérieux, je n'ai de m
vie rien entendu de si pitoyable. Comment don
répliqua le prélat étonné, vous avez approu
avec éloge cette pièce, et vous la trouvez ma
vaise ? *Je vous demande pardon, monseigneu*
lui répartit l'abbé ; *j'ai cru que vous l'applaudi*
siez par ironie, et j'ai suivi votre exemple.

On peut dire de la plupart de nos poëtes q
ont brillé sur la scène françoise, qu'ils ressemble
à certaines femmes qui ont eu le bonheur de fai
de grandes passions avec peu de beauté. Mais il n
faut pas qu'un auteur, quelque talent qu'il ait
soit assez fou pour se flatter de pouvoir faire u
ouvrage sur lequel la critique ne puisse mordre
c'est une chose impossible. *Les productions d*
l'esprit les plus parfaites, sont celles où il n'y
a que de légers défauts, comme les plus honnête
gens sont ceux qui ont les moindres vices.

Un jeune magistrat, moins attaché à ses devoi
qu'à ses plaisirs, se plaignoit au chef de sa famill
de ce qu'un de ses oncles vouloit usurper sa sei
gneurie. Je suis, lui disoit-il, en possession d
nom que je porte ; si vous souffrez qu'on me l'ôte
comment m'appellerai-je donc, moi, Citron
Vous mériteriez bien de porter ce nom, lui ré

pondit le chef de sa famille, *car vous vivez comme un chien.*

Un gros financier passa fièrement devant six officiers sans les saluer. Ils furent choqués de son impolitesse, et l'un d'entre eux lui adressant la parole, s'écria : Monsieur, on voit bien que vous n'êtes pas interressé. Pourquoi, répondit le financier? *C'est,* lui répartit le militaire, *que pour un coup de chapeau vous en auriez eu six.*

Un chevalier des plus polissons aimoit à lancer des traits contre les femmes, quoiqu'il n'en fût pas naturellement ennemi. Un jour qu'il s'entretenoit avec une dame d'esprit, il lui échappa de dire que parler et babiller n'étoient pas des termes synonymes. Voyons, s'écria la dame, voyons la différence que vous y trouvez ; car pour moi qui ne suis qu'une ignorante, je confonds ces deux termes, je vous l'avoue ; et je m'en sers indifféremment pour dire que deux personnes s'entretiennent ensemble ; je dis : Ils parlent, ou ils babillent. Oh ! Mademoiselle, reprit le chevalier, ces deux termes ont des significations bien différentes, car babiller c'est dire des riens, et parler c'est dire des choses. Je babille, par exemple, quand je loue les femmes, et je parle lorsque j'en médis : *Sur ce pied-là,* chevalier, répartit la dame en riant,

on peut dire que vous parlez toujours et que vous ne babillez jamais.

Un jeune prince, dans son enfance, s'exprimoit d'une façon qui marquoit un esprit prématuré. Un jour entendant parler de Despautère, il dit à son précepteur : Monsieur, apprenez-moi, je vous prie, si le Despautère n'est point parent du Rudiment. Le précepteur, pour entrer dans la plaisanterie, lui répondit : Sans doute, c'est son cousin germain : *Franchement*, répliqua le prince, *je n'aime guère cette famille-là !*

Un évêque, qui avoit de la naissance, en étoit si fier qu'il ne parloit que de l'antiquité de sa race. Il croyoit sa noblesse, pour ainsi-dire, préadamite. Il avoit un frère officier général dans les armées du roi ; et ce militaire, bien loin d'avoir ce ridicule entêtement s'en moquoit sans cesse : *Je crois, Dieu me pardonne*, disoit-il, *que monseigneur mon frère se mettroit en fureur contre moi, si je me vantois d'être d'aussi bonne maison que lui.*

Jean II, roi de Portugal, dont j'ai déjà fait mention, avoit entr'autres une maxime fort agréable aux gentilshommes portugais. Il n'aimoit pas qu'ils employassent un tiers pour obtenir des

graces. Il vouloit qu'ils s'adressassent à lui directement et non à ses ministres; *puisque*, dit-il un jour à un officier de ses troupes qui lui avoit fait demander une grace, *puisque vous avez des bras pour me servir, pourquoi manquez-vous de langue pour me demander des récompenses.*

Il est encore marqué dans l'histoire de Portugal, que ce monarque prenoit son parti sur-le-champ. Il y avoit à sa cour des ambassadeurs castillans, venus pour traiter de la paix. Comme ils tiroient en longueur la négociation, il leur donna deux papiers sur l'un desquels il avoit écrit, *paix;* et sur l'autre, *guerre*, en leur disant : *Choisissez.*

Il n'y a point de nation au monde qui n'ait quelque mauvaise coutume. Les Chinois, par exemple, en ont une que je désapprouverois fort si j'étois docteur en médecine. Chaque mandarin a son médecin qui l'accompagne par-tout et qui veille sans cesse sur sa santé. Je n'ai rien à dire à cela; mais ce que je n'approuve point, c'est que si par malheur le mandarin tombe malade et vient à mourir, on assomme à coups de bâton son pauvre diable de docteur. Je ne voudrois pas non plus exercer la médecine en Turquie, si ce que rapporte M. de Tournefort, dans son Voyage au Levant, est véritable; c'est un emploi bien désagréable sur-tout, que celui d'être médecin du palais du

Grand-Seigneur. Si quelque sultane devient malade, on attend qu'elle soit à l'extrémité avant qu'on s'avise d'appeler un médecin, et ce médecin trouve en entrant dans la chambre de la moribonde, une foule d'eunuques qui entourent son lit et qui empêchent le docteur de la voir comme d'en être vu; ce n'est pas tout, il ne lui est permis de tâter le pouls qu'au travers d'un crêpe ou d'une gaze si épaisse, que le plus souvent il ne peut distinguer si c'est l'artère ou bien les tendons dont il sent le mouvement. Les eunuques lèvent un petit coin du pavillon du lit, pour laisser passer le bras de la malade. Si, pour mieux faire ses observations, il demandoit à voir le bout de la langue de la sultane ou ses yeux, ou bien à tâter quelque partie de son corps, il seroit poignardé sur-le-champ sans miséricorde.

De sorte qu'à la seule inspection du bras enveloppé, il est obligé d'ordonner un remède au hazard; il faudroit qu'il fût un peu plus que sorcier pour être assuré qu'il ne se trompe point, *puisque nos médecins, pour qui nos femmes n'ont rien de caché, ne savent le plus souvent par quel bout s'y prendre.*

Lorsqu'Épicure dit : Ne songe point à augmenter ton bien si tu veux devenir riche; diminue seulement ton avidité. Apprends qu'une joyeuse

pauvreté est préférable aux richesses. Ce philosophe sans doute entend par une joyeuse pauvreté, l'état d'un homme qui se contente d'avoir de quoi vivre grassement.

Ce qui fait chanter les cygnes en mourant, dit Socrate, c'est qu'ils pressentent le bonheur dont ils vont jouir dans les enfers. Ce pressentiment, ajoute-t-il, leur cause une joie qu'ils n'ont jamais sentie. Sur ce pied-là, les cygnes sont plus heureux que les avares, qui ne quittent point la vie avec tant de plaisir. Ils ont, au contraire, un sensible regret de se séparer de leur cassette. *Ils n'ont aucune envie de chanter, ils en laissent le soin à leurs héritiers.*

Un riche financier maria sa fille unique à un trésorier de France, qui avoit peu de bien. Quelque temps après le mariage, le trésorier s'aperçut que sa femme avoit une grande disposition à s'écarter de son devoir. Dans le chagrin qu'il en eut, il alla se plaindre d'elle au financier, disant que c'étoit une femme qui se perdoit à vue d'œil. Son beau-père l'écouta sans l'interrompre, et lui dit ensuite, en feignant d'être fort irrité contre sa fille : *J'épouse votre ressentiment, mon gendre; si ma fille ne change point de conduite, je vous promets de la déshériter.* A ces

mots, qui méritoient quelque attention, le trésorier de France devint plus doux qu'un agneau.

Un homme, qui n'avoit pas à beaucoup près l'air opulent, disoit hautement dans un café, qu'une nuit, au clair de la lune, il avoit rencontré le fameux Cartouche, qui, l'ayant regardé depuis les pieds jusqu'à la tête, avoit passé son chemin sans oser lui demander la bourse. D'où il concluoit qu'il avoit fait peur à ce voleur. *Monsieur,* lui dit un cavalier en riant, *vous jugez mal de Cartouche. S'il ne vous vola point, c'est qu'il ne crut pas que vous en valussiez la peine.*

Une Laïs, pour faire l'honnête fille, disoit dans un cercle devant un jeune homme impoli et qui connoissoit ses mœurs : On m'a proposé une partie de campagne fort agréable, mais je m'y suis refusée à cause des langues médisantes; car, Dieu merci, on empoisonne tout aujourd'hui. En un mot, j'ai craint d'y perdre ma réputation : *Vous avez eu tort, mademoiselle,* lui dit brutalement le jeune homme, *en perdant votre réputation, vous ne pouviez qu'y gagner.*

Le grave Esope, fameux comédien romain, laissa de grands biens à son fils, qui les dissipa folle-

ment bientôt. Ce dissipateur, dit M. Dacier, avoit acheté un grand plat de terre deux mille cinq cents écus, et quand il régaloit ses amis, il garnissoit ce plat de toutes les espèces d'oiseaux qui chantoient ou parloient le mieux, et qui lui coûtoient jusqu'à cent cinquante écus la pièce. Il faisoit même, ajoute ce commentateur, dissoudre, comme Cléopâtre, des perles dans du vinaigre, pour les faire avaler à ses convives. Ce qui ne me paroît pas incroyable, lorsque je pense au jeune comédien Baron, fils de celui qui s'est rendu immortel par son talent pour le théâtre. Il auroit été capable d'une pareille extravagance s'il eût été assez riche pour la faire.

Une sœur aînée qui ne vouloit pas que sa cadette fût mariée avant elle, lui disoit, pour l'empêcher d'épouser un homme qui la recherchoit: Rien ne presse, ma sœur, vous êtes encore bien jeune; vous n'avez que dix-huit ans, et vous mourez déjà d'envie d'avoir un époux. Modérez votre impatience, ou plutôt réglez-vous sur moi. Quoique j'aye six années entières plus que vous, je n'ai, Dieu merci, aucune démangeaison de me marier. D'ailleurs, vous savez bien ce que dit saint Paul. Oui, vraiment, répondit la cadette, et selon ce grand apôtre, je ferai bien de me marier. D'accord, reprit l'aînée; mais vous

ferez encore mieux, si vous ne vous mariez point du tout. *Je suis sa très-humble servante*, répartit l'autre; *je veux suivre l'exemple de ma mère.*

L'empereur Alexandre Sévère prononçoit souvent les paroles suivantes : *Gardez-vous bien de faire à un autre ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît.* Ce prince ne se contentoit pas d'être pénétré de cette belle sentence, il ordonna qu'elle fût gravée sur la façade de tous les édifices publics. Il faisoit fournir aux préteurs, suivant l'ancien usage, quand ils alloient visiter leurs gouvernements, tout ce qui leur étoit nécessaire pour la dépense de leur voyage, afin qu'ils ne fussent point à charge aux habitants des lieux où ils devoient s'arrêter. Mais, quelque prévenu qu'il fût en faveur de leur désintéressement et de leur intégrité, il ne laissoit pas de faire observer secrettement leur conduite. Ce qu'il seroit bon de pratiquer aujourd'hui dans plus d'un royaume. Cet empereur, sur-tout, haïssoit les juges corruptibles. Et pour faire connoître jusqu'à quel point il les avoit en horreur, croira-t-on bien qu'il affectoit de tenir toujours l'index de sa main droite élevé et comme prêt à crever les yeux de tout juge qui se laisseroit corrompre.

Parmi les dames romaines, dont la beauté

faisoit du bruit à Rome du temps de l'empereur Caligula, il y en avoit une qui effaçoit toutes les autres par ses graces et par sa magnificence. C'étoit Lollia Paulina, petite fille du riche Lollius. Elle portoit ordinairement sur elle pour trois millions de pierres précieuses, et joignoit à cela une beauté plus éblouissante encore que ses pierreries. Mais ce qu'elle avoit de plus admirable, c'est qu'elle étoit si blanche que les Romains disoient de Lollia, ce que les anciens ont dit d'Europe, quand, pour louer la blancheur de cette princesse, ils ont feint qu'une des filles de Junon avoit dérobé le petit pot de pommade de sa sœur pour lui en faire présent. Vous jugez bien que Lollia, telle qu'on vient de la représenter, devoit être l'aimant des cœurs, comme elle l'étoit effectivement. Il ne falloit pas qu'un homme la vît deux fois pour en être épris. Aussi Caligula se rendit-il à ses premiers regards; et cet impétueux empereur, accoutumé à contenter ses désirs dès qu'il les avoit formés, se hâta d'ôter Lollia à son mari, pour en faire l'impératrice des Romains.

Licinia ou Terentia pouvoit aussi passer pour une très-belle personne, mais elle étoit très-coquette, ce qui déplaisoit fort à Mécenas son époux, qui l'adoroit. Cependant, quelque peine

que cela fît à ce chevalier il n'en témoignoit rien de peur de se donner un ridicule à la cour en se montrant jaloux. Il dévoroit principalement le chagrin que lui causoit l'amour qu'Auguste avoit pour Licinia; car ce prince, à quarante-huit ans, étoit devenu amoureux de cette dame, qui, par vanité plutôt que par goût, le mit au nombre de ses amants heureux.

L'orateur Cassius Severus étoit un homme bien redoutable. Il avoit beaucoup d'esprit et de force, et tant de hardiesse qu'il accusoit en plein sénat les personnes qu'il vouloit déférer. Il ne ménageoit pas même les Romains les plus distingués, puisqu'il fut un jour assez hardi pour oser accuser Nonius Asprenas, parent d'Auguste, d'avoir empoisonné cent trente personnes dans un repas. Il ne se faisoit pas moins craindre par ses écrits. Il avoit l'audace d'attaquer la cour et la ville. Néanmoins, quoique l'impétuosité de son tempérament bilieux fît trembler tout le monde, on savoit que ce personnage ne refusoit pas de recevoir l'argent qu'on lui offroit quelquefois pour l'engager à se taire. *On lui fermoit ainsi la bouche*, dit un savant interprète, *à l'imitation des voleurs qui jettent du pain aux chiens pour les empêcher d'aboyer.*

Tout le monde sait que l'ordre de la Toison-d'Or fut institué à Bruges par Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne; mais on ignore la véritable cause de son institution, car les auteurs ne s'accordent point là-dessus. Les uns veulent que ce prince l'institua à l'occasion du revenu considérable qu'il tiroit des droits d'entrée des laines d'Angleterre. Les autres prétendent, au contraire, que Philippe étant amoureux d'une fille qui étoit rousse et qui portoit une robe fourrée de peaux d'agneaux, alla chez elle un matin, et que dans cette visite, apercevant sur sa toilette un petit paquet de cheveux roux, il s'en saisit brusquement comme d'une chose précieuse et l'emporta. Ses courtisans, ajoutent-ils, ne manquèrent pas de dire sur cela mille mauvaises plaisanteries; et il y en eut un, entr'autres, qui s'avisa de comparer ce paquet à la toison de la Colchide, et d'appeler Philippe le nouveau Jason. Toute la cour applaudit à la comparaison, et le duc en fut si content, que, pour faire une chose très-sérieuse de cette idée, il institua l'ordre de la Toison-d'Or.

Sans vouloir épouser cette dernière opinion, je croirois assez qu'elle pourroit fort bien être l'origine d'un ordre si respectable.

J'aime la réponse que fit un ambassadeur de Venise à un empereur, qui, pour se moquer du

lion ailé qui fait les armes de cette république, lui demanda dans quel endroit du monde on trouvoit des lions ailés, tels que ceux qu'on voit dans les armoiries de l'état vénitien : *On les trouve*, lui répondit l'ambassadeur, *dans le même pays où l'on voit des aigles à deux têtes.*

Messieurs les musiciens ont la réputation d'être de petits mortels capricieux. Si vous les priez de chanter, ils vous diront qu'ils sont enrhumés. *Nolunt cantare rogati ;* et si tout-à-coup ils en ont envie, ils feront comme Tigellius, ce musicien d'Auguste, qui chantoit avec tant d'opiniâtreté quand il lui en prenoit fantaisie, qu'après avoir chanté la basse pendant deux heures, il chantoit le dessus jusqu'à lasser la patience de ceux qui l'écoutoient. Enfin les chanteurs et les joueurs d'instruments sont des animaux bien fantasques. Ce que je veux prouver par un fait que je vais rapporter. Marchand, fameux musicien du roi, dînoit à l'hôtel de Bouillon, où il y avoit trois ou quatre femmes de la cour. Après le repas, la compagnie passa dans une salle où elle prit du café, et au fond de laquelle étoit un clavecin. Madame de Bouillon s'adressant à Marchand, lui dit : Monsieur Marchand, ces dames se flattent que vous voudrez bien les régaler d'un petit plat de votre métier. Voilà un clavecin :

Oh ! madame, lui répondit Marchand d'un air chagrin, je vous prie de me dispenser de jouer du clavecin. Je ne suis point en humeur de toucher un clavier. Allons, allons, reprit la duchesse de Bouillon, cessez de vous en défendre, mon ami, un petit air. Nous valons bien la peine que vous ayez cette complaisance pour nous.

Vous vous imaginez, sans doute, qu'après quelques façons notre musicien se rendit et accorda aux dames la satisfaction qu'elles attendoient de lui ; mais non. Il fut inexorable. Alors, madame de Bouillon, piquée de l'impolitesse de Marchand, le laissa là. Elle fit apporter des cartes, et les dames commencèrent une partie d'ombre. Le quinteux musicien demeura quelques moments à les voir jouer ; puis s'ennuyant de les regarder, il se leva de dessus sa chaise, et sans penser à ce qu'il faisoit, il alla se mettre auprès du clavecin dont il ne put s'empêcher de jouer en badinant. Mais la duchesse de Bouillon ne l'entendit pas plus tôt qu'elle lui imposa silence, en lui disant d'un ton aigre et sec : *Taisez-vous, Marchand, vous nous étourdissez. Laissez-nous jouer en repos.*

Quelques jours avant que Baron fît représenter ses Adelphes, M. de Roquelaure le rencontrant à la comédie, lui dit : Baron, quand veux-tu me

montrer ta pièce nouvelle ? tu sais que je m'y connois. J'en ai fait fête à trois femmes d'esprit qui doivent dîner chez moi. Viens dîner avec nous. Apporte tes Adelphes, et tu nous en feras la lecture. Je suis curieux de voir si tu es moins ennuyeux que Térence. Baron accepta la proposition, et se rendit le jour suivant à l'hôtel de Roquelaure, où il trouva deux comtesses et une marquise qui lui témoignèrent une vive impatience d'entendre sa comédie. Cependant, quelque envie qu'elles parussent en avoir, elles ne laissèrent pas de se donner tout le temps de dîner à leur aise. Après un repas fort long, les dames demandèrent des cartes : Comment des cartes ! s'écria M. de Roquelaure; vous n'y pensez pas, mesdames, vous oubliez que M. Baron se prépare à vous lire sa comédie nouvelle. Non, non, monsieur, lui répondit une comtesse, nous ne l'oublions point. Tandis que nous jouerons, M. Baron nous lira sa pièce. Nous aurons deux plaisirs pour un. A ces mots, l'auteur se leva brusquement, gagna la porte et rompit en visière à la compagnie, en disant que sa pièce n'étoit point faite pour être lue à des joueuses.

Il arrive souvent de plaisantes aventures aux spectacles. Etant un soir à la Comédie-Italienne, quelques moments avant que la pièce commen-

cât, j'entendis tout-à-coup retentir la salle du bruit aigu que peuvent faire deux cents coups de sifflets. Je regardai de tous mes yeux dans la salle pour découvrir la cause d'une si bruyante symphonie, et je m'aperçus que c'étoit un abbé qui venoit de se placer au théâtre. Le parterre, quoiqu'accoutumé à voir une pareille indécence, se trouva ce soir-là de si mauvaise humeur, que ne la pouvant souffrir, il se mit à crier : *A bas, monsieur l'abbé, à bas.* L'ecclésiastique, qui paroissoit un gros prieur bien renté et bien résolu, demeura tranquillement dans sa place, comme s'il n'eût eu aucun intérêt dans cette affaire. Néanmoins, voyant que les insolents qui l'insultoient continuoient à le huer, il perdit enfin patience et se leva. Le parterre aussitôt s'imaginant qu'il cédoit à l'orage et se retiroit pour s'aller cacher, redoubla ses risées; mais monsieur l'abbé, bien loin de disparoître, s'avança sur le bord du théâtre et dit au parterre fort poliment : *Messieurs, depuis qu'on m'a volé une montre d'or en votre compagnie, j'aime mieux qu'il m'en coûte quatre francs au théâtre que de me remettre auprès de vous.*

Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est que les perturbateurs du spectacle applaudissant eux-mêmes à ces paroles, changèrent leurs huées en éclats de rire.

Les Grecs et les Latins vouloient qu'une fille pour être belle et piquante, eût les yeux et les cheveux noirs, le front très-petit, avec des narines qui ne fussent pas trop ouvertes. C'étoit chez eux un goût si général, que les dames ordinairement cachoient une partie de leur front sous des bandelettes. Nous ne sommes point en cela d'un goût tout-à-fait contraire à celui des anciens. Nous aimons aussi de beaux yeux noirs; mais nous ne faisons pas moins de cas de deux yeux bleux dont les regards touchants inspirent de l'amour. Au reste, on ne doit pas, comme on dit, disputer des goûts. Ce qui nous plaît est le beau. J'ai connu une dame dont la couleur favorite étoit le noir. Elle avoit dans son cabinet parmi ses tableaux une Vénus d'un habile maître; mais comme la blancheur lui en déplaisoit, elle envoya chercher un peintre pour la lui faire changer du blanc au noir.

Un secrétaire du roi étant devenu veuf, jeta les yeux sur une jeune suivante de sa défunte femme et l'épousa. Ce mariage déplut fort à monsieur son frère, qui étoit un fermier général des plus fiers. Les deux frères cessèrent de se voir, et personne ne s'entremettant de leur réconciliation, ils demeurèrent brouillés. Il y avoit déjà six mois qu'ils étoient mal ensemble quand la femme du secrétaire du roi s'avisa d'aller visiter son beau-

frère au commencement de la nouvelle année, se flattant que cette visite pourroit conduire à un raccommodement. Dans cette espérance, elle va donc chez le fermier et s'y fait annoncer sous le nom de l'épouse de son mari. Vous croyez peut-être qu'elle fut très-mal reçue du beau-frère. Tout au contraire : il alla au devant d'elle, l'embrassa d'un air affectueux et lui fit mille politesses. Elle fut charmée d'un accueil si gracieux et elle en tira un bon augure. Après un assez long entretien, elle prit congé du fermier, et se retira en lui disant : Monsieur, je rendrai compte à mon mari de l'agréable réception que vous m'avez faite, et il ne manquera pas de venir ici dès demain vous en remercier. *Oh ! non, madame*, s'écria-t-il en changeant de ton, *qu'il n'y vienne pas, s'il vous plaît. Après le beau mariage qu'il a fait, je ne veux le voir de ma vie.*

Un curé de Paris exhortoit un huissier malade à mourir saintement, ce qui ne demandoit pas peu d'éloquence. Comme il savoit que cet officier de justice avoit fait mettre sa femme dans un couvent où elle étoit encore : Monsieur, lui dit-il, ne voulez-vous pas bien voir madame votre épouse ? Il seroit à-propos de la faire venir ici. L'huissier qui ne vouloit pas qu'elle s'offrît à ses yeux, répondit d'un air brusque : *Fi donc, monsieur le*

curé, vous n'y pensez pas. Pouvez-vous proposer à un mourant de voir une femme galante?

Une petite dame, plus remplie de caprices que d'appas, déclamoit contre les poëtes satiriques et en disoit pis que pendre. Quelqu'un de ces messieurs avoit fait apparemment des vers à sa louange. Un homme de lettres devant qui elle parloit, feignant d'approuver ses discours, lui dit ironiquement : Vous avez raison, madame. Vous ne sauriez dire trop de mal de ces poëtes-là. *Ce sont des gens bien incommodes dans la société. Comment donc! ils font sans cesse la guerre aux ridicules. Que ne laissent-ils le monde comme il est.*

Les philosophes cyniques n'étoient à proprement parler que des gueux. A-la-vérité ils ne demandoient pas l'aumône comme nos mendiants, mais ils grondoient quand on ne leur donnoit rien. Diogène entr'autres étoit de ce caractère-là. Malheur à l'honnête homme qui passoit auprès de lui sans lui présenter quelque chose, car ce philosophe brutal ne manquoit pas de l'apostropher insolemment. La pauvreté, qui doit naturellement humilier les hommes, ne faisoit qu'irriter l'orgueil des cyniques, qui bien loin de faire la cour aux grands, les méprisoient et disoient aux

cyrénaïques qui s'y attachoient : *Allez, lâches parasites, allez pour un dîner encenser vos idoles.* Mais les cyrénaïques leur répondoient sur le même ton : *Et vous, misérables mortels, allez comme les bêtes manger de l'herbe, puisque vous ne savez pas vous rendre agréables aux grands.*

Voici deux espèces nouvelles de délicatesse : Un marquis écrivit dans les termes suivants à un baron de ses amis : « Il se présente une occasion » de vous rendre un service important ; mais avant » que je vous apprenne de quoi il s'agit, j'exige » de vous une promesse. Donnez-moi votre parole » d'honneur que vous n'en parlerez à personne. » Ce n'est qu'à cette condition que je veux vous » servir. Il me suffira que vous sachiez ce que j'au- » rai fait pour vous. Je croirois vous avoir trop » fait acheter ce service, si d'autres que vous le » savoient. C'est une délicatesse que j'ai, et à la- » quelle je vous prie de vous accommoder ». Le baron fit au marquis la réponse qui suit : « Je ne » puis accepter l'offre du service que vous voulez » me rendre à la condition que vous exigez de » moi. J'ai aussi ma délicatesse. Je m'imaginerois » vous payer d'ingratitude, si je laissois ignorer » au public l'obligation que je vous aurois. Je la » ferois plutôt publier à son de trompe. » Ainsi

ces deux amis persistant chacun dans son sentiment, ne purent s'accorder sur cela.

Pour dire ce que je pense de ces deux sortes de délicatesse, j'approuve assez celle du baron; mais celle du marquis me paroît outrée. Au-reste, il y a dans le monde bien des personnes qui ne seroient pas fâchées qu'on exigeât d'elles de garder le secret sur les services qu'on leur rend, pour être dispensées d'en marquer de la reconnoissance.

En Espagne, quand un galant s'est ruiné pour une femme, bien éloigné de s'en repentir, peu s'en faut qu'il ne se glorifie de l'état misérable où il s'est lui-même réduit. Deux cavaliers castillans qui se trouvoient dans le cas, s'entretenoient d'un ami commun. *Il y a dix ans*, disoient-ils, *que cet homme-là est attaché à la dame qu'il aime, et il lui reste encore des chaussons. Fi! c'est un crasseux.*

Un jacobin, mauvais plaisant, se trouvant un jour dans un collège où l'on soutenoit des thèses philosophiques, remarqua, en lisant les propositions imprimées, qu'elles finissoient toutes par un verbe mis à la troisième personne du pluriel du présent de l'indicatif passif, et même qu'on avoit affecté de changer la terminaison de *tur* en *tor*. Le moine s'applaudit de sa remarque, et croyant

que c'étoit une belle occasion d'égayer l'assemblée, il la saisit pour ses péchés. Il se leva pour disputer, en disant d'un air railleur au soutenant : *Vestræ theses omnes terminantur in tor, restat ut dicatur butor.* Le président, qui avoit bec et ongles, lui répondit à l'instant : *Reverendissime pater, vestra reverentia supplebit de illo.*

Un Gascon, dans le parterre de l'Opéra, écoutoit la pièce avec attention; mais il y avoit auprès de lui un fat qui, faisant le beau chanteur, accompagnoit de sa voix celles de tous les acteurs, et chantoit même plus haut qu'eux. *Voici un vivant bien incommode*, dit-il en lui-même; *mais, cadédis! je vais le faire taire.* Voisin, dit-il en s'adressant au fat, *vous avez une belle voix; je suis fâché que ces acteurs qui chantent sur le théâtre m'ôtent le plaisir de vous entendre.*

Défunt Legrand, comédien ordinaire du roi, se promenoit avec un de ses amis. Un pauvre les aborda civilement en leur tendant son chapeau. Legrand tira de sa poche quelques sous qu'il lui donna. Là-dessus le mendiant, par reconnoissance, se mit à chanter un *De profundis*. Parle donc, eh! l'ami, lui dit le comédien, est-ce que tu me prends pour un trépassé? Au-lieu d'entonner

un *De profundis*, chante plutôt un *Domine salvum fac regem*; car je fais les rois.

Le Dorante de la comédie du *Menteur* n'est point un original sans copie. J'ai connu un chevalier qui n'étoit pas moins bon menteur que lui, comme vous l'allez voir par le trait que je vais vous dire. Je voyois ce chevalier presque tous les jours. Nous étions étroitement liés. J'allai chez lui un matin. Je le trouvai encore au lit. Je le fis lever, et, lorsqu'il fut habillé, nous sortîmes tous deux, et nous entrâmes dans un café où il y avoit dix à douze personnes qui parloient avec vivacité d'une nouvelle de guerre qui se répandoit dans Paris. Messieurs, s'écria mon Dorante en se mêlant brusquement à leur conversation, cette nouvelle est absolument fausse. Je viens du Palais-Royal, où j'ai entendu dire à M. le duc d'Orléans que ce bruit étoit sans fondement. Ces paroles, prononcées d'un air imposant, fermèrent la bouche aux nouvellistes du café, qui le crurent pieusement sur sa parole. Un moment après je sortis avec lui; et quand nous fûmes dans la rue, je lui dis en riant: Parbleu, notre ami, vous venez de leur en donner à garder de la bonne façon. Non, me répondit-il fort sérieusement, je ne leur ai dit que la vérité. En voici bien d'une autre! lui répliquai-je; ne voudriez-vous pas me persuader à moi-même que

vous avez été ce matin au lever de M. le duc d'Orléans? Ah! s'écria le chevalier, en faisant un éclat de rire, je vous demande pardon, mon ami. Comme la mémoire nous trahit! *ce fut hier que j'allai au Palais-Royal.*

Un François et un Italien voyageoient de compagnie avec un Genevois et un Allemand. Il s'éleva sur la route une dispute entre les deux premiers, au sujet de la douceur de leurs langues. L'Italien prétendoit que la sienne étoit la plus douce, et le François soutenoit que la langue françoise l'emportoit pour la douceur. Ils prirent pour juge l'Allemand, qui, ne sachant aucune des langues en question, pouvoit décider sans partialité. L'Allemand, par l'organe du Genevois qui servoit de truchement, dit aux parties de parler tour-à-tour chacun dans sa langue. Là-dessus le François commence et enfile une tirade de paroles emmiélées d'un opéra de Quinault, en faisant le doucereux. L'Italien prenant ensuite la parole, veut enchérir sur le François, en affectant une prononciation mélodieuse. Après quoi les parties attendent leur arrêt. Mais le juge les étonna bien l'un et l'autre, lorsqu'il leur fit dire, par l'interprète, que leurs deux langues lui paroissoient également rudes et fort éloignées d'avoir la douceur du haut allemand. En même-temps il se mit à prononcer une ving-

taine de mots tudesques des plus barbares : ce qui fit bien rire les disputeurs, et finit la dispute.

Le jour qu'on représenta pour la première fois le ballet d'Astrée de M. de la Fontaine, ce fameux poëte sortit de la salle après le premier acte, et s'en alla au café de Marion, où il s'endormit dans un coin. Pendant qu'il dormoit, il entra un homme qui le connoissoit, et qui fut si surpris de le voir là, qu'il ne put s'empêcher de s'écrier : Comment donc! M. de la Fontaine ici! Ne devroit-il pas être à la première représentation de son Astrée? A ces mots, l'auteur se réveillant en sursaut et en bâillant, répondit : *J'en reviens. J'ai essuyé le premier acte, qui m'a tant ennuyé, que je n'ai pas voulu entendre les autres. J'admire la patience des Parisiens.*

Horace, dans une de ses épîtres, a beau conseiller à un de ses amis d'éviter le défaut des hommes ordinaires, qui s'attachent aux grands par intérêt; n'en déplaise à ce fameux poëte latin, je crois que personne ne s'amuseroit à faire sa cour aux grands, si l'on n'attendoit rien d'eux.

Si votre femme et votre maîtresse vous devenoient infidèles en même-temps, à l'infidélité de laquelle seriez-vous plus sensible? Cette question,

me direz-vous, n'a point encore été décidée, et ne le sera jamais apparemment; car les sentiments des hommes sont bien partagés là-dessus. Je l'avoue; mais il me semble que la trahison d'une maîtresse dont on s'est fait une idole, a quelque chose de plus mortifiant que celle d'une épouse. D'accord. Cependant je crois qu'un mari qui craint qu'on ne le montre au doigt comme un homme que sa femme déshonore, peut penser autrement.

Il ne faut pas trop se fier aux relations des voyageurs. Ces messieurs nous donnent souvent pour certaines, des choses qu'il faudroit avoir vues pour les croire. Je ne puis, par exemple, ajouter foi à celui qui nous assure qu'il a vu une chatte allaiter un rat. J'ai moins de peine à croire ce que j'ai lu dans la relation d'un voyage fait à la Nouvelle-France, quoique ce soit une chose assez extraordinaire. C'est un plaisant trait de la simplicité d'un sauvage.

La communauté des prêtres de Quebec, dit le voyageur, chargea un sauvage huron d'aller porter des fruits à celle des ecclésiastiques de Mont-Réal. Le Huron partit avec un panier rempli de fruits, et dans lequel il y avoit une lettre d'avis qui marquoit la quantité, ainsi que les espèces de fruits qui étoient dedans. Notre sauvage, sur la route, ne put résister à la tentation d'ouvrir le

panier et de goûter des fruits. Il en mangea son saoul. Après quoi, ayant adroitement arrangé le reste, il poursuivit son chemin. Si tôt qu'il fut arrivé à Mont-Réal, il alla présenter son panier au supérieur, qui le défit et lut d'abord la lettre d'avis, à laquelle le bon Huron n'avoit pas pris garde. Ce prêtre, après l'avoir lue, compta les fruits, et voyant que le compte ne s'y trouvoit pas, il dit au sauvage en souriant : Ah ! fripon, vous avez tâté des fruits du panier. A telle enseigne que vous en avez mangé telle quantité. Le messager étonné convint de bonne-foi du fait, et demanda ensuite au supérieur comment il pouvoit savoir cela? C'est ce papier qui me l'a dit, lui répondit l'ecclésiastique en lui montrant la lettre. Ces paroles redoublèrent la surprise du Huron, qui, ne comprenant pas comment un papier pouvoit parler, retourna à Quebec, persuadé que le supérieur de Mont-Réal étoit un peu sorcier.

Peu de temps après, ce sauvage fut chargé de la même commission. Il reprit le chemin de Mont-Réal, et fut encore tenté, sur la route, de manger des fruits. Pour se satisfaire, il ouvrit le panier où il y avoit une autre lettre d'avis. Le Huron l'ayant aperçue, s'écria : Ho ! ho ! voici encore un papier qui parle ! Ah ! ah ! monsieur le causeur, vous vous préparez sans doute à jaser comme votre camarade ; mais, ventre-bile, je vous en empêcherai

bien. A ces mots, il se saisit de la lettre, et alla la cacher à deux pas de là, sous des feuilles d'arbre, afin qu'elle ne pût le voir manger, croyant, par cet ingénieux expédient, avoir mis en défaut l'indiscrétion du papier.

Un gentilhomme de province se vantoit que la bravoure et la chasteté n'étoient pas moins héréditaires dans sa maison que dans celle de *Sottenville*. Il veilloit jour et nuit sur l'honneur de sa race, dont il étoit le chef, et véritablement sa famille avoit été jusqu'alors respectée de la médisance; mais enfin, malgré tous ses soins, l'amour fit faire un faux pas à une de ses parentes. Notre gentilhomme en fut au désespoir, et se plaignant avec amertume de ce malheur à un duc avec lequel il vivoit familièrement : Monsieur, lui disoit-il un jour, faut-il qu'il y ait une femme galante dans une famille telle que la mienne? cela n'est-il pas bien triste pour moi? Le duc ne fit que rire de ses lamentations, et lui répondit : *Mon ami, cessez de vous plaindre. Vous savez bien que ma maison est aussi bonne que la vôtre.*

Un échevin et un quartinier avoient coutume, quand ils se trouvoient ensemble, de se lancer réciproquement des traits railleurs. L'échevin avoit plus d'esprit que le quartinier; mais celui-ci étoit

d'un tempérament bilieux, qui lui fournissoit quelquefois des réparties qui emportoient la pièce, comme il arriva un jour qu'ils dînoient tous deux à l'Hôtel-de-Ville avec dix à douze autres de leurs confrères. L'échevin, qui étoit connu de tous ces messieurs pour un des plus vils usuriers de Paris, s'avisa, pour ses péchés, d'attaquer le quartinier et de tirer sur lui à bout portant. Mais ce dernier le laissa tout dire sans l'interrompre; puis tirant de sa poche un louis d'or, il se le mit sur l'œil, et le montrant au railleur : *Tiens, mauvais plaisant*, lui dit-il, *regarde. Combien cela vaut-il par heure?*

Tous les convives applaudirent à cette saillie, et l'échevin se levant de table se retira plein de confusion.

Il faut bien prendre garde à qui l'on se joue. Trois cavaliers, en se promenant au cours un matin, aperçurent de loin un homme d'environ cinquante ans, lequel en poursuivoit un autre plus jeune avec une canne à la main pour le maltraiter. Le jeune homme, au-lieu de se mettre en défense, fuyoit à toutes jambes, sans se soucier de passer pour un lâche dans l'esprit de ceux qui pouvoient le voir. Un des trois spectateurs l'ayant bien remarqué, le reconnut l'après-dînée dans un café, et voulant le railler : Monsieur, lui dit-il

ironiquement, je vous ai admiré au cours ce matin. Vous couriez comme un lièvre devant un homme qui, faisant tous ses efforts pour vous atteindre, n'en pouvoit venir à-bout. Quelle agilité ! Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu au monde un meilleur coureur que vous : Monsieur, lui répondit le jeune homme auquel il venoit d'adresser ces paroles, je n'aime pas les mauvais plaisants. Si vous m'avez vu prendre la fuite devant un cavalier qui couroit après moi pour me frapper, apprenez que ce cavalier étoit mon père. J'aurois épargné à tout autre que lui la peine de me poursuivre; et si vous en doutez, vous n'avez qu'à sortir. Je vous ferai voir dans la rue que mon épée ne tient point au fourreau, quand l'honneur veut que je la tire pour corriger un impertinent. En achevant ces mots, il sortit du café en faisant juger par sa contenance que son action n'étoit pas une fanfaronnade. L'agresseur fit mine de le vouloir suivre, mais tout le monde le retint. Ce qui, je crois, lui fit moins de peine que de plaisir.

Les François ont une intempérance de langue qui les fait quelquefois parler fort indiscrettement. Ils aiment à rire jusqu'à leurs propres dépens ! En voici une preuve. On avoit préparé un beau feu d'artifice sur l'eau devant le collège mazarin, pour célébrer la naissance d'un de nos princes; mais la

nouvelle de la bataille d'Hochetet fit remettre les réjouissances à un autre temps. Ce qui fut cause que l'on couvrit de toile cirée ce feu pour en conserver l'artifice. Il passa par-là deux bourgeois qui s'arrêtèrent pour le regarder avec attention : Pourquoi, dit l'un des deux, a-t-on embalé ainsi ce feu? *Ne vois-tu pas*, répondit l'autre, *que c'est pour l'envoyer à Vienne.*

Les Anglois ne sont pas plus retenus dans leurs discours que les François; ou, pour mieux dire, ils sont encore plus indiscrets. La populace de Londres s'avisa de célébrer l'anniversaire de leur amiral Vernon. Ce qu'elle fit avec un appareil moins sérieux que burlesque : elle éleva un arc-de-triomphe orné de plusieurs inscriptions à la louange de ce grand officier de marine. On voyoit un tableau qui représentoit la ville de Porto-Bello embrâsée; et, pour couronner la fête, un homme d'osier, qui paroissoit vêtu à l'espagnole, fut abandonné aux flammes. Un bourgeois de Londres qui trouvoit cette fête ridicule, dit d'un air malin : *Ce seigneur espagnol qu'on brûle est apparemment le gouverneur du fort Saint-Augustin, qu'on immole aux mânes des Anglois qu'il a fait périr.*

Une femme de qualité louoit un de nos plus fameux généraux : Je vous regarde, lui disoit-elle,

comme un de ces hommes rares que le ciel fait naître de temps en temps pour la gloire des empires qu'il veut favoriser : Madame, lui répondit modestement le général, *cessez de me prodiguer vos louanges. Si vous saviez de combien peu de chose dépend quelquefois la victoire, vous ne me loueriez pas tant.*

Une duchesse avoit au parlement un procès qui devoit être bientôt rapporté. Elle alla voir un conseiller qu'on lui dit être son rapporteur, et qu'elle ne connoissoit point. Elle va chez lui et trouve dans l'anti-chambre sur son passage un gros chat, qui, par des mouvements flatteurs, sembloit l'inviter à le caresser : ce qu'elle fit, quoiqu'elle eût une aversion naturelle pour ces animaux-là. Elle lui passa deux ou trois fois la main sur la tête et le flatta. Dans ce moment, le conseiller averti de la visite de la dame, parut, et demanda à la duchesse ce qui lui procuroit l'honneur de la voir chez lui : Vous êtes mon rapporteur, lui dit-elle, et je viens vous recommander mon affaire. Madame, lui répondit-il, vous avez pris le change. J'ai un frère conseiller au parlement comme moi, et c'est lui qui est chargé du rapport de votre procès. *Comment donc*, s'écria la duchesse d'un air chagrin, en sortant avec précipi-

tation, *vous n'êtes pas mon rapporteur, et j'ai caressé votre chat !*

Platon soutient qu'un mauvais auteur peut produire par hazard un fort bon ouvrage. Ce qu'il prouve par l'exemple du poëte Tunnicus : Tunnicus, dit-il, étoit, sans contredit, un très-méchant poëte. Il composa pourtant à la louange d'Apollon la plus belle hymne que les Grecs ayent jamais chantée. Il n'y a pas long-temps qu'il y avoit à Paris un nouveau Tunnicus. Il étoit Allemand de nation et surnommé *le poëte aux bouts-rimés*. Il composoit fort mal des vers françois; mais en récompense, il est l'auteur de ce beau vers latin qu'on voit au bas du portrait du grand maréchal de Villars, dont le nom de baptême est Hector :

Hic novus Hector adest contra quem nullus Achilles.

Un commissaire et un comédien vivoient dans une étroite liaison. Ils mangeoient souvent ensemble avec leurs épouses, femmes gaillardes qui ne demandoient qu'à rire. Un soir qu'ils soupoient tous quatre avec une gaieté qui assaisonnoit leur repas, la femme du commissaire voulut couper une aile de chapon; et n'en pouvant venir à-bout, elle dit au comédien : Mon compère, je ne puis trouver la jointure, et si pourtant je pense à vous. *Ma commère*, lui répondit poli-

ment le comédien, *je vous remercie de la préférence.*

Toutes les fois que le sieur Dancourt donnoit une comédie nouvelle au public, si elle ne réussissoit pas, il avoit coutume, pour s'en consoler, d'aller souper avec deux ou trois de ses amis chez le gros Cheret, à la Cornemuse. Un matin, après la répétition d'une de ses comédies qui devoit être représentée le soir pour la première fois, il s'avisa de demander à une de ses filles qui n'avoit pas encore dix ans, ce qu'elle pensoit de la pièce : *Hé! mais, mon gros papa,* lui répondit-elle, *vous pourriez bien aller ce soir souper chez Cheret.* Et il faut observer que l'enfant dit vrai.

L'auteur de la comédie du *Grondeur,* après avoir composé cette pièce, se trouvant obligé d'aller faire un tour dans son pays, où l'appeloit une affaire de famille, laissa son ouvrage aux comédiens, en les priant d'y faire les corrections qu'ils jugeroient nécessaires, et de la représenter en son absence. Les comédiens y firent de grands changements. La pièce, qui étoit en cinq actes, fut réduite en trois et jouée telle qu'elle est actuellement imprimée. Elle eut un très-heureux succès; et cependant l'auteur, à son retour, au-lieu d'en remercier ses correcteurs, leur fit des reproches :

Messieurs, leur dit-il avec sa vivacité gascone, *vous avez mutilé, défiguré ma comédie en voulant la rendre meilleure : j'en avois fait une pendule ; vous en avez fait un tourne-broche.*

Trois femmes de qualité étoient à une fenêtre pour voir l'entrée d'un ambassadeur. Il y avoit avec elles un ancien maréchal de France et deux autres seigneurs. Un de ces derniers voyant passer M. Dugué-Trouin dans un carrosse, le fit remarquer aux dames, en leur disant : Voilà un héros dans un fiacre. Un héros ! s'écria aussitôt une de ces dames, comme avec surprise et sans songer devant qui elle parloit, *attendez que je le regarde attentivement. Je n'en ai jamais vu.*

Un métaphysicien, jeune homme plein d'esprit et de feu, brilloit ordinairement dans la dispute; mais sa vivacité l'emportoit quelquefois trop loin. Un vieux dialecticien qui avoit une logique serrée, lui dit un jour : *Monsieur, vous avez un génie lumineux ; mais vous ressemblez aux cochers téméraires qui, dans quelque endroit périlleux qu'ils se trouvent, ne veulent jamais enrayer.*

Un abbé fut mis à la Bastille pour avoir paru long-temps dans le monde sous des habits de femme. Quelques aventures d'éclat le trahirent, et la cour

informée de sa conduite, le fit enfermer. Il s'occupoit dans sa prison à faire des vers malins, et le plus souvent contre les personnes les plus respectables. Un de ses amis l'étant allé voir, lui demanda à quoi il passoit le temps? A composer des chansons, lui répondit le prisonnier : cela m'amuse. Voulez-vous que je vous en dise une que je fis hier. En même-temps il lui chanta quelques couplets, que son ami trouva si hardis qu'il lui dit : Est-tu fou, mon cher abbé, de composer de pareilles chansons? crois-moi, change d'amusement; car tu pourrois bien te repentir.... *Fi donc*, interrompit l'abbé, *tu n'y penses pas. Qu'ai-je à craindre? Ne suis-je pas payé d'avance?*

Je doute fort de la vérité d'un trait que je me souviens d'avoir lu dans un livre espagnol. L'auteur dit que Philippe second, de glorieuse mémoire, vouloit que ses sujets eussent un aveugle respect pour l'Inquisition; et là-dessus il raconta l'aventure suivante : Un jour, dit-il, ce monarque fut curieux de voir passer la procession du Saint-Office. Les malheureux qu'on devoit brûler défilèrent devant lui, et l'un d'entre eux, malgré son effroyable habillement, ne laissa pas de s'attirer l'attention de ce prince, qui, touché de compassion, ne put s'empêcher de dire d'un ton de voix assez haut : *C'est dommage.* Un officier ayant par

hazard entendu ces paroles, en alla faire le rapport au grand Inquisiteur, qui ne manqua pas dès le lendemain de se rendre au lever du roi, qui lui demanda ce qui l'amenoit : Un sujet important, sire, lui répondit l'Inquisiteur; votre majesté me permettra de lui dire qu'en voyant passer la procession, vous causâtes hier un horrible scandale par une pitié sacrilège. Vous plaignîtes un misérable que le Saint-Office venoit de condamner aux flammes. Cela peut produire un mauvais effet et diminuer le respect qu'on doit à nos arrêts qui sont toujours justes.

Je suis fâché, dit le roi, d'avoir fait éclater indiscrettement ma compassion; mais la faute en est faite. Vous pourriez la réparer, sire, si vous vouliez, répartit le grand Inquisiteur. Vous n'avez qu'à souffrir qu'on vous tire du bras deux ou trois gouttes de sang et qu'on les fasse brûler par l'exécuteur du Saint-Office. On prétend que Philippe, après avoir pensé et repensé à cette proposition hardie, se laissa saigner sans rien dire.

Un jeune bourgeois de Paris qui avoit une femme très-jolie, et un peu plus que coquette, alla un matin chez un vieux payeur des rentes de l'Hôtel-de-Ville pour toucher une année qui lui étoit dûe. Il le trouva dans son cabinet où il s'occupoit à feuilleter des papiers à l'aide de ses lunettes qui étoient d'une

prodigieuse grandeur : Qu'y a-t-il pour votre service, dit le payeur au bourgeois? Celui-ci lui apprit de quoi il s'agissoit; et là-dessus le vieillard prit un gros registre qu'il parcourut avec une lenteur extrême. Le rentier, homme impatient et vif, n'y put tenir; et cédant à sa vivacité : Parbleu, monsieur, lui dit-il, vos grandes lunettes vous servent bien mal. *Monsieur, monsieur*, lui répondit froidement le flegmatique payeur, *ne nous reprochons point, s'il vous plaît, ce que nous portons.*

M. T***, homme très-riche et connu pour tel, fut un soir attaqué par quatre voleurs qui sautèrent aux rênes du fiacre qui le remenoit. Un de ces braves ouvrant la portière, lui dit d'un ton à se faire obéir : Allons, l'ami, descends au plus vîte. Il descend. On le fouille et on le trouve sans argent. Comment, coquin, lui dit alors le voleur, d'honnêtes gens s'exposent en t'arrêtant à se faire rouer, et tu es assez hardi pour aller la nuit avec des poches vides. Tiens, voici pour aujourd'hui le traitement que nous te faisons. A ces mots, les quatre voleurs lui donnèrent chacun cinq ou six coups de bâton, après quoi l'un d'entre eux lui dit : Prends garde de te trouver la nuit sur le pavé de Paris, sans avoir sur toi dix louis pour le moins.

M. T*** a pendant dix ans suivi ce conseil,

mais si exactement qu'un soir étant au jeu et en perte, il le quitta brusquement en serrant dix louis qui lui restoient : Je quitte, messieurs, dit-il à la compagnie, je n'ai plus d'argent : Il vous en reste encore, lui dit un des joueurs; continuez, vous regagnerez peut-être. *Oh! monsieur*, répliqua-t-il, *cet argent-là n'est pas à moi. Je le dois.*

Un officier gascon ayant dit adieu à sa maîtresse, l'alla voir le lendemain : Quoi! monsieur, lui dit elle, c'est vous! je vous croyois parti pour l'armée. *Que voulez-vous*, lui répondit l'officier? *La gloire avoit bridé mon cheval, mais l'amour l'a débridé?*

Ce même officier disoit un jour : *J'ai l'air si martial, qu'en me regardant dans une glace, je me fais peur à moi-même.*

Un homme cajoloit une coquette et se mettoit de temps en temps un quadruple sur un œil, voulant par-là lui faire entendre que si elle avoit envie de vendre ses faveurs il étoit prêt à les acheter; mais la coquette n'étant pas contente d'un quadruple, lui dit : *L'Amour est aveugle et non pas borgne.*

Un prélat ayant été long-temps à Rome à solli-

citer un chapeau de cardinal, eut le malheur de ne pouvoir l'obtenir. Étant de retour à la cour de France, il se présenta devant le roi, et lui fit un compliment, d'une voix si enrouée, que le prince ne put l'entendre. *Sire*, dit un courtisan, *votre majesté ne doit pas s'étonner si ce prélat est enroué, il est revenu de Rome sans chapeau.*

Un sot railloit un homme d'esprit sur la grandeur de ses oreilles : *Il est vrai*, lui dit l'homme d'esprit, *j'ai des oreilles trop grandes pour un homme, mais convenez aussi que vous en avez de trop petites pour un âne.*

Un poëte grec avoit souvent présenté des vers à l'empereur Auguste, et n'en avoit reçu d'autre récompense qu'une épigramme que ce prince fit enfin pour le remercier de tous ses vers. Le poëte grec, à qui un autre payement auroit plu davantage, affecta de louer excessivement cette épigramme ; il tira même de sa poche quelques petites pièces de monnoie qu'il mit dans la main d'Auguste, en lui disant : *Je ne vous récompense pas suivant votre condition, mais selon la mienne.* Ces paroles firent rire tout le monde ; et l'empereur, qui entendit parfaitement ce que ce poëte vouloit dire, paya magnifiquement ses vers.

Labérius, chevalier romain, auteur de mimes et de comédies, se voyant obligé par ordre de Jules César, de danser sur le théâtre et de représenter ses pièces, trouva moyen de se venger de cette violence. Il joua le personnage d'esclave dans une comédie, où, feignant d'être maltraité par son maître, il vint sur le théâtre en fuyant, et s'écria : *Romains, nous avons perdu la liberté* : taxant par cette fiction Jules César de tyrannie. Ce prince depuis ce temps-là ne prit plus de plaisir à voir jouer Labérius.

Le même Labérius, cherchant une place parmi les sénateurs pour voir le spectacle, fut apostrophé par Cicéron, qui lui dit d'un air mêlé de colère et de mépris : *Je vous donnerois une place auprès de moi, si je n'étois pas assis à l'étroit. Je suis surpris*, lui répondit Labérius, *que vous soyiez dans une pareille situation, car vous avez coutume d'être assis sur deux sièges ;* reprochant ainsi à Cicéron son inconstance dans les différents partis qu'il avoit embrassés.

Après la mort de Domitien, prince farouche et cruel, le consul Fronton, voyant que Nerva, son successeur, trop facile et trop indulgent, permettoit au peuple romain d'accuser et de faire mourir ceux qu'il s'imaginoit avoir été les ministres

de la fureur de Domitien, et les complices de sa tyrannie, osa dire au peuple assemblé : *que si c'étoit un grand malheur de vivre sous un prince qui ôtoit toute liberté, c'en étoit encore un plus grand d'en avoir un sous qui tout étoit permis.*

Un philosophe qu'Alexandre aimoit, prit la liberté de lui demander de quoi marier ses filles. Le prince lui envoya cinquante talents : *Seigneur*, lui dit le philosophe, *c'en est trop pour moi.* Oui, lui répondit le prince, *mais non pas pour Alexandre.*

Denis-le-Tyran reprochoit à Aristippe qu'on voyoit les philosophes à la porte des grands, mais qu'on ne voyoit pas les grands à la porte des philosophes. *Je le crois bien*, répondit Aristippe, *les médecins vont ordinairement chez les malades.*

Le même Denis ayant refusé quelque chose qu'Aristippe lui avoit demandé pour un autre, le philosophe redoubla ses instances pour l'obtenir, et même embrassa les genoux du tyran. Ce procédé si peu digne d'un philosophe, surprit tout le monde. Aristippe s'en étant aperçu, dit à ceux qui l'avoient vu aux genoux de Denis : *J'ai une bonne raison pour en user ainsi avec*

ce prince, c'est qu'il a les oreilles dans cet endroit.

Un élève d'Apelles lui montroit un tableau de sa façon, pour savoir son sentiment sur cet ouvrage, qu'il disoit avoir fait fort vîte, n'y ayant employé qu'un certain temps: *Je le vois bien sans que vous me le disiez*, lui répondit Apelles; *et je suis étonné que dans ce peu de temps-là même, vous n'en ayez pas fait plus d'un de cette façon.*

Un autre peintre, après avoir achevé le portrait d'Hélène qu'il avoit peint avec soin, et qu'il avoit orné de beaucoup de pierreries, le fit voir au grand Apelles, qui lui dit: *O mon ami! n'ayant pu voir votre Hélène belle, vous avez eu raison de la faire riche.*

Un chartreux de Pavie montroit à Philippe de Comines le tombeau de Jean Galeas, premier du nom, duc de Milan, qu'il appeloit *Saint*. Comines lui demanda pourquoi il donnoit cette épithète à un homme dont on pouvoit voir autour de lui les armes de plusieurs cités qu'il avoit usurpées? Le moine répondit tout bas: *Nous appelons, dans ce pays-ci, saints tous ceux qui nous font du bien.*

Un envoyé de la Porte-Ottomane, se promenant avec le grand-duc de Toscane hors de Florence, dit à ce prince : J'ai fait une observation. On ne voit pas tant de fous dans les villes d'Italie que dans celles de Turquie. J'en voudrois bien savoir la raison. Je vais vous l'apprendre, lui répondit le grand-duc en lui montrant des monastères, *c'est que nous renfermons nos fous dans ces tours que vous voyez.*

Cromwel, passant par Tiburne, lieu patibulaire, regardoit la foule du peuple qui venoit au-devant de lui : Voyez, lui dit un flatteur, voyez quelle multitude de gens vient ici pour être témoin de votre triomphe. Cromwel répondit froidement : *Il en viendroit encore plus pour me voir pendre.*

Agésilas se trouvant à une fête publique, y fit admirer sa modération et sa retenue ; le maître des cérémonies lui donna une place peu honorable. Agésilas, quoique déjà déclaré roi, ne fit aucune difficulté de l'accepter ; il se contenta de dire : *Je vais montrer aux spectateurs que ce ne sont pas les places qui honorent les hommes, mais les hommes qui honorent les places.*

Zenon, chef de la secte des Stoïciens, disoit que si un sage ne devoit pas aimer, comme quel-

ques-uns le soutenoient, rien ne seroit plus misérable que le sort des belles, *parce qu'elles ne seroient aimées que des sots.*

Lorsque Olympias apprit qu'Alexandre étoit assez vain pour se dire fils de Jupiter, elle lui en fit plaisamment des reproches : *Vous n'y pensez pas*, lui dit-elle, *vous m'allez attirer la colère de Junon, dont vous connoissez l'humeur jalouse et vindicative. Faut-il que vous m'exposiez à devenir la victime de votre vanité?*

Le vieux Denis, tyran de Syracuse, fit une réprimande sévère à son fils pour avoir insulté la femme d'un citoyen, et lui demanda s'il avoit entendu dire qu'il eût jamais commis une pareille insolence. Le jeune Denis lui répondit : *C'est que vous n'êtes pas fils de roi comme je le suis.* A quoi le père répliqua : Je te prédis que tes enfants ne parviendront pas à la souveraine puissance, à-moins que tu ne changes de conduite. Il fut prophète; car à-peine le jeune Denis, son successeur, eut-il pris sa place, que les Syracusains le chassèrent du trône à cause de ses débauches.

L'impie Diagoras se moqua des raisonnements de quelques personnes qui prétendoient prouver l'existence et la bonté des dieux, par les tableaux

exposés dans leurs temples, où l'on voyoit les portraits de ceux qu'on croyoit échappés du naufrage par leurs secours. *Mes amis*, leur dit ce philosophe, *ceux qui ont imploré vainement leur assistance, et qui ont péri, ne sont pas ici représentés.*

Omulius, sénateur romain, disoit à Trajan qu'il valoit mieux, pour un état, avoir un mauvais roi qui eût des confidents et des ministres, gens de bien, que d'être gouverné par un bon roi environné d'amis faux et pervers, parce qu'un méchant homme est plus facilement porté au bien par plusieurs personnes de probité, que plusieurs scélérats ne sont excités à bien faire par un honnête homme.

Don Juan, duc de Bragance, qui fut depuis roi de Portugal, sachant que Rubens étoit à la cour d'Espagne, écrivit à quelques seigneurs castillans de ses amis, pour les prier d'engager ce peintre à l'aller voir. Rubens partit, pour cet effet, avec un train magnifique. Le duc, naturellement avare, en eut avis, et en fut tellement épouvanté, qu'il envoya un gentilhomme à sa rencontre, pour lui dire que le duc son maître, ayant été obligé de partir pour une affaire importante, le prioit de n'aller pas plus avant, et d'accepter un présent

de cinquante pistoles, pour le dédommager de la dépense qu'il avoit faite en chemin. Rubens refusa le présent, et répondit fièrement au gentilhomme, *qu'il n'avoit pas besoin de ce petit secours, puisqu'ayant résolu de ne demeurer que quinze jours à la cour du duc de Bragance, il avoit apporté deux mille pistoles pour faire les frais de son voyage.*

Périclès, chef de la république d'Athènes, étoit l'homme le plus éloquent de son temps; et rien ne prouve mieux cela que la réponse de Thucydide au roi de Sparte, qui lui demanda lequel de Périclès ou de lui étoit le plus fort à la lutte? C'est une chose qui ne seroit pas aisée à décider, répondit Thucydide; *car quand je l'ai porté par terre en luttant, il persuade aux spectateurs qu'il n'est pas tombé.*

Antigonus étant en guerre avec Euménès, fit répandre dans le camp de son ennemi des lettres par lesquelles il excitoit les soldats à tuer ce prince, et promettoit une grande somme d'argent à l'assassin. Euménès en fut averti, et, parcourant les rangs de son armée, il remercia et loua ses soldats de ce qu'aucun d'eux ne s'étoit laissé corrompre, et n'avoit préféré un vil intérêt à la foi qu'ils lui avoient jurée. Il ajouta qu'il ne vouloit pas leur

cacher que c'étoit lui-même qui avoit fait ces lettres pour éprouver leur fidélité. Par ce mensonge prudent, Euménès prévint les mauvais desseins d'Antigonus, et les rendit inutiles à l'avenir; les soldats devant toujours craindre que ce ne fût un artifice de leur général.

La Hire, brave capitaine du temps de Charles VII, fut envoyé vers ce roi par l'armée de Guyenne, qui manquoit de tout et faisoit la guerre aux Anglois assez malheureusement. Le roi, au-lieu de pourvoir aux besoins de ses troupes, et pensant à toute autre chose, amusa la Hire par des jeux et des festins. Charles, plongé dans les plaisirs, demanda à ce capitaine s'il étoit content de sa cour. *Sire*, lui répondit l'officier, *je n'ai jamais vu roi perdre son état si joyeusement.* Cette réponse réveilla le prince, qui fit donner aussitôt au député tout ce qu'il demandoit.

L'orateur Célius, homme vif et impétueux, soupant avec une personne d'un naturel doux, et qui approuvoit tout ce qu'il disoit, de peur de le mettre en colère, ne put souffrir sa complaisance. *De par les dieux*, s'écria-t-il, *nie-moi quelque chose, afin que nous soyions deux.*

Un fameux voleur ayant été pris, fut conduit

devant Papinien, préfet du prétoire. Ce grand magistrat lui demanda pourquoi il s'étoit mis à voler? *Et toi*, répartit le voleur, *pourquoi es-tu préfet du prétoire?*

M. Pomponius Marcellus, grand puriste et censeur incommode, reprit Cassius Severus, son antagoniste, qui plaidoit une cause, et lui reprocha qu'il faisoit un solécisme. Cassius, importuné de sa censure, demanda un délai aux juges pour faire venir un grammairien, *parce que*, dit-il, *je vois bien qu'il ne s'agit plus entre nous d'une question de droit, mais de grammaire.*

Un empereur romain condamna au feu un ouvrage de littérature. Un ami de l'auteur alla trouver le juge, et lui dit : *Il faut donc m'y condamner aussi, moi; car je le sais par cœur.*

Aristippe fit naufrage, et fut jeté sur le rivage de Rhodes. Là, son savoir et sa renommée lui firent bientôt trouver des habits et toutes les autres choses qui lui étoient nécessaires. Quelques-uns de ses compagnons s'en retournant à Cyrène, leur commune patrie, demandèrent à ce philosophe s'il avoit quelque chose à mander à ses parents. *Une seule*, répondit-il; *avertissez-les*,

de ma part, d'acquérir à leurs enfants des biens que les vents et les flots ne puissent leur ôter.

Agésilas, roi de Sparte, cédant à l'importunité d'un de ses sujets, lui promit une chose, laquelle, après y avoir fait réflexion, ne lui parut pas juste. Il différa, pour cette raison, de lui accorder sa demande. Le Spartiate perdit patience, et lui dit : Apprends, Agésilas, qu'un roi ne doit point faire de promesses vaines. *Et toi*, répliqua ce prince, *apprends qu'on ne doit jamais rien demander d'injuste aux rois.*

L'empereur Claude, tout stupide, tout imbécille qu'il paroissoit être, rendit un jugement comparable à celui de Salomon. Une mère refusoit de reconnoître son fils, qui avoit été long-temps absent. L'empereur, qui la soupçonnoit de mauvaise foi, imagina un moyen de l'en convaincre. Il fit venir les parties en sa présence, et ordonna à la femme d'épouser le jeune homme, qu'elle ne vouloit pas avouer pour son fils. Cet arrêt troubla sa mère, qui en marqua tant d'horreur, qu'elle aima mieux reconnoître son fils que de l'épouser.

Un moine provençal qui n'avoit jamais prêché,

fut assez hardi pour le vouloir faire. Il monte en chaire avec audace, et commence à parler; mais dès son exorde il demeura court; et, ne pouvant rappeler ses idées, il se tira d'embarras par un trait d'effronterie des plus bouffons. *Messieurs*, dit-il à ses auditeurs, *vous croyez peut-être que je demeure : point du tout; je m'en vais.* Effectivement, il descendit aussitôt de sa chaire, et disparut.

Le même prédicateur voulut, l'année suivante, remonter en chaire pour réparer son honneur; mais sa mémoire lui joua le même tour au milieu de son sermon. Tout l'auditoire se prit à rire, et un railleur dit : *Il fit bien mieux l'année passée; il ne prêcha point.*

Un gros bourgeois de Paris, homme né plaisant, le fut toute sa vie; il ne put, même à l'heure de sa mort, s'empêcher de plaisanter. Il y avoit dans sa chambre deux procureurs de ses amis. Il les appela et leur dit : *J'attends une nouvelle et dernière preuve de votre amitié. Placez-vous, de grace, l'un à ma droite, et l'autre à ma gauche, afin que je meure, comme le Sauveur, entre deux larrons.*

Un insigne buveur, qui de sa vie n'avoit avalé une goutte d'eau, demanda, dans ses derniers moments, un grand verre de cette liqueur. Hé! pourquoi, lui dit sa garde étonnée, voulez-vous de l'eau, vous qui n'en avez jamais bu? *J'en veux boire*, lui répartit le malade; *ne faut-il pas, avant sa mort, se réconcilier avec ses ennemis?*

Deux bons amis, également ivrognes, buvoient et s'enivroient ensemble tous les jours. L'un étoit un joueur de flûte, et l'autre un violon de l'orchestre de la Comédie-Italienne. Le flûteur tomba malade, et la tisane étant la seule boisson que les médecins lui permissent, il fut bientôt réduit à l'extrémité. Le violon son ami alloit le voir soir et matin; et comme c'étoit un gaillard toujours ivre, sa conversation étoit entremêlée de hoquets qui se faisoient entendre et sentir. Mais le malade, qui ne haïssoit pas une odeur vineuse, dit au violon : *Ah! mon ami, ton haleine me ressuscite.*

Un des plus anciens libraires de sa communauté m'a dit avoir vu, dans sa jeunesse, un livre intitulé *le Dictionnaire des Chats*. Une production si singulière mérite bien qu'on en fasse honneur à son auteur, et que j'en raconte l'histoire telle que je l'ai

ouï conter. Un jeune jacobin, dit-on, fut mis en pénitence au haut de son église, dans la rue Saint-Jacques. Il étoit renfermé dans une petite chambre qui étoit de niveau à la gouttière, et dans laquelle le jour n'entroit que par une lucarne : de sorte que le bon père ne pouvoit voir, par-là, que les chats et les chattes qui venoient sur les toîts tenir leurs joyeuses assemblées. Comme un prisonnier se fait un amusement de tout, le moine s'attachoit à regarder ces animaux, faute de pouvoir mieux passer le temps. Il demeura dans sa prison assez longtemps, et il eut tout le loisir de les examiner. A force d'entendre leurs divers cris, il en acquit l'intelligence. Leurs miaulements lui parurent une langue ; et là-dessus il lui vint une folle envie qu'il voulut satisfaire, c'est-à-dire de composer un *Dictionnaire des Chats*. Il se fit donner du papier et de l'encre ; et, dans l'oisiveté de sa prison, il entreprit cet ouvrage burlesque. Pour en venir à bout, voici comme il s'y prenoit : Attentif aux mouvements des chats, il confrontoit leurs cris avec leurs actions. Il orthographioit le mieux qu'il pouvoit les sons qui frappoient son oreille ; et, peu-à-peu il apprit à contrefaire si bien les chats, qu'il entendoit leur langage, qui me paroît avoir un grand avantage sur notre langue, en ce qu'il n'est point sujet à changer comme elle. *Les ma-*

toux ne cherchent point le ton de la bonne compagnie, et miaulent aujourd'hui de la même façon qu'ils miauloient du temps de Jean-de-Vert.

Un jeune homme avoit fait des vers latins qu'il montra à un demi-savant. Celui-ci étoit d'un goût difficile. Il fut choqué du terme de *posthac*, et prétendit qu'il étoit prosaïque. L'auteur soutint qu'il étoit poétique, et qu'il avoit un bon garant de ce qu'il disoit. Le censeur opiniâtre s'échauffant là-dessus, taxa le garant d'ignorance. A quoi le jeune homme répliqua par ce vers de Virgile :

Efficiam posthac ne quemquam voce lacessas.

Un seigneur de la cour s'entretenoit avec une princesse, et leur conversation tomba sur les filles que l'amour du devoir soutient contre les pièges qu'on tend à leur vertu. La dame disoit que rien n'étoit capable de séduire une honnête fille. Le courtisan ne demeurant pas d'accord de cela, proposa le cas où l'on offriroit un million à une fille pour le prix de ses faveurs. La princesse répondit qu'elle n'accepteroit point cette offre; mais enfin, insista l'homme de qualité, si on lui offroit deux, trois, quatre millions..... *Oh! doucement,*

monsieur, interrompit avec précipitation la princesse, *vous en direz tant, qu'à-la-fin on ne saura plus que vous répondre.*

Un père transporté de colère, couroit après son fils avec un bâton à la main. Le fils se voyant au haut d'un escalier, dit à son père : Monsieur, ne descendez pas. *Songez que passé le quatrième degré l'on n'est plus parent.*

A la première représentation d'une tragédie du poëte Pradon, ignorant géographe, le prince de Condé dit à l'auteur qui lui demandoit son sentiment sur sa pièce : J'en serois assez content, si vous n'eussiez pas transporté une ville d'Europe en Asie : *Passez-moi cela, s'il vous plaît, mon prince*, répondit Pradon ; *je ne sais point la chronologie.*

On jouoit une autre tragédie nouvelle de cet auteur pour la première fois ; comme il craignoit les sifflets, il avoit fait une forte cabale composée des amis de ses amis. Curieux de voir par lui-même si ces messieurs le serviroient bien, il se déguisa et se glissa dans le parterre pour entendre ce qu'on diroit de sa pièce. Il eut lieu d'être

satisfait du zèle de ses partisans; car, si tôt qu'un critique ouvroit la bouche pour parler, ils la lui fermoient brusquement. Pradon, pour éprouver encore mieux ses défenseurs, s'avisa de critiquer lui-même sa tragédie. Mais ses partisans qui ne le connoissoient pas personnellement, se jetèrent sur lui et lui donnèrent cent gourmades, qu'il reçut en auteur charmé d'avoir fait une si bonne cabale.

Un paysan se confessoit à son curé d'avoir volé un mouton à un fermier de son voisinage : Mon ami, lui dit le confesseur, il faut restituer ou vous n'aurez point l'absolution. Mais, répartit le villageois, je l'ai mangé : Tant pis, vraiment, tant pis, lui dit le pasteur; vous serez le partage du diable; car, dans la grande vallée où nous paroîtrons aux yeux de Dieu, tout parlera contre vous, jusqu'au mouton. Quoi! répliqua le paysan, le mouton se trouvera dans ce lieu-là? J'en suis bien aise. La restitution en sera donc facile, puisque je n'aurai qu'à dire au fermier : *Voisin, reprenez votre mouton.*

Un chevalier avoit un torticoli, qu'on croyoit être le fruit de son caractère galant, et dont on

faisoit honneur dans le monde à une vieille baronne qui l'alloit voir tous les jours : *Pourquoi*, disoient les médisants, *cette dame va-t-elle si souvent chez lui ? Elle n'est pas la lance d'Achille.*

Un Anglois, homme de mérite, avoit reçu plusieurs bienfaits d'un milord, sans qu'il sût à qui il en étoit redevable. Ayant enfin appris le nom de son bienfaiteur, il alla chez lui dans le dessein de lui en rendre grace : mais à-peine eut-il prononcé le mot de reconnoissance qui étoit dans son compliment, que le lord se tourna brusquement d'un autre côté, et lui dit en s'éloignant de lui : *Monsieur, vous ne me devez aucun remercîment; car si j'eusse connu en Angleterre quelqu'un qui m'eût paru plus digne que vous des graces dont vous parlez, vous ne les auriez point obtenues.*

Philippe, roi de Macédoine, en combattant contre les Tribales, reçut une blessure à la cuisse qui le rendit boiteux; et comme cela le mettoit quelquefois de mauvaise humeur, son fils Alexandre lui dit un jour qu'il ne devoit pas être fâché d'un accident qui le faisoit souvenir de son courage et de sa vertu à chaque pas qu'il faisoit.

Alexandre étant sur-le-point de partir pour son expédition contre les Perses, consulta l'oracle sur l'événement de cette guerre. La réponse fut que le succès en seroit heureux, pourvu qu'il fît tuer le premier malheureux qu'il trouveroit en son chemin, après qu'il seroit sorti de la Perse. La première victime qui s'offrit fut un ânier. Alexandre ordonna qu'on l'arrêtât, et qu'on le fît mourir. L'ânier, étonné d'un ordre qui lui paroissoit injuste, demanda pourquoi on le condamnoit à la mort. Le roi lui dit la réponse de l'oracle : S'il est ainsi, seigneur, répliqua l'ânier, c'est un autre que moi qui doit périr. Mon âne me précédoit : *Donc il est le premier que vous avez rencontré.* Cette répartie plut à Alexandre, qui satisfit au commandement de l'oracle en immolant l'âne.

Deux capucins étoient dans la chambre d'un vaisseau agité par la tempête. Le plus vieux envoya son compagnon sur le tillac pour entendre ce que disoient les matelots. Le compagnon y alla et les trouva qui crioient et juroient comme des charretiers embourbés. Il les exhorta à se recommander plutôt à Dieu dans le péril où l'on étoit. Au-lieu de l'écouter, ces misérables continuèrent de jurer comme auparavant. Ce religieux retourne vers celui qui l'avoit envoyé, et lui fait son rap-

port. A quoi le vieux père répondit : *Tandis qu*
les matelots jureront, le naufrage n'est point
craindre ; mais quand vous les verrez prier Dieu
ce sera un fort mauvais signe.

Pierre Arétin d'Arezzo en Toscane, se rendoi
redoutable par ses satires, non-seulement au
écrivains de son temps, mais aussi aux grands sei
gneurs et même aux têtes couronnées dont il oso
censurer les actions ; ce qui lui fit donner le titr
de fléau des princes. François I.^er^ et Charles-Quin
achetèrent son amitié par des présents considé
rables. Charles-Quint, ayant mal réussi dans un
entreprise, envoya une somme d'argent à ce poët
qui, la trouvant trop petite à son gré, dit en la re
cevant : *C'est bien peu pour une si grande sottis*

On parloit d'un abbé de condition dans un
compagnie, et plusieurs personnes s'étonnoien
qu'il ne fût pas encore évêque. Il est du bois do
on les fait, dit un homme de l'assemblée. *Ou*
pour faire un évêque de bois, répartit quelqu'u
qui connoissoit le peu de mérite du sujet.

Le peintre Van-Dick faisant le portrait de
reine d'Angleterre, qui n'étoit pas belle et q
auroit souhaité d'être flattée, répondit à cet

princesse qui lui demandoit pourquoi il avoit embelli les mains et non pas le visage : *Je n'ai point flatté votre visage, parce que je n'en attendois rien; mais j'ai flatté vos mains, parce que j'en attendois quelque chose.*

Le poëte Scarron étant près de mourir, dit à ses domestiques qui fondoient en pleurs autour de son lit : *Mes enfants, vous avez beau verser des larmes, vous ne pleurerez jamais autant que je vous ai fait rire.*

Isocrate dit à un grand parleur qui vouloit lui donner de l'argent pour lui enseigner la rhétorique : *Vous payerez donc le double, car il faudra vous apprendre deux sciences, celle de savoir parler et celle de vous taire.*

Un jeune Gascon nouvellement arrivé à Paris, eut la curiosité de monter sur les tours de Notre-Dame, pour considérer l'étendue de la ville et des faubourgs. Surpris de voir tant de maisons, il s'écria : *Que de nids de coucoux !* Quelques personnes qui étoient sur les tours, se mirent à rire; et, dès le même jour, le roi Henri IV fut informé de cette aventure, et fut curieux de voir le Gascon, auquel il ordonna de répéter ce qu'il avoit

dit sur les tours. Le jeune homme effrayé répondit : *Sire, j'ai dit, ah ! que de nids de coucoux ! mais je vous assure que je n'étois point tourné du côté du Louvre.*

FIN.

ŒUVRES
DRAMATIQUES.

LE TRAITRE PUNI,

COMÉDIE EN CINQ ACTES.

Cette Pièce, qui a pour titre, en espagnol, *la Traicion busca el castigo*, LA TRAHISON CHERCHE LE CHATIMENT, est de don Francisco de Rojas. Je la traduisis en 1700, et la fis imprimer telle qu'elle est ici. M. Dancourt, dans la suite, la mit en vers, et la donna au Théâtre François, sous le titre de *la Trahison punie*.

PERSONNAGES.

D. FÉLIX DE CABRERA, gentilhomme de Valence.

LÉONOR, sa fille.

D. JUAN OSORIO, amant de Léonor.

D. GARCIE DE TORELLAS, cavalier amoureux de Léonor.

D. ANDRÉ D'ALVARADE, cavalier amoureux de Léonor.

ISABELLE, sœur de D. Garcie, amie de Léonor.

INÈS, suivante de Léonor.

MOGICON, valet de D. André.

GALINDO, valet de D. Garcie.

La scène est à Valence.

LE TRAITRE PUNI,

COMÉDIE EN CINQ ACTES.

ACTE PREMIER.

La scène est chez Don André.

SCENE PREMIERE.

DON ANDRÉ, MOGICON.

MOGICON, *fuyant D. André qui le suit pour le battre.*

AHI, ahi, ahi !

D. ANDRÉ.

Je te rouerai de coups, maraud, si jamais tu t'avises.....

MOGICON.

Doucement, seigneur don André, doucement.

D. ANDRÉ.

Ou tu me prends pour un grand sot, ou tu me crois bien endurant.

MOGICON.

Pour endurant, non, vous me donnez tous les jours trop de marques du contraire.

D. ANDRÉ.

Coquin, t'ai-je pris pour conseiller ou pour valet?

MOGICON.

Vous ne m'avez pris, je l'avoue, que pour vous servir; mais, croyez-moi, mon maître, mes conseils vous sont aussi utiles que mes services. Avec tout le respect que je vous dois, vos mœurs ne sont pas irrépréhensibles, et je crains.....

D. ANDRÉ.

Ne vas-tu pas encore moraliser? Oh! je suis las d'un raisonneur comme toi. Je te donne ton congé.

MOGICON.

Est-ce un arrêt définitif?

D. ANDRÉ.

Oui, je te chasse.

MOGICON.

Hé bien! comptons-donc, s'il vous plaît.

D. ANDRÉ.

Comment compter? Sais-tu bien que tu m'as plus fatigué par ta morale que tu ne m'as satisfait

d'ailleurs ? Tu m'en dois de reste, paye-moi toi-même l'ennui que tu m'as causé.

MOGICON.

Prenons un tempérament pour nous accommoder tous deux. Puisque vous ne voulez pas que je moralise, permettez-moi donc de vous faire quelques questions sur votre conduite, qui, sans contredit, est curieuse et nouvelle.

D. ANDRÉ.

Ah ! j'y consens; mais point de conseils, monsieur Mogicon.

MOGICON.

Vous aurez contentement. Ça, dites-moi pourquoi vous en contez à toutes les femmes que vous rencontrez. Vous cajolez depuis la plus noble jusqu'à la grisette : les vieilles et les jeunes, tout vous est bon ; les unes parce qu'elles ont de l'expérience, et les autres parce qu'elles n'en ont point.

D. ANDRÉ.

Il est vrai que je me suis fait une habitude de paroître amoureux de toutes les femmes que je vois ; et que, sans être épris d'aucune d'elles, je me conforme à tous leurs caractères. J'appelle divinité celle dont la beauté me plaît ; et pour m'insinuer dans l'esprit d'une laide, je lui dis qu'elle auroit beaucoup d'amants, si sa vertu ne les éloignoit d'elle.

MOGICON.

Que dites-vous à la sérieuse ?

D. ANDRÉ.

Que je suis charmé de sa modestie.

MOGICON.

Fort bien. Et vous badinez avec la badine.

D. ANDRÉ.

Sans doute. J'élève jusqu'aux cieux le mérite de la vertueuse ; je l'aborde d'un air composé, et je m'approche de la coquette en petit-maître. Quelle majesté ! dis-je à la géante. A la petite, quelle gentillesse ! La grosse est une femme qui inspire du respect par sa gravité ; la maigre est tout feu ; et la folle tout esprit.

MOGICON.

Je me mêle aussi quelquefois de donner de l'encensoir par le nez ; et je disois l'autre jour à une tamponne, qui n'a point de taille, que c'étoit un vrai petit peloton de graisse.

D. ANDRÉ.

Tu ne t'y prenois pas mal.

MOGICON.

Tout de bon ?

D. ANDRÉ.

Assurément.

MOGICON.

Vivat, Mogicon.... Mais, seigneur don André,

quel vernis mettez-vous sur le front des dames surannées ?

D. ANDRÉ.

Je vante leur expérience. C'est ainsi que, donnant aux défauts des noms favorables, je trompe toutes les femmes ; pendant que je conserve mon cœur libre, je me moque des sottes qui m'aiment, et me ris de celles qui ne m'aiment pas.

MOGICON.

La chose étant comme vous la contez, je ne vous condamne plus tant. Il n'y a point de mal à cela. Cette occupation vaut bien celle de prendre du tabac en fumée. Il y a autant de solidité dans l'une que dans l'autre. Mais quel plaisir trouvez-vous à faire le galant d'une dame que vous savez engagée avec un autre? Que vous promettez-vous ?

D. ANDRÉ.

Tout. Que tu connois peu le génie des femmes ! Elles ne sont jamais si prêtes à nous trahir, que quand nous les aimons de bonne foi. Le changement a des appas pour elles.

MOGICON.

Je sais bien qu'il y en a dont le cœur et la tête tournent à tout vent comme une girouette ; mais il en est aussi de moins changeantes et de vertueuses. Et ces dernières ne sont pas plus que les autres à l'abri de vos galanteries.

D. ANDRÉ.

J'en conviens.

MOGICON.

Si quelqu'une vous paroît favoriser les soins d'un cavalier, dont elle a dessein de se faire un époux, vous ne manquez pas aussitôt de la coucher en joue. Si vous ne l'aimez pas, que ne la laissez-vous en repos? Quel fruit tirez-vous de l'inquiétude que vous causez à son pauvre diable d'amant?

D. ANDRÉ.

Je le rends jaloux. Je me fais un plaisir extrême de penser que par mes feints empressements je mets la division entre l'amant et la maîtresse. Je me le représente qui jure, qui tempête et qui la bat même quelquefois.

MOGICON.

Oui; mais vous devez vous représenter aussi la maîtresse qui se radoucit pour l'apaiser, qui le caresse et fait tous les frais de la réconciliation. Croyez-moi, leurs affaires n'en vont pas plus mal.

D. ANDRÉ.

J'avoue que leurs brouilleries ne font souvent que rendre leur amour plus vif.

MOGICON.

Plus vif, oui, plus vif; mais si en vous donnant de pareils divertissements, vous trouviez en votre chemin quelque jeune éventé qui fût aussi prompt

à dégaîner qu'à prendre de la jalousie..... hay ?

D. ANDRÉ.

Nous nous battrions. Le grand malheur ! Est-ce que je ne me suis jamais battu ?

MOGICON.

Pardonnez-moi ; mais vous n'avez jamais été tué, et si cela vous arrivoit une fois.....

D. ANDRÉ.

Je cesserois de vivre ; mon pauvre Mogicon, nous sommes tous mortels. Ne faut-il pas mourir tôt ou tard ?

MOGICON.

La consolation est touchante..... (*On frappe à la porte.*) Qui diable frappe à la porte si rudement ?

D. ANDRÉ.

Va voir qui c'est.

MOGICON.

Il faut qu'on nous croye sourds..... Qui est là ?

(*Il ouvre la porte*).

SCENE II.

D. ANDRÉ, D. GARCIE, MOGICON.

D. GARCIE, *entrant.*

Don André d'Alvarade y est-il ?

MOGICON, *lui montrant son maître.*

Le voilà.

D. ANDRÉ.

Que vous plaît-il, seigneur cavalier?

D. GARCIE.

Seigneur don André, je voudrois vous parler sans témoins.

D. ANDRÉ.

Ce valet est discret et fidèle, il ne doit point vous être suspect.

D. GARCIE.

Il s'agit d'une affaire d'honneur.

D. ANDRÉ.

Retire-toi, Mogicon.

MOGICON, *se retirant au bout de la chambre.*

Je vais demeurer ici. Je suis curieux d'entendre leur conversation.

D. GARCIE, *croyant Mogicon sorti.*

Je me nomme don Garcie de Torellas. Vous savez de quel sang je sors. Je suis cadet, et par conséquent peu riche; mais je suis estimé de la noblesse, qui m'a toujours vu ardent à m'exposer aux périls de la guerre et à mériter dans nos fêtes les applaudissements du public.

D. ANDRÉ.

Vous avez beaucoup de mérite, j'en conviens; mais quelle conséquence voulez-vous tirer de là?

D. GARCIE.

Écoutez-moi, je vous prie. J'aime Léonor depuis mon enfance. J'en suis regardé favorablement, et il ne manque plus à mon bonheur que l'aveu de son père que mon peu de fortune m'empêche d'obtenir. Comme nos maisons se joignent et que l'appartement de Léonor n'est séparé du mien que par une foible cloison, j'y ai fait une petite ouverture qu'une tapisserie cache et par où nous nous parlons tous les jours. Je vous confie ce secret important, Alvarade; ami ou ennemi, vous êtes noble; gardez-le moi : j'en charge votre honneur. Tout Valence instruit de mon amour semble le respecter : vous seul, don André, feignant de l'ignorer, vous osez le traverser.

MOGICON, *bas.*

Je crains la fin de ce discours.

D. GARCIE.

Vous êtes l'argus de notre rue. Dans quelque lieu que Léonor porte ses pas, vous la suivez comme son ombre. Outre cela, vous affectez de m'imiter en toutes choses. Je ne fais pas une démarche que je ne vous la voye faire dans le moment. Enfin, vous êtes le singe de mes actions; et je crois que si je me perçois le sein de mon épée, vous seriez tenté d'en faire autant.

MOGICON, *bas.*

Oh ! pour cela non. Voilà ce que le singe ne feroit pas, sur ma parole.

D. GARCIE.

Il faut finir, Alvarade, la patience m'échappe; et je vous déclare que si je vous vois passer et repasser encore sous les fenêtres de Léonor, qui ne pense point à vous, j'en saurai tirer raison par les voies de l'honneur. Souffrir plus long-temps vos importunités seroit une lâcheté ; ne vous pas avertir de mes intentions, seroit un procédé peu régulier. Vous m'entendez. Déterminez-vous là-dessus. Je vous laisse y rêver à loisir.

(*Il sort.*)

D. ANDRÉ, *allant après lui.*

Arrêtez, don Garcie ; je suis tout prêt à vous faire raison, pourquoi remettre à un autre temps?

MOGICON, *le retenant.*

Ne le suivez pas, seigneur don André, vous feriez la même chose que lui.

SCENE III.

D. ANDRÉ, MOGICON.

D. ANDRÉ.

J'ai cru d'abord qu'il me cherchoit pour un autre sujet qui m'auroit bien plus embarrassé.

MOGICON.

Bien plus ? ma foi, je n'en crois rien.

D. ANDRÉ.

Je craignois qu'il ne vînt me défendre de voir sa sœur Isabelle, à qui je fais l'amour, et dont je suis écouté.

MOGICON.

Puisque sa sœur vous aime, vous devriez cesser de poursuivre sa maîtresse.

D. ANDRÉ.

Et pourquoi, fat?

MOGICON.

Ah ! il est vrai que ce seroit faire une action sensée; donnez-vous-en bien de garde.

D. ANDRÉ.

Don Garcie souhaite que je le laisse en repos: cela suffit pour m'engager à le tourmenter. Oui, Mogicon, quand je serois dégoûté de Léonor, les chagrins d'un rival me donneroient un nouveau goût pour elle.

MOGICON.

Des sentiments si raisonnables ne peuvent manquer d'avoir une bonne fin.

D. ANDRÉ.

Je n'y saurois que faire. Dès ce moment je brûle pour Léonor; je ne suis occupé que de Léonor.

MOGICON.

Paix. Voici son père qui vient vous visiter. Vous verrez que le vieux pénard trouve aussi à redire à notre façon de vivre.

SCENE IV.

D. ANDRÉ, MOGICON, D. FÉLIX.

D. FÉLIX.

Seigneur don André ?

D. ANDRÉ.

Vous chez moi, seigneur don Félix ! Que votre présence me cause de joie ! Quel sujet me procure l'honneur de vous voir.

D. FÉLIX.

Faites éloigner ce valet.

MOGICON.

Que diable leur ai-je fait ? Ils se défient tous de moi.

D. ANDRÉ, *à Mogicon.*

Donne-nous des sièges, et laisse-nous.

MOGICON *bas, donnant des sièges.*

Parbleu ! si celui-ci vient aussi nous quereller, ce sera du-moins plus doucement.

D. FÉLIX *assis, regarde derrière lui, et voit Mogicon.*

Tu ne t'en vas pas.

MOGICON.

Pardonnez-moi.... (*bas*) La peste te crève, maudit vieillard. Mais je t'attraperai bien; car je vais écouter de la porte.

(*Il va se mettre auprès de la porte pour écouter.*)

D. FÉLIX.

Vous me connoissez.

D. ANDRÉ.

Parfaitement.

D. FÉLIX.

Vous savez que je me nomme....

D. ANDRÉ.

Don Félix.

D. FÉLIX.

Que ma maison est....

D. ANDRÉ.

Cabrera, une des premières de Valence.

D. FÉLIX.

Que mon bien....

D. ANDRÉ.

Est très-considérable.

D. FÉLIX.

Vous savez que le ciel m'a donné, pour la consolation de mes vieux ans, une fille unique qui est belle....

D. ANDRÉ.

Plus belle que le jour.

D. FÉLIX.

Bien faite, spirituelle, et douée de....

D. ANDRÉ.

De toutes les bonnes qualités du corps et de l'esprit.

D. FÉLIX.

Puisque tout cela vous est connu, je m'étonne que vous en usiez comme vous faites avec moi. Vous passez les nuits entières sous les fenêtres de Léonor, comme si vous cherchiez à vous introduire dans ma maison. Quel est votre dessein? Vous ne regardez pas, je crois, ma fille sur le pied de galanterie? Vous connoissez trop sa vertu et ma noblesse. D'un autre côté, vous ne m'en faites pas la demande. Que puis-je penser de ce procédé? On vous a dit peut-être que je l'ai accordée aux vœux d'un gentilhomme de Tolède, et cela est véritable. J'attends ce cavalier de jour en jour; mais, Alvarade, si c'est cette raison qui vous empêche de vous déclarer dans les formes, je veux bien avoir égard à cette discrétion, en vous épargnant tous les pas que la bienséance et l'usage veulent que vous fassiez. En un mot, je romprai l'engagement où je suis avec un autre, et je vous offre Léonor.... Vous ne me répondez point. La proposition que je vous fais vous déplairoit-elle? Parlez.

D. ANDRÉ, *se levant brusquement.*

Je suis un grand sot de vous écouter avec tant de patience.

D. FÉLIX.

Que dites-vous, Alvarade?

D. ANDRÉ.

Vous parlez de mariage à l'homme du monde qui l'a le plus en horreur.

D. FÉLIX, *se levant.*

Je vous entends, don André. L'outrage est violent. Vous m'insultez chez vous; mais....

D. ANDRÉ.

Oh! mais ceci ne doit point tourner en querelle, s'il vous plaît. Je vous honore infiniment, seigneur don Félix; j'estime Léonor; mais pour l'épouser, je suis son très-humble serviteur.

D. FÉLIX.

Don Garcie de Torellas n'a pas moins de mérite que vous.

D. ANDRÉ.

Qui vous dit le contraire?

D. FÉLIX.

Cependant j'ai refusé ma fille à ses vœux; et ous traitant plus favorablement....

D. ANDRÉ.

C'est à don Garcie à vous remercier de vos re- is; pour moi, je n'ai que des plaintes à vous faire e me proposer une femme.

D. FÉLIX.

Quel entêtement!

D. ANDRÉ.

Quelle persécution!

D. FÉLIX.

N'aurai-je point d'autre réponse de vous?

D. ANDRÉ.

Celle-là est assez précise.

D. FÉLIX.

Promettez-moi du-moins que vous cesserez d'importuner ma fille.

D. ANDRÉ.

Je vous le promettrai, si vous voulez; mais je ne vous tiendrai pas peut-être exactement parole.

D. FÉLIX.

C'en est trop, Alvarade; vous me poussez à bout.... Craignez que mon honneur offensé ne punisse votre audace.

D. ANDRÉ.

Vous me ferez tout ce qu'il vous plaira, pourvu que vous ne me mariez point.

D. FÉLIX.

Sachez qu'il est des vengeances pour des procédés de cette nature.... Tenez-vous sur vos gardes.... (*Il sort.*)

D. ANDRÉ.

Et vous, sur vos béquilles.

SCENE V.

D. ANDRÉ, MOGICON.

MOGICON.

Enfin, le vieillard est sorti; il remporte vraiment une réponse bien satisfaisante.

D. ANDRÉ.

Mogicon?

MOGICON.

Seigneur.

D. ANDRÉ.

Il vouloit me marier, moi, moi!

MOGICON.

Bon, il avoit bien trouvé son homme. Aussi vous l'avez relancé!

D. ANDRÉ.

Tu nous a donc écoutés?

MOGICON.

Oubliez-vous que je suis valet? Hé bien, qu'allez-vous faire à-présent? Continuerez-vous d'assiéger une place dont on va probablement augmenter les fortifications?

D. ANDRÉ.

Je vais, n'en doute pas, mettre de nouveau l'alarme au quartier; faire plus que jamais le passionné de Léonor. Les obstacles m'encouragent au-lieu de me rebuter.

MOGICON.

Vous avez raison; les difficultés sont la rocambole de l'amour. Je suis de votre goût; je fais peu de cas d'une conquête aisée. Il faut, pour me piquer, que la dame s'écrie en baissant la voix : Prenez garde, mon cher; ma mère nous a vus; mes frères me soupçonnent; la voisine en cause; mon mari pourra nous surprendre. Voilà ce qui rappelle son buveur. Mais lorsque chez la belle je n'ai aucun sujet de crainte, je m'ennuye, je bâille, je m'endors.

D. ANDRÉ.

Je commençois à n'aimer plus Léonor; mais don Garcie et don Félix ont rallumé mes feux. Je vais employer tous mes soins à causer de nouvelles frayeurs au père, et à désespérer mon rival.

MOGICON.

L'entreprise est héroïque et digne de vous; mais seigneur don André, bon pied, bon œil. Ce don Garcie m'a paru terriblement hargneux; et d'ailleurs don Félix est redoutable. Ces vieux routiers sont de dangereux ennemis. Un coup d'arquebuse est bientôt lâché par une lucarne.

D. ANDRÉ.

Voilà de tes frayeurs ordinaires. Le poltron!... Suis-moi sans raisonner davantage.... Mais quel fâcheux vient ici me retenir à contre-temps?

SCENE VI.

D. ANDRÉ, MOGICON, D. JUAN.

MOGICON.

C'est don Juan Osorio, ou je meure.

D. ANDRÉ.

Que vois-je? don Juan à Valence! Ma joie est extrême de vous embrasser. (*Ils s'embrassent.*)

D. JUAN.

Et la mienne ne peut s'exprimer..... Ami Mogicon, me reconnois-tu bien encore?

MOGICON.

Comme la signature de mon père, quand il m'envoye de l'argent.

D. JUAN.

Tu es toujours gaillard.

MOGICON.

La joie est la mère nourrice de la santé.

D. ANDRÉ.

Vous avez donc quitté le service de Flandres?

D. JUAN.

C'en est fait, je quitte les drapeaux de Mars, pour suivre une autre milice.

D. ANDRÉ.

Je ne vous entends point.

MOGICON.

J'y vais attendre vos ordres.

SCENE VII.

D. JUAN, D. ANDRÉ.

D. ANDRÉ.

Hé bien, nous allons donc nous marier? La chose est résolue.

D. JUAN.

Ainsi le veut mon étoile.

D. ANDRÉ.

Sans vous offenser, notre ami, vous avez une sotte étoile.

D. JUAN.

Pour vous, Alvarade, vous avez plus que jamais le bizarre entêtement de ne vouloir rien aimer.

D. ANDRÉ.

Moi! j'aime une dame.

D. JUAN.

Vous m'étonnez. Eh! comment avez-vous pu vous résoudre à encenser les autels de l'Amour?

D. ANDRÉ.

C'est parce qu'on veut me contraindre à ne pas aimer cette dame.

D. JUAN.

C'est moins amour que caprice.

D. ANDRÉ.

Ce sera tout ce que vous voudrez.

D. JUAN.

Ne saurai-je point le nom de cette heureuse mortelle ?

D. ANDRÉ.

Je vous l'apprendrai quand vous m'aurez fait connoître le charmant objet de vos amours.

D. JUAN.

Je vous prie de m'attendre ici jusqu'à ce que j'aye envoyé Mogicon chez mon beau-père. Je reviens vous prendre dans un moment. Adieu, cher ami.

D. ANDRÉ.

Je me pique de l'être, et le plus fidèle de tous.

D. JUAN.

Veuille le ciel....

D. ANDRÉ.

Le ciel permette....

D. JUAN.

Que je vous voye bientôt amoureux.

D. ANDRÉ.

Que je vous voye bientôt veuf.

(Don Juan s'en va.)

SCENE VIII.

D. ANDRÉ *seul.*

Il vient, dit-il, épouser une fille de qualité qui a deux amants.... Si c'étoit Léonor.... Mais non, je ne puis le croire.... Il y a sans doute à Valence bien d'autres filles dans le même cas.... Cela ne laisse pas de m'embarrasser. J'attends avec impatience que don Juan soit revenu.... Je vais au-devant de lui pour être plus tôt éclairci de la vérité.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

La Scène est dans l'appartement de Léonor.

SCENE PREMIERE.

LÉONOR, ISABELLE, INÈS.

LÉONOR.

ENTREZ, ma chère Isabelle.... Inès, que cet importun me fatigue! As-tu fermé la porte de la rue?

INÈS.

Oh! je n'y ai pas manqué.

LÉONOR.

Ferme aussi ces fenêtres.... Faut-il que j'aye encore ce chagrin!

ISABELLE.

Qu'avez-vous, Léonor? Ne saurai-je point ce qui vous agite ainsi?

LÉONOR.

Ce n'est rien.

ISABELLE.

Vous dissimulez. N'entre-t-il pas en tout ceci un peu d'amour?

LÉONOR.

Au contraire, c'est aversion toute pure. Ma mauvaise étoile m'a pourvue d'un amant de garde qui assiège sans cesse mes fenêtres, et qui me suit par-tout. J'ai beau le maltraiter de cent manières différentes, il ne se rebute point. Il persiste à m'aimer autant que je le hais.

ISABELLE.

J'avoue que cela impatiente à-la-fin.

LÉONOR.

Vous me paroissez triste.

ISABELLE.

Je vous trouve rêveuse.

LÉONOR.

Dites-m'en la cause, Isabelle?

ISABELLE.

Ayez de la confiance en moi, Léonor.

LÉONOR.

Mon cœur n'est pas content.

ISABELLE.

Le mien ressent mille alarmes.

LÉONOR.

Mon père exerce sur moi toute la rigueur de son autorité. Il me marie contre mon inclination.

ISABELLE.

Mon père s'oppose à mes désirs. Il me défend d'écouter un cavalier pour qui je me sens du penchant.

LÉONOR.

Vous n'ignorez pas que j'ai du goût pour don Garcie votre frère.

ISABELLE.

Et vous saurez que je soupire pour don André.

LÉONOR.

Don André d'Alvarade?

ISABELLE.

Lui-même.

LÉONOR.

Je crains, ma chère, que vous ne vous soyiez abusée.

ISABELLE.

Pourquoi donc?

LÉONOR.

C'est que ce cavalier est amoureux....

ISABELLE.

De qui?

LÉONOR.

De moi.

ISABELLE.

Léonor, croyez-moi, ne faites pas trophée de cette conquête : Alvarade ne brûle que pour moi.

LÉONOR.

C'est pourtant lui qui est cet amant de garde

dont je me plains. C'est pour lui que je fais fermer ma porte et mes fenêtres avec tant de soin.

ISABELLE.

Ah ! je vais vous dire ce qui a causé votre erreur : comme nos maisons se joignent, vous vous imaginez qu'il regarde vos fenêtres, lorsqu'il n'a d'attention que pour les miennes.

LÉONOR.

Oh ! persuadez-vous, si vous voulez, qu'il n'en veut qu'à vous.

ISABELLE.

Flattez-vous, j'y consens, que vous seule l'occupez.

LÉONOR.

Vous êtes donc bien sûre de votre fait ?

ISABELLE.

Je ne crois pas en devoir douter : puisque j'aime don André, j'en suis aimée.

LÉONOR.

La certitude est merveilleuse. Reconnois ton erreur, ma pauvre Isabelle, c'est moi qu'il aime pour mes péchés.

ISABELLE.

C'est moi, te dis-je; pour t'en convaincre, apprends que don Garcie, alarmé de la passion d'Alvarade, veut lui défendre notre rue.

LÉONOR.

Ne vois-tu pas que ton frère est jaloux de don André ?

ISABELLE.

Mais si mon frère te plaît, que te doit importer qu'Alvarade ait des desseins sur moi ?

LÉONOR.

Il ne m'importe en aucune façon. Je te l'abandonne volontiers.

ISABELLE.

Tu n'y prends donc plus d'intérêt ?

LÉONOR.

Au contraire, je suis fatiguée de ses empressements.

ISABELLE.

Pourquoi t'es-tu donc fâchée?

LÉONOR.

Pourquoi m'as-tu dit qu'il ne faisoit attention qu'à tes fenêtres?

ISABELLE.

Hé bien, pour t'apaiser, je te dirai seulement que j'aime don André.

LÉONOR.

Nous sommes d'accord. Plains-moi, ma chère : mon père me destine pour époux un cavalier de Tolède, et je ne puis chasser don Garcie de mon cœur.

SCENE II.

LÉONOR, ISABELLE, INÈS, D. GARCIE.

INÈS, *arrêtant à la porte don Garcie qui veut entrer.*

Seigneur don Garcie.

D. GARCIE.

Laisse-moi entrer, Inès.

INÈS.

Qu'allez-vous faire?

D. GARCIE, *entrant par force.*

Laisse-moi, te dis-je, tes efforts sont superflus.

INÈS.

Madame, madame, il a forcé la garde, je vous en avertis. Ces pestes d'amants sont des animaux bien vifs.

LÉONOR.

Arrêtez, don Garcie, quelle est votre audace? Vous perdez le respect.....

D. GARCIE, *se jetant aux genoux de Léonor.*

Pardonnez, divine Léonor, je viens vous prier à genoux d'être touchée de mon désespoir. Essayez de fléchir votre père en lui découvrant vos sentiments; peut-être qu'il s'attendrira quand il

verra couler vos larmes. Une seule seroit capable de désarmer le plus cruel ennemi.

LÉONOR.

Hélas!

INÈS, *effrayée.*

Madame.

LÉONOR.

Qu'y a-t-il?

INÈS.

Tout est perdu ; votre père vient ici.

LÉONOR.

A-t-il vu entrer don Garcie?

INÈS.

Je ne sais. Où se cachera-t-il?

LÉONOR.

Il ne faut pas qu'il se cache.

ISABELLE.

D'où vient, Léonor? Il me semble qu'il vaudroit mieux qu'il ne parût pas.

LÉONOR.

Non, non, ce seroit rendre mon innocence uspecte. Inès, tiens la porte ouverte.

D. GARCIE.

Quel embarras !

ISABELLE.

Ouvrez-lui ce cabinet.

LÉONOR.

Je n'en ferai rien.

SCENE III.

LÉONOR, ISABELLE, D. GARCIE, INÈS, D. FELIX.

D. FÉLIX.

Bonnes nouvelles, ma fille : je viens vous apprendre..... Mais que vois-je ? don Garcie dans cet appartement !

D. GARCIE.

Seigneur, je viens d'entrer ; une affaire pressante me fait chercher ici ma sœur.

D. FÉLIX.

Je suis bien aise de vous y trouver. Vous allez voir que je ne néglige pas les soins qu'exige de moi mon honneur. Je veux marier Léonor dès ce jour.

D. GARCIE.

Que dites-vous, seigneur !

D. FÉLIX.

Que vous n'aurez plus rien à désirer.

LÉONOR, *bas.*

Qu'entends-je !

D. GARCIE, *bas.*

Quel bonheur ! Don Félix apparemment a connu la violence de mes feux ; il en aura craint les conséquences.

D. FÉLIX.

Préparez-vous, Léonor, à donner votre cœur et votre main.

LÉONOR.

Seigneur, vous me ravissez, en me choisissant pour époux celui que.....

D. GARCIE.

Souffrez que je laisse éclater ma joie, et que je vous assure d'une éternelle reconnoissance.

D. FÉLIX.

Il n'en est pas besoin. Vous ne devez pas l'un et l'autre me remercier d'une chose que je fais pour ma propre satisfaction.

INÈS, *bas.*

Je crois qu'ils ne s'entendent pas.

SCENE IV.

D. FÉLIX, D. GARCIE, LÉONOR, ISABELLE, INÈS, MOGICON.

MOGICON.

Salut; don Juan Osorio, par moi digne substitut de son valet, vous demande, seigneur don Félix, la permission de venir prendre en bonne et due forme possession de la loyale épouse que vous lui gardez.

D. FÉLIX.

J'ai déjà dit qu'on le fît entrer.

LÉONOR, *bas.*

Juste ciel !

D. GARCIE, *bas.*

Un coup plus accablant pouvoit-il frapper mes esprits !

SCENE V.

D. FÉLIX, D. GARCIE, D. JUAN, D. ANDRÉ, LÉONOR, ISABELLE, INÈS.

D. FÉLIX.

Soyez le bien venu, seigneur don Juan. Je suis ravi de vous embrasser.

D. JUAN.

Quels termes peuvent exprimer, seigneur, le ressentiment que j'ai de vos bontés.

D. FÉLIX.

Votre recherche me fait honneur..... (*Lui présentant Léonor.*) Voilà ma fille.

D. JUAN, *à Léonor.*

Recevez, madame, mes premiers hommages. Que ne dois-je point aux amis de mon père de m'avoir fait un si beau choix? J'y souscris avec toute l'ardeur dont je suis capable. Votre portrait a fait une forte impression sur moi, et votre vue

achève de me rendre le plus amoureux des hommes.

LÉONOR.

Cessez de me prodiguer des douceurs. Je connois mes défauts, et je n'espère pas qu'ils échappent à des yeux aussi pénétrants que les vôtres.... (*bas.*) Que je sais mal cacher les peines que je ressens !

D. FÉLIX, *à don André.*

Quelle est votre audace, Alvarade, de venir chez moi ? Qui vous amène ici ?

D. JUAN.

C'est moi, seigneur.

D. FÉLIX.

Mais sachez que don André.....

D. JUAN.

C'est le meilleur de mes amis.

D. FÉLIX.

A voulu.....

D. JUAN.

M'empêcher de me marier. Il est vrai. Il voit avec peine que ses amis subissent le joug de l'hyménée.

D. FÉLIX.

Brisons là ; ma fille, donnez votre main au seigneur don Juan.

D. ANDRÉ, *bas.*

Cache, mon cœur, la fureur jalouse qui te possède.

LÉONOR, *bas.*

Quelle tyrannie !

D. JUAN, *à Léonor.*

Qui vous retient, madame ?

D. GARCIE, *bas, se retournant pour ne pas voir Léonor donner sa main à don Juan.*

J'attends le coup de la mort.

ISABELLE, *bas.*

Que je les plains !

INÈS, *bas à Léonor.*

Allons, madame, il faut vous tirer de ce mauvais pas.

LÉONOR *donne sa main à don Juan; mais dans son trouble elle nomme don Garcie.*

(*bas.*) ..... Je te perds, cher amant ! Quelle rigueur !..... (*haut.*) Voici ma main, seigneur don Garcie.

D. JUAN, *bas.*

Que viens-je d'entendre, juste ciel ! Dissimulons.

D. FÉLIX, *bas.*

Qu'as-tu dit, fille insensée ?

LÉONOR, *bas.*

Hélas ! mon cœur a passé sur mes lèvres.

D. GARCIE, *sortant.*

Sortons, ma sœur (*bas*). Elle est perdue pour moi. Je vais l'oublier, si je puis.

INÈS.

Voilà un commencement de noces bien triste.

D. FÉLIX.

Allons, Léonor, don Juan, entrons dans mon appartement.

D. JUAN.

Je vous suis..... (*bas.*) Comment sortir de cet embarras ?

D. ANDRÉ, *bas.*

Je veux l'aimer, quoiqu'il m'en puisse arriver.

SCENE VI.

D. ANDRÉ, D. JUAN.

(*Don Juan et don André demeurent tous deux rêveurs chacun de son côté*).

D. JUAN, *à part.*

Il est sorti de sa bouche un autre nom que le mien ! Ah ! sans doute j'ai toute son aversion, et don Garcie a toute sa tendresse.

D. ANDRÉ, *à part.*

La bévue de Léonor lui fait faire des réflexions un peu amères. De mon côté, je ne suis pas tranquille. Retirons-nous et dérobons mon trouble à ses yeux..... (*haut.*) Adieu, cher ami, nous nous reverrons.

D. JUAN.

De grace, arrêtez. J'ai besoin de conseil.

D. ANDRÉ.

Déjà ?

D. JUAN.

Oui, je l'avoue.

D. ANDRÉ.

C'est-à-dire que vous vous repentez de votre mariage.

D. JUAN.

Je ne me connois guère dans l'état où je me trouve.

SCENE VII.

D. JUAN, D. ANDRÉ, MOGICON.

MOGICON, *à don Juan.*

Bertrand votre valet vient d'arriver.

D. JUAN.

Il m'apporte des nouvelles de mon père ?

MOGICON, *lui présentant une lettre.*

En attendant qu'il ait terminé une petite affaire qui le retient à l'hôtellerie, il m'a chargé de vous rendre cette lettre.

D. JUAN, *prenant la lettre.*

Elle est de mon père, voyons ce qu'elle contient. (*Il ouvre la lettre, la lit tout bas, et en la lisant il paroît étonné et affligé tout ensemble*). Toutes

sortes de malheurs m'arrivent en même-temps.

D. ANDRÉ.

Apprenez-vous quelque mauvaise nouvelle ?

D. JUAN.

Mon père se meurt.

D. ANDRÉ.

Don Juan, je compatis à votre douleur. Le coup est rude, je l'avoue; mais que faire, il faut prendre son parti avec courage.

D. JUAN.

Que vous parlez bien, Alvarade, en homme qui ne sent guère les mouvements de cette affection qu'un fils doit à son père : pour moi, qui ai reçu du mien mille marques de tendresse, je sens vivement le danger où il est. Le temps presse; je vais assayer de contribuer par mes soins au rétablissement de sa santé.

D. ANDRÉ.

Vous allez donc partir ?

D. JUAN.

C'est une nécessité; l'amour même ne peut m'en dispenser. L'ennui que le bon-homme a souffert de ma longue absence, est peut-être la cause de sa maladie. Quelle dureté ne seroit-ce point à moi de lui refuser la consolation de m'embrasser pour la dernière fois ? Et que sait-on si la joie qu'il aura de me voir, ne pourra pas ranimer un reste de vie prêt à s'éteindre ?

MOGICON.

Cela n'est pas impossible, seigneur don Juan; car j'ai ouï dire à un vieux médecin d'Alcala, que les tendresses d'un fils reconnoissant adoucissent les maux d'un père malade.

D. JUAN.

Enfin, don André, je me détermine à partir tout-à-l'heure; mais, avant mon départ, je veux une preuve de votre amitié.

D. ANDRÉ.

Parlez, il n'y a rien que je puisse vous refuser.

D. JUAN.

Mogicon, laisse-nous seuls.

SCENE VIII.

D. JUAN, D. ANDRÉ.

D. JUAN.

Je viens de recevoir la foi de Léonor et de lui donner la mienne: peut-être ai-je mal fait; mais la chose est trop avancée pour m'en dédire. Je vais à l'autel achever mon hymen, et je partirai le moment d'après pour aller remplir les devoirs du sang. Je laisse donc ici mon épouse; et ce qui perce mon cœur de la plus vive douleur, je la laisse prévenue pour un autre. Don Garcie ne manquera pas de chercher à profiter de mon

absence. Alvarade, je crains un rival aimé. Vous êtes le meilleur de mes amis, je mets entre vos mains mon honneur et le repos de ma vie.

D. ANDRÉ.

Parbleu, notre ami, vous me donnez une bonne commission. J'aimerois mieux défendre seul un poste contre une armée entière, que de garder une femme : cela me paroît moins difficile. Quand les femmes ont naturellement la volonté portée au mal, vous savez bien que tous les surveillants du monde ne pourroient empêcher leur vertu de faire des éclipses.

D. JUAN.

J'en conviens; mais Léonor est vertueuse, et je croirois lui faire une injure, si j'avois une autre pensée. Cependant, comme il n'y a point de difficultés, dont une constante poursuite ne puisse venir à-bout, veillez sur don Garcie, et sur-tout retranchez-lui, par votre vigilance, les occasions de parler à Léonor.

D. ANDRÉ.

Pour don Garcie, ne vous en embarrassez pas, je vous rendrai bon compte de ses actions.

D. JUAN.

Je puis donc me reposer sur vos soins?

D. ANDRÉ.

Oh ! Pour cela oui.

D. JUAN.

Adieu, cher ami, le ciel veuille les favoriser.

D. ANDRÉ, *bas.*

Je le souhaite plus que toi.

SCENE IX.

D. ANDRÉ, *seul.*

Oui, oui, j'observerai Léonor; n'en doute nullement. Je sens que je ne suis plus maître de moi. L'amour de don Garcie irrite le mien; et le bonheur prochain de don Juan excite dans mon ame une fureur qui me rend capable de tout entreprendre. (*Il tombe dans une profonde rêverie.*)

SCENE X.

D. ANDRÉ, MOGICON.

MOGICON.

Le seigneur don Juan va donc partir, et laissant Léonor sur la bonne bouche.... (*apercevant son maître.*) Mais je vois don André rêveur. C'est du fruit nouveau. Seroit-il devenu amoureux tout de bon?

D. ANDRÉ, *rêvant.*

Abuserai-je de la bonne-foi d'un ami? Pendant

qu'il me croit attentif à la conservation de son honneur, dois-je penser à le lui ôter? Mais que dis-je à le lui ôter? N'aimois-je pas Léonor avant qu'il songeât à l'épouser? C'est lui qui me trahit, qui me fait une infidélité en m'enlevant une maîtresse.

MOGICON, *bas.*

Léonor lui tient au cœur. Je crois qu'il se repent de l'avoir refusée; mais la balle est perdue pour lui.

D. ANDRÉ, *rêvant.*

Qu'aucun scrupule ne me retienne donc plus. Faisons ce que mon amour m'inspirera.

MOGICON, *abordant son maître.*

C'est bien dit, seigneur don André, poussez votre pointe.

D. ANDRÉ, *soupirant.*

Ahi!

MOGICON.

Vous avez bien fait de laisser sortir ce soupir; il alloit vous étouffer.

D. ANDRÉ.

Je soupire, il est vrai, Mogicon. Les sentiments qui m'agitent.... Mais je ne prends pas garde que je pourrois ici être entendu. Suis-moi; j'ai quelques ordres à te donner.

MOGICON.

Ma foi, je crains les suites de cet amour qu'il se met en tête. Il a l'humeur violente, les mœurs fort corrompues. Il fera, j'en suis sûr, quelque sottise; et moi je payerai peut-être les pots cassés.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

D. FÉLIX, D. JUAN, LÉONOR.

D. FÉLIX.

Vous ne pouvez donc vous dispenser de partir?

D. JUAN, *lui présentant une lettre.*

Jugez-en vous-même par cette lettre que mon père m'a écrite.

D. FÉLIX, *ouvre la lettre et lit.*

Mon cher fils, Bertrand m'a appris votre retour. Je n'attends que l'heure de sortir de ce monde. Hâtez-vous de vous rendre auprès de moi, si vous voulez recevoir mes derniers embrassements. Je mourrois content si je pouvois avoir cette consolation.

D. ALVAR OSORIO.

J'approuve votre départ, don Juan, et je me ferois un scrupule de vous arrêter plus long-temps. Allez vous acquitter des obligations que le sang et la reconnoissance vous imposent. Puissiez-vous, mon gendre, faire un heureux voyage, et rendre, par votre présence, la santé à un père qui vous

est si cher. Je vous laisse faire en liberté vos adieux à ma fille.

(*Il embrasse don Juan et sort.*)

SCENE II.

LÉONOR, D. JUAN, INÈS.

D. JUAN.

Je vous quitte, belle Léonor; le sort me condamne à cette dure séparation; et, ce qui achève de me désespérer, je pars accablé de votre haîne. J'en ai trop vu pour n'en être pas persuadé.

LÉONOR.

Les apparences nous abusent souvent; il ne faut pas toujours les croire.

D. JUAN.

Votre trouble, et l'inquiétude qui paroît dans vos yeux, peuvent-ils m'abuser?

LÉONOR.

Attribuez-les à votre absence.

D. JUAN.

Non, non; votre froid accueil m'a d'abord annoncé mon malheur, et votre bouche, madame, ne me l'a que trop confirmé.

LÉONOR.

Est-il nouveau que la bouche prononce un nom pour un autre?

D. JUAN.

Non, quand elle suit les mouvements du cœur.

LÉONOR.

Quel tort vous font ces mouvements, si le devoir et la vertu savent les réprimer?

D. JUAN.

L'honneur n'en prend point d'alarmes, mais le cœur en gémit.

LÉONOR.

Demeurons-en là, don Juan; vos moments sont trop chers pour les perdre en vains discours.

D. JUAN.

Ah! cruelle! vous comptez les instants que vous passez avec moi. En me représentant mon devoir, vous me faites connoître ce que j'ai à craindre.

LÉONOR.

Vous outrez les choses, don Juan. Je n'ai pas pour vous les sentiments que vous vous imaginez; et si mon cœur vous a paru pencher vers un autre, vous devez songer que j'ai de la vertu.

D. JUAN.

C'est ce qui fait mon désespoir. Si je vous croyois sans vertu, je cesserois bientôt de vous aimer.... Mais il faut finir un entretien qui m'attendrit et qui vous gêne. Adieu, madame.

SCENE III.

LÉONOR, INÈS.

INÈS.

En vérité, madame, je suis touchée de son malheur. Son mérite devoit lui procurer une meilleure fortune.

LÉONOR.

Je le plaindrois aussi beaucoup, si je ne me sentois encore plus à plaindre que lui.

INÈS.

Hé! peut-on être plus malheureux que ce cavalier? A-peine a-t-il reçu votre portrait, qu'il part de Bruxelles comme un éclair; il arrive à Valence, et lorsque plein d'ardeur il s'apprête à vous épouser, il apprend de votre propre bouche que vous avez du goût pour un autre. N'est-il pas bien payé de sa diligence?

LEONOR.

Je suis encore, te dis-je, dans une situation plus triste que la sienne. L'invincible penchant qui m'entraîne vers don Garcie, me rend don Juan odieux; et cependant il faut que je combatte sans cesse mes sentiments. Don Juan du-moins possède l'objet de ses vœux; et moi je perds pour jamais ce que j'aime.

INÈS.

Don Garcie, de son côté, n'est pas dans un état moins déplorable que vous. Il me fait pitié. (*entendant frapper à la cloison.*) Mais, si je ne me trompe, il vient de frapper à la cloison.

LÉONOR.

Retirons-nous, Inès, je dois l'oublier.

INÈS.

D'accord; mais en attendant, approchons-nous de la cloison.

LÉONOR, *voulant s'en aller.*

Non, Inès, je ne veux plus lui parler. Je suis femme de don Juan.

INÈS, *la retenant.*

Le pauvre garçon! Vous le ferez mourir si vous ne lui répondez.

LÉONOR.

Que veux-tu que je lui dise?

INÈS, *entendant frapper à la porte.*

Comme il frappe! Il se donne sans doute de la tête contre le mur.

LÉONOR, *s'approchant de la cloison.*

Qui frappe?

SCENE IV.

LÉONOR, INÈS, ISABELLE.

ISABELLE, *que l'on ne voit pas.*

C'est Isabelle.

LÉONOR.

Que voulez-vous, ma chère ?

ISABELLE, *que l'on ne voit pas.*

J'ai besoin de votre secours. Aidez-moi à remettre l'esprit de mon frère. Il est dans un désespoir affreux.

LÉONOR.

Je suis peu propre à le consoler.

ISABELLE.

Permettez-lui de vous dire un mot ; accordez-lui ce foible soulagement.

LÉONOR.

Que n'ai-je la force de le lui refuser !

SCENE V.

LÉONOR, INÈS, ISABELLE, D. GARCIE.

D. GARCIE, *que l'on ne voit pas.*

Est-ce vous que j'entends, belle Léonor? Puis-je encore vous parler ?

INÈS, *levant la tapisserie.*

Courage, madame; le son de votre voix adoucit ses peines. Poussez la charité jusqu'au bout.

D. GARCIE, *que l'on ne voit pas.*

Vous ne répondez point; hé quoi! n'avez-vous pas pitié de ma situation?

LÉONOR.

Ah! don Garcie, que votre tendresse m'est cruelle!

D. GARCIE, *que l'on ne voit pas.*

Ah! madame, que mon destin est rigoureux!

LÉONOR.

Je suis mariée à don Juan. Il faut que j'aime un autre que vous.

D. GARCIE, *que l'on ne voit pas.*

Il faut vous perdre pour jamais.

INÈS, *abaissant la tapisserie.*

J'entends du bruit. Quelqu'un vient. Allons, seigneur don Garcie, faites retraite.

LÉONOR.

Il est déjà nuit. Entrons dans ma chambre. Je veux en liberté m'abandonner à ma douleur.

SCENE VI.

MOGICON *seul.*

Dona Léonor a la puce à l'oreille, et don Juan martel en tête au sujet de don Garcie. En vérité,

c'est se livrer de gaieté de cœur à d'étranges maux, que de prendre une belle ſemme. Un honnête homme est bien sot de chercher pour sa peine ce qu'il ne doit souhaiter que pour sa commodité. Si j'en étois cru, on n'épouseroit que des laides. Une belle femme paye toutes les complaisances de son mari de brusqueries et d'inégalités; au-lieu qu'une laide reçoit comme des graces toutes les caresses qu'il lui fait. Mais c'est trop moraliser. La nuit s'avance. Je suis devenu domestique de cette maison, par le prêt que don André a fait de moi à son ami. Je suis menacé de passer cette nuit en sentinelle; munissons-nous de quelques moments de sommeil. Retirons-nous dans ce coin, et dormons s'il est possible.

(*Il se couche dans un coin du théâtre, et Inès sort de la chambre de sa maîtresse avec une bougie à la main.*)

SCENE VII.

INÈS, MOGICON.

INÈS, *sans voir Mogicon.*

Je viens de coucher ma maîtresse, qui se fait un triste plaisir d'être seule, pour soupirer et pleurer à son aise. Chacun a ses chagrins. N'ai-je pas les miens? Ce maraud de Mogicon, qui est depuis

ce matin domestique de cette maison, n'a pas fait la moindre attention à mes charmes. Cela n'est-il pas bien mortifiant pour une fille telle que moi? Oh! le butor! Oui, je suis outrée de son procédé. Ce n'est pas que sa peau me tente; mais je veux qu'il m'aime ou qu'il crève. Ma réputation est intéressée à lui donner de l'amour.

MOGICON, *sortant du coin du théâtre et se frottant les yeux.*

La maudite condition que la mienne! Je commençois à m'assoupir; mais la peur d'être assommé de coups par don André, si je le fais attendre long-temps dans la rue, ne me permet pas de dormir tranquillement. Il m'a donné ordre de l'introduire ici cette nuit. Je dois.... (*apercevant Inès.*) Mais j'aperçois Inès; elle n'est pas encore retirée.

INÈS, *bas, entendant la voix de Mogicon, et le reconnoissant.*

Voici Mogicon. Voyons s'il aura l'esprit de m'en conter.

MOGICON, *bas.*

La drôlesse est jolie! Lions conversation avec elle, et employons ce temps pour mon compte. Aussi-bien, quand don André seroit déjà à la porte, je ne pourrois le faire entrer présentement.

INÈS, *bas.*

Il a l'air timide, il faut que je l'agace.

MOGICON, *bas.*

Je ne vais qu'avec crainte à l'abordage. Elle me paroît fille réservée. N'importe, risquons le paquet.... Charmante Inès, beauté plus suave que l'ambre-gris....

INÈS, *bas.*

Oh! oh! il me dit des douceurs. Armons-nous de fierté.

MOGICON.

Votre bouche, plus vermeille que l'aurore, n'a fait qu'un morceau de ma liberté.

INÈS, *bas.*

Il a mal fait de me prévenir; j'allois me jeter à sa tête.

MOGICON.

L'Amour, cet aveugle tyran, m'a.... percé.... de traits si perçants....

INÈS, *lui riant au nez.*

Le beau jeune homme que voila!

MOGICON.

Si vous voulez récompenser l'ardeur de mes feux.

INÈS, *bas.*

Oh! pour cela, je n'y manquerai pas; et même tout-à-l'heure.

MOGICON, *voulant l'embrasser.*

Vous me verrez, par mille embrassements réitérés....

INÈS, *le repoussant.*

Arrêtez, insolent; vous êtes bien hardi de me demander des faveurs avant que de les avoir méritées.

MOGICON.

Mademoiselle Inès, ne vous mettez point en colère; je suis un garçon d'honneur.

INÈS.

Tais-toi, faquin. T'imagines-tu que je pourrai jeter les yeux sur un homme de ta condition, moi, pour qui d'illustres cavaliers font gloire de soupirer. Voyez un peu ce misérable valet qui veut manger à la table des maîtres.

(*Elle veut s'en aller.*)

MOGICON, *retenant Inès par sa robe.*

Encore un mot, de grace.

INÈS *le repousse.*

Laisse-moi, nigaud, et ne me réplique pas.... (*Elle s'adresse aux dames.*) Vous, mesdames qui m'écoutez, apprenez de moi ceci pour votre instruction: Si vos époux sont vos maîtres, obéissez-leur; et si vous êtes leurs maîtresses, faites-les obéir: quand vous serez l'enclume, souffrez; et quand vous serez le marteau, frappez.

(*Elle sort, et emporte la lumière.*)

SCENE VIII.

MOGICON, *seul.*

Ne nous amusons point à la bagatelle, et songeons à mon maître qui doit être à-présent dans la rue. Mais que vient-il faire ici cette nuit? Est-ce qu'il voudroit achever les noces commencées? Si c'est là son dessein, je pourrois bien me repentir d'être si fidèle à ses ordres. D'un autre côté, si je lui manquois de parole, je serois sûr de recevoir de sa main cent coups de bâton à la première vue. Faisons ce qu'il me commande. Peut-être que les choses iront mieux que je ne pense. (*Il va ouvrir la porte de la rue*).

SCENE IX.

MOGICON, D. ANDRÉ.

MOGICON, *appelant son maître.*

St, st, st.

D. ANDRÉ.

Est-ce toi, Mogicon?

MOGICON.

Oui, entrez doucement.

D. ANDRÉ.

Sont-ils tous retirés?

MOGICON.

Je le crois.

D. ANDRÉ.

Cela suffit. Ferme la porte.

MOGICON, *après l'avoir fermée, revient.*

Elle est fermée.

D. ANDRÉ.

Tu n'as qu'à t'en aller présentement.

MOGICON.

Vous me faites fermer la porte, et vous voulez que je m'en aille ?

D. ANDRÉ.

Va-t-en, te dis-je.

MOGICON.

(*bas.*) Quel homme ! Il est fou, ou je meurs.... (*haut.*) Mais ne puis-je savoir, mon maître, ce que vous venez faire ici ?

D. ANDRÉ.

Ne me le demande point, et sors..... Hé bien, lon André, t'es-tu bien consulté ? As-tu surmonté es remords.....

MOGICON, *ayant ouvert la porte, revient.*

Vous attendrai-je dans la rue ?

D. ANDRÉ.

Non, je te défends de sortir de la maison.

MOGICON.

Eh ! monsieur, de grace, permettez-moi de 'en aller.

D. ANDRÉ, *s'emportant.*

Je te casse les bras, si tu me désobéis.

MOGICON.

Ne vous mettez point en colère ; je vais sortir, je ne sortirai pas, je ferai tout ce que vous voudrez; comptez sur mon obéissance.

D. ANDRÉ.

Tu as peur, à ce que je vois.

MOGICON.

Passablement.

D. ANDRÉ.

Oh bien ! peur ou non, je ne veux pas que tu sortes du logis; retire-toi dans la chambre où l'on te croit couché.

MOGICON.

Nous voilà d'accord..... (*bas.*) Demeurons ici pour savoir son dessein.....

(*Il se cache dans un coin*).

D. ANDRÉ *se met à rêver.*

Que médites-tu ? que vas-tu faire, perfide ami? Tu vas commettre le plus grand de tous les crimes. Quel outrage tu fais à don Juan ! N'achève point cette perfidie. Résiste à des désirs que tu ne peux satisfaire sans irriter contre toi le ciel, et faire horreur aux hommes. Pendant que le flambeau de la raison t'éclaire encore, fuis Léonor; sauve-

toi de ces lieux. (*Il fait quelques pas comme pour sortir, puis il s'arrête*).

MOGICON, *bas.*

Il a la tête diablement embarrassée.

D. ANDRÉ.

Mais, n'est-ce pas avoir déjà commencé le crime, que de m'être introduit ici? Et pour abandonner cette entreprise, falloit-il attendre que je fusse sur-le-point de l'exécuter? Après tous les pas que j'ai faits, est-il temps de reculer? A quoi me résoudre? Pour me déterminer, mettons dans la balance, d'un côté, la confiance d'un ami, et de l'autre la violence de mes désirs; ici la foi jurée, et là le plaisir attendu. O ciel! que ma vertu et ma foi pèsent peu! mon amour emporte la balance.

MOGICON, *bas.*

Ouf! le frisson me prend pour Léonor.

D. ANDRÉ.

Faisons donc une action que d'autres après tout ont faite avant moi. J'ai tous les ferrements nécessaires pour ouvrir une porte. La chambre de Léonor, si je l'ai tantôt bien remarqué, est de ce côté-ci. (*Il tire de sa poche des instruments de fer, et cherche à tâtons la chambre de Léonor*). Quoique sans lumière, en suivant le mur, je ne puis manquer de la trouver.

(*Il ouvre la porte avec les ferrements, et*

regarde dans la chambre sans y entrer, puis il revient sur le bord du théâtre, laissant la porte entr'ouverte.

MOGICON, *bas.*

Il va s'introduire dans la chambre de Léonor! La pauvre femme! On lui prépare une étrange aubade.

D. ANDRÉ.

Quel saisissement vient me surprendre? d'où vient que la crainte s'empare de mes sens? Il semble que je n'ose m'engager plus avant. Quelle foiblesse de chanceler si long-temps! Ne différons plus. Tout est calme. Léonor repose. Entrons et soufflons la lumière qui éclaire sa chambre. (*Il entre.*) Satisfaisons mes feux dans l'obscurité.

SCENE X.

MOGICON, *seul.*

Il est entré le scélérat; que fera-t-il là-dedans? ou plutôt que n'y fera-t-il point? Malheureux don Juan, tu as confié ta bourse à un voleur. Pendant que tu galopes pour aller rendre les derniers devoirs à ton père, don André veut rendre les premiers à ton épouse. Le perfide Ganelon! quel châtiment ne mérite-t-il point? Approchons-nous de la porte pour écouter. (*Il*

s'approche et écoute un moment, et regarde par le trou de la serrure.) Je ne vois pas de lumière. Il l'a sans doute éteinte. Comment diable se terminera tout ceci ? (*Il s'approche encore pour écouter.*) Léonor ne dit pas un petit mot ; il faut qu'elle soit bien endormie. Ouais ! prendra-t-elle la chose pour un songe ? ou sa vertu seroit-elle tombée en apoplexie ?

SCENE XI.

LÉONOR, MOGICON.

LÉONOR, *que l'on ne voit pas.*

Inès, Béatrix, au secours !

MOGICON.

Ahi, ahi ! la poudre prend.

LÉONOR, *que l'on ne voit pas.*

Mon père, Alphonse, à l'aide !

MOGICON.

La catastrophe sera sanglante. De peur d'être impliqué dans cette affaire, sauvons-nous.

(*Il sort*).

SCÈNE XII.

LÉONOR, D. ANDRÉ.

LÉONOR, *en déshabillé et tenant don André par sa manche.*

Qui que tu sois, insolent, tu ne m'échapperas point ; et quoique tes efforts ayent été inutiles, tu recevras le châtiment dû à ton audace. Holà, Inès, de la lumière.

D. ANDRÉ, *se débarrasse d'elle, cherche la porte à tâtons, mais il ne peut la trouver.*

Je suis perdu ! Je ne puis trouver la porte.

LÉONOR, *criant.*

Je ne le tiens plus, qu'on prenne garde qu'il ne sorte ; et vîte de la lumière.

SCÈNE XIII.

D. ANDRÉ, LÉONOR, D. GARCIE.

D. GARCIE, *entrant l'épée à la main.*

J'accours à votre voix, Léonor.

D. ANDRÉ, *mettant l'épée à la main.*

(*bas.*) C'est don Garcie, payons d'audace.... (*haut.*) Où est le téméraire qui ose troubler le repos de Léonor et alarmer sa vertu ?

D. GARCIE.

Je viens punir son insolence.

D. ANDRÉ.

Je veux laver son attentat dans son sang.

D. GARCIE.

C'est par mes mains que le traître doit périr.

D. ANDRÉ.

Ce fer va lui percer le cœur.

LÉONOR.

On vient enfin. J'aperçois de la lumière.

SCÈNE XIV.

LÉONOR, D. ANDRÉ, D. GARCIE, D. JUAN, *une bougie à la main.*

LÉONOR, *apercevant don Juan.*

Juste ciel ! c'est don Juan.

D. JUAN, *voyant Léonor presque nue entre don Garcie et don André qui ont l'épée à la main, ferme la porte.*

Quel spectacle s'offre à mes yeux !

D. GARCIE, *bas.*

Quel contre-temps !

D. ANDRÉ, *bas.*

Que lui dire qui puisse le satisfaire ?

D. JUAN.

Quelle destinée est la mienne ! au sortir de

Valence, j'apprends la mort de mon père; et quand je reviens ici chercher de la consolation, j'y trouve un plus juste sujet de douleur.

LÉONOR, *s'asseyant sur une chaise.*

Hélas!

D. JUAN.

L'état où je vois Léonor glace mon cœur d'effroi, et semble m'annoncer la perte de mon honneur..... (*aux cavaliers.*) Et vous muettes statues, dont le trouble et la confusion justifient mes alarmes, éclaircissez-moi mon malheur. Comment, et pourquoi, à l'heure qu'il est, vous trouvez-vous dans l'appartement de Léonor?

D. GARCIE, *bas.*

Que lui répondre?

D. JUAN.

Don André, vous ne me dites rien.

D. ANDRÉ.

(*bas.*) Remettons-nous.... (*haut.*) Mon silence ne vous en dit-il pas assez.

D. JUAN.

Il me fait assez comprendre quelle est mon infortune; mais j'en ignore les circonstances et l'auteur.

D. ANDRÉ.

Vous vous souvenez, don Juan, que vous me chargeâtes avant votre départ.....

D. JUAN.

Je m'en souviens, passez.....

D. ANDRÉ.

Chargé du soin de votre honneur, j'ai observé don Garcie, et je l'ai trouvé caché dans cet appartement. Vous voyez Léonor en désordre ; vous me voyez l'épée à la main. Ne pouvez-vous juger du reste.

D. JUAN, *mettant l'épée à la main et se tournant vers don Garcie.*

C'est donc à don Garcie qu'il faut que je demande raison de l'offense.....

D. GARCIE.

Attendez, don Juan.

D. JUAN.

Qu'avez-vous à me dire ?

LÉONOR, *se levant de dessus son siége toute troublée.*

O ciel !

D. GARCIE.

Écoutez-moi. Deux mots vous feront connoître mon innocence. J'ai entendu les cris de Léonor ; j'ai craint pour elle quelque pressant danger ; j'ai aussitôt sauté par-dessus le mur qui nous sépare, et suis entré dans cet appartement pour la sauver du péril que pouvoit courir sa vie ou son honneur.

D. JUAN.

(*bas.*) Ce qu'il dit est vraisemblable ; mais

dois-je le croire sur sa parole, et soupçonner don André ? non, l'un est mon ami, et je ne connois l'autre que pour un amant de Léonor. Ah ! c'est sur don Garcie que doit tomber.... Cependant ne précipitons rien. Examinons tout, et démêlons le coupable, s'il est possible.... (*à Léonor.*) Madame, aidez-moi à découvrir lequel des deux doit être l'objet de ma vengeance.

LÉONOR.

Je ne puis vous donner de lumière là-dessus; ce qu'il y a de certain, c'est que l'un est venu pour me faire violence, et l'autre pour me secourir; mais la nuit confondant l'audace du coupable avec la générosité de l'innocent, je ne sais à qui des deux je dois ma reconnoissance ou ma haîne.

D. GARCIE.

Mais, madame, ne me suis-je pas écrié que j'accourois à votre aide ?

LÉONOR.

J'en conviens.

D. ANDRÉ.

Mais, Léonor, n'ai-je pas menacé de ce fer l'audacieux qui troubloit votre repos ?

LÉONOR.

Je ne le puis nier.

D. GARCIE.

J'ai donc volé à votre secours ?

D. ANDRÉ.

Je suis donc venu pour vous venger ?

D. JUAN.

Finissez l'un et l'autre. Vous ne faites qu'augmenter mon embarras..... (*bas.*) Qui des deux dois-je soupçonner ? Ah ! sans doute c'est don Garcie..... Mais comment don André a-t-il pu s'introduire dans cet appartement ? Don Garcie, du-moins, a dit par quelle voie il y est entré ; et je ne vois pas qu'Alvarade ait pu s'y trouver sans trahison..... (*haut.*) Périsse donc....

D. GARCIE.

Qui ?

D. ANDRÉ.

Qui ?

D. JUAN.

Je ne sais.... Que dois-je faire ?

D. GARCIE.

Punissez celui qui vous a outragé ?

D. ANDRÉ.

Vengez votre honneur offensé.

SCÈNE XV.

D. JUAN, LÉONOR, D. GARCIE, D. ANDRÉ, D. FÉLIX *que l'on ne voit pas.*

D. FÉLIX, *frappant à la porte.*

Ouvrez.

LÉONOR.

C'est mon père.

D. JUAN.

N'ouvrons pas. Épargnons à un père le chagrin d'apprendre une aventure si désagréable. Je suspendrai ma vengeance jusqu'à ce que je sois mieux éclairci. Don Garcie, retournez chez vous. Don André, venez avez moi : sortons par cette autre porte; et vous, Léonor, rentrez dans votre chambre.

(*Don Garcie sort d'un côté, don André et don Juan sortent de l'autre*).

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

D. JUAN, *seul.*

DANS quelle inquiétude j'ai passé la nuit! Le sommeil qui suspend les plus grandes peines, n'a pu fermer mes yeux. Juste ciel! Comment pourrois-je goûter la douceur du repos! l'affront fait à mon honneur se présente incessamment à ma pensée avec des circonstances si cruelles, que les plus rudes supplices n'ont pas plus de rigueur. Du-moins si je n'ignorois pas l'auteur de l'offense, je pourrois, en l'immolant à mon ressentiment, soulager mes maux..... Mais le ciel en ce moment m'inspire, et me le fait connoître. Oui, c'est don André d'Alvarade. Hier, quand je l'amenai ici, don Félix fut ému de colère en le voyant. Ce transport, sans doute, renfermoit quelque mystère..... Mais, que dis-je, insensé! Don Garcie ne peut-il avoir passé le mur que pour secourir Léonor? Ne dois-je pas plutôt le soupçonner qu'Alvarade, qui m'a toujours paru ami sincère.... Mais, comment cet ami s'est-il trouvé ici pour défendre Léonor? C'est ce qui m'embarrasse et

me confond. Je ne sais ce que je dois penser; ils me paroissent tous deux, tour-à-tour, innocents et coupables.

SCENE II.

D. FÉLIX, D. JUAN.

D. FÉLIX.

Vous me fuyez, don Juan; vous sied-t-il bien de me faire un mystère d'une chose qui me touche autant que vous? Ne suis-je pas votre beau-père, et qui plus est votre ami?

D. JUAN.

J'en suis persuadé.

D. FÉLIX.

Pour soulager vos peines, épanchez-vous donc avec moi en fils et en ami.

D. JUAN.

Il n'y a que la vengeance qui puisse me procurer du soulagement.

D. FÉLIX.

Si je souhaite d'apprendre l'aventure de cette nuit, ce n'est, don Juan, que pour m'associer à votre colère.

D. JUAN.

Je vais vous contenter : hier au soir dans cet appartement je trouvai don Garcie et don André...

D. FÉLIX.

Que m'apprenez-vous ?

D. JUAN.

Et Léonor entre eux deux, presque nue, et demandant vengeance d'une insulte.

D. FÉLIX.

Etoient-ils tous deux coupables ?

D. JUAN.

Non, l'un étoit venu pour triompher de son honneur, et l'autre pour la secourir.

D. FÉLIX.

Lequel est donc le criminel ?

D. JUAN.

Je l'ignore. Ils s'accusent l'un l'autre, et se justifient en même-temps.

D. FÉLIX.

Et de qui se plaint Léonor ?

D. JUAN.

Les ombres de la nuit lui ont caché l'auteur de l'attentat.

D. FÉLIX.

Je dois vous aider à le découvrir ; et si mon bras est trop foible pour seconder le vôtre, du-moins je vais fortifier votre ressentiment par des conseils de vengeance. Sachez que don Garcie de Torellas a long-temps recherché ma fille, que je l'ai refusée à ses vœux, et que, malgré mes refus, il n'a pas cessé de chercher les occasions de la

voir et de lui parler. Don André de son côté.....

D. JUAN.

Don André est mon ami, et je ne puis croire...

D. FÉLIX.

Cette confiance vous aveugle. Don André aime Léonor ; il me l'a dit lui-même.

D. JUAN.

De quelle manière pourrons-nous donc éclaircir nos soupçons, si don Garcie et don André nous sont également suspects ?

D. FÉLIX.

Les témoins nous tireront d'incertitude.

D. JUAN.

Où les prendrons-nous ?

D. FÉLIX.

Les domestiques peuvent nous en servir. Les valets ont sans cesse les yeux ouverts sur les actions de leurs maîtres. Il faut commencer par la suivante de Léonor..... Holà, Inès.

SCENE III.

D. FÉLIX, D. JUAN, INÈS.

INÈS.

Que vous plaît-il, seigneur ?

D. FÉLIX.

Don Juan a besoin de toi, demeure..... (*bas*

à don Juan.) Je vais sortir, interrogez-la adroitement ; mais ne vous laissez point emporter à la colère ; et si Léonor a eu la foiblesse de trahir son devoir, quoique père, je plongerai ce fer dans son sein, avec une fermeté qui vous fera connoître que don Félix de Cabrera n'a rien au monde de plus cher que l'honneur. (*Il sort*).

SCENE IV.

D. JUAN, INÈS.

D. JUAN, *bas.*

Ciel ! donne-moi la force de me contraindre jusqu'à ce qu'il soit temps de faire éclater ma vengeance.

INÈS, *bas.*

Don Juan veut avoir un tête-à-tête avec moi, cela ne vaut pas le diable.

D. JUAN.

Inès ?

INÈS.

Seigneur.

D. JUAN.

Pourquoi te troubles-tu ?

INÈS.

Cela m'est ordinaire, seigneur ; il me prend à ces heures-ci une légère émotion de fièvre.

D. JUAN.

Je veux savoir de toi....

INÈS.

Oh ! je ne sais rien, je vous assure.

D. JUAN.

Tu réponds déjà ! Tu sais donc....

INÈS.

Je sais seulement que ce que vous m'allez demander est un secret pour moi.

D. JUAN.

Un secret?

INÈS.

Oui, seigneur.

D. JUAN, *lui présentant une bourse.*

Inès, il ne faut pas marchander. Prends cette bourse. Dis-moi tout sans déguisement.

INÈS.

Dispensez-moi de parler.

D. JUAN, *tirant un poignard.*

Que le ciel me foudroye, si ce poignard....

INÈS, *effrayée.*

Ahi, ahi, ahi !

D. JUAN.

Si tu ne parles, je te tue.

INÈS.

Mais si je parle aussi, n'ai-je rien à craindre?

D. JUAN.

Non, je te le promets.

INÈS, *tendant la main.*

Puisqu'il faut sauter le fossé, donnez-moi donc la bourse.

D. JUAN, *lui donnant la bourse.*

Tiens.

INÈS, *la prenant.*

Entre la bourse et la mort, il n'y a pas, je crois, à balancer. J'étois enrouée, mais la voix m'est revenue. Cet accompagnement vaut mieux qu'un théorbe pour faire chanter une fille de ma sorte.

D. JUAN.

Commence donc.

INÈS.

Don Garcie aime ma maîtresse depuis cinq ou six ans.

D. JUAN.

Je sais cela ; et comment Léonor a-t-elle reçu ses services ?

INÈS.

Eh ! mais comme une honnête fille reçoit les services d'un joli homme ; d'abord assez mal, et dans la suite fort bien.

D. JUAN.

Se sont-ils souvent parlé ?

INÈS.

Oh ! pour cela oui, et même commodément tant la nuit que le jour, parce que dans un endroit de la cloison, qui est commune aux deux logis, il

s'est trouvé par hazard, ou autrement, une petite ouverture au travers de laquelle ils s'entretiennent tout à leur aise.

D. JUAN.

Que dis-tu?

INÈS.

Ce que je vous dis.

D. JUAN.

Me dis-tu la vérité ?

INÈS.

Cela est si vrai, que j'entendis hier de mes propres oreilles les adieux qu'ils se firent, et qui furent, je vous assure, fort tristes. Il y eut force soupirs, plaintes réitérées, pleurs répandus. Il lui dit : Enfin, Léonor, vous êtes mariée. Elle lui répondit : Oui, je suis femme de don Juan. Adieu, don Garcie, adieu Léonor; et là-dessus ils se séparèrent.

D. JUAN.

Ah ! Inès, ton récit m'a percé le cœur.

INÈS, *bas.*

Il n'a pourtant pas été aussi circonstancié que je l'aurois pu faire.

D. JUAN.

Où est la cloison ?

INÈS, *s'approchant de la cloison.*

La voici ; et si vous êtes curieux de voir l'ouverture dont je vous ai parlé, la voilà.

D. JUAN.

Quand ils veulent se parler, quel signe se font-ils?

INÈS.

Ils frappent de la main la cloison par deux fois.

D. JUAN.

Frappes-y.

INÈS.

Seigneur, quel est votre dessein?

D. JUAN.

Fais ce que je t'ordonne, et ne réplique pas?

INÈS *frappe.*

J'ai frappé.

D. JUAN, *bas.*

Il faut que je me serve d'Inès pour interroger don Garcie.... (*haut.*) Frappe encore.

INÈS *frappe encore.*

Vous êtes obéi.

D. JUAN.

Je veux surprendre son sentiment.

SCÈNE V.

D. JUAN, INÈS, D. GARCIE.

D. GARCIE, *que l'on ne voit pas.*

Qui frappe?

D. JUAN, *bas à Inès.*

Dis que tu es Léonor.

INÈS, *bas.*

Que me contraint-il de faire!.... (*haut.*) C'est Léonor.

D. GARCIE, *que l'on ne voit pas.*

Que voulez-vous de moi, belle Léonor? tout malheureux qu'est don Garcie, peut-il encore vous être utile?

D. JUAN, *après avoir parlé à l'oreille d'Inès.*

Dis-lui cela.

INÈS, *à don Garcie.*

Apprenez-moi par quel motif vous êtes entré cette nuit dans mon appartement.

D. GARCIE, *qu'on ne voit pas.*

Je l'ai fait, Léonor, pour satisfaire mon amour. Eh! pensez-vous que votre mariage le puisse éteindre? Non, non, je vous l'ai dit mille fois, il ne finira qu'avec ma vie; et je ne manquerai aucune occasion de vous en donner des marques.

D. JUAN, *bas.*

Le traître se découvre.

D. GARCIE, *que l'on ne voit pas.*

C'est vous qui m'attiriez, chère Léonor, et si la présence de don Juan n'eût pas mis obstacle à mon dessein, j'aurois eu la satisfaction de vous marquer à quel point je vous aime.

D. JUAN, *bas.*

Peut-il parler plus clairement? L'insolent! Punissons sa témérité.... Mais, insensé! le peux-tu?

Un mur le met à couvert de mon juste courroux. O ciel! je connois l'offenseur, et je ne suis pas encore vengé!

SCÈNE VI.

D. JUAN, D. GARCIE, *que l'on ne voit pas*, LÉONOR, INÈS.

LÉONOR, *sans voir don Juan.*

Si je ne me trompe, je viens d'entendre la voix de don Garcie. Sachons ce qu'il me veut?.... Don Garcie.... (*Apercevant don Juan.*) Que vois-je, malheureuse?

INÈS, *bas.*

Voilà pour nous achever de peindre!

D. JUAN.

Qui cherchez-vous, madame?

LÉONOR, *troublée.*

Je cherchois....

D. GARCIE, *que l'on ne voit pas.*

Je me persuade, Léonor, que vous m'aimez toujours.

LÉONOR, *bas.*

Je suis perdue!

D. JUAN.

Pourquoi vous troublez-vous, madame? Puisque ce mur sait vos sentiments, ne vous étonnez pas qu'il en rende témoignage à votre époux.

LÉONOR, *bas.*

Il faut sauver mon honneur.... (*haut.*) Que dis-tu, misérable? Quelle est ton audace? Ta bouche s'efforce en vain de souiller ma gloire. Mon cœur dément tes paroles. Don Juan est le seul que j'aime et que je veux aimer. Ne te le dis-je pas hier?

D. GARCIE, *que l'on ne voit pas.*

Je l'avoue.

LÉONOR.

Au travers de ce même mur?

D. GARCIE, *que l'on ne voit pas.*

Il est vrai.

LÉONOR.

Que prétends-tu de moi?

D. GARCIE, *que l'on ne voit pas.*

Je n'espère rien.

LÉONOR.

Laisse-moi donc en repos.

D. GARCIE, *que l'on ne voit pas.*

Je vous obéirai, cruelle. Vous serez contente. Je ne me présenterai plus à vos yeux.

LÉONOR.

C'est ce que je demande.... (*à don Juan.*) Si ces mépris, dont vous venez d'être témoin, don Juan, ne suffisent pas pour guérir votre défiance, que mes soupirs et mes pleurs apaisent votre ressentiment. (*Elle se jette à ses genoux.*)

D. JUAN, *la relevant.*

Levez-vous, madame.... (*à Inès.*) Sors, Inès.... Léonor.

LÉONOR, *bas.*

Je tremble.

SCÈNE VII.

D. JUAN, LÉONOR.

D. JUAN.

Je vais vous ouvrir mon cœur; et si j'ai toute l'agitation d'un époux offensé, je vous parlerai du-moins avec la modération et les ménagements d'un véritable ami. Je vous crois innocente.

LÉONOR.

Vous me rendez justice.

D. JUAN.

Aidez-moi donc à découvrir l'auteur d'un outrage qui nous est commun. Contez-m'en toutes les circonstances; il n'en faut qu'une pour faire connoître l'audacieux qui doit être l'objet de ma vengeance.

LÉONOR.

Vous le voulez?

D. JUAN.

Vous diminuerez mes peines, ou vous augmenterez ma fureur.

LÉONOR.

Je ne vous cacherai rien.

D. JUAN, *bas.*

Que va-t-elle dire ? ô ciel !

LÉONOR.

Peu de temps après qu'un léger sommeil se fût rendu maître de mes sens, un bruit, dont j'étois bien éloignée de pénétrer la cause, me réveilla. J'ouvris doucement les rideaux pour regarder dans la chambre ; mais je me trouvai sans lumière. J'en fus étonnée, et je me sentis saisir de quelques mouvements de crainte que je surmontai pourtant ; et le péril me donnant de la hardiesse, je me levai pour gagner la porte et appeler du monde. J'entendis marcher quelqu'un autour de moi, et voulant l'éviter, je me jetai moi-même entre ses bras.

D. JUAN, *bas.*

Va-t-elle révéler son déshonneur et le mien ?

LÉONOR.

Alors jugeant que mon silence ne feroit que favoriser l'audace de l'insolent, je remplis l'air de cris, et j'implorai le secours de tous ceux qui pouvoient m'entendre.

D. JUAN, *bas.*

Quel supplice !

LÉONOR.

Cependant il fit tous ses efforts pour triompher

de ma résistance ; mais la colère la rendit si forte, que le téméraire fut obligé d'abandonner son dessein. Si vous fussiez venu plus tôt, le traître étoit découvert. Je le tenois par ses habits. Malheureusement il m'échappa ; et, un instant après, don Garcie et don André me crièrent qu'ils accouroient à mon secours.

D. JUAN.

Qui des deux a parlé le premier ?

LÉONOR.

C'est don Garcie.

D. JUAN.

Don Garcie ! Ah ! don André, faut-il que je te soupçonne ?

SCÈNE VIII.

D. JUAN, LÉONOR, ISABELLE.

ISABELLE.

Ah ! Léonor ! Ah ! don Juan !

LÉONOR.

Qu'est-il donc arrivé, Isabelle ?

D. JUAN.

Qui vous amène ici, madame ?

ISABELLE.

Le valet de don André vient de sortir de chez nous, et m'a laissé ce billet pour don Garcie.

Comme je sais qu'il y a quelque animosité entre Alvarade et mon frère, j'ai reçu le billet en tremblant, et je l'ai ouvert.

D. JUAN.

Hé bien?

ISABELLE.

Don André fait un appel à don Garcie, et je suis dans un grand embarras : si je montre l'appel à mon frère, il ne manquera pas de courir au rendez-vous; et si je le lui cache, Alvarade l'accusera de lâcheté. Je vous prie, don Juan, de vous trouver au rendez-vous, et d'arrêter, par vos soins, l'acharnement de deux hommes que la haîne anime l'un contre l'autre. Par ce service, vous reconnoîtrez celui que mon frère vous a rendu cette nuit, en volant au secours de Léonor; et vous vous acquitterez en même-temps de l'obligation que vous m'avez.

D. JUAN.

De quelle obligation?

ISABELLE.

Ce fut moi qui avertis don Garcie du besoin pressant que mon amie avoit d'être secourue. De grace, que je trouve en votre prudence ce que vous avez trouvé dans le zèle de mon frère. Ne tardez pas, je vous prie : don André l'attend déjà peut-être, et pourroit, par un second billet qu'il recevroit, lui faire un nouveau défi.

D. JUAN.

Vous serez contente, madame; mais dites-moi si vous entendîtes effectivement les cris de Léonor avant que don Garcie franchît le mur.

ISABELLE.

Hé! sans cela il ne l'auroit point passé.

D. JUAN.

Grace au ciel, je suis enfin éclairci. C'est don André qui m'a trahi.... (*bas.*) Il faut que je me serve de cette occasion pour en tirer vengeance.... (*haut.*) Madame, apprenez-moi le lieu du rendez-vous.

ISABELLE.

C'est derrière notre jardin.

D. JUAN.

C'est assez. J'y cours. Je vais laver dans le sang d'Alvarade....

ISABELLE.

Ah! seigneur, je ne demande point sa mort; il suffira que vous empêchiez le combat.

D. JUAN, *s'en allant.*

Madame, je ferai ce que l'honneur exige de moi.

SCENE IX.

LÉONOR, ISABELLE.

LÉONOR.

Tu verses des pleurs.

ISABELLE.

Tu vois ma douleur.

LÉONOR.

Quelle en est la cause?

ISABELLE.

La crainte.

LÉONOR.

Pour qui crains-tu?

ISABELLE.

Pour don André que j'aime, et pour un frère qui m'est cher. Ils causent tous deux mes peines.

LÉONOR.

Ils causent tous deux mes malheurs.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MOGICON, *seul.*

Oh ! parbleu, seigneur don André, quand vous voudrez faire des sottises, vous les ferez, s'il vous plaît, sans ma participation. Il est à cent pas d'ici qui attend don Garcie pour se couper la gorge avec lui : je n'ai pas mal fait de me retirer ; car si la justice venoit à les surprendre, comme je ne suis déjà pas trop bien avec elle, je pourrois être coffré de compagnie... J'aperçois un cavalier ; sans doute c'est don Garcie qui vient au rendez-vous ; mais je me trompe. C'est don Juan que je vois ; c'est lui-même, ou je meurs ! Après ce qui s'est passé, je dois le fuir comme un créancier. Ouf ! je ne puis l'éviter. Le voici. Je suis perdu.

SCENE II.

MOGICON, D. JUAN.

D. JUAN.

Ah ! Mogicon, où vas-tu?

MOGICON.

Seigneur..... (*bas.*) Je ne sais que lui répondre..... (*haut.*) Je vais, avec votre permission, continuer mon chemin.

D. JUAN.

D'où viens-tu ?

MOGICON.

Je viens de me promener pour dissiper un mal de tête qui me tient depuis hier.

D. JUAN, *bas.*

Ce valet a quelque part à l'aventure de la nuit passée. Tirons-en par la crainte tout l'éclaircissement que nous pourrons.... (*haut.*) Ah ! traître ! infâme !

(*Il le saisit au collet et tire son poignard*).

MOGICON, *effrayé.*

Je vous demande pardon, seigneur don Juan, si j'ai eu le malheur de vous déplaire.

D. JUAN, *lui présentant le poignard.*

(*bas.*) Feignons..... (*haut.*) Vous êtes un coquin.

MOGICON, *se jetant aux genoux de don Juan.*

Eh ! oui, seigneur.

D. JUAN.

Un scélérat.

MOGICON.

Non ; mais j'ai le malheur d'être son valet.

D. JUAN.

Tu n'as qu'à te préparer à mourir.

MOGICON, *pleurant.*

Eh ! seigneur, ayez pitié de moi.

D. JUAN, *lui mettant le poignard à la gorge.*

Non, point de quartier, je te tue.

MOGICON, *toujours à genoux.*

Miséricorde ! qu'est-ce que je vous ai fait ?

D. JUAN.

Ce que tu m'as fait, maraud ? N'as-tu pas ouvert la porte cette nuit à don Garcie ?..... (*bas.*) C'est pour le faire parler de don André.

MOGICON.

A don Garcie ?

D. JUAN.

Oui, misérable, à don Garcie ? Pourquoi l'as-tu introduit chez Léonor ? Parle, si tu ne veux que je te punisse comme tu le mérites.

(*Il lui remet le poignard sur la gorge*).

MOGICON, *toujours pleurant.*

Ahi, ahi, ahi !.... Seigneur, le ciel m'écrase à

vos pieds tout-à-l'heure, si j'ai ouvert à don Garcie.....

D. JUAN.

A qui as-tu donc ouvert ? dis, malheureux. Si c'est à don André, je te le pardonne ; c'est ton maître, et d'ailleurs mon ami.

MOGICON, *se relevant et essuyant ses larmes.*

Cela étant ainsi, je ne suis pas si près de ma dernière heure que je l'ai cru ; oui, seigneur don Juan, c'est à don André que j'ai ouvert.

D. JUAN.

Il te l'avoit donc ordonné ?.... (*bas.*) Ah ! perfide ami !

MOGICON.

Assurément..... Mais rengaînez, s'il vous plaît, cette maudite dague qui me blesse la vue, et je vous parlerai sans déguisement.

D. JUAN.

C'est ce que j'exige de toi.... ou bien....

MOGICON.

Vous n'avez plus besoin de me menacer. Je vais vous conter tout ce que je sais, pourvu que vous ne me preniez point à partie, quelque chose que je vous puisse dire.

D. JUAN, *remettant son poignard.*

Je te le promets.

MOGICON.

Si tôt que vous fûtes parti, don André me dit:

Retourne chez le bon-homme don Félix. On t'y croit valet de don Juan, et l'on s'imaginera qu'il t'aura fait rester à Valence. Tu m'ouvriras cette nuit la porte de la rue, et m'introduiras dans l'appartement de Léonor.

D. JUAN, *bas.*

Le traître !

MOGICON.

Je refusai d'abord mon ministère, à cause de l'importance de la chose ; mais comme il sait aussi-bien que vous me prendre par mon foible, il m'engagea à lui rendre ce service à-peu-près de la même manière que vous m'engagez à vous l'avouer.

D. JUAN.

Tu le fis donc entrer ?

MOGICON.

Vous n'en devez pas douter. Je lui ouvris, quand tout le monde au logis fut retiré, et dans l'obscurité se glissant jusqu'à la chambre de Léonor, il entra dedans, et quelques moments après j'entendis des cris. La boule m'échappa sur ces entrefaites, je me sauvai..... Mais voici don André qui vient. Il peut vous dire la fin de cette aventure ; car il la sait d'original.

D. JUAN.

Je rends graces au ciel de m'avoir fait connoître enfin la victime que je dois m'immoler.

MOGICON, *s'en allant.*

Et moi, je ne puis trop le remercier de m'avoir tiré de vos pattes..... (*bas.*) Il faut que je les observe de loin. Ils vont avoir ensemble un entretien fort sérieux.

SCENE III.

D. JUAN, D. ANDRÉ.

D. JUAN, *mettant l'épée à la main.*

Je suis instruit de ta trahison, perfide.

D. ANDRÉ.

Que voulez-vous faire ?

D. JUAN.

Punir ton crime.

D. ANDRÉ.

Quel crime ? (*bas.*) Mogicon lui aura tout dit.

D. JUAN.

Peux-tu l'ignorer, toi qui as eu la lâcheté de le commettre ?

D. ANDRÉ.

(*bas.*) Il faut jouer ici d'adresse..... (*haut.*) Quoi ! c'est moi que vous soupçonnez?

D. JUAN.

Songe à te défendre.

D. ANDRÉ.

Vous me connoissez, don Juan ; vous savez que

je ne suis pas homme à refuser de vous donner la satisfaction que vous me demandez ; mais je veux auparavant vous faire voir que, pour un homme d'esprit et de bon sens, vous vous laissez furieusement prévenir.

D. JUAN.

Que direz-vous qui puisse vous justifier?

D. ANDRÉ.

Comment, justifier ! au-lieu de me rendre graces, vous me faites des reproches? Je vois bien que j'ai poussé l'amitié trop loin.

D. JUAN.

Oh ! ne pensez pas, don André, éluder par une fable la vengeance que je médite. Après ce que votre valet vient de m'apprendre.....

D. ANDRÉ.

Mon valet, justement mon valet, c'est ce que j'attendois..... (*bas.*) Otons-lui l'impression que Mogicon lui a donnée..... (*haut.*) Est-ce être raisonnable, don Juan, que de s'arrêter aux rapports des valets, qui ne savent pas ordinairement les secrets motifs qui font agir leurs maîtres. Un autre à ma place se brouilleroit avec vous. Mais moi, qui me pique d'avoir une amitié à toute épreuve, je compatis à vos peines ; j'excuse votre erreur, et je veux bien vous pardonner l'injustice que vous me faites de me soupçonner de la plus grande de toutes les perfidies.

D. JUAN.

Faites-moi donc connoître la fausseté de mes soupçons.

D. ANDRÉ.

Cela ne me sera pas difficile, si vous m'écoutez sans prévention.

D. JUAN.

Je souhaite plutôt de vous trouver innocent que coupable.

D. ANDRÉ.

Je vous dirai donc que pour commencer à m'acquitter des soins que je vous avois promis de prendre pendant votre absence, hier, à l'entrée de la nuit, j'allai observer les avenues de votre maison. Je remarquai, à quelques pas de la porte, deux personnes qui s'entretenoient. Je m'approche d'elles, et à la faveur d'une avance que fait le mur en cet endroit, et qui m'empêchoit d'être vu, je prêtai une oreille attentive à leurs discours. C'étoit don Garcie qui parloit à la suivante de Léonor : ce cavalier faisoit de grandes plaintes, et disoit entr'autres choses qu'il vouloit obtenir par la force ce que l'on avoit jusque-là refusé à ses prières et à ses soupirs. Que cette même nuit, il prétendoit profiter de votre absence, et s'introduire dans l'appartement de Léonor, pour contenter sa passion malgré sa résistance.

D. JUAN, *bas.*

Voilà un grand scélérat, ou je suis bien injuste.

D. ANDRÉ.

La suivante, au-lieu de le détourner de ce dessein, me parut l'approuver. Elle lui dit même, sur la fin de leur conversation, qu'elle l'avertiroit par l'ouverture de la cloison, quand sa maîtresse seroit couchée. Je ne vous dirai pas ce que signifie cette ouverture; mais je compris par-là que c'étoit apparemment un endroit de la cloison par où les deux amants pouvoient se parler.

D. JUAN, *bas.*

La connoissance qu'il a de cette ouverture me surprend.

D. ANDRÉ.

Le concert de don Garcie et de la suivante me fit trembler pour vous; et dès qu'ils se furent séparés, ne consultant que l'intérêt que je prenois à votre honneur, j'ordonnai à Mogicon d'aller chez vous et de m'ouvrir la porte quand il croiroit tous les domestiques retirés. Il n'y manqua pas, j'entrai; et, quoique dans les ténèbres, je ne laissai pas de gagner l'appartement de Léonor. Je cherche à tâtons la porte de sa chambre; je la trouve ouverte; j'en suis étonné; j'écoute avec attention; j'entends un bruit sourd et bientôt crier Léonor. Je vole à son secours, et ma présence rend inutile la violence du téméraire, qui,

se voyant découvert, a recours à l'artifice. D'auteur qu'il est de l'attentat, il se fait auteur de la défense. Vous arrivâtes alors, don Juan, et votre arrivée m'empêcha de vous venger. Ce n'est pas tout : j'attends ici don Garcie pour le punir d'avoir osé vous rendre suspects mon zèle et mon amitié. A-présent que vous êtes parfaitement instruit des motifs des démarches que j'ai faites, si vous persistez dans le dessein de m'ôter la vie, je vais la défendre avec la même ardeur que je l'aurois exposée pour la réparation de votre honneur.

(*Il met l'épée à la main*).

D. JUAN, *bas.*

Si je ne savois pas que don André aime Léonor, je pourrois me laisser éblouir par ses discours.... Cependant il ne s'est point mal justifié; et s'il ne paroît coupable, que parce qu'il est amoureux de Léonor, don Garcie doit-il passer pour innocent? O ciel! je sens que je retombe dans mes doutes!

D. ANDRÉ.

(*bas.*) Il balance, achevons de dissiper ses soupçons..... (*haut.*) Vous dirai-je encore, don Juan, une obligation que vous m'avez, et qui, sans contredit, est plus grande que toutes les autres.

D. JUAN.

Ne me la laissez pas ignorer plus long-temps.

D. ANDRÉ.

Apprenez qu'avant votre retour de Flandres j'aimois Léonor ; mais si tôt que j'ai su qu'elle vous étoit destinée, j'ai combattu, j'ai vaincu mon amour. Après cela, don Juan, si vous gardez encore quelque ressentiment, me voici prêt à vous faire raison.

D. JUAN.

Quoi ! Alvarade, vous m'avez fait ce sacrifice ?

D. ANDRÉ.

Je vous l'ai fait sans hésiter.

D. JUAN.

Juste Dieu ! où m'alloit entraîner ma fureur ! J'aurois percé le sein du plus fidèle de mes amis ! Ah ! don André, de grace..... (*Il l'embrasse.*) oubliez, dans cet embrassement, les soupçons injurieux que je vous ai fait paroître. Compatissez à ma douleur. J'en ai l'esprit si troublé, que vous ne devez, cher ami, faire aucune attention à tout ce que je vous ai dit.

D. ANDRÉ.

Fi donc ! don Juan, vous n'y pensez pas. Je vous aime trop pour ne pas excuser tout.... (*bas.*) Bon ! il n'a plus de défiance..... (*haut.*) Je veux même vous défaire de don Garcie ; reposez-vous sur moi du soin de votre vengeance.

D. JUAN.

Non, Alvarade, je ne me croirois pas vengé,

si don Garcie mouroit d'une autre main que la mienne.

D. ANDRÉ.

Vous pourrez donc bientôt vous satisfaire, don Garcie ne peut tarder.

D. JUAN.

Il ne viendra point. Il n'a pas reçu votre billet. Isabelle sa sœur le lui a caché et m'a averti du rendez-vous.

D. ANDRÉ.

Comment ferons-nous donc?

D. JUAN.

Allons le chercher, et l'obliger à tirer l'épée.

D. ANDRÉ.

(*bas.*) Je dois empêcher qu'ils ne se parlent; mon artifice pourroit se découvrir..... (*haut.*) Allons le chercher, oui..... Faisons mieux.

D. JUAN.

Quoi?

D. ANDRÉ, *faisant semblant de rêver.*

Quand j'examine..... je trouve..... non..... que dis-je? Oui vraiment. C'est le meilleur parti.

D. JUAN.

Faites-le moi donc connoître.

D. ANDRÉ.

Que la punition soit conforme à l'offense. C'est pendant la nuit qu'il a voulu vous ravir l'honneur: servez-vous aussi de l'obscurité pour conduire vos coups.

D. JUAN.

Que me proposez-vous, don André ? S'il est traître, son exemple m'autorise-t-il à le devenir?

D. ANDRÉ.

Ce n'est point être traître que de punir une trahison de la même manière qu'elle a été faite. Il faut garder les procédés de franchise, lorsqu'il s'agit du point d'honneur ; mais quand il est question de se venger d'un perfide, le ressentiment ne peut fournir des armes trop noires.

D. JUAN.

Un combat seroit un moyen plus noble.....

D. ANDRÉ.

L'événement en est incertain. Votre ennemi peut vous échapper.

D. JUAN.

Allons donc, cher ami, je m'abandonne à vous. Que faut-il faire ?

D. ANDRÉ.

Don Garcie passa par-dessus le mur pour vous offenser, faites la même chose pour en tirer vengeance. Il est déjà nuit. Nous sommes près de chez vous. Entrons..... (*bas.*) Combien de perfidies faut-il que je fasse pour en cacher une !

SCENE IV.

La Scène est dans l'appartement de don Garcie.

D. GARCIE, *seul.*

Avec quelle rigueur l'infidèle Léonor m'a traité ! Qui l'eût cru ? Est-ce donc cette même Léonor qui paroissoit m'aimer si tendrement? Qui me promettoit une éternelle fidélité ? Quel fond peut-on faire après cela sur la constance des femmes ? La volage n'est pas contente de m'ôter l'espérance de la posséder, elle aime déjà don Juan. Ah ! Léonor, vous n'avez jamais été que foiblement prévenue en ma faveur, puisque vous avez pu m'oublier en si peu de temps. Holà, Gamache, Béatrix, Galindo ; que veut dire ceci? Je n'entends personne dans toutes ces chambres, et je demeure sans lumière..... Allons donc, Galindo, quelqu'un.....

SCENE V.

D. GARCIE, GALINDO.

GALINDO, *se frottant les yeux.*

Que souhaitez-vous, seigneur ?

D. GARCIE.

Que diable faisois-tu là-dedans ?

GALINDO, *ivre.*

J'y faisois ce qu'on fait quand on dort.

D. GARCIE.

Y étois-tu sans lumière ?

GALINDO, *bégayant.*

Oh ! je suis fait à la fatigue, moi, je dors fort bien sans lumière.

D. GARCIE.

Tu as bu, je pense ; tu es ivre.

GALINDO.

J'ai bu, il est vrai, j'ai bu ; mais je ne suis pas ivre ; tout homme qui est ivre a bu, cela est sans contredit ; mais, tout homme qui a bu n'est pas ivre.

D. GARCIE.

Qui t'a mis dans ce bel état ?

GALINDO.

J'ai fait une petite débauche avec le cocher de Léonor.

D. GARCIE.

Le cocher de Léonor ?

GALINDO.

Oui, ce coquin, pour célébrer les noces de sa maîtresse, s'est enivré ; et moi, par complaisance, j'ai bu avec lui.

D. GARCIE.

Maraud, tu vas te réjouir d'une chose qui me rend le plus malheureux des hommes.

GALINDO.

C'est le cocher qui s'est réjoui ; j'ai bu sans me réjouir, moi; le souvenir de vos feux méprisés me rendoit si triste, si triste, que tous les coups que je buvois, étoient autant de coups de poignard.

D. GARCIE.

Je n'en doute pas.

GALINDO.

Je suis entré si vivement dans vos chagrins, que je me suis bourré d'une cinquantaine de coups pour le moins.

D. GARCIE.

Va me quérir de la lumière.

GALINDO, *cherchant la porte à tâtons.*

Vous en aurez bientôt, pourvu que je puisse trouver la porte.

D. GARCIE.

Hâte-toi.

GALINDO, *donnant du ventre contre la porte.*

Voilà une porte qui est bien étroite aujourd'hui.

SCÈNE VI.

D. GARCIE, *seul.*

Après le traitement que j'ai reçu de l'ingrate

Léonor, faut-il que j'aye la foiblesse de l'aimer encore ? Je sens que ma passion n'a jamais été plus violente. Ciel ! l'amour peut-il subsister dans un cœur sans l'espérance ?

SCENE VII.

D. GARCIE, GALINDO.

GALINDO, *apportant de la lumière, et tombant.*

Voici de la lumière..... Ce maudit plancher n'est guère uni.

D. GARCIE, *passant brusquement dans une autre chambre.*

Que le diable t'emporte, ivrogne. Ne te présente plus devant moi, ou je te rouerai de coups.

SCÈNE VIII.

GALINDO, *seul, se relevant, et cherchant à tâtons le flambeau et la bougie.*

Vous verrez que je ne trouverai ni le flambeau, ni la bougie. Ce n'est pas faute de chercher.... (*Il ramasse le flambeau.*) Ah ! je tiens le flambeau, c'est le principal.

(*Il passe dans une autre chambre*).

SCÈNE IX.

D. JUAN, D. ANDRÉ, D. GARCIE.

D. JUAN.

Enfin, nous avons franchi le mur, et suivant les observations que j'ai faites, nous devons être ici dans l'appartement de don Garcie.

D. ANDRÉ.

Ne faisons point de bruit. J'entends marcher quelqu'un.

D. GARCIE, *traversant l'appartement.*

Béatrix, où es-tu? Va voir si ma sœur est retirée.

D. ANDRÉ.

C'est don Garcie qui vient de parler. Préparez-vous, don Juan.

D. JUAN.

Alvarade, arrêtons un moment. Mon cœur résiste à la trahison que vous me faites faire. Je sens qu'il faudroit me venger plus noblement.

D. ANDRÉ.

Songez à l'affront que vous avez reçu. Rendez-vous maître de cette honteuse foiblesse. Il n'est plus temps de faire des réflexions.

D. JUAN.

C'en est fait, don André, vous ne vous plain-

drez plus. Vous serez content de moi..... Mais on vient, écoutons. C'est peut-être don Garcie.

D. GARCIE, *revenant et traversant la chambre où sont don André et don Juan.*

Je crois que ces coquins de valets prennent plaisir à me laisser sans lumière... Holà, Gamache.

D. ANDRÉ.

Le voilà qui passe. Suivez ses pas. Je vous attends ici ; mais prenez garde de le manquer.

D. JUAN, *suivant don Garcie à sa voix.*

Laissez-moi faire..... (*Don André demeure dans un coin de la chambre*).

D. GARCIE *revient dans la même chambre et la traverse encore, et don Juan le suit le poignard à la main.*

J'ai voulu entrer dans ma chambre; mais la porte en est fermée. Je retourne sur mes pas. Il me semble entendre marcher quelqu'un. Qui va là ? On ne répond point. Je vais à la chambre de ma sœur; elle ne doit pas être encore couchée.

(*Il passe auprès de don André en traversant la chambre. Don Juan, qui le suit, s'embarrasse dans don André qu'il rencontre, et le prenant pour don Garcie, le frappe. Don Garcie passe sans s'en apercevoir*).

D. JUAN, *frappant don André.*

Tiens, traître, reçois le prix de ta lâche trahison.

D. ANDRÉ, *tombant.*

Je suis mort.

D. JUAN, *le frappant encore.*

Tu n'as que trop mérité ce châtiment.

D. ANDRÉ.

C'est moi, don Juan, c'est moi qui t'ai trahi. J'avois résolu d'enlever ta femme.

D. JUAN.

Meurs avec le regret de n'avoir pas exécuté ton dessein. Cherchons don André pour lui apprendre que je me suis vengé.

SCÈNE X.

D. JUAN, MOGICON.

MOGICON, *que l'on ne voit pas, frappant à la porte.*

Ouvrez vîte, ouvrez.

D. JUAN.

On frappe rudement à la porte.

MOGICON, *que l'on ne voit pas.*

Oui, madame, je les ai vus passer par-dessus le mur, et cela ne signifie rien de bon.

LÉONOR, *que l'on ne voit pas.*

Ouvrez, Isabelle.

D. JUAN.

C'est Léonor. Je reconnois sa voix..... Mais

qu'importe qu'elle voye de ses propres yeux don Garcie mort.

SCÈNE XI ET DERNIÈRE.

D. GARCIE, D. JUAN, D. ANDRÉ, *mort*, LÉONOR, ISABELLE, MOGICON.

D. GARCIE, *avec de la lumière et l'épée nue.*

Quel bruit se fait entendre ?

D. JUAN, *voyant don Garcie vivant et don André mort.*

O juste ciel !

D. GARCIE.

Est-ce une illusion? Vous dans ma maison, don Juan, et couvert du sang d'Alvarade !

D. JUAN.

Je m'y étois introduit, don Garcie, pour vous percer le sein : mon esprit séduit étoit armé contre l'innocent ; mais ma main a trouvé le coupable.

ISABELLE, *voyant don André mort.*

Quel objet s'offre à mes regards ?

D. JUAN.

Don André m'a dit en mourant que c'est lui qui m'a offensé.

D. GARCIE.

Le criminel fuit en vain sa peine.

LÉONOR.

La trahison cherche le châtiment.

D. JUAN, *à Léonor.*

Mon honneur est satisfait. Sortons, madame.

MOGICON.

Et toi, Mogicon, que vas-tu devenir? Personne ici n'est touché de la mort de don André. Pour moi, je dois la pleurer; il étoit sur-le-point de me payer mes gages, et je vais avoir affaire à ses héritiers, qui me demanderont peut-être encore du reste.

FIN.

DON FÉLIX
DE MENDOCE,
COMÉDIE
DE LOPEZ DE VEGA CARPIO.

Cette pièce est intitulée dans l'espagnol : *Guardar y guardar se*, GARDER ET SE GARDER. Elle n'a jamais été représentée sur notre théâtre.

PERSONNAGES.

D. PEDRE, roi d'Arragon.

LE COMTE DE TORTOSE, connétable d'Arragon.

DONA ELVIRE, sœur du comte.

HIPPOLYTE, cousine d'Elvire.

D. FÉLIX DE MENDOCE, cavalier castillan.

D. CÉSAR, capitaine des gardes du roi.

BÉATRIX, suivante d'Elvire.

RAMIRE, valet de don Félix.

LAZARILLE, ALONSE, } valets du comte.

La Scène est à Sarragosse, dans un salon du palais qui communique aux appartements du comte et d'Elvire.

DON FELIX
DE MENDOCE,
COMÉDIE EN CINQ ACTES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE ROI, LE COMTE.

LE ROI.

Quoi ? lorsque je m'intéresse à la fortune d'Elvire ; quand je songe à lui donner un époux, comte, vous l'éloignez de ma cour sous un prétexte vain. C'est mal expliquer mes bontés.

LE COMTE.

Seigneur, j'ai suivi vos ordres; ma sœur a reçu ma lettre et revient. Elle sera ce soir à Sarragosse.

LE ROI.

C'est assez, comte, ne parlons plus du passé. Je prends part plus que jamais au destin d'Elvire. Je veux moi-même lui choisir un époux. Cependant n'ayez aucune inquiétude.

LE COMTE.

Seigneur, je me repose sur vos bontés..... (*à part.*) Je ne cesse pas de craindre.

SCÈNE II.

LE ROI, LE COMTE, D. CÉSAR.

D. CÉSAR.

Un cavalier castillan demande l'honneur de se présenter à votre majesté.

LE ROI.

Qu'on le fasse entrer.

SCÈNE III.

LE ROI, LE COMTE, D. FÉLIX.

D. FÉLIX, *se jetant aux pieds du roi.*

Grand roi, qui voyez fleurir sous vos justes loix l'Arragon, Naples et la Sicile, souffrez qu'un soldat de Castille implore, contre ses ennemis, votre protection puissante.

LE ROI.

Levez-vous, jeune guerrier, vous portez sur le front le glorieux caractère de la valeur; je ne puis vous refuser mon appui. Qui vous amène en Arragon?

D. FÉLIX, *lui présentant un billet.*

Seigneur, avant que je vous en instruise, je vous supplie de lire ce billet.

LE ROI, *prenant la lettre.*

(*au comte.*) Comte, laissez-nous..... (*à don Félix.*) Qui m'écrit cette lettre ?

(*Le comte sort*).

D. FÉLIX.

C'est une dame que j'ai rencontrée à Villaréal.

LE ROI, *ouvrant le billet.*

Son nom ?

D. FÉLIX.

Elle défendit à ses domestiques de me l'apprendre.

LE ROI, *bas.*

C'est Elvire. Lisons.

Don Félix de Mendoce a été obligé de quitter la cour de Castille pour des raisons qu'il doit dire à votre majesté. Je la supplie très-humblement de les écouter et d'avoir la bonté de le protéger contre ses ennemis, qui en veulent à sa vie et à son honneur. Son mérite le rend digne de cette grace, que je prends la liberté de vous demander pour lui.

(*bas.*) Elvire revient, et ce cavalier pourra

m'être nécessaire..... (*haut.*) Don Félix, je connois votre noblesse : je sais que vous descendez des premiers Gots qui conquirent l'Espagne. Je vous donne un asile en mon palais. Ne craignez rien. Je m'intéresse pour vous.

D. FÉLIX.

Ah ! seigneur, puissè-je, en versant tout mon sang à votre service, vous marquer.....

LE ROI, *l'interrompant.*

Je suis content de votre zèle. Dites-moi seulement pour quelle offense votre vie est menacée.

D. FÉLIX.

Après la conquête d'Antequerre et de Malaga, je m'attachai à une dame de Tolède, nommée Blanche de Guzman. Elle agréa mes soins et elle y répondit. Nos jours couloient dans la plus parfaite intelligence, lorsqu'on apprit à Tolède qu'Almanzor sortoit de Jaën suivi des plus braves guerriers maures, dans le dessein de rétablir sa gloire et de réparer ses pertes passées. Ce bruit réveilla l'oisive jeunesse de notre cour, et chacun fit ses préparatifs pour aller joindre le grand-maître de Calatrava. Il fallut quitter Blanche. Que mon départ lui coûta de larmes ! J'avois fait travailler en or une devise que je lui donnai. C'étoit un Amour qui expiroit de douleur dans les bras d'une nym-

phe. De peur d'abuser de vos bontés, seigneur, je passerai sous silence ce que nous fîmes contre Almanzor.

LE ROI.

Non, Mendoce, je suis bien aise de vous entendre raconter le succès de cette guerre.

D. FÉLIX.

A-peine fûmes-nous à Sierra-Morena, qu'un mélange agréable de diverses couleurs s'offrit à nos regards. Nous vîmes briller aux rayons du soleil, dans des bannières d'or et de soie, les orgueilleuses lunes maures. Nous allons à nos fiers ennemis; nous les attaquons avec cette furie qui rend les Espagnols si redoutables, et nous en faisons un horrible carnage. Les Maures soutiennent nos premiers efforts sans s'ébranler; mais peu-à-peu leur ardeur se ralentit, leur courage s'abat, et la victoire se déclare pour nous. Après leur défaite je retournai à Tolède; mais, hélas! mon retour n'étoit plus souhaité de Blanche. Son froid accueil et son air embarrassé me firent pressentir son inconstance, et voici ce qui acheva de m'en éclaircir. Un soir, don Sanche son parent sortoit du palais; ce cavalier n'avoit point partagé avec nous les périls de la guerre; il traînoit à la cour une vie molle et oisive. Je passai près de lui, et je vis, à la faveur des flambeaux qui l'éclairoient, briller sur son chapeau la devise que

l'infidèle Blanche avoit reçue de moi. Quel fut mon trouble à cette vue ! Don Sanche, lui dis-je, cette devise seroit plus juste, si la perfide nymphe, pour avoir manqué de foi, étoit morte elle-même par les mains de l'Amour outragé ! Don Sanche répondit : Qu'importe que cet Amour ait perdu la vie, s'il en renaît un autre plus digne de la nymphe ? Plus digne, m'écriai-je ; ah ! si vous ne le savez, apprenez que cet Amour représentoit le mien, et que je vous surpasse en toutes choses. Vous mentez, dit brusquement don Sanche, et c'est moi seul qui mérite d'être aimé de Blanche. Je condamne ici, seigneur, mon emportement ; mais je n'en fus pas maître. Je levai la main, et l'insolent don Sanche en reçut un honteux châtiment. Il tira l'épée aussitôt en criant à ses valets, qui étoient en assez grand nombre, de venger son affront. Ils veulent lui obéir. Ils m'enveloppent ; ils me pressent ; mais ma colère me fait mépriser le péril ; je joins mon rival et je le perce. Il tombe à mes pieds. Je le crois mort, et je ne songe plus qu'à me retirer. Ses valets me poursuivent ; mais le mien, se serrant à mes côtés, courageusement m'aide à les écarter, et la nuit favorisant notre retraite, nous gagnons la demeure d'un ami qui nous donne deux de ses meilleurs chevaux. Voilà, seigneur, de quelle manière je suis venu dans vos états où la fortune a cessé de me persécuter, puis-

que j'ai trouvé une dame généreuse, ou plutôt une favorable divinité dont la compassion....

LE COMTE, *rentrant dans le salon.*

Seigneur, Elvire vient d'arriver.

LE ROI.

Il suffit. Comte, vous voyez dans ce cavalier, don Félix de Mendoce. Il est sorti de Castille pour des raisons qui regardent son honneur et sa sûreté. Le roi son maître m'écrit en sa faveur. Je ne puis mieux le confier qu'à votre zèle. Vous veillerez sur ses jours et vous m'en répondrez.

LE COMTE.

Je mets ma gloire à vous obéir.

LE ROI, *sortant.*

Je mets la mienne à le protéger.

SCENE IV.

LE COMTE, D. FÉLIX.

LE COMTE.

Oui, seigneur don Félix, je prendrai tous les soins dont le roi vient de me charger. Quand il y auroit ici mille pièges dressés contre votre vie, reposez-vous sur moi, ma vigilance ne vous doit laisser aucune inquiétude.

D. FÉLIX.

Seigneur, je vous dois trop ; mais je crois vos soins peu nécessaires : mes ennemis n'oseront attenter sur des jours que vous voulez défendre.

LE COMTE.

Quand ils l'oseroient, leurs coups n'iront pas jusqu'à vous. Don Félix, suivez-moi.

D. FÉLIX.

Je vous suis ; mais auparavant permettez que je donne quelques ordres à ce valet.

(*Le comte sort.*)

SCENE V.

D. FÉLIX, RAMIRE.

D. FÉLIX.

Ramire....

RAMIRE.

Hé bien, de quoi s'agit-il ?

D. FÉLIX.

Il faut que tu partes tout-à-l'heure pour aller à Villaréal.

RAMIRE.

Quoi faire ?

D. FÉLIX.

Remercier la dame que tu sais de l'accueil que le roi m'a fait.

RAMIRE.

Peste ! Vous êtes un grand observateur du cérémonial.

D. FÉLIX.

C'est une chose dont je ne puis honnêtement me dispenser. La reconnoissance....

RAMIRE.

Dites plutôt l'amour ; car vous me parlez sans cesse de cette dame.

D. FÉLIX.

Je ne m'en défends pas : elle a su me charmer. Dispose-toi, Ramire, à faire ce petit voyage.

RAMIRE.

Je suis tout prêt à remonter à cheval.... Mais je vois cette dame, ou je meure. Elle vient au-devant de votre compliment.

D. FÉLIX.

En croirai-je mes yeux ?

RAMIRE.

Croyez-les en toute assurance.

SCENE VI.

D. FÉLIX, LE COMTE, ELVIRE, BÉATRIX, RAMIRE.

LE COMTE.

Oui, ma sœur, c'est un hôte que le roi nous donne ; aidez-moi à le bien recevoir.

BÉATRIX, *bas à Elvire.*

C'est don Félix de Mendoce.

ELVIRE.

(*au comte.*) Je ferai ce que je dois, seigneur... (*bas à Béatrix.*) Béatrix, mon cœur se trouble.

D. FÉLIX, *bas.*

Ma surprise est extrême !

RAMIRE, *bas à son maître.*

Ne faites pas semblant de la connoître.

LE COMTE.

Seigneur, vous voyez ma sœur Elvire. Elle s'intéresse autant que moi à votre sort.

BÉATRIX, *bas.*

Oui, tout au moins.

D. FÉLIX, *saluant Elvire.*

Un frère généreux, par cette assurance, adoucit, madame, la rigueur de ma destinée ; mais, que dis-je, adoucit ? Déjà j'oublie mes peines, et,

charmé de l'appui que je trouve ici, je bénis l'infortune qui me l'a procuré.

ELVIRE.

Jugez de mes sentiments par les vôtres, seigneur ; mon frère et moi nous prenons intérêt à ce qui vous touche, et notre penchant s'accorde avec l'ordre du roi. Puissiez-vous trouver en Arragon la fin de vos déplaisirs!

D. FÉLIX.

Ah ! madame, que ne vous dois-je point ! Je conserverai jusqu'au dernier soupir vos bontés gravées dans mon cœur.

LE COMTE.

Ne consumons pas le temps en compliments frivoles. Ma sœur, conduisez le seigneur Mendoce au salon du jardin. Je m'y rendrai dans un moment. Que me veut don Alonse? Il paroît avoir quelque chose à me dire.

(*Don Félix donne la main à Elvire, et sort avec elle, Béatrix et Ramire*).

SCENE VII.

LE COMTE, ALONSE.

ALONSE, *fouillant dans ses poches, et tirant des papiers.*

Qu'est devenu ce papier ?

LE COMTE.

Que cherches-tu ?

ALONSE, *fouillant toujours dans ses poches, et tirant des papiers.*

Je cherche.... Oui, sans doute, il faut que le diable s'en mêle.... Mais celui-ci peut-être... (*lisant.*) Au comte de Tortose ; justement, je croyois avoir perdu cette lettre.

LE COMTE, *après avoir ouvert la lettre.*

Je n'y vois pas de seing ! Qui peut m'avoir écrit ainsi ?

ALONSE.

Un courier me l'a donnée pour vous la remettre.

LE COMTE.

C'est assez, laisse-moi.

SCÈNE VIII.

LE COMTE, *seul.* (*Il lit.*)

Pour venger l'affront que votre excellence fit autrefois à don Alvar de Mendoce, don Félix, son parent et son intime ami, est allé en Arragon, sous prétexte de fuir des gens qui ne le poursuivent pas ; mais dans le dessein effectif de vous tuer en trahison. Le ciel veuille en préserver votre excellence.

Don Félix est chez moi pour m'ôter la vie! C'est donc un assassin que le roi m'a confié. Hé, que sait-on ! Dès ce jour même peut-être le perfide se propose de me percer le sein. Ah ! lâche ; je veux prévenir ta fureur. Je vais..... Mais, suis-je sûr qu'il médite un si noir attentat? Non, je ne puis me l'imaginer. Don Félix est d'un sang trop noble pour en être capable, et je crois plutôt que cette lettre est l'ouvrage de ses ennemis. Ils voudroient lui ôter tout asile ; mais ils le servent, au-lieu de m'armer contre lui..... Que dis-tu, malheureux ? Peux-tu avoir oublié l'outrage que tes feux parjures ont fait à don Alvar? Tu enlevas de chez lui sa trop crédule sœur, et, malgré la foi jurée, tu refusas sa main. Après cela, tes jours peuvent-ils être assurés? Il n'en faut plus douter ; don Félix vient venger cet affront. Juste ciel ! dans quelle confusion de pensées me jette cette lettre ! Ce n'étoit donc pas assez que l'amour du roi me causât de l'inquiétude, il faut encore que je craigne pour ma vie. O don Pèdre ! O Mendoce, funestes à mon repos ! ou plutôt, c'est à vous, ô vengeance céleste ! que je dois imputer le désordre où sont mes esprits !..... Quelles indignes terreurs ! Quelle foiblesse à moi de les écouter ! Bannissons-les. Puisque l'on m'avertit de me tenir sur mes gardes, me convient-il de

craindre ? Observons tout. Gardons mon ennemi, la générosité m'y oblige, ma parole m'y engage, et mon roi me le commande.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

D. FÉLIX, RAMIRE.

D. FÉLIX.

QUEL bonheur ! Ramire.

RAMIRE.

Mon maître, s'il vous plaît, allons doucement. La dame de Villaréal se trouve sœur du connétable d'Arragon : le roi nous loge avec elle ; vous aurez souvent occasion de la voir et de lui parler : tout cela vous réjouit, n'est-ce pas ?

D. FÉLIX.

Infiniment.

RAMIRE.

Cela m'afflige fort, moi.

D. FÉLIX.

D'où vient ?

RAMIRE.

Je crains qu'on ne vous aime.

D. FÉLIX.

Comment, maraud ! c'est ce que je désire avec ardeur.

RAMIRE.

Vous avez tort. Encore pour aimer, passe ; cela ne sauroit nous faire beaucoup de mal ; mais d'être aimés, peste ! le ciel nous en préserve.

D. FÉLIX.

Pourquoi ?

RAMIRE.

C'est que j'y vois deux inconvénients. Le premier est un crime de lèze majesté. Le roi a fait au comte un mystère de la lettre d'Elvire, et lui a même dit que le roi de Castille lui a écrit en votre faveur. Ce mensonge me fait faire des réflexions qui m'alarment pour vous et pour moi.

D. FÉLIX.

Venons au second inconvénient.

RAMIRE.

Il me paroît aussi dangereux que le premier.

D. FÉLIX.

Voyons.

RAMIRE.

Si le comte vient à flairer votre amour, crac, il nous mettra tous deux à la porte.

D. FÉLIX.

Oh ! je m'étudierai à lui cacher mes sentiments.

RAMIRE.

Vous avez fort bien commencé. Hier, dans le salon du jardin, il vous échappa des marques de passion, dont je suis sûr que le connétable

s'aperçut, car il avoit l'air inquiet ; et je remarquai même qu'il vous observoit avec une attention mêlée de défiance. Si vous ne devenez plus circonspect, il nous faudra bientôt plier bagage.

D. FÉLIX.

Ne te mets point en peine, mon ami ; mes paroles et mes actions seront bien mesurées ; mais n'espère pas que je puisse cesser d'aimer Elvire. Je suis trop épris de sa beauté ; et d'ailleurs ce seroit une bassesse de cœur à moi de me défendre de cet amour, de peur d'y rencontrer des obstacles.

RAMIRE.

Ce seroit plutôt un trait de prudence. Parbleu, si vous ne pouvez vivre sans maîtresse, que ne consacrez-vous votre oisiveté à l'aimable Hippolyte qui vous lorgne, ce me semble, assez tendrement? Elle n'est pas, à-la-vérité, si belle qu'Elvire sa cousine, ni tout-à-fait si jeune ; mais en récompense vous n'aurez point de dangereux compétiteurs à craindre.

D. FÉLIX.

Discours inutiles, mon enfant ! Je ne puis aimer que la sœur du connétable. Pour elle seule.....

RAMIRE.

Chut.... Voici sa confidente.

SCÈNE II.

D. FÉLIX, RAMIRE, BÉATRIX.

BÉATRIX.

Quoi ! déjà levé, seigneur don Félix, vous êtes diligent.

D. FÉLIX.

Ah ! ma chère Béatrix, l'amour ne permet guère de reposer.

RAMIRE.

Non, ma foi, le repos n'est pas fait pour les amants, encore moins pour leurs valets.

BÉATRIX.

Quelque dame de Tolède cause sans doute votre inquiétude.

D. FÉLIX.

Les soucis que j'avois en Castille, ne sont pas ceux qui m'occupent en Arragon.

BÉATRIX.

C'est-à-dire que ma maîtresse.....

D. FÉLIX.

Je l'adore, et c'est d'elle que dépend le bonheur ou le malheur de ma vie.

BÉATRIX.

Vous êtes donc bien amoureux ?

RAMIRE.

A la folie.

D. FÉLIX.

Mon amour ne peut augmenter. Que fait la charmante Elvire ? Le sommeil apparemment la tient encore dans ses bras.

BÉATRIX.

Non, elle est à sa toilette.

RAMIRE.

Elle a peut-être aussi ses inquiétudes.

BÉATRIX.

Voilà un homme d'une grande pénétration.

RAMIRE.

Nous ne sommes donc pas si diligents, puisque le soleil est déjà levé.

BÉATRIX.

Oh ! point de raillerie ! Je vous jure que l'astre du jour n'est pas plus brillant lorsqu'il sort du sein de l'onde, que ma maîtresse quand elle sort de son lit.

D. FÉLIX.

J'en suis persuadé. Heureux qui pourroit la voir à sa toilette !

BÉATRIX.

C'est un plaisir que je vous procurerai, si vous le souhaitez.

D. FÉLIX.

Si je le souhaite ! Ah ! ma chère Béatrix, que je t'aye cette obligation.

BÉATRIX.

Approchez vous de la porte ; elle est entr'ouverte ; mais ne faites pas de bruit. Couvrez-vous de la portière, et considérez Elvire tout à votre aise. (*Don Félix s'approche de la porte de la chambre d'Elvire*).

RAMIRE, *à Béatrix.*

La bonne Béatrix fait obligeamment tout ce qui dépend de son petit ministère.

BÉATRIX.

Assurément. Ne faut-il pas faire plaisir quand on le peut ?

RAMIRE.

La belle ame ! Puisque vous prenez plaisir à obliger le prochain, il faut, mademoiselle Béatrix, que je vous offre une occasion d'exercer votre humeur bienfaisante.... Je me sens du goût pour vous..... et je voudrois.....

(*Il lui prend la main*).

BÉATRIX, *le repoussant.*

Parlons, je vous prie, sans gesticuler. Vous m'aimez, dites-vous ?

RAMIRE.

Puisque mon maître aime votre maîtresse, il faut bien que je vous aime aussi. C'est la règle en Castille.

BÉATRIX.

On en use à-peu-près de même en Arragon.

RAMIRE.

J'en suis ravi.

BÉATRIX.

Vous avec donc envie de me plaire ?

RAMIRE.

Vous n'en devez pas douter.

BÉATRIX.

Cela étant ainsi, je crains fort.....

RAMIRE.

Quoi ?

BÉATRIX.

De vous trop aimer.

RAMIRE.

Tout de bon ? Me trouvez-vous assez bien taillé pour mériter.....

BÉATRIX.

Comment, bien taillé ? Vous êtes fait à peindre. Vous avez un air original.

RAMIRE.

(*bas.*) Je l'ai charmée. *Vivat !* (*haut.*) Effectivement j'étois, sans vanité, à Tolède la coqueluche des filles de bon goût.

BÉATRIX.

Je crois cela sans peine ; mais dites-moi franchement, monsieur Ramire, si vous aimez avec délicatesse. Vous contentez-vous d'inspirer de tendres sentiments ?

RAMIRE.

Fi donc ! me prenez-vous pour un fat ? Je suis homme réel, mademoiselle Béatrix.

BÉATRIX.

Je vous entends; et votre franchise m'enchante. Oh ! bien, puisque vous me parlez à cœur ouvert, je veux suivre votre exemple, et vous avouer de bonne foi que je ne suis pas de bronze.

RAMIRE.

Je le crois bien. Quelle sincérité ! Que les Arragonnoises sont traitables !

BÉATRIX.

Oui ; mais elles ont un défaut qui pourra vous dégoûter d'elles.

RAMIRE.

Quel défaut ?

BÉATRIX.

Elles sont capricieuses et sujettes à des envies bizarres, à des fantaisies ridicules, que leurs amants sont obligés de satisfaire, s'ils en veulent obtenir des faveurs.

RAMIRE.

Il n'est pas possible.

BÉATRIX.

Pardonnez-moi. Par exemple, il m'en vient une en ce moment qu'il faut que vous contentiez.

RAMIRE.

Quelle est-elle, s'il vous plaît ?

BÉATRIX.

Ce n'est qu'une bagatelle, qu'un rien.

RAMIRE.

Mais encore ?

BÉATRIX.

Faites-moi présent d'une de vos oreilles.

RAMIRE.

Plaît-il ?

BÉATRIX.

Allons, coupez-vous tout-à-l'heure une oreille, et me la présentez galamment. Je la mettrai dans mon cabinet avec une douzaine d'autres que j'ai.

RAMIRE.

Comment diable, une oreille !

BÉATRIX.

Hâtez-vous de me donner ce petit témoignage de tendresse.

RAMIRE.

Quelque sot, ma foi ! Voilà de plaisantes fantaisies.

BÉATRIX.

Quoi donc ! vous balancez, je pense.

RAMIRE.

Non, mademoiselle Béatrix, non, je ne balance point du tout : je ne donnerois pas seulement le bout de mon oreille pour toutes les filles l'Arragon.

BÉATRIX.

Ma maîtresse m'a chargé d'une commission :

pendant que je m'en acquitterai, vous ferez vos réflexions là-dessus.

SCENE III.

D. FÉLIX, *à la porte d'Elvire*, RAMIRE.

RAMIRE.

Elles sont toutes faites..... Maugrebleu de l'impertinente avec son envie. Ma foi, si elle veut que je m'amuse à lui en conter, il faudra bien qu'elle change de note..... Mais, ouf! je vois venir le comte. Il va surprendre mon maître à la porte d'Elvire. Nous avons bien la mine de n'être pas long-temps pensionnaires dans cette maison.

SCENE IV.

D. FELIX, RAMIRE, LE COMTE.

LE COMTE, *surprenant don Félix à la porte d'Elvire.*

Ici, don Félix! Que faites-vous, Mendoce, à cette porte si matin? Est-ce que vous voulez entrer dans la chambre d'Elvire?

D. FÉLIX, *troublé.*

Seigneur.....

LE COMTE.

Pourquoi vous troublez-vous?

D. FÉLIX.

Je crains de vous avoir déplu. Excusez mon erreur, j'ignorois que je fusse ici dans son appartement, et je cherchois le vôtre pour vous y rendre mes devoirs.

LE COMTE.

Je vous suis obligé. N'irez-vous pas au lever du roi?

D. FÉLIX.

J'y vais de ce pas ; mais c'est avec le déplaisir de vous avoir chagriné par mon ignorance.

LE COMTE.

Je suis content, Mendoce, et je vous fais des excuses d'avoir eu des soupçons de vous.

(*Don Félix et Ramire se retirent*).

SCENE V.

LE COMTE, *seul.*

Quel étoit son dessein? Il cherchoit, m'a-t-il dit, mon appartement. Il m'y croyoit sans doute enseveli dans un profond sommeil, et il vouloit s'y introduire pour m'assassiner. Mais rejettons cette pensée. Quand j'observe son visage et son maintien, je n'y vois rien qui doive m'être suspect. S'il étoit venu de Castille dans la résolution qu'on lui impute, il me semble que son air seroit moins ouvert, et ses regards moins assurés. Je

veux lui parler, et lui faire connoître les soupçons dont je suis la proie..... Que dis-je? non, gardons-nous en bien; le roi pourroit m'accuser de crainte et de défiance. Mon honneur ne le peut souffrir..... Holà, quelqu'un..... Il faut pourtant que je sache.....

SCENE VI.

LE COMTE, ALONSE.

ALONSE.

Seigneur.....

LE COMTE.

Alonse, va dans l'appartement de don Félix, et si tu y trouves des armes, apporte-les.

ALONSE, *sortant.*

J'y cours.

LE COMTE.

N'écoutons plus d'injustes soupçons. Don Félix n'est point capable de former une si lâche entreprise. Rendons-lui plus de justice. S'il avoit résolu de venger don Sanche de l'affront que j'ai fait à sa famille, il m'en auroit déjà demandé raison par les voies ouvertes à l'honneur offensé.

ALONSE, *revenant avec un pistolet et une bouteille.*

J'ai trouvé ce pistolet à la ruelle du lit du Castillan.

LE COMTE, *prenant le pistolet.*

Donne... Et son valet avoit-il aussi des armes ?

ALONSE, *lui montrant la bouteille.*

Voilà toute son armure.

LE COMTE *garde le pistolet.*

Reporte cette bouteille.

ALONSE, *bas, en s'en allant.*

Tout ceci m'est diablement suspect.

SCÈNE VII.

LE COMTE, *seul, et tenant le pistolet.*

O toi, noir instrument des enfers, subtile vapeur, qui portes un trépas certain à travers la flamme et le bruit; toi, qui as été inventé par les ames lâches pour surmonter le courage et la vertu, est-ce par ton moyen que ma mort se prépare ?

SCENE VIII.

LE COMTE, ELVIRE.

ELVIRE.

Qu'y a-t-il, seigneur ? Je vous trouve avec des armes, et vous me paroissez ému.

LE COMTE.

Don Félix est commis à ma foi ; je dois veiller à sa conservation ; cela demande des soins. Il avoit ce pistolet caché dans la ruelle de son lit.

ELVIRE.

Il est en garde contre ses ennemis.

LE COMTE.

Il fait bien de se précautionner contre la trahison. C'est un acte de prudence. Je vais remettre cette arme où elle étoit, quoiqu'elle lui soit inutile, puisque j'embrasse sa défense.

(*Il s'en va*).

SCÊNE IX.

ELVIRE, *seule*.

Elvire, quelle est ta foiblesse ! toi, qui as défendu constamment ton cœur contre les soins empressés d'un roi jeune et puissant, tu te rends sans résistance aux premières démarches qu'un étranger fait pour te plaire. O Amour ! ce sont là de tes coups.

SCÈNE X.

ELVIRE, HIPPOLYTE.

HIPPOLYTE.

Ma cousine, il court un bruit qui me fait grand plaisir : on dit que votre mariage est arrêté. J'y prends trop de part pour ne vous en pas féliciter.

ELVIRE.

Et qui me donne-t-on pour époux ?

HIPPOLYTE.

Quoi ! vous l'ignorez ?

ELVIRE.

Comment pourrois-je le savoir ? Je vis sous la garde d'un frère soupçonneux qui ne me laisse voir personne. Il vient de me quitter. Il ne m'a pas dit le moindre mot de ce bruit dont vous me parlez. Tout ce que je puis penser de ce mariage, s'il se fait, c'est qu'il ne sera pas suivant mon inclination.

HIPPOLYTE.

D'où vient ? Le sort pourroit vous destiner certain époux, dont votre cœur et votre gloire auroient lieu de se contenter.

ELVIRE.

Si vous me nommez le roi, qui pourra croire ce bruit ?

HIPPOLYTE.

On assure pourtant que ce prince veut vous épouser ; et si la chose se trouve véritable, Elvire, vous devez à votre tour me faire compliment.

ELVIRE.

Sur quoi?

HIPPOLYTE.

Sur mon mariage.

ELVIRE.

Avec qui ?

HIPPOLYTE.

Avec celui qui n'avoit des yeux que pour vous à Villaréal : avec don Félix de Mendoce.

ELVIRE.

Que dites-vous ?

HIPPOLYTE.

Je dis que si l'Arragon vous a pour souveraine, j'espère que vous favoriserez le penchant que j'ai pour ce cavalier. Puisqu'il ne peut être à vous, vous voudrez bien qu'il soit à moi ; et je me flatte que par votre faveur il obtiendra des titres à pouvoir prétendre à la cousine de la reine..... Mais, Elvire, pourquoi m'écoutez-vous d'un air chagrin?

ELVIRE.

C'est pour vous répondre sans parler.

HIPPOLYTE.

Est-ce que mon amour vous déplaît ?

ELVIRE.

Ne le voyez-vous pas bien?

HIPPOLYTE.

Vous aimez donc Mendoce ?

ELVIRE.

Sans vous découvrir ici mes sentiments, je vous apprends, Hippolyte, que ce prétendu mariage du roi dont vous voulez repaître mon espérance, n'est qu'un faux bruit. Cessez de vous en applaudir, et de nourrir un malheureux amour. Quand votre flamme et vos charmes vous donneroient des droits sur le cœur de Mendoce, ne suffit-il pas qu'il m'aime, pour vous ôter l'espoir et même le désir de l'enflammer.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XI.

HIPPOLYTE, *seule.*

Qu'as-tu dit, imprudente Hippolyte? Tu as trop parlé. Elvire est ta rivale. Elle est jalouse. Don Félix en est épris. Triomphons de ma tendresse. Je le dois, et je le puis : Mendoce ne l'a point fortifiée par des empressements. Il ne la mérite pas.... (*apercevant don Félix.*) Mais je le vois avec le roi. Retirons-nous. Je ne dois songer désormais qu'à fuir sa présence.

SCENE XII.

LE ROI, D. FÉLIX.

LE ROI.

Oui, Mendoce, le roi votre maître m'a écrit en votre faveur. Sa recommandation augmente l'estime que j'avois déja pour vous..... Mais, dites-moi, êtes-vous content du comte ?

D. FÉLIX.

Seigneur, je ne puis trop m'en louer, et je crains de ne pouvoir jamais assez le reconnoître.

LE ROI.

Et la charmante Elvire seconde-t-elle les soins de son frère ?

D. FÉLIX.

Elle me considère plus que je ne mérite, ou plutôt, seigneur, comme un homme qui lui est présenté de la main de son roi.

LE ROI.

Dites-moi sincèrement votre pensée, don Félix; avez-vous vu de plus belles dames que la sœur du connétable ?

D. FÉLIX.

Je ne crois pas qu'il y en ait au monde. Quelque prévenu que je sois pour Blanche de Guzman, j'avoue que sa beauté n'égale pas celle d'Elvire.

LE ROI.

Puisque vous m'avez confié vos secrets, Mendoce, je veux aussi que vous deveniez mon confident.

D. FÉLIX.

Je connois tout le prix d'une pareille faveur... (*bas.*) O ciel! que va-t-il m'apprendre!

LE ROI.

Je trouve dans l'aimable Elvire tout ce qui est capable d'enflammer un cœur. Aussi le mien brûle-t-il pour elle de l'ardeur la plus vive..... Mais que vois-je? vous vous troublez. D'où peut naître ce trouble?

D. FÉLIX, *embarrassé.*

Seigneur, je ne puis vous cacher l'embarras.... (*bas.*) Que lui dirai-je?

LE ROI.

Dans quel embarras êtes-vous? parlez.

D. FÉLIX.

J'appréhende que le connétable ne m'accuse d'ingratitude d'entrer dans ces sortes de confidences.....

LE ROI.

Je vous entends, don Félix; mais n'ayez point de scrupule là-dessus. En attendant que j'épouse l'héritière de Portugal qui m'est promise, je suis bien aise d'amuser mon cœur sans méditer rien qui puisse offenser l'honneur du comte. Parlez de

ma part à Elvire. Dites-lui que je la conjure de m'accorder un entretien cette nuit. Je me rendrai sous son balcon, et vous m'accompagnerez. Que ce rendez-vous, Mendoce, ne blesse point votre délicatesse. Un amour qui ne s'exprime que de loin ne fait pas trembler la vertu. Faites-moi savoir par un billet la réponse de cette dame...

(*Il sort.*)

D. FÉLIX.

Je vais exécuter les ordres de votre majesté.

SCÈNE XIII.

D. FÉLIX, LE COMTE.

D. FÉLIX.

Juste ciel ! mon malheur se peut-il concevoir ? Blanche me manque de foi, et lorsque consolé de son infidélité, je me livre à un nouvel amour, je trouve un roi épris de ce que j'aime. C'en est trop, je cède à la rigueur de mon sort. Je ferai ce que ce prince attend de moi. Je parlerai à Elvire; et si je la vois disposée à me préférer mon rival, je me percerai le sein, pour finir ma déplorable vie.

LE COMTE, *paroissant sur la scène.*

(*bas.*) J'aperçois don Félix. Il parle tout seul avec agitation. Écoutons ce qu'il dit.

D. FÉLIX.

Cessez, parents de don Sanche, cessez de chercher des vengeurs. Vous n'avez qu'à me laisser faire.

LE COMTE.

Approchons-nous plus près de lui, pour mieux l'entendre. Il parle de vengeurs.

D. FÉLIX, *sans voir le comte.*

Je vous déferai moi-même de votre ennemi. Il recevra cette nuit de ma main le coup mortel.

LE COMTE.

Le perfide! Je ne puis plus douter de ses intentions.

D. FÉLIX.

Dans quel désordre de pensées je suis!..... (*apercevant le comte.*) Ciel! voici le connétable! Il m'a peut-être entendu.

LE COMTE.

(*bas.*) Il m'a vu. Ma présence l'embarrasse... (*haut.*) Qu'avez-vous, Mendoce? Quel trouble vous saisit?

D. FÉLIX.

Un vif ressouvenir de mes malheurs m'a causé un transport que je n'ai pu retenir. Il est des moments où mon courage succombe sous le poids de mes peines. Je dois, seigneur, vous cacher ma foiblesse.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

LE COMTE, *seul.*

Sa trahison est avérée. Il adressoit sans doute les paroles que j'ai entendues à don Alvar son parent. Il lui renouveloit le serment qu'il lui a fait de le venger. Allons trouver le roi, et faisons, s'il est possible, qu'il me décharge du soin de garder plus long-temps un hôte si dangereux.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE ROI, LE COMTE.

LE ROI.

Vous ne pouvez, dites-vous, garder Mendoce !

LE COMTE.

Seigneur, chargez un autre que moi de cet emploi, je vous en supplie. Je ne suis pas le seul dans votre cour qui puisse s'en acquitter. D'ailleurs, les belles qualités de don Félix, sa jeunesse et ses agréments peuvent me servir d'excuse..... si ma sœur.....

LE ROI.

C'est-à-dire, que vous craignez pour votre honneur.

LE COMTE.

Est-ce vous déplaire, seigneur ?

LE ROI.

Oui, comte, c'est me déplaire, que de m'obéir à regret. Qu'est-ce donc qui vous rend la garde de don Félix si difficile? Est-ce en effet son mérite qui vous alarme ? Non, vous connoissez trop la vertu d'Elvire pour vous en défier.

LE COMTE.

Un plus juste sujet de crainte m'occupe et m'inquiette. On m'écrit de Castille que don Félix ne vient en Arragon que dans le dessein de m'assassiner.

LE ROI, *tirant une lettre de sa poche.*

N'ajoutez pas foi à cet avis imposteur. Croyez-en plutôt cette lettre du roi de Castille ; elle rend justice à Mendoce, et doit calmer vos inquiétudes...

(*Il donne la lettre au connétable et sort*).

SCÈNE II.

LE COMTE, *seul.*

Dans quel embarras je me trouve ! Lisons cette lettre. Puisse-t-elle me remettre l'esprit.

Si don Félix de Mendoce implore la protection de votre majesté, je vous prie de la lui accorder. Je m'intéresse à la vie de ce cavalier, parce qu'il le mérite, et que son père a perdu la sienne à mon service. La trahison attentera vainement sur lui, s'il peut obtenir votre appui. Le ciel garde votre majesté.

LE ROI DE CASTILLE.

Cette lettre me rassure. Je vois bien que j'ai eu tort de soupçonner de perfidie un cavalier tel que Mendoce, qui est estimé de son roi. Les paroles

que j'ai tantôt entendues avoient assurément un autre sens que celui que je leur ai donné.

SCÈNE III.

LE COMTE, D. FÉLIX, RAMIRE.

D. FÉLIX, *bas à Ramire.*

Faut-il que je rencontre ici le connétable ! Que lui dirai-je ?

LE COMTE, *apercevant don Félix.*

(*bas.*) Voilà don Félix. Recevons-le d'une manière qui lui fasse connoître que j'ai perdu toute défiance.... (*haut.*) Seigneur, pardonnez-moi si je vous laisse. Je vais reporter au roi ce billet. Vous le voulez bien ?

D. FÉLIX.

Vous me rendez confus d'avoir pour moi ces égards.

(*Le comte sort*).

SCENE IV.

D. FÉLIX, RAMIRE.

D. FÉLIX.

A juger de ses sentiments par l'air dont il vient e me parler, il me paroît n'avoir aucun soupçon

de mon amour. Il faut qu'il ne m'ait point entendu tantôt. Je me suis alarmé mal-à-propos; Ramire, qu'en dis-tu ?

RAMIRE.

Je dis que cela est fort problématique. On ne lit guère les pensées d'un courtisan sur son visage. Ces seigneurs-là, comme vous savez, embrassent quelquefois pour étouffer.

D. FÉLIX.

Quoi qu'il en soit, je veux profiter des moments que son absence me laisse. Je vais chercher sa sœur.

RAMIRE.

Qui vous cherche aussi peut-être, car je la vois qui s'avance.

D. FÉLIX.

Retire-toi pour un instant.

SCENE V.

D. FÉLIX, ELVIRE.

ELVIRE.

Je croyois mon frère ici.

D. FÉLIX.

Madame, il est avec le roi. Pendant ce temps-là, permettez que je m'acquitte du triste emploi dont je suis chargé. Le prince ne s'est pas con-

tenté de me faire la cruelle confidence de sa passion, il m'a ordonné de vous demander pour lui un entretien cette nuit.

ELVIRE.

Et vous avez accepté la commission ?

D. FÉLIX.

J'ai voulu m'en défendre et m'excuser sur la reconnoissance que je dois au connétable ; mais le roi m'a fermé la bouche en m'assurant de ses intentions. Il vous aime, dit-il, sans avoir la moindre vue qui puisse blesser votre vertu. En effet, quelle plus grande sûreté pouvoit-il vous donner de la pureté de ses sentiments que le lieu où il souhaite de vous entretenir ? Il ne vous parlera que du bas de votre balcon.

ELVIRE.

Ah ! don Félix, que vous aimez foiblement ! Si vous étiez bien amoureux, vous vous seriez dispensé de prêter votre entremise. Que dis-je ? vous auriez perdu la vie plutôt que de faire ce que vous faites. Quoi ! l'empressement d'un amant couronné n'a pu vous rendre jaloux ? C'est pourtant la première loi de l'amour de craindre les progrès d'un rival. L'amour sans jalousie n'est qu'une tranquille amitié. Si, persuadé de ma vertu, vous vous reposez sur mon courage et sur ma foi, je vous suis bien redevable de l'estime que vous me mar-

quez ; mais songez, Mendoce, que je suis femme, et que le roi peut devenir amant aimé.

D. FÉLIX.

Cessez de me faire d'injustes reproches. Ah ! madame, que ne pouvez-vous lire dans mon cœur ? vous verriez que j'ai de mortelles alarmes. Que n'ai-je pas souffert quand le roi m'a découvert sa passion ! Mais, belle Elvire, il falloit dissimuler ; il falloit vous perdre ou payer si cher le plaisir de vous voir.

ELVIRE, *d'un air tendre.*

Ne me trompez-vous point ?

D. FÉLIX.

Que dites-vous ? ô ciel ! Vous oubliez que vos charmes sont tout-puissants, et qu'en vous voyant pour la première fois je vous consacrai tous les moments de ma vie. Hélas ! adorable Elvire, quelle sera ma destinée ? Serez-vous favorable à mes vœux ? Puis-je me flatter que vous préférez don Félix.....

ELVIRE.

Oui, Mendoce, l'amant qui règne en Arragon, n'est pas celui qui règne dans mon cœur. C'est vous en dire trop, adieu, votre intérêt m'oblige à ménager votre rival ; faites-lui espérer la satisfaction qu'il me demande.

D. FÉLIX, *se jetant à ses genoux.*

Quelles bontés, madame ! permettez qu'à vos pieds.....

ELVIRE.

Levez-vous. Mon frère pourroit nous surprendre. Je vous laisse.

(*Elle sort*).

SCENE VI.

D. FÉLIX, *seul.*

O fortune ! je cesse de me plaindre de toi ! Je te pardonne les maux que tu m'as fait souffrir. Je suis aimé d'Elvire ! Ce bonheur ne peut être trop acheté.

SCENE VII.

D. FÉLIX, RAMIRE.

RAMIRE.

Si j'en dois croire votre air joyeux, vos affaires ne vont pas mal.

D. FÉLIX.

Elles vont tout au mieux.

RAMIRE.

Le ciel en soit loué ; mais il faut prendre garde que le connétable ou le roi ne s'aperçoive de votre bonheur ; car il ne seroit pas de longue durée.

D. FÉLIX.

Apporte-moi de l'encre et du papier.

RAMIRE.

Il y en a sur cette table.

D. FÉLIX.

Je vais écrire au roi, et tu lui porteras le billet.

RAMIRE, *donnant un siége à son maître.*

Voilà un siége.

(*Don Félix se met à écrire sur une table. Pendant ce temps-là, on crie derrière le théâtre, et l'on entend un bruit d'épées*).

SCENE VIII.

D. FÉLIX, RAMIRE, VALETS *derrière le théâtre.*

UN VALET, *derrière le théâtre.*

Ah ! voleur !

UN AUTRE VALET, *derrière le théâtre.*

Ah ! traître !

D. FÉLIX, *se levant et s'en allant.*

Je veux savoir ce que c'est que ce bruit. Peut-être y ai-je intérêt.

RAMIRE.

Je vous suis; et s'il faut olinder, nous allons voir beau jeu.

(*Ils sortent tous deux par une porte, et le comte entre par une autre.*)

SCENE IX.

LE COMTE, *seul.*

Depuis que j'ai lu la lettre du roi de Castille, j'ai l'esprit en repos. (*Il aperçoit sur la table la lettre que don Félix a commencée. Il s'approche et la prend.*) Que vois-je ! don Félix écrivoit ici, ce me semble ; il n'avoit encore tracé que quelques lignes. N'importe, lisons-les :

J'ai fait toutes les diligences possibles pour vous donner satisfaction. Je vous la promets ; mais le connétable est sur ses gardes. Néanmoins j'espère mettre sa vigilance en défaut.

C'est tout ce qu'il a écrit ; mais n'en est-ce pas assez ? O ciel ! quand je me crois hors de péril, je vois que j'ai tout à craindre..... Relisons :

J'ai fait toutes les diligences possibles pour vous donner satisfaction.... N'est-ce pas comme s'il y avoit : J'ai fait ce que j'ai pu pour trouver l'occasion de faire mon coup..... (*Il continue de lire.*) *Je vous la promets ; mais le connétable est sur ses gardes*.... C'est-à-dire, que le lâche m'auroit déjà assassiné, si ma défiance n'eût dérobé ma vie à ses coups..... (*Il continue de lire.*) *Néanmoins j'espère mettre sa vigilance en défaut*... Ah ! perfide, je t'en défie. Je saurai

toujours rendre inutile la noire trahison que tu médites..... Écrivons quelques mots au bas de son billet. Faisons-lui connoître que j'ai pénétré son dessein.... (*Après avoir écrit.*) Ces paroles suffisent. Je sors avant qu'il puisse me surprendre.

(*Il sort*).

SCENE X.

D. FÉLIX, RAMIRE.

RAMIRE.

Ce n'étoit qu'une querelle de valets. Cela ne manque jamais d'arriver, quand il y a du vin sur jeu. Moi-même quelquefois je m'en mêle comme un autre, et quand je suis entre deux vins, je suis diablement querelleur. J'ai le vin Bas-Breton.

D. FÉLIX.

Je reviens achever mon billet... Mais, qu'est-ce que j'aperçois ? Ramire, ou j'ai perdu l'esprit, ou quelqu'un est entré ici depuis que nous en sommes sortis.

RAMIRE.

Qui vous le fait juger?

D. FÉLIX.

Voici des mots tracés d'une main étrangère.

RAMIRE.

Est-il possible ? Le diable sait donc écrire. Voyons un peu ce qu'il a griffonné.

D. FÉLIX, *lit.*

Arrête, don Félix, les loix de l'hospitalité sont sacrées. Elles furent toujours respectées des cœurs nobles.

Ramire, je suis perdu !

RAMIRE.

Quoi ! le comte est le diable.

D. FÉLIX.

Il aura tout pénétré !

RAMIRE.

Quelle imprudence aussi de quitter une lettre commencée ! Vous méritez bien la petite mortification qui vous en revient. Écoutez ce qu'un sage a dit là-dessus, cela vous servira d'instruction pour une autre fois. Il disoit qu'on n'auroit point dû faire les serrures et les cadenas pour les portes, mais pour les lettres qui renferment des choses importantes. Eh ! n'a-t-il pas raison ? Que de malheurs sont arrivés par des lettres surprises ou négligées ! Combien de femmes perdues d'honneur ! Combien de maris détrompés !

D. FÉLIX.

Je vais informer le roi de ce contre-temps. Le comte vient. Je suis dans un trouble inconcevable ; évitons sa présence.

SCENE XI.

LE COMTE, ELVIRE.

LE COMTE.

Je ne puis vous le céler, ma sœur, je suis la proie d'une inquiétude qui m'agite sans relâche. Le soin de garder le Castillan m'occupe trop. Il met en danger ma vie et mon honneur.

ELVIRE.

Votre vie et votre honneur ?

LE COMTE.

Sans doute. Un homme tel que Mendoce chez moi doit troubler mon repos. Il est bien fait et galant, vous êtes belle ; en faut-il davantage pour donner occasion au monde de tenir des discours médisants?

ELVIRE.

Je méprise des discours que je ne justifie point; et quant à don Félix, il est trop pénétré de vos bontés pour songer à vous déplaire.

LE COMTE.

J'observe pourtant soigneusement ses démarches ; et lorsque je l'ai surpris à la porte de votre chambre, je l'ai soupçonné d'avoir des desseins sur vous.

ELVIRE.

S'il en avoit, il prendroit mieux son temps pour les exécuter. Il n'ignore pas que les dames

ne se laissent guère voir librement à leur toilette. Une coiffure mal arrangée, un déshabillé sans art soutient mal les intérêts de la beauté; et ce n'est pas dans cet état qu'elles s'offrent à des yeux qu'elles veulent charmer.

LE COMTE.

Faut-il vous dire ce que je pense, ma sœur? Je crains moins les vues qu'il pourroit avoir sur vous, que l'envie qu'il a de me percer le sein.

ELVIRE.

Ah! mon frère, rejetez cette pensée, elle blesse la générosité de Mendoce.

LE COMTE.

Cela peut être; mais je ne puis m'empêcher de me défier de lui. J'ai été dans sa chambre; j'y ai trouvé avec des armes cette boîte à portrait qui étoit parmi ses hardes.

(*Il donne à Elvire la boîte à portrait*).

ELVIRE, *prenant la boîte.*

Ce sera celui de la dame qu'il aime et qu'il a laissée en Castille.

LE COMTE.

Il y a dedans deux portraits qui se regardent: l'un est celui de don Félix?

ELVIRE.

Celui de don Félix?

LE COMTE.

Et l'autre apparemment est celui de cette dame.

ELVIRE, *rendant la boîte sans l'ouvrir.*

Tenez, seigneur.

LE COMTE.

Quoi ! vous êtes fille, et n'êtes pas curieuse?

ELVIRE, *souriant.*

Je suis fille, sans en avoir les foiblesses.

LE COMTE, *sur le même ton.*

Mais, ma sœur, ne craignez-vous point que je vous soupçonne d'une feinte modération ?

ELVIRE.

Pour prévenir ce soupçon injuste, donnez-moi ces portraits.

LE COMTE.

A cela, je vous reconnois.

ELVIRE *ouvre la boîte et considère les portraits.*

Quel prodige de beauté ! Quels yeux ! Quelle douceur ! Don Félix est ici peint bien amoureux. Il semble dévorer sa dame de ses regards. Que sa coiffure a de graces ! Il le faut avouer, les dames de Castille l'emportent sur nous pour se bien coiffer.

LE COMTE.

Rendez-moi ces portraits.

ELVIRE.

Confiez-les moi, de grace, pour quelques heures. L'air de cette coiffure me plaît infiniment. Je voudrois l'essayer sur moi. Pourrez-vous bien avoir

cette complaisance sans former de nouveaux soupçons ?

LE COMTE, *soupirant.*

Hélas ! d'autres soupçons m'inquiettent bien davantage.

ELVIRE.

Expliquez-vous, mon frère.

LE COMTE.

Je vous en instruirai une autre fois.

(*Il sort.*)

SCÈNE XII.

ELVIRE, *seule.*

O Amour ! que tu fais bientôt succéder tes peines à tes douceurs ! Tu ressembles à la mer dont les tempêtes sont soudaines et fréquentes. Tu ne peux, cruel, laisser long-temps un cœur sans mouvements jaloux. (*Elle ouvre la boîte et regarde les portraits.*) Ces caractères marquent jusqu'à quel point l'imposteur est épris de la dame.... (*Elle lit.*) *Je suis tout à Blanche, et rien ne peut égaler Blanche....* Ah ! le traître ! devoit-il me tromper de la sorte ? Si son cœur est encore prévenu pour sa Castillane, que souhaite-t-il d'Elvire ? C'en est fait, perfide, je veux t'oublier pour jamais, je veux te mépriser. Adore

Blanche ; sois tout à elle ; je n'ai plus pour toi que de l'indifférence.

SCÈNE XIII.

ELVIRE, HIPPOLYTE.

HIPPOLYTE.

Vous me paroissez bien agitée, madame ; quelle en peut être la cause ? Vous seroit-il arrivé des traverses dans vos amours ?

ELVIRE.

Parlons plutôt des vôtres, et ne me le cachez point, Hippolyte, vous êtes bien piquée contre moi.

HIPPOLYTE.

A votre avis, est-ce sans raison ?

ELVIRE.

Il faut que je vous désabuse. Quoique je vous aye dit tantôt, apprenez que je ne pense point à don Félix. Ce seroit mal répondre aux empressements du roi. Aimez le Castillan, je n'y mets plus d'obstacle. Je vous avertis seulement qu'il vous faudra disputer son cœur avec cette dame. (*Elle lui montre les deux portraits.*) Le portrait de don Félix nous apprend ce qu'il faut penser de ce cavalier. *Je suis tout à Blanche*, dit-il, *et*

rien ne peut égaler Blanche. Règlez-vous là-dessus.

(*Elle s'en va.*)

HIPPOLYTE, *voulant la retenir.*

Elvire, attendez, un mot.

ELVIRE.

Je ne puis.

SCÈNE XIV.

HIPPOLYTE, *seule.*

Dois-je m'affliger de ce que je viens d'apprendre ? Dois-je en avoir de la joie ? Je croyois n'avoir qu'une rivale et j'en ai deux, toutes deux aimées. D'un autre côté, Elvire me cède Mendoce ; mais elle est jalouse. Le dépit et la jalousie rompent mal les chaînes de l'Amour. Je l'éprouve malgré moi. N'importe ; profitons de sa colère ; une amante est bien imprudente de laisser le champ libre à sa rivale. Employons le temps de leur mésintelligence si utilement pour ma tendresse, que si, suivant le naturel des femmes, Elvire cherche à regagner le cœur de Mendoce, elle m'en trouve en possession. La nuit est avancée. Retirons-nous.

SCÈNE XV.

LE ROI, D. FÉLIX, RAMIRE.

D. FÉLIX.

Voici l'heure, seigneur, et nous sommes près du lieu où l'on a promis de vous entretenir.

LE ROI.

Approchez-vous du balcon, et voyez si Elvire y est. Vous me retrouverez à deux pas d'ici....

(*Le roi s'éloigne un peu.*)

D. FÉLIX.

Toi, Ramire, observe exactement toutes choses.

RAMIRE.

Je suis tout yeux et tout oreilles.

SCÈNE XVI.

D. FÉLIX, ELVIRE.

D. FÉLIX, *s'approchant du balcon.*

St, st, st.

ELVIRE, *à son balcon.*

Est-ce vous, don Félix?

D. FÉLIX.

Oui, madame, c'est moi. L'entretien que mon rival est près d'avoir avec vous, me trouble l'es-

prit. Mille mouvements jaloux me déchirent. Je crains....

ELVIRE.

Façons de parler, Mendoce. Écoutez-moi. Je veux vous consulter sur une chose qui me touche de fort près. Si vous étiez à ma place, c'est-à-dire sœur du connétable d'Arragon, servie par un cavalier castillan, banni de son pays, et chérie d'un jeune roi, à qui donneriez-vous la préférence?

D. FÉLIX.

Au roi, madame, sans contredit.

ELVIRE.

Je veux suivre votre conseil. Faites approcher ce prince. Mon cœur le préfère au Castillan.

D. FÉLIX.

Que dites-vous ?

ELVIRE.

Que vous alliez dire au roi que je l'attends....

(*Elle ferme sa fenêtre.*)

D. FÉLIX.

Achevez, cruelle, achevez de me désespérer... Mais elle ne veut pas m'entendre. Je ne comprends rien à ce qu'elle vient de me dire. Elle m'a tenu tantôt un autre langage..... Appelons le roi, et demain un éclaircissement avec elle décidera de mon sort.

(*Il va du côté où le roi l'attend.*)

SCÈNE XVII.

RAMIRE, *seul.*

Les bâillements commencent à me prendre, et peu s'en faut que je ne me livre au sommeil qui me serre de près. Allons, Ramire, mon Cupidon, mon enfant, ne succombe point à la tentation. Songe que tu es chargé d'un soin de la dernière importance. Il n'appartient pas à tout le monde de s'abandonner au repos. Dorme le riche qui n'a ni dettes, ni ennemis; dorme celui qui vient de gagner un procès de conséquence; mais veille celui qui a une jeune et belle femme, et surtout celui qui a l'honneur d'être chargé de la garde d'un roi.

SCÈNE XVIII.

LE ROI, D. FÉLIX, RAMIRE.

D. FÉLIX.

Oui, seigneur, vous pouvez vous approcher, on vous le permet.

(*Le roi s'avance vers le balcon d'Elvire. Don Félix et Ramire se cherchent à tâtons et se rencontrent.*)

D. FÉLIX, *tenant Ramire.*

Est-ce toi, Ramire ?

RAMIRE.

C'est moi-même.

D. FÉLIX.

Ah ! mon enfant, il y a bien des nouvelles.

RAMIRE.

Quelles nouvelles ?

D. FÉLIX.

Mes feux sont méprisés d'Elvire ; elle m'a dit qu'elle me préféroit le roi.

RAMIRE.

Elle a tort. Voyez un peu l'impertinente.

D. FÉLIX.

J'en suis au désespoir. J'en mourrai de douleur.

RAMIRE.

N'allons pas si vîte, mon cher maître. Je suis fort trompé, s'il n'entre ici de la jalousie. Je ne parle pas sans fondement. J'ai trouvé tantôt toutes nos hardes bouleversées dans la garde-robe. On a même donné très-indiscrettement quelques baisers amoureux à une bouteille que j'avois dans la ruelle de mon lit.

D. FÉLIX.

Tais-toi. J'entends du bruit.

SCÈNE XIX.

LE COMTE, D. FÉLIX, RAMIRE, ALONSE.

(*On voit au fond du théâtre le roi qui s'entretient avec Elvire, et don Félix d'un autre côté est avec Ramire*).

LE COMTE, *à son valet.*

Alonse, à l'heure qu'il est, se peut-il qu'il ne soit pas encore retiré? Je ne veux pas me coucher qu'il ne soit rentré! Vraiment le roi me charge ici d'un agréable soin. Il m'est encore plus pénible de l'attendre que de le garder.

D. FÉLIX, *à Ramire.*

Il y a ici quelqu'un.

LE COMTE, *à Alonse.*

Je viens d'entendre parler. (*Il fait quelques pas à tâtons et touche don Félix.*) Qui va là?

D. FÉLIX.

Qui que vous soyez, vous ne pouvez passer plus avant. Retournez sur vos pas.

LE COMTE.

Je ne le puis ni ne le veux.

D. FÉLIX, *mettant l'épée à la main.*

La force vous le fera faire.

LE COMTE, *tirant aussi l'épée.*

Ce bras et cette épée méprisent tout obstacle.

(*Alonse et Ramire mettent aussi l'épée à la main, chacun du côté de son maître ; ils commencent à ferrailler tous quatre. Au bruit qu'ils font, un valet du connétable vient avec une épée et un flambeau.*)

D. FÉLIX, *reconnoissant le connétable.*

Ciel ! c'est le comte !

LE COMTE, *reconnoissant don Félix.*

Ah ! perfide, tu m'attends pour m'assassiner !

D. FÉLIX.

Ouvrez les yeux, seigneur, et reconnoissez don Félix.

LE ROI, *accourant et se montrant au comte.*

Comte, remettez-vous.

LE COMTE, *troublé.*

C'est vous, seigneur !

LE ROI.

Oui. J'ai retenu Mendoce pour nous entretenir au frais ; et comme nous nous sommes trouvés près de votre appartement, j'ai voulu voir, par curiosité, si vous n'étiez point encore retiré.

LE COMTE, *troublé.*

Seigneur, me voici prêt à recevoir vos ordres.

LE ROI.

C'est assez; il se fait tard, reconduisez-moi, don Félix. Adieu, comte.

(*Le roi sort, et don Félix le suit.*)

LE COMTE, *bas.*

Tout ceci me confond. Je n'y conçois rien.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

La Scène est dans le salon de communication.

SCENE PREMIERE.

D. FÉLIX, RAMIRE.

RAMIRE.

QUAND le maître du logis a le cerveau troublé, toute la maison s'en ressent.

D. FÉLIX.

Qu'est-il donc arrivé de nouveau?

RAMIRE.

On est encore entré dans notre appartement. Toutes nos hardes sont sens dessus dessous dans la garde-robe. Je ne sais pas pourquoi; car, Dieu merci, nous ne sommes pas des mieux nippés.

D. FÉLIX.

Tu as raison.

RAMIRE, *montrant un papier.*

Tout ce qui me paroît mystérieux, c'est ce papier que j'ai trouvé auprès du portrait que vous savez.

D. FÉLIX.

Donnez-le moi. Lisons ce qu'il contient.

Blanche est le nom de cette dame ; son amant a voulu le marquer lui-même, afin qu'on ne pût l'ignorer. L'amant qui la dévore des yeux ne doit point être aimé d'Elvire, puisqu'il dit, comme en soupirant, Je suis tout à Blanche.

RAMIRE.

Oh ! oh ! le portrait intrigue dona Elvire, à ce que je vois; elle veut à son tour vous rendre jaloux.

D. FÉLIX.

Tu te trompes, Ramire ; la volage affecte une jalousie qu'elle ne sent point. Hier, elle me donna quelque espérance ; mais l'orgueilleuse s'est rendue à l'amour du roi.

RAMIRE.

Expliquons les choses un peu plus à notre avantage.

D. FÉLIX.

Non, non, elle me dédaigne, elle m'insulte. Je suis né pour être trahi par toutes les femmes ; pour être le jouet de leur inconstance. Elle aime mon rival. Laissons ces heureux amants jouir en paix de leur félicité. Je ne pourrois en être témoin sans ressentir mille tourments plus affreux que la mort. Éloignons-nous promptement de Sarragosse ; et puisque l'affront fait à don Sanche ne me permet pas de retourner en Castille, allons

dans un autre climat. La fortune peut-être ne m'y sera pas si contraire. Ramire, il faut partir pour Naples.

RAMIRE.

Partons, je suis tout prêt.

D. FÉLIX.

Je vais prendre congé du roi. Pendant ce temps-là prépare tout pour notre départ.....

(*Il veut sortir.*)

RAMIRE, *le suivant.*

Maudite Blanche ! maudite Elvire ! maudit amour !

SCENE II.

D. FÉLIX, HIPPOLYTE.

HIPPOLYTE, *arrêtant don Félix.*

Arrêtez, seigneur don Félix, j'ai deux mots à vous dire. Je sais que ma cousine Elvire a eu du penchant pour vous ; mais l'ambitieuse ne pense plus qu'à plaire au roi. Pour moi, je suis moins inconstante qu'elle, et si mon cœur et ma main peuvent vous consoler de son changement, je vous les offre.

D. FÉLIX.

Je ne mérite point, madame, l'honneur que vous me voulez faire. Le méprisable rebut de

Blanche et d'Elvire est indigne de vous. Je quitte aujourd'hui cette cour; le soin de mon repos m'en bannit; mais ma plus grande peine, belle Hippolyte, est de ne pouvoir profiter de vos bontés.

(*Il sort.*)

SCENE III.

HIPPOLYTE, *seule.*

Qu'as-tu fait, malheureuse Hippolyte? Devois-tu te déclarer avant que d'être instruite des sentiments de l'ingrat? Meurs de honte d'avoir hazardé une démarche si peu digne de ta naissance et même de ton sexe. Rappelle ta fierté; fais succéder le mépris à la tendresse....

SCENE IV.

HIPPOLYTE, ELVIRE, BÉATRIX.

ELVIRE.

Hippolyte le saura peut-être.

BÉATRIX.

La voilà. Demandez-le lui.

ELVIRE, *bas à Béatrix.*

Après lui avoir cédé Mendoce, je ne veux pas lui en parler moi-même.

BÉATRIX.

Que de façons ! Ho bien, je vais lui adresser la parole.... (*à Hippolyte.*) Madame, on dit que le Castillan va s'éloigner de nous.

HIPPOLYTE.

Rien n'est plus véritable ; à-moins qu'Elvire ne s'oppose à son départ.

ELVIRE.

Qu'il parte ou qu'il demeure, j'y prends peu d'intérêt.

HIPPOLYTE.

Et moi de même, je vous assure.

BÉATRIX, *ironiquement.*

Mort de ma vie, voilà deux dames bien indifférentes !

HIPPOLYTE.

Cependant, ma cousine, vous devez être affligée de cette nouvelle.

ELVIRE.

C'est vous plutôt qu'elle doit mortifier.

HIPPOLYTE.

Il est fâcheux d'être privé d'un bien dont on a joui.

ELVIRE.

Il est encore plus fâcheux de perdre ce que l'on aime.

HIPPOLYTE.

J'ai aimé don Félix, je ne m'en défends pas ;

mais, grace à son indifférence pour moi, je suis peu sensible à son éloignement.

(*Elle sort.*)

SCÈNE V.

ELVIRE, BÉATRIX.

ELVIRE.

Ah ! Béatrix !

BÉATRIX.

Hé bien, madame, vous avez envie de me parler confidemment, n'est-il pas vrai ?

ELVIRE.

C'est trop se faire violence, je ne puis plus cacher ma douleur.

BÉATRIX.

Le Castillan vous tient toujours au cœur, n'est-ce pas ?

ELVIRE.

Ma jalousie m'a trompée. J'ai cru ma flamme éteinte.

BÉATRIX.

Vous avez compté sans votre hôte. Les eaux de l'Ebre ne sont pas celles du fleuve de l'oubli.

ELVIRE.

Qu'ai-je fait, insensée ? Ce cruel départ me fait sentir plus vivement mes blessures. J'aime don

Félix, il part, et je meurs ! Ma chère Béatrix, quel remède que mourir !

BÉATRIX.

Il est cent fois pire que le mal. Mais, madame, je ne comprends rien à votre conduite : c'est vous qui l'obligez de partir. Pourquoi le désespérer par des rigueurs désavouées du cœur ?

ELVIRE.

Que veux-tu ? J'étois folle. Ah ! Béatrix, qui pourroit le retenir ?

BÉATRIX.

Vous-même, s'il entendoit ce que j'entends.

ELVIRE.

Quoique ma gloire en murmure, j'y veux faire mes efforts.

BÉATRIX.

Et du roi, qu'en prétendez-vous faire ?

ELVIRE.

Le détromper par mes froideurs.

BÉATRIX.

Cela peut avoir de mauvaises suites.

ELVIRE.

Je les braverai courageusement. Le pouvoir suprême ne peut rien sur les cœurs.

BÉATRIX.

Puisque vous êtes si résolue, éclaircissez-vous donc avec don Félix ; écoutez ce qu'il vous dira pour se justifier. Ses raisons seront bien mau-

vaises, si vous ne vous y rendez pas. Taisons-nous, le roi vient et don Félix est avec lui.

ELVIRE.

Ne pouvons-nous les éviter ?

BÉATRIX.

Non, les voici.

SCÈNE VI.

ELVIRE, BÉATRIX, LE ROI, D. FÉLIX.

LE ROI.

Elvire, je viens solliciter vos charmes en faveur de ma cour : don Félix, qui en fait l'ornement, veut nous quitter. Je m'efforce en vain de le retenir ; j'ai recours à vos yeux ; j'espère qu'ils seront plus puissants que mon éloquence.

ELVIRE.

Mes yeux, seigneur, ne forcent pas les volontés. Ils ne retiendront pas Mendoce, si vos bontés ne peuvent l'arrêter.

(*Elle s'en va.*)

SCENE VII.

LE ROI, D. FÉLIX.

LE ROI.

Je suis étonné, don Félix, d'un départ si précipité.

D. FÉLIX.

Je vais, si vous me le permettez, vous en détailler les motifs.

LE ROI.

Je vous écoute.

D. FÉLIX.

Seigneur, fuyant mes ennemis, accompagné d'un seul valet, j'arrivai sur la frontière de vos états. Nos chevaux, hors d'haleine d'avoir été poussés sans relâche, vinrent à manquer sous nous. Il fallut les laisser; et nous écartant du grand chemin pour gagner un village, où nous espérions trouver du secours, nous rencontrâmes sur le bord d'un ruisseau la charmante Elvire et sa cousine. Tout prévenu que j'étois alors contre les femmes, je ne vis point impunément la sœur du connétable. Sa vue produisit son effet, et m'embrâsa de mille feux. Instruite de mes malheurs, elle m'offrit des chevaux et une retraite que j'acceptai. Je passai deux jours chez elle et je connus

tout son mérite. Il fallut enfin se séparer ! Ce ne fut pas sans une extrême violence de ma part; et de son côté, elle me fit entrevoir quelque regret. Je partis donc sans que je pusse savoir son nom, parce qu'elle avoit défendu aux personnes de sa suite de me le dire. Elle daigna écrire en ma faveur à votre majesté, qui voulut bien, à sa prière, m'accorder sa protection. Mais quel fut hier mon étonnement, lorsque je retrouvai dans le lieu même que vous me donnez pour asile, cette beauté qui m'enflamme, et que je désespérois de revoir jamais. J'en eus une joie extrême; et cependant, seigneur, cette joie est la cause de mon départ.

LE ROI.

Eh ! pourquoi donc cela ?

D. FÉLIX.

Seigneur, vous allez l'apprendre. Profitant de l'occasion, je découvre mon amour. Elvire semble s'applaudir de son ouvrage et me promettre un heureux sort. Mais je vois bientôt évanouir mon espérance. Vous me confiez le secret de vos feux, et vous exigez mon entremise pour les servir. Je vous ai obéi, seigneur, on vous a accordé un entretien. Depuis ce moment nulles peines ne peuvent égaler les maux que je souffre. Aimant ce que vous aimez, quelle folie ne seroit-ce point à moi de nourrir quelque espoir ! D'ailleurs, si

j'avois l'audace de continuer d'être votre rival, ce seroit payer vos bontés d'ingratitude, et trahir le comte. N'auroit-il pas raison de se plaindre, si, violant les droits de l'hospitalité, je m'occupois, dans sa maison, à séduire sa sœur, ou pour vous ou pour moi ? Déjà la crainte et les soupçons lui troublent l'esprit. Il observe toutes mes démarches, et mon absence seule peut dissiper son inquiétude. Permettez-moi donc, seigneur, de sortir de l'Arragon et d'aller chercher à Naples, dans les occasions de vous servir, de quoi tromper la passion qui trouble mon repos.

LE ROI.

Je vous sais bon gré, Mendoce, de ces généreux mouvements. Ils ajoutent à l'estime que j'avois déjà pour vous. Je dois récompenser les égards que vous conservez à la majesté royale, et vous faire connoître combien de pareils sentiments sont agréables aux rois. Je vous promets ma faveur et des titres en Italie ; mais ne partez pas sans me revoir. Le comte vient. Je veux lui parler. Laissez-nous, et soyez persuadé, don Félix, que vous ne partirez pas mécontent.

D. FÉLIX, *sortant.*

J'attendrai vos ordres, seigneur.

SCÈNE VIII.

LE ROI, LE COMTE.

LE ROI.

Comte, on m'a fait de vous des rapports qu m'ont étonné : on dit que des idées chimériques vous troublent l'esprit. Rentrez en vous-même. Ayez plus de confiance en la noblesse de votre sang et en la vertu d'un prince qui, quoique jeune et bouillant, rend justice au moindre de ses sujets. Tout suit dans ma cour l'exemple que j'y donne ; rien n'y blesse les mœurs. Voyez avec quelle retenue don Henrique sert Anne de Moncade ; le comte de Ribagore, Catherine de Peralte ; et don Pèdre d'Arragon, la belle Hélène de Villasan. Je ne vous parlerai point de tant d'autres dont les galanteries délicates sont respectées de la médisance. Ne pensez donc pas que mon amour fasse tort à Elvire. Mes soins pour elle augmentent son prix ; et sa vertu en reçoit plus d'éclat. Cependant, puisque mes empressements vous causent tant d'alarmes, je veux cesser d'être son amant ; et pour vous mettre l'esprit en repos, préparez-vous, comte, à l'ambassade de Portugal. Vous irez à Lisbonne presser mon mariage avec son infante.

LE COMTE.

Seigneur, j'accepte avec transport l'emploi dont vous m'honorez. J'irai chez le Portugais superbe soutenir la gloire de l'Arragon; et si le ciel seconde mes soins et mes désirs, j'espère amener à Sarragosse l'illustre princesse dont vous avez fait choix. Mais, seigneur, avant mon départ, trouvez bon que j'établisse ma sœur. Les Cunigas et les Laras de Castille la recherchent depuis quelques jours. Souffrez qu'elle épouse celui qui vous sera le plus agréable.

LE ROI.

Comte, j'ai pris pour vous ce soin. Votre sœur est mariée.

LE COMTE, *étonné.*

Mariée !

LE ROI.

Oui. J'ai fait choix du marquis de Miralve.

LE COMTE.

Je ne le connois pas, seigneur, et je n'ai jamais entendu parler....

LE ROI.

Miralve est un domaine considérable en Italie.

LE COMTE.

Eh ! comment puis-je conclure ce mariage, si je pars pour le Portugal?

LE ROI.

Mariez Elvire dès ce jour, et vous partirez après.

LE COMTE.

Mais le marquis étant absent....

LE ROI.

Il est à Sarragosse, et vous le verrez chez vous dans une heure. Je l'y conduirai moi-même. Préparez-vous à le bien recevoir.

(*Il sort*).

LE COMTE.

Je ne puis revenir de ma surprise. Le marquis de Miralve ! Je ne sais ce que je dois penser de cet hymen.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

La Scène est dans le salon de communication.

SCENE PREMIERE.

D. FÉLIX, RAMIRE.

D. FÉLIX.

As-tu tout préparé? Pouvons-nous partir?

RAMIRE.

Bon! nous avons si peu de hardes que tout étoit prêt avant même que vous l'eussiez ordonné.

D. FÉLIX.

Je quitte le séjour de Sarragosse, Ramire; mais je ne crois pas que je puisse vivre éloigné d'Elvire.

RAMIRE.

Oh! il faut bien que vous vous accoutumiez à vous passer d'elle. Ne jetons pas le manche après la cognée. Vivons toujours, à bon compte.

D. FÉLIX.

Fasse le ciel que la mer devienne orageuse!

RAMIRE.

Le ciel nous en préserve.

D. FÉLIX.

Que les vents déchaînés soulèvent les flots pour nous perdre !

RAMIRE.

Que les vents plutôt nous soient toujours favorables !

D. FÉLIX.

Que la galère soit ensevelie dans les plus profonds abîmes !

RAMIRE.

Que la galère arrive à bon port !

D. FÉLIX.

Les tempêtes, le naufrage, tout me sera doux, pourvu que je puisse finir mon déplorable destin.

SCENE II.

D. FÉLIX, RAMIRE, ELVIRE, BÉATRIX.

(*Béatrix s'approche de don Félix, et Ramire va se mettre auprès d'Elvire.*

BÉATRIX, *à don Félix.*

Que dites-vous, seigneur don Félix ? Pourquoi toutes ces imprécations?

RAMIRE, *à Elvire.*

Madame, ayez pitié de mon maître. Empêchez-le de partir, ou c'est un homme mort.

ELVIRE.

Je le ferois, Ramire, si j'en avois le pouvoir ; mais le moyen d'y réussir, si Blanche le rappelle en Castille.

RAMIRE.

Eh ! de par tous les diables, ce n'est point en Castille que nous allons, c'est à Naples, madame, où il n'y a point de Blanche.

D. FÉLIX, *à Ramire.*

Laisse, Ramire, laisse ; tout ce que tu pourras dire sera inutile ; madame a pris son parti. Elle me voudroit déjà loin d'elle.

BÉATRIX, *à don Félix.*

Pourquoi vous aviser aussi de garder de vilains portraits ?

ELVIRE, *à Béatrix.*

Que fais-tu, Béatrix ? Tu as tort de lui faire ce reproche. Puisqu'il est éloigné de Blanche, n'est-il pas juste qu'il en conserve chèrement l'image ?

RAMIRE, *bas à son maître.*

Allons, seigneur don Félix, repoussez la balle.

D. FÉLIX, *à Elvire.*

Quoi, madame, ce portrait seroit la cause du changement que vous m'avez fait paroître ?

BÉATRIX, *à sa maîtresse.*

Allons, madame, répondez juste.

ELVIRE.

Oui, Mendoce, ce portrait a pu me rendre jalouse.

D. FÉLIX.

Qu'entends-je ? Je serois assez heureux..... Mais, non, vous ajoutez, cruelle Elvire, la raillerie aux dédains.

BÉATRIX, *bas.*

Les parties, si je ne me trompe, seront bientôt d'accord.

ELVIRE.

Non, don Félix, c'est la vérité pure. Pour avoir changé de langage avec vous, je n'ai pas changé de sentiment.

RAMIRE.

Bon ! voilà notre départ reculé.

D. FÉLIX.

Comment, belle Elvire, ce que vous me dîtes hier au rendez-vous, étoit un effet de votre jalousie ?

BÉATRIX.

Justement.

ELVIRE.

Ce portrait que vous avez, vous ne le garderiez point par un reste d'amour pour Blanche ?

RAMIRE.

Fi donc ! Nous nous en soucions comme du grand-turc.

D. FÉLIX.

Il s'est trouvé par hazard dans mes habits. Ah ! charmante Elvire, quel tort peut vous faire un portrait dont vous avez banni l'original de mon cœur ?

ELVIRE.

Vous m'aimez donc toujours ?

D. FÉLIX.

Je vous adore.

ELVIRE.

Si cela est, ne craignez point votre rival. Que n'est-il encore plus puissant ? vous verriez combien vous m'êtes cher.

D. FÉLIX.

Grands dieux ! puis-je entendre ces paroles, sans mourir de douleur.

ELVIRE.

Expliquez-vous, don Félix ! ne vous est-il pas doux d'être aimé ?

D. FÉLIX.

Vous m'aimez, et je pars ; est-il une peine plus rigoureuse ?

ELVIRE.

Qui vous oblige de partir ?

D. FÉLIX.

Puis-je m'en dispenser? Le roi sait mon amour. Je lui en ai fait l'aveu. J'ai pris congé de lui. Le mal est sans remède. Il faut se faire violence. Il faut se séparer de soi-même. Adieu, madame, je pars.....

(*Il fait quelques pas pour s'en aller.*)

ELVIRE, *pleurant.*

O ciel!

BÉATRIX, *l'arrêtant et lui montrant Elvire.*

Seigneur, pouvez-vous bien vous résoudre à quitter ma maîtresse? Pouvez-vous résister à ses pleurs?

RAMIRE, *à son maître.*

Voyez couler ces perles liquides. Je ne suis qu'un valet, mais le cœur me crève.

D. FÉLIX.

Quels combats je sens! Comment rompre un départ que j'ai demandé moi-même?

ELVIRE.

Non, Mendoce, je n'y pourrai survivre.

D. FÉLIX.

Hé bien, madame, je me rends. Il faut tout hazarder pour me conserver à vous. Mon amour m'est plus cher que ma vie. Me promettez-vous d'être à moi?

ELVIRE.

Je vous promets du-moins de n'être jamais à un autre.

D. FÉLIX, *se mettant à genoux et baisant la main d'Elvire.*

Sur cette assurance je me livre en aveugle à la colère du roi.

SCENE III.

ELVIRE, D. FELIX, RAMIRE, BÉATRIX, HIPPOLYTE.

HIPPOLYTE, *surprenant don Félix aux genoux d'Elvire.*

Le transport est doux. Continuez, Elvire. Je prends part à vos plaisirs.

ELVIRE.

Vous êtes généreuse.

HIPPOLYTE.

Mais vous m'avez tantôt cédé Mendoce.

ELVIRE.

J'étois libérale comme une amante jalouse.

HIPPOLYTE.

Et que dira Blanche de ce raccommodement ? car don Félix est tout à Blanche.

RAMIRE.

Oh ! Blanche en ce moment fait peut-être pis.

SCENE IV.

ELVIRE, D. FÉLIX, BÉATRIX, RAMIRE, LE COMTE.

LE COMTE.

Je vous cherchois, Mendoce. Vous n'irez point en Italie.

D. FÉLIX.

Comment, seigneur ?

LE COMTE.

Votre accord est fait avec don Sanche. Le roi de Castille, pour accommoder les choses, veut que vous épousiez la sœur de don Sanche, et que don Sanche épouse la vôtre.

ELVIRE, *bas.*

Quel revers !

D. FÉLIX, *bas.*

Quel malheur!

HIPPOLYTE, *bas, et sortant.*

Les voilà séparés pour toujours; je trouve ma consolation dans leur peine.

LE COMTE.

Le roi vous attend. Il veut vous communiquer lui-même les lettres qui contiennent ces agréables nouvelles.

D. FÉLIX, *bas, s'en allant.*

Vit-on jamais une destinée plus affreuse que la mienne !

RAMIRE, *suivant son maître et soupirant.*

Ahimé !

SCENE V.

LE COMTE, ELVIRE, BÉATRIX.

LE COMTE.

Grace au ciel ! je suis déchargé d'un grand soin... Mais, ma sœur, je ne vous dis point une autre nouvelle, qui vous touche de plus près.

BÉATRIX, *bas.*

De plus près ! j'en doute fort.

LE COMTE.

Le roi m'envoye à Lisbonne pour traiter son mariage avec l'infante; mais il m'a déclaré qu'avant mon départ il prétendoit vous donner pour époux le marquis de Miralve.

ELVIRE.

Le marquis de Miralve !

LE COMTE.

C'est un seigneur italien très-riche et qui est à Sarragosse, à ce que le roi m'a dit.

BÉATRIX.

Et quand ce mariage se doit-il faire ?

LE COMTE.

Dès ce soir.

ELVIRE, *bas.*

J'en mourrai.

LE COMTE.

Pour vous dire ce que je pense, Elvire, je m'imagine que l'ambassade de Portugal est une chimère, et que ce marquis de Miralve pourroit bien être le roi lui-même ; car il m'a dit encore qu'il l'amèneroit ici dans une heure. Je me suis informé de cet étranger, et je n'ai trouvé personne qui le connût. Quoi qu'il en soit, ma sœur, il est constant que vous devez être mariée ce soir. Le roi le veut. C'est à vous d'obéir.... (*Il s'en va.*)

SCÈNE VI.

ELVIRE, BÉATRIX.

ELVIRE.

Est-il une constance à l'épreuve d'un coup si funeste? O destin tyrannique ! N'étoit-ce pas assez de perdre Mendoce ? Falloit-il encore me voir obligée de quitter l'Arragon pour suivre un époux inconnu ?

BÉATRIX.

Ne nous désespérons point encore. Prenons patience. C'est peut-être le roi, qui, pour vous surprendre agréablement, veut être le marquis de Miralve.

ELVIRE.

Hélas ! je ne serois pas moins malheureuse.

SCÈNE VII.

ELVIRE, BÉATRIX, ALONSE.

ALONSE, *en entrant sur le théâtre.*

Vous pouvez vous en reposer sur moi.

ELVIRE.

A qui parles-tu ?

ALONSE.

C'est au comte votre frère, madame. Je viens arranger tout ici par son ordre.

ELVIRE.

Tends plutôt de deuil cet appartement, Alonse; c'est ici que le roi vient me mettre au tombeau.

(*Elvire sort.*)

SCÈNE VIII.

BÉATRIX, ALONSE.

BÉATRIX.

Je t'aiderai, si tu veux.

ALONSE.

J'ai bien affaire de ton aide. Tu n'es propre qu'à tout gâter.

BÉATRIX.

Voyez le brutal ! Je veux lui faire plaisir, et il me dit des choses désobligeantes.

ALONSE.

Ramire vient. Il va te dire des douceurs pour te consoler de mes brutalités.

BÉATRIX.

Il ne sera pas du-moins aussi grossier que toi.

ALONSE.

S'il étoit accoutumé comme je le suis à tes pas, tu ne le trouverois pas plus galant que moi....

(*Il passe dans une autre chambre.*)

SCENE IX.

BÉATRIX, RAMIRE.

RAMIRE.

Le roi sera ici dans un moment. J'ai pris les devants, mademoiselle Béatrix, pour chercher l'occasion de vous dire adieu.

BÉATRIX.

C'en est donc fait, vous allez partir pour retourner en Castille.

RAMIRE.

Oui. J'ai le cœur si serré de ce maudit départ...

BÉATRIX.

Et votre maître en est sans doute fort affligé.

RAMIRE.

Jugez de sa tristesse par la mienne. Qui voit l'un, voit l'autre.

BÉATRIX.

Cette sœur de don Sanche qu'il doit épouser, est-elle jolie?

RAMIRE.

Fort jolie. C'est une camuse, qui a les yeux chassieux, et bordés d'un beau rouge pourpré.

BÉATRIX.

En récompense elle est peut-être bien faite ?

RAMIRE.

Faite à peindre. Elle a trois pieds de hauteur, six de diamètre ; et ce qui donne du relief à sa taille, elle est boiteuse et bossue.

BÉATRIX.

Vous me peignez une dame fort ragoûtante.

RAMIRE.

D'accord. Mais je vous peins la future de mon maître.

BÉATRIX.

Je le plains, si vous êtes bon peintre.

RAMIRE.

Oh ! ce mariage n'est point fait encore. J'emploierai tous mes talents à le rompre.

BÉATRIX.

J'entends du bruit.

RAMIRE.

C'est apparemment le roi.

BÉATRIX.

C'est lui-même.

SCÈNE X.

RAMIRE, BÉATRIX, LE ROI, *suite du roi*, LE COMTE, D. FÉLIX.

LE COMTE.

Quelles paroles, seigneur, peuvent exprimer la reconnoissance que j'ai d'un tel honneur ?

LE ROI.

Comte, vos services méritent de plus grandes faveurs..... Mais où est Elvire ? sa présence est ici nécessaire.

LE COMTE.

Je l'ai fait avertir, elle ne peut tarder.

D. FÉLIX, *bas à Ramire.*

Je n'attends pour mourir que l'arrivée de cet époux qui m'enlève Elvire.

SCÈNE XI ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENTS, ELVIRE.

ELVIRE.

Seigneur, je viens me jeter à vos pieds.

LE ROI, *la relevant.*

Venez, belle Elvire, venez recevoir de la main de votre roi l'époux qu'il vous a destiné..... Mais d'où naît cette profonde mélancolie que vous faites paroître ? Levez sur nous ces yeux puissants qui savent charmer les rois. Les princes, qui

portent sur leur front la fortune de leurs sujets, ne se regardent point d'un air sombre.

ELVIRE.

Le trouble où sont en ce moment mes esprits, n'est pas causé par la tristesse. Je n'ai point assez de fermeté pour voir tranquillement l'intérêt que vous prenez à mon sort.

LE COMTE.

Nous attendons, seigneur, le marquis de Miralve.

LE ROI.

Il n'est pas besoin de l'attendre; il est avec nous.

D. FÉLIX, *bas à Ramire.*

Le roi lui-même épouse Elvire. Il n'en faut pas douter.

LE COMTE.

Daignez donc nous le faire connoître.

LE ROI, *tendant la main à don Félix.*

Approchez-vous, marquis de Miralve. Recevez le cœur avec la main d'Elvire; et vous, madame, rendez-vous à la joie; on ne peut plus vous ravir votre amant.

ELVIRE, *donnant sa main à don Félix.*

J'obéis à votre majesté.

BÉATRIX.

Ma maîtresse est une fille bien obéissante.

RAMIRE.

De la joie! mon maître épouse la personne qu'il aime, et attrape un marquisat par dessus le mar-

ché..... (*bas.*) Pourvu que le roi ne se réserve pas le droit du seigneur, cela ira bien.

D. FÉLIX, *se jetant aux pieds du roi.*

Vous retirez du tombeau, grand roi, un amant désespéré.... J'allois....

LE ROI, *le relevant.*

C'est assez, Mendoce, ne perdons pas le temps en discours frivoles. Allons presser le moment de votre bonheur. Pour votre accord avec don Sanche, je m'en charge.

RAMIRE, *à Béatrix.*

Et vous, mademoiselle Béatrix, quand voulez-vous épouser le premier chambellan du marquis de Miralve ?

BÉATRIX.

Quand il voudra me donner une de ses oreilles.

RAMIRE.

Oh ! je suis votre valet. Les choses sont à-présent sur un autre pied. Ce n'est point en galant que je parle, c'est en mari. Donnez-moi un baiser pour gage de notre futur hyménée.

BÉATRIX.

La plaisante assurance ! Il y a bien des gens qui en ont obtenu davantage, sans pour cela qu'ils soient sous le joug.

RAMIRE.

Ceux-là ne sont pas les plus trompés.

FIN DU ONZIÈME VOLUME.

TABLE
DES MATIERES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

LA VALISE TROUVÉE.

pages

PREMIERE PARTIE. 1

LETTRE I.ere *D'un auteur dramatique, qui a donné une pièce nouvelle au Théâtre François, et qui se plaint à son ami du mauvais succès qu'elle a eu.* 5

LETTRE II. *D'une fille des chœurs de l'Opéra de Paris, à sa mère, qui demeure en province.* 8

LETTRE III. *D'un procureur à un de ses clients.* 11

LETTRE IV. *D'une fille normande qui sert à Paris, à son oncle auprès de Falaise.* 13

LETTRE V. *D'un militaire qui mande à une dame de ses amies, comment une maîtresse infidèle s'est raccommodée avec son amant, qui ne vouloit plus la voir.* 15

pages

LETTRE VI. *D'un bourgeois de Paris, à un de ses amis en province.* 19

LETTRE VII. *D'un académicien de Paris, à une dame de Valogne.* 21

LETTRE VIII. *D'un vieil auditeur des comptes, à un sénéchal de province, son ancien ami.* 23

LETTRE IX. *D'un homme de lettres de Paris, à un académicien de Caën.* 26

LETTRE X. *D'un provincial qui est à Paris pour procès, à un de ses parents à Saint-Lô.* 37

LETTRE XI. *D'un libraire de Paris, à une dame de Caën, avec laquelle il est en commerce de lettres.* 43

La Vengeance trompée par l'Amour, nouvelle. 44

LETTRE XII. *D'un avocat au conseil, à une dame de Lisieux, de ses parentes.* 86

LETTRE XIII. *D'un cadet gascon, à son père, à Pezenas.* 89

LETTRE XIV. *D'un homme de lettres de Paris, à un de ses confrères en province.* 91

LETTRE XV. *D'un garçon barbier à son père, laboureur auprès de Domfront.* 94

LETTRE XVI. *D'un abbé à un académicien de Caën.* 96

LETTRE XVII. *D'un quartenier de la ville*

de Paris, à un gentilhomme de province, de ses amis. 98
LETTRE XVIII. *D'un parisien à un jeune homme de ses amis en province.* 102
LETTRE XIX. *D'un vieil auteur de Paris, à une dame d'Evreux, de ses amies.* 104

SECONDE PARTIE.

LETTRES D'ARISTENÈTE.

LETTRE I.ere *Aristenète à Philocalus.* 107
LETTRE II. *Philoplatanus à Anthocome.* 109
LETTRE III. *Parthenis à Harpedona.* 111
LETTRE IV. *Dionysiodore à l'inconstante Ampelides.* 113
LETTRE V. *Philopinax à Chromation.* 114
LETTRE VI. *Eratoclea à Dionysidus.* 116
LETTRE VII. *Philostrate à Evagora.* 120
LETTRE VIII. *Euticobulus à Acestodorus.* 121
LETTRE IX. *Xenopitès à Demarchus.* 124
LETTRE X. *Callicoeta à Miraciophita.* 126
LETTRE XI. *Aphrodisius à Lysimachus.* 127
LETTRE XII. *Euphronie à Thelxinoë.* 129
LETTRE XIII. *Philacides à Phrurion.* 132
LETTRE XIV. *Aristomène à Myronides.* 133
LETTRE XV. *Lucianus à Alciphion.* 135
LETTRE XVI. *Musarie à son cher Lysias.* 136

pages
LETTRE XVII. *Philenis à Petala.* 138
LETTRE XVIII. *Glicera à Philinna.* 139
LETTRE XIX. *Elianus à Calica.* 141
LETTRE XX. *Euxitheus à Pythias.* 143
LETTRE XXI. *Cyrtion à Dietyus.* 145
LETTRE XXII. *Philostrate à Pamphile.* 146
LETTRE XXIII. *Melita à Nichocarites.* 147
LETTRE XXIV. *Apollogènes à Sosias.* 148
LETTRE XX DE LA VALISE. *D'un vieux poëte à une dame qui aime la littérature, et dont l'esprit est très-cultivé.* 150
LETTRE XXI. *D'un neveu à sa tante.* 153
LETTRE XXII. *D'un ami à son ami. Histoire du Singe de Cordoue.* 156
LETTRE XXIII. *D'un homme d'affaires, à une dame d'Alençon.* 163
LETTRE XXIV. *D'un frère à sa sœur. Histoire d'un Enfant gâté.* 168
LETTRE XXV. *D'un gentilhomme d'Anjou, qui fait à Paris l'homme à bonnes fortunes, à un chevalier de son pays.* 171
LETTRE XXVI *D'un abbé de Paris, à une dame d'Angers, qui lui avoit mandé son sentiment sur le goût.* 175
LETTRE XXVII. *D'un gendarme de la garde, à un de ses camarades qui est en province.* 177

pages

LETTRE XXVIII. *D'une amante passionnée, à son amant absent.* 181

LETTRE XXIX. *D'une jeune bourgeoise de Paris à une de ses amies établie à Saumur.* 183

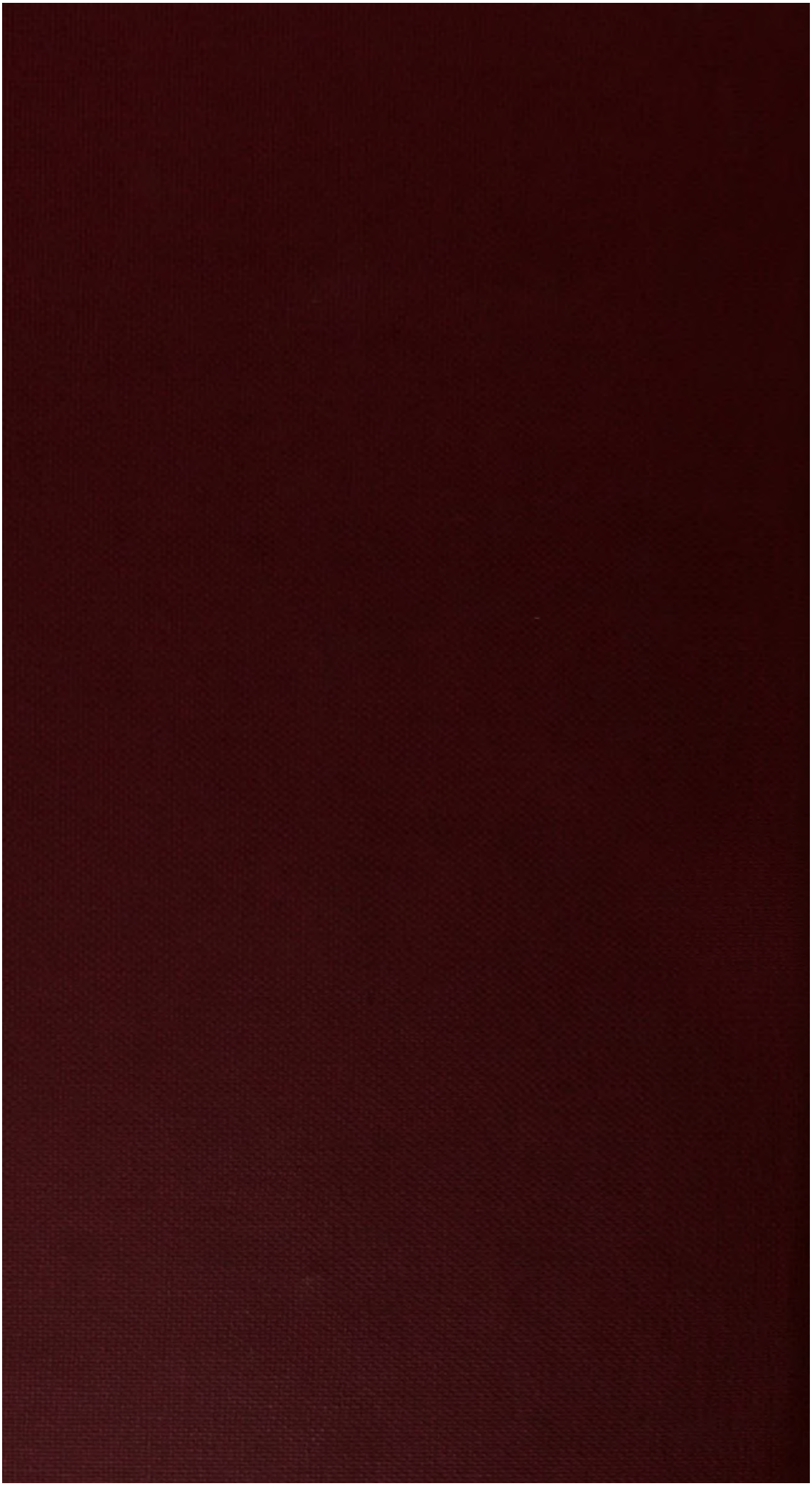
LETTRE XXX. *D'un aventurier joueur, à un chevalier de ses amis, à Coutances.* 187

LETTRE XXXI ET DERNIÈRE. *Qu'un jeune poëte écrit à Bayeux, à un de ses amis, et qui pourroit être intitulée :* l'Ecole des Auteurs. 189

MÉLANGE AMUSANT *de saillies d'esprit et de traits historiques des plus frappants.* 195

ŒUVRES DRAMATIQUES.

LE TRAITRE PUNI, *comédie en cinq actes.* 335

DON FÉLIX DE MENDOCE, *comédie en cinq actes.* 445

73741672